This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

76.3

NOUVEL ABRÉGÉ

DES

MÉDITATIONS

DU PÈRE

LOUIS DUPONT.

TOME TROISIÈME.

De l'Imprimerie de GLAÇON, Libraire,
à Mortagne (Orne.)

NOUVEL ABRÉGÉ

Puente, Luis

DES

MÉDITATIONS

DU PÈRE

LOUIS DUPONT,

OU

L'ART DE MÉDITER,

RÉDUIT DANS UNE PRATIQUE AISÉE;

Par le Père NICOLAS FRIZON, *de la Compagnie de Jésus.*

Nouvelle Édition,

Où se trouvent de suite les Méditations de chaque jour; et augmentées d'un grand nombre de nouvelles Méditations, sur-tout sur les Fêtes des Saints auxquels on a une particulière dévotion pendant tout le cours de l'année.

AVEC UNE RETRAITE DE HUIT JOURS.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ BELIN-MANDAR, LIBRAIRE, rue Haute-Feuille, N.° 13.

1825.

BX2186
P814
1825
v. 3

LOAN STACK

NOUVEL ABRÉGÉ

DES

MÉDITATIONS

DU P. DUPONT.

IV. DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'apparition de notre Seigneur aux A
pêchans dans la mer de Tibériade.

I. POINT.

SIMON PIERRE, et quelques autres dis s'étant accordés ensemble dans le d de pêcher, montèrent dans une ba mais cette nuit-là ils ne prirent rien (23, 3).

Ce n'est pas sans mystère que les deu malheureuse pêches des apôtres se fi nuit. C'était pour marquer première qu'avant l'Incarnation, le soleil de jus

Cette pêche a du rapport à celle dont il est fai dans l'Evangile de ce jour, qui ne se trouve poin P. Dupont.

0616

répandoit encore que de foibles lumières sur les travaux des pêcheurs des âmes, leur pêche d'ordinaire n'avoit guère de succès; 2. qu'on travaille en vain pour le ciel, quand on est dans les ténèbres du péché; 3. et qu'enfin les plus habiles hommes ont beau s'unir ensemble pour la conversion des peuples, ils n'y réussiront jamais sans le secours de la bénédiction du Seigneur.

Compter sur ses forces et sur son industrie, soit dans l'acquisition des vertus, soit dans le ministère évangélique, c'est perdre son temps et ses peines. *Celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui arrose; Dieu seul peut donner l'accroissement* (1. Cor. 3, 7). De sorte que la meilleure disposition dans un chrétien, pour devenir vertueux, et dans un homme apostolique, pour gagner des âmes, c'est une grande humilité, fondée sur cette parole du Sauveur: *Vous ne pouvez rien faire sans moi* (Joan. 25, 5).

Je le reconnois, Seigneur, et je le confesse à la face du ciel et de la terre, nous ne pouvons rien sans vous. Destitués de vos lumières et de vos grâces, nous pouvons bien jeter les filets en mer, mais nous ne prendrons jamais rien; nous ne ferons jamais la moindre action qui puisse vous être agréable, et quelque talent que nous ayons, nous ne gagnerons jamais une âme. Nos paroles frapperont les oreilles, mais elles n'iront pas jusqu'au cœur; c'est à vous de le remuer, de le rénouveler, et de lui donner l'amour de la justice.

II. POINT.

Le matin Jésus parut sur le rivage sans être reconnu de ses disciples, et il leur dit : *Jetez le filet au côté de la barque.* Ils le jetèrent, et ils ne pouvoient plus le retirer tant il étoit plein de poissons (*Joan.* 21, 4 *et seq.*).

Admirons la charité de Jésus envers les siens, et son empressement à les secourir dans le besoin, pour nous faire entendre qu'on peut être éprouvé, mais qu'on n'est jamais abandonné dans son service, et qu'au moment où on le croit le plus éloigné, il se trouve auprès des fidèles serviteurs, pour les récompenser des peines qu'ils ont souffertes dans le temps des sécheresses et des obscurités ; mais remarquons aussi qu'il attache l'abondance de ses grâces à l'obéissance ; pour vérifier la parole du Sage (*Prov.* 26, 28) : *Qu'un homme obéissant racontera ses victoires.*

Je l'ai expérimenté mille fois, ce pouvoir tout-puissant de l'obéissance, ô mon Sauveur ; et au contraire, je n'ai trouvé que de la foiblesse dans l'attache à ma propre volonté. Je n'ai réussi dans mes entreprises que quand je les ai faites sous vos ordres, et dans la dépendance des personnes qui me gouvernent ; partout où je me suis jeté de moi-même, et par mon choix, j'en suis sorti confondu, et je ne compte mes succès que par les actes de ma porfaite soumission. Ah ! c'est que vous vous plaisez à glorifier les humbles, et à humilier les présomptueux. Etouffez

donc, Seigneur, tout ce qu'il y a d'orgueil et de présomption dans mon cœur; anéantissez en moi cet esprit d'indépendance, si contraire à vos maximes, et rendez-moi humble et soumis, comme vous l'avez été pendant que vous viviez sur la terre.

III. POINT.

Le disciple que Jésus aimoit, dit à Pierre : *C'est le Seigneur*. Aussitôt Pierre... se jeta dans la mer (*Joan.* 2, 7) pour aller plus vite à lui; et étant tous descendus à terre, ils trouvèrent des charbons tout allumés, et un poisson dessus avec du pain, dont Jésus leur fit manger.

Voilà ce qui arrive dans la vie spirituelle. L'esprit, figuré par S. Jean, connoît la puissance et la bonté du Sauveur dans la contemplation; et le cœur représenté par S. Pierre, se porte incontinent à lui avec ardeur, sans appréhender ni les périls, ni les difficultés; et l'un et l'autre s'unissant incontinent à l'objet de leur amour, ils en reçoivent des suavités saintes, qui sont les avant-goûts du délicieux festin qu'il leur prépare dans son royaume.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous traitez vos serviteurs appliqués à vous connoître dans l'exercice de l'oraison, et à vous glorifier dans les œuvres que vous leur commandez. Vous les nourrissez d'un pain descendu du ciel, où vous leur apprêtez un magnifique festin, qui n'est autre que vous-même, dont ils seront rassasiés. *Heureux ceux qui mangeront de ce pain céleste, et qui seront*

assis avec J. C. à sa table dans le royaume de son Père (Luc. 22, 20).

LUNDI DE LA IV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la plénitude du S. Esprit qui fut donnée à S. Etienne.

I. POINT.

Admirons la grande libéralité de l'esprit de Dieu envers S. Etienne, et le bon usage qu'il fit des faveurs du ciel; l'Ecriture nous témoigne qu'il fut rempli du S. Esprit; et pour montrer les richesses de la grâce en ce saint diacre, elle ajoute en lui quatre autres plénitudes, exprimées par ces paroles: *Il fut rempli de grâce, de foi, de sagesse et de force.*

Par la plénitude de la grâce, il possédoit toutes les vertus qui pouvoient le rendre agréable au Seigneur; par la plénitude de la sagesse, il étoit pénétré d'une lumière divine, qui lui découvroit toutes les vérités de la religion; par la plénitude de la foi, il étoit capable d'opérer des prodiges pour la conversion des peuples; par la plénitude de la force, il se faisoit craindre de ses plus furieux ennemis. Voilà les dons de Dieu; mais voici le saint usage qu'il en fit: Il se servit de la sagesse pour prêcher la loi de J. C., et pour l'appuyer, il employa des raisons si convaincantes, que les docteurs assemblés pour disputer avec lui, ne pouvoient résister à sa parole, ni à l'esprit qui l'animoit; plein de

foi, il faisoit des prodiges pour autoriser sa doctrine. Revêtu de la force et de la vertu d'en haut, il souffrit avec une invincible constance les persécutions et les injures; plein de grâce, il paraîssoit plutôt un ange qu'un homme mortel; et la beauté de son visage s'accordant avec celle de son âme, il sortoit de l'une et de l'autre un éclat tout divin, qui auroit charmé les Juifs, s'ils n'avoient été plus durs que des rochers, et plus insensibles que les bêtes féroces.

Je n'ai pas les dons célestes que j'admire en S. Etienne; mais les ai-je mérités comme lui? C'est peut-être une grâce pour moi de ne les pas avoir; car quel usage en aurois-je fait? Au lieu de m'être, comme à lui, des sujets de mérite, l'abus que j'en ferois seroit un sujet de honte et de condamnation pour moi. Votre main n'est pas raccourcie, Seigneur: si je vous étois fidèle dans les petites choses, vous me rendriez capable d'en pratiquer de plus grandes; vous ne me refuseriez pas l'abondance de vos grâces, si je m'appliquois à y répondre avec fidélité.

II. POINT.

ETIENNE s'étant écrié: *Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu....* Ils se bouchèrent les oreilles, ils se jetèrent sur lui, l'entraînèrent hors de la ville et commencèrent à le lapider (*Act.* 7, 55, 54, 57).

Remarquons la conduite adorable de la Providence sur ce premier martyr de l'Eglise; elle lui fait des grâces extraordinaires pour le

disposer à de grands combats ; elle lui ouvre les cieux, pour lui faire voir les récompenses qu'elle propose à son courage. Le Fils de Dieu lui paroît debout, pour l'animer par cette posture, et pour lui marquer qu'il est tout près de le couronner.

Le serviteur fidèle entrant dans les desseins de son maître, ne souhaite que de souffrir et de mourir pour lui ; il voit, sans s'effrayer, ses ennemis pleins de rage, se jeter avec fureur et avec impétuosité sur lui : il ne fait nulle résistance à ceux qui le mènent au supplice ; il est tranquille sous cette grêle de pierres dont on l'accable ; et l'on peut dire avec l'Eglise, que *les pierres du torrent lui sont agréables* : car tout son plaisir est de sacrifier sa vie pour Jésus, dont la présence le fortifie et charme ses douleurs.

Voilà ce que vous prétendez, Seigneur, par toutes les bontés que vous avez pour moi. Lorsque vous répandez vos douceurs dans mon âme, ce n'est pas pour amollir mon cœur, c'est pour lui faire aimer la mortification. Vous lui faites boire un peu du torrent de vos délices, afin de lui faire trouver douces les eaux du torrent des afflictions où vous le voulez plonger. J'adore vos divines dispositions sur moi ; je ne refuse point de prendre part à vos souffrances ; je les embrasse avec plaisir, et je veux mettre désormais toute ma gloire à être maltraité pour vous.

III. POINT.

PENDANT qu'on lapidoit le généreux diacre, *Seigneur*, Jésus, disoit-il, *recevez*

mon esprit; puis s'étant mis à genoux il s'écria à haute voix : *Pardonnez-leur ce péché;* et après cela il s'endormit dans le Seigneur (*Act.* 7, 59).

Considérons dans la glorieuse mort de saint Etienne la copie fidèle de la mort de Jésus, et le parfait modèle de la mort des justes. A l'exemple du Sauveur, Etienne recommande son esprit à Dieu, il prie pour ses ennemis, il s'endort doucement dans le Seigneur. Il y a cependant cette différence entre le maître et le serviteur, qu'Etienne commence par prier pour lui-même, ce que Jésus, étant le Saint des Saints, n'avoit pas besoin de faire. Lorsqu'il prie pour les autres, il se jette à genoux, ce que Jésus ne pouvoit faire étant attaché à la croix. L'un et l'autre furent exaucés, comme il le parut dans l'admirable changement de ceux qui retournèrent du Calvaire en frappant leur poitrine, et comme on le voit dans la conversion de S. Paul, qui de persécuteur de l'Eglise, en fut depuis la plus ferme colonne. Ainsi mourut dans l'union avec J. C. celui qui lui avoit été étroitement uni par amour et par imitation.

O le fidèle serviteur de Jésus! ô charité victorieuse! ô amour plus fort que la mort! Amour qui lui fait pousser des soupirs ardens vers le ciel, pour obtenir une vie éternelle à ceux même qui lui ôtent la vie temporelle! O pierres vraiment précieuses, dont il se forme une riche couronne! ô mort souhaitable qui produit une vie glorieuse et immortelle!

Faites, Seigneur, que mon âme meure de la mort de ce juste, et que ma fin ressemble à la sienne (Num. 15, 10). Faites que marchant sur ses pas, je sois digne de monter avec lui dans le ciel avec une longue suite de bonnes œuvres et de travaux souffert's constamment pour la justice. Afin de mériter un sort si glorieux, il n'est rien ; ô mon Jésus, que je ne fasse et que je n'endure volontiers pour votre amour.

MARDI DE LA IV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la Conversion de saint Paul.

Dans le premier *prélude*, je me représenterai Saül renversé et criant : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* dans le second, je prierai le Seigneur d'opérer en moi une parfaite conversion, comme en ce persécuteur de l'Eglise. Les mêmes préludes serviront aux deux Méditations qui suivent.

I. POINT.

Saul menaçait les disciples du Seigneur de les mettre à mort ; et comme il ne respiroit que le sang, il alla trouver le prince des Prêtres, et lui demanda des lettres pour les Synagogues de Damas, afin que s'il y trouvoit quelques gens qui fissent profession de cette secte, c'est-à-dire, de la foi de J. C., il les amenât prisonniers à Jérusalem (*Act.* 9, 1 *et seq.*).

Ce sont là les dispositions où se trouve Saül avant sa conversion : ennemi mortel de J. C. et de sa loi, persécuteur de ceux qui en font profession, comme un loup affamé, ne respirant que le carnage, et courant depuis le matin jusqu'au soir après les ouailles du bon Pasteur, afin de les mettre en pièces ; de sorte qu'on peut lui appliquer, comme à un descendant de Benjamin, ces paroles de Jacob : *Benjamin, ce loup ravissant dévore sa proie le matin, et le soir partage les dépouilles* (Genes. 49, 27).

Le croiroit-on, ô mon Sauveur, que c'est de ce pécheur que vous avez fait un Saint, de ce Juif un parfait Chrétien, de ce furieux lion un doux agneau, de ce persécuteur des fidèles, l'Apôtre des nations ? Il faut bien, ô mon Jésus, que vous ayez eu dessein de faire paraître avec éclat les richesses de votre grâce, et que vous eussiez voulu faire comprendre à tout le monde que, en quelque état de péché qu'on se trouve, on ne doit désespérer de son salut ni de sa perfection. C'est ce que votre Apôtre lui-même nous a déclaré qu'*il n'y a personne sur qui vous ayez fait éclater davantage votre extrême patience que sur lui, pour le bien de ceux qui devoient croire, et gagner la vie éternelle* (Tim. 1, 29). Soyez béni, Seigneur, de votre infinie miséricorde, gravez-en les sentimens dans le cœur des pécheurs, animez leur confiance, et renouvelez encore tous les jours en leur faveur et à votre gloire, ces prodiges de votre grâce.

II. POINT.

Comme Saül était en chemin, et assez près de Damas, il fut environné tout d'un coup d'une lumière du ciel, et étant tombé par terre, il ouït une voix qui lui disoit : *Saül, Saül, pourquoi me persécutez-vous?* (Act. 9, 3 et seq.).

Le Sauveur, en cette apparition, fit éclater plus de bonté qu'en toutes les autres qu'il avoit faites; car dans les autres il se montroit à ses amis, à de fidèles serviteurs qui le cherchoient et qui soupiroient après lui : mais en celle-ci il se fait voir à un ennemi mortel, qui met tout en œuvre pour abolir sa mémoire et pour exterminer ses disciples. D'ailleurs dans les premiers, lorsqu'il paroissoit à ses chers disciples, il étoit encore sur la terre; mais ici du plus haut des cieux, assis sur son trône et à la droite de son Père, il daigne se rendre visible à celui qui s'appelle lui-même *un persécuteur, un avorton et le moindre des Apôtres* (1. Cor. 15, 8). Au lieu de lancer sur lui la foudre, il l'environne d'une douce lumière et lui fait ce reproche plein de tendresse : *Saül, Saül, que vous ai-je fait pour me persécuter?*

N'en a-t-il pas usé ainsi envers moi, ce Dieu de miséricorde, dans le temps que je lui déclarois une guerre mortelle, et que j'étois plus digne de sa colère que de ses recherches amoureuses? N'a-t-il pas fait briller à mes yeux sa divine lumière pour me faire connoître mes désordres et pour m'en donner de l'horreur? Ne m'a-t-il pas re-

proché mes égaremens par des remords salutaires? Enfin que n'a-t-il pas fait pour me rappeler et m'attirer à lui?

Je reconnois en même-temps, ô aimable Seigneur, et mon ingratitude, et vos bontés. Vous avez recherché un rebelle qui vous fuyoit; et lorsqu'il étoit plongé plus avant dans les ténèbres, vous avez fait luire vos lumières à son esprit.

O vraie lumière, qui éclairez tout homme venant au monde! (Joan. 1, 9) je vous rends mille actions de grâces; d'avoir fait briller vos rayons à mes yeux, et de m'avoir remis avec bonté sur les voies de la justice, que j'avois malheureusement abandonnées. Je le dirai éternellement en l'honneur de vos miséricordes: *Si le Seigneur ne m'eût secouru, mon âme seroit à présent proche de l'Enfer* (Psal. 93, 17), je brûlerois au milieu des feux de votre colère; mais en reconnaissance de la faveur que vous m'avez faite de m'en délivrer, je veux brûler à jamais du feu de votre amour.

III. POINT.

Saul s'écria: *Qui êtes-vous, Seigneur?* Le Seigneur lui répondit: *Je suis* Jésus *de Nazareth, que vous persécutez.* Saül alors tout tremblant, dit: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* (Act. 10, 1 et seq.).

Considérons dans la conversion de S. Paul ce que fait la grâce pour convertir parfaitement une âme: 1. elle lui inspire d'abord un désir ardent de connoître J. C.; parce que la vie éternelle consiste dans la connoissance du

Dieu vivant, et de J. C. son Fils unique; 2. elle lui imprime ensuite une vive idée de la bonté du Sauveur et de sa propre malice, en lui faisant sentir, comme à Saül, que c'est Jésus son Rédempteur et son Créateur, qu'elle a l'ingratitude et la témérité de persécuter; 3. de là naît en cette âme une salutaire frayeur qui lui arrache les armes des mains, et qui l'oblige de se rendre à son vainqueur, de recevoir ses lois et de lui dire avec soumission: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* O changement prodigieux! ô miracle de la droite du Très-Haut! ô grâce victorieuse de J. C. qui désarme les pécheurs les plus rebelles, et les réduit à la plus parfaite obéissance!

Il n'y avoit, Seigneur, que votre toute-puissante bonté qui pût dompter l'orgueil et la fureur obstinée de Saül. Cette victoire, ô mon Jésus, fait honneur à votre grâce et attire des louanges à vos miséricordes. Celui qui répandoit partout la terreur, est lui-même tremblant d'effroi; celui qui étoit armé pour détruire votre loi sainte, s'y soumet sans réserve; celui qui n'avoit que de la haine pour vous, et qui poursuivoit à mort vos serviteurs, tout transporté de votre amour, s'offre à tout souffrir pour votre service, et à tout entreprendre pour votre gloire. Opérez en moi une semblable merveille, ô mon divin Sauveur; et d'un prévaricateur de vos commandemens, faites-en, par votre grâce, un serviteur fidèle, et tout dévoué à l'accomplissement de votre volonté.

MERCREDI DE LA IV. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Répétition de la Méditation précédente.

JEUDI DE LA IV. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Des choses qui suivirent la Conversion de S. Paul.

I. POINT.

Saul se leva ayant entendu ces paroles de notre Seigneur : *Levez-vous et entrez dans la ville, on vous dira là ce que vous avez à faire;* et ayant les yeux ouverts il ne voyoit rien (Act. 9, 7).

Considérons que Saül durant sa vision, demeura prosterné par terre dans le lieu où la lumière céleste l'avoit frappé. Aussi ne pouvoit-il être en une posture trop humble en présence de celui qui lui parloit. C'est la disposition où doit être une âme pécheresse, pour recevoir la grâce de sa conversion. Comme elle s'est vainement élevée dans le temps de son péché, il faut qu'elle s'abaisse aussi dans celui de pénitence, et qu'elle reconnoisse, en s'humiliant profondément, qu'il n'y a que la grâce de J. C. qui puisse la relever de sa chute. C'est ce que je reconnois sensiblement, Seigneur, et je le confesse à la face du ciel et de la terre, que si je ne suis pas aujourd'hui un objet de votre colère, c'est une faveur qne je ne dois qu'à vos seules miséricordes.

Il y a encore à remarquer que Saül s'étant relevé, quoiqu'il eût les yeux ouverts, il ne

voyoit goute. Ce qui nous montre qu'un homme vraiment converti ne doit plus avoir des yeux que pour envisager les choses du ciel; et que celles de la terre ne doivent plus rien avoir qui pique sa curiosité. C'est là l'effet de votre divine lumière, ô Soleil de justice. Dès que vous commencez à la faire briller dans une âme, vous lui ouvrez les yeux de l'esprit et vous lui fermez ceux du corps, afin que, désoccupée des créatures, elle tourne toutes ses pensées et toutes ses affections vers le Créateur. Accordez-moi, Seigneur, cet heureux aveuglement, qui m'interdise la vue des vanités du siècle, et qui m'attache uniquement à la contemplation de votre éternelle vérité.

II. POINT.

Ayant été conduit à Damas, il fut là trois jours (*Ibid.* 9 *et seq.*), et voici comme il les passa : 1. Il ne vit rien durant ce temps-là ; car, quand il auroit pu voir, l'application de son esprit à Dieu auroit détourné celle qu'il auroit pu donner aux objets sensibles ; 2. il ne but ni ne mangea, parce que la douceur qu'il goûtoit au fond de l'âme, lui faisoit oublier la nourriture de son corps; 3. il pria continuellement comme le Sauveur le déclare à Ananie, en lui disant : *Vous le trouverez en oraison* (Ibid. 11.). Ce fut par ces exercices qu'il se disposa non-seulement au baptême, mais encore à l'apostolat. Aussi est-ce par le recueillement, le jeûne et l'oraison qu'on se rend capable des plus rares faveurs du ciel.

Qui pourroit comprendre, ô mon âme,

les grâces extraordinaires que notre Seigneur prit plaisir de faire à Saül dans l'espace de ces trois jours ; les entretiens familiers qu'il eut avec lui, les sublimes instructions qu'il lui donna, et l'abondance de lumières qu'il répandit dans son intérieur, pour le former à l'intelligence des vérités et des mystères qu'il devoit bientôt lui-même expliquer aux nations ?

O mon Jésus, je vous rends grâce de cette incompréhensible bonté que vous témoignez à un pécheur qui le mérite si peu, et de mesurer, pour ainsi dire, vos caresses à ses persécutions. Que dis-je, de les mesurer ? Ah ! les grâces que vous lui faites sont sans mesure. Vous avez voulu, pour animer notre confiance, que là où il y a eu beaucoup de péché, il y eût incomparablement plus de miséricorde. Exercez-la sur moi, cette grande miséricorde, ô mon Sauveur ; préparez y mon cœur par le silence, par la prière et par la mortification de mes sens ; forcez ma volonté, toute rebelle qu'elle est, à vous obéir, à se renoncer elle-même, à s'attacher pour jamais à vous, afin que je ne vive plus, mais que vous viviez en moi dans tous les siècles.

III. POINT.

Ananie ayant été averti d'aller trouver Saül, et craignant d'y aller, dans l'ignorance où il étoit de son changement, notre Seigneur le rassura par ces paroles : *Allez, car cet homme dont vous redoutez la fureur, n'est plus le même, c'est un vase d'élection que j'ai destiné pour porter mon nom devant les na-*

tions, devant les rois et devant le peuple d'Israël ; et je lui ferai savoir les grands travaux qu'il a à souffrir pour la gloire de mon nom (Ibid. 15). Ananie part sur-le-champ, il entre dans la maison de Saül, il lui impose les mains, il lui communique le S. Esprit, il lui rend la vue, il le baptise, il a la consolation de voir celui qu'il avoit appréhendé comme un persécuteur, devenu tout d'un coup un zélé prédicateur, et commencer à publier dans les synagogues que Jésus est le vrai Fils de Dieu.

Grande leçon pour nous, dans la personne d'Ananie, de ne pas précipiter nos jugemens à l'égard de qui que ce soit, quelque mauvais qu'ils nous paroissent ; de ne rien craindre des hommes, quand Dieu nous charge de leur porter quelque parole de sa part, de ne nous point faire des difficultés imaginaires dans l'exécution de ses ordres, et d'espérer de la bénédiction qu'il donnera à notre ministère, que nous aurons l'honneur de coopérer avec sa grâce, à changer les pécheurs les plus obstinés, en de parfaits chrétiens.

Multipliez tous les jours, Seigneur, ces miraculeux effets de votre puissance. De tant de cœurs chargés de péchés, qui sont à vos yeux des vases d'ignominie, faites-en des vases d'honneur, en les purifiant et en les remplissant des richesses de votre grâce. Commencez par le mien, aimable Sauveur, opérez-y cette admirable transformation à la gloire de votre saint Nom. Tous les anges en auront de la joie, tout le ciel vous en glorifiera, et je

tâcherai de ma part de vous en témoigner ma très-vive reconnoissance, en publiant partout que vous êtes le Fils unique de Dieu, digne du culte, de l'amour et de l'adoration de tout le monde.

VENDREDI DE LA IV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Des vertus héroïques de S. Paul.

I. POINT.

La pauvreté d'esprit, la chasteté, la mortification étant les premières vertus d'un apôtre, elles furent éminentes dans S. Paul. Il avoit, comme les autres apôtres, tout quitté pour J. C.; et à leur exemple, dépouillé de toutes choses, il étoit plus content que s'il eût été maître de toute la terre. *Il semble que nous n'ayons rien*, disoit-il, *et nous possédons tout* (2. Cor. 6, 1. c.). Abandonnons tout pour J. C. et nous posséderons tout en lui, parce que lui-même nous tiendra lieu de toutes choses. Il étoit chaste comme les anges, et il l'étoit avec plus de gloire et de mérite qu'ils ne le sont; car sa chasteté fut à des épreuves dont la nature angélique n'est pas capable. Dieu permit qu'il ressentît dans sa chair un aiguillon importun, dont il fut victorieux par la prière. Sans elle, ô mon âme, tu te flattes en vain d'être chaste; mais avec elle tu n'as rien à craindre des ennemis de la pureté; et malgré les combats qu'ils te livreront, tu triompheras infailliblement, et tu pourras dire avec l'Apôtre: *Grâces soient*

rendues à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur JÉSUS CHRIST (2. Cor. 15, 57).

A la force de l'oraison, il ajoutoit le secours de la mortification, pour assujettir la chair à l'esprit, comme il le témoigne lui-même : *Je maltraite mon corps*, dit-il, *et je le réduis en servitude, de peur que quand j'aurai prêché les autres, je ne sois du nombre des réprouvés* (1. Cor. 9, 27). Si ce grand apôtre, tout assuré qu'il étoit de sa prédestination, ne laissoit pas de trembler et de prendre en main les armes de la pénitence, comment les abandonnerions-nous, nous dont le salut court tant de risques? et d'où nous vient cette présomptueuse sécurité dans laquelle nous vivons?

O mon *Jésus*, qui êtes le principe et la source des vertus, et qui nous en avez donné un si parfait modèle dans votre apôtre, inspirez-nous le dégagement des choses de la terre, cette pureté de corps et d'esprit, cette sévère mortification, dont vous lui apprîtes les avantages et la nécessité, dans la retraite où vous daignâtes vous-même lui servir de maître. Sans l'aider de ces vertus, Seigneur, en vain prétendriez-vous faire de moi un ministre de vos autels, et un prédicateur de votre Evangile, vous n'en feriez pas même un vrai Chrétien.

II. POINT.

L'HUMILITÉ de l'Apôtre fut d'autant plus rare, qu'elle fut jointe à une infinité de grâces extraordinaires et à une sainteté consommée.

Les marques qu'il en donna, furent : 1. un très-bas sentiment de lui-même ; sentiment que la vue continuelle de ses péchés produisoit en lui. *Il se regardoit comme le premier des pécheurs et le dernier des Apôtres ; il se croyoit même indigne d'en porter le nom pour avoir persécuté l'Eglise* (1. Cor. 15, 9) ; 2. un sincère aveu de son indignité, *ne rougissant point de confesser qu'il a été un blasphémateur, un ennemi de J. C., un persécuteur des fidèles*, dont il a aidé à répandre le sang innocent. S'il est obligé, malgré lui, de parler avantageusement de sa personne, il mêle parmi ses louanges quelque chose pour s'humilier. *La condescendance que j'ai eue en cela pour vous, est une folie*, dit-il aux Corinthiens, *vous m'y avez contraint* (2. Cor. 12, 11) ; 3. une extrême défiance de lui-même, et une certaine crainte qui lui faisoit dire, malgré le témoignage de sa bonne conscience, qu'il ne comptoit rien sur ce qu'il sembloit avoir de justice : *Je ne sais rien qu'on puisse me reprocher ; mais je ne suis pas pour cela justifié aux yeux du Seigneur, c'est à lui de me juger* (1. Cor. 4) ; 4. une entière fidélité à rapporter à Dieu toute la gloire de ses actions, sans en tirer la moindre vanité ; *protestant que tout ce qu'il étoit, il l'étoit par sa grâce* (Ibid. 15, 10). Qu'il avoit beau avoir planté la foi en plusieurs endroits ; que *celui qui plante n'est rien, qu'il n'appartient qu'à Dieu de donner l'accroissement* (Ib. 3, 7). Quelques merveilles qu'elle opérât,

bien éloigné de recevoir les hommages divins qu'on vouloit lui rendre, il s'estimoit un homme fort méprisable; il n'ambitionnoit rien que d'être méprisé pour J. C.; il mettoit toute *sa gloire dans sa croix, et s'il se glorifioit encore de quelque chose, ce n'étoit que de ses foiblesses* (Galat. 6, 14. 2. Cor. 12, 30).

Comparons notre humilité avec celle de ce grand Saint: nous ne sommes rien, et nous nous estimons beaucoup; nous ne tarissons point sur nos propres louanges, et nous ne méritons que du mépris: nous nous flattons de pouvoir faire de grandes choses, et à peine pouvons-nous venir à bout des plus petites. Quelque peu de bien que nous fassions, nous le corrompons par de vaines complaisances, et nous détournons vers nous la fumée d'un encens qui n'est due qu'à Dieu seul.

Faut-il s'étonner, Seigneur, que vous preniez plaisir à confondre un néant qui connoît si peu sa bassesse, et qui a l'insolence de vous dérober votre gloire? Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de cette salutaire confusion, dont vous me couvrez le visage; daignez en faire le remède efficace de mon orgueil; et si l'humiliation produit en moi l'humilité, cette humiliation, quelque désagréable qu'elle me paroisse, me sera plus précieuse que tous les honneurs du monde.

III. POINT.

Jamais amour envers J. C. ne fut ni plus tendre, ni plus ardent, ni plus fort que celui de S. Paul. Cet amour l'unissoit à Jésus de la

manière la plus intime : *Je vis*, s'écrioit-il, *mais non, ce n'est pas moi qui vis, c'est J. C. qui vit en moi* (Galat. 2, 20). Jésus étoit le principe et la règle de ses pensées, de ses affections, de ses paroles et de ses œuvres : il en étoit si pénétré, qu'il n'avoit à la bouche et dans le cœur, que Jésus crucifié. Il lui étoit si étroitement attaché, qu'il défioit le ciel, la terre et toutes les puissances des enfers de le séparer de son amour ; il étoit prêt à tout faire et à tout souffrir pour le faire connoître et le faire aimer par tout le monde. Enfin cet amour étoit toute sa vie ; et la mort, qui devoit l'unir parfaitement à son bien-aimé ; étoit l'objet de ses désirs.

O heureux apôtre, ô amant passionné, que ne suis-je embrasé, comme vous, de l'amour de J. C. O Jésus, ô amour de mon âme, que ne puis-je toujours penser à vous, agir pour vous, parler de vos grandeurs et de vos bontés infinies, et graver votre amour dans le cœur de tous les hommes ! Détruisez en moi tout ce qui s'oppose à votre ardente charité ; éteignez en moi tout amour qui ne brûle pas pour vous ; vivez vous-même en moi, et faites moi vivre en vous, afin qu'uni inséparblement à vous, je n'aime et ne respire que vous dans le temps et dans l'éternité.

SAMEDI DE LA IV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la vocation de Corneille.

Le premier *prélude* sera de nous repré-

senter l'admirable faveur que le ciel fait à Corneille; et le second, de regarder la vocation de ce gentil, comme le commencement de la nôtre; et de concevoir une extrême reconnoissance envers Dieu pour l'une et pour l'autre.

I. POINT.

CORNEILLE étoit gentil, et cependant *homme réglé, craignant Dieu, faisant de grandes aumônes, et appliqué continuellement à la prière* (Act. 16, 2). C'est ainsi que le Seigneur le disposoit par sa grâce à celle du baptême, et de la vocation au christianisme. Il y fut appelé d'une manière miraculeuse, par l'apparition d'un ange qui lui dit que *ses prières et ses aumônes étoient montées jusqu'à la présence de Dieu, et qui lui ordonna d'envoyer chercher Simon surnommé Pierre; que c'étoit celui par lequel il apprendroit ce qu'il devoit faire* (Ibid. 4, 5, 16).

Admirons la douceur de la Providence divine, à l'égard du salut et de la perfection des prédestinés. Dieu les prévient par sa grâce, pour les préparer à en recevoir de plus grandes; il leur fait pratiquer le bien et les aide à mériter de nouveaux secours, afin de leur faire exercer les plus sublimes vertus.

Quelquefois même il emploie pour cela des moyens extraordinaires, comme il le fit en cette rencontre, mais il ne laisse pas de les ramener aux voies communes; et quoiqu'il se serve de l'entremise des anges pour leur apprendre les choses qui surpassent la

sagesse humaine, il la soumet à la conduite des hommes dans ce qui n'est pas au dessus de leur portée, ainsi qu'il renvoya le centenier à S. Pierre, pour être instruit par son ministère des principes de la religion.

O Dieu de miséricorde, à qui puis-je mieux confier la grande affaire de mon salut et de ma sanctification, qu'à votre aimable Providence, qui la gouverne avec tant de sagesse et de bonté? Serois-je assez insensible à mes propres intérêts, pour négliger les saints mouvemens par lesquels vous m'excitez? pour les négliger, dis-je, sous prétexte qu'ils ne me portent qu'à des œuvres de piété, qui me paroissent légères? c'est peut-être de là que dépend mon bonheur éternel et toute ma sainteté. Non, mon Dieu, je ne veux rien omettre de tout ce que vous m'inspirez de faire, tout ce qui a du rapport à ma prédestination, m'est de la dernière conséquence. Je n'en prétends pas approfondir les secrets, mais je ferai tous mes efforts pour n'en pas empêcher les effets, et pour ne mettre nul obstacle à l'accomplissement de vos desseins.

II. POINT.

En même temps que Corneille est averti de s'adresser à Pierre pour en être instruit, Pierre, dans une vision mystérieuse, reçoit les ordres du ciel touchant l'instruction de Corneille. *Il aperçoit les cieux ouverts, il en voit descendre une nappe pleine de toutes sortes de bêtes, d'oiseaux, de reptiles* (Act. 10, 11 et seq.), *et il entend une voix qui lui ordonne de les tuer et de les manger.*

Pierre en ayant fait difficulté, sur ce que jamais il n'avoit rien mangé d'immonde, la voix céleste répliqua : *N'appelez pas immonde ce que Dieu a purifié.*

Reconnoissons dans cette vision la charité infinie de notre Dieu, qui n'exclut personne de son royaume, qui ne ferme les portes de l'Eglise à nul infidèle, et qui a une volonté sincère de sauver tous les hommes. Rendons-en d'éternelles actions de grâces à ses miséricordes : mais apprenez aussi, Prêtres du Seigneur, à ne point rebuter les pécheurs, quelque coupables que vous les sachiez des plus grands crimes, lorsqu'ils se jettent à vos pieds, pour recevoir la guérison de leurs plaies. Gardez-vous bien d'éloigner de vous comme immondes, ceux que Dieu a dessein de purifier par votre ministère; et vous, brebis égarées, n'appréhendez pas de retourner à la bergerie, où le bon Pasteur ordonne qu'on vous reçoive avec douceur.

Je vous remercie, ô mon Jésus, de la bonté avec laquelle vous recherchez ces brebis errantes, pour les rapporter sur vos épaules; et de l'ordre exprès que vous donnez à vos ministres de n'en rejeter aucune. Qui pourroit, après cela, se défier de votre clémence, dont vous nous donnez de si sensibles témoignages? Qui ne se jetteroit avec confiance dans le sein du Père céleste, qui est un océan de miséricorde, où les plus énormes péchés sont abîmés, et où les plus grands pécheurs trouvent le pardon de leurs offenses et l'assurance de leur réconciliation?

III. POINT.

A PEINE la vision avoit disparu, que les gens de Corneille frappent à la porte (*Act.* 10, 17 *et seq.*). On la leur ouvre : Pierre ayant appris d'eux le désir de leur maître, se rend le lendemain en sa maison; il l'instruit et le baptise avec plusieurs autres, ayant vu le S. Esprit descendre sur eux, aussi bien que sur Corneille.

Regardons avec admiration la prompte obéissance du saint apôtre, son zèle à publier le mystère de JÉSUS crucifié, l'efficace de sa prédication et les transports de joie qu'il eut d'offrir à Dieu, dans la personne de Corneille et de ses domestiques, les prémices de la gentilité.

Mon Dieu, quelle merveille de voir des hommes élevés dans le paganisme, entrer dans le sein de l'Eglise; des gentils devenus de parfaits chrétiens; et des cœurs, où le malin esprit avoit établi son règne, remplis tout d'un coup du S. Esprit! Quelle consolation à des ministres de votre parole, d'être choisis par votre Providence, pour être les ouvriers d'un tel prodige! Seroit-il possible, ô mon JÉSUS, que vous voulussiez vous servir d'un sujet aussi peu digne que moi, pour en être l'instrument? Oui, Seigneur, c'est en cela que vous faites éclater votre toute-puissance : et c'est de mon indignité même que les siècles à venir tireront des motifs de vous glorifier.

*

V. DIM. APRÈS LA PENTECOTE.

De la troisième partie du Sermon de notre Seigneur sur la Montagne,

Contenant l'explication de la Loi évangélique.

I. POINT.

Le Fils de Dieu, avant que de publier la loi évangélique, déclare que non-seulement il ne méprise pas la loi de Moïse, mais qu'il prétend l'observer ponctuellement lui-même, sans en transgresser le moindre article. *Ne vous imaginez pas*, dit-il, *que je sois venu détruire la loi, je suis venu au contraire pour l'accomplir* (Mat. 5, 7).

La belle parole de ce bon maître, ô mon âme! parole dont tu dois te souvenir dans toutes les occasions où il faudra te contraindre, pour garder exactement les lois de Dieu et de la religion. Je ne suis pas venu au monde, faut-il dire, pour vivre à ma fantaisie et pour préférer mes inclinations aux ordres de Dieu, en secouant le joug de sa loi; mais j'y suis venu pour en être un observateur fidèle. Je ne suis pas entré en religion pour faire ma volonté, mais pour obéir à celle de Dieu, qui m'est intimée par mes supérieurs et qui est contenue dans les règles de mon saint institut. Les violer, sous prétexte qu'elles sont petites, c'est me mettre en grand danger de rompre les plus considérables. La ruine, hélas! des chrétiens et des religieux, vient ordinairement du mépris des petites choses : ces infractions légères

souvent réitérées, sont les degrés du précipice où une âme infidèle ne manque guère de tomber; et puis, mérite-t-on vos grandes grâces, quand on en use ainsi, divin législateur? A-t-on sujet d'espérer de vous des secours singuliers, pour observer des points de conséquence, quand on refuse de vous obéir dans l'observation de ceux qui semblent moins importans? D'ailleurs, ne le sont-ils pas assez, puisque sans y être obligé, vous daignez vous y soumettre vous-même? *Il n'y aura pas un seul iota*, disiez-vous, *ni un seul point de la loi, qui ne s'accomplisse* (Ibid. 11). A la vue d'une obéissance si parfaite, que je suis confus, Seigneur, des imperfections de la mienne! Redressez-la sur la vôtre, et faites en sorte que je sois, à votre exemple, un véritable obéissant.

II. POINT.

Après cette déclaration en faveur de la loi ancienne, le Sauveur dit deux choses qui préparent l'esprit à ce qu'il doit enseigner de la nouvelle: la première, qu'il suffit d'en violer un point et d'apprendre aux autres à le violer, pour avoir la dernière place dans son royaume, c'est-à-dire, pour en être banni; la seconde, pour y être grand, il faut faire et enseigner, garder ses lois et les faire observer.

Instruisons-nous, ô mon âme, de ces deux grandes leçons, qui renferment une doctrine admirable. Manquer à un seul commandement, c'est être prévaricateur de toute la loi, parce que c'est en offenser l'auteur et éteindre

la charité qui en est la plénitude ; c'
digne par conséquent d'être le derni
l'église militante, et d'être banni de
triomphante ; d'où il s'ensuit que quic
après s'être ainsi révolté contre le so
législateur, entraîne les autres à sa
est à double titre indigne d'être reçu
royaume de Dieu ; mais celui qui e
d'une sainte ambition d'y être gran
faut non-seulement observer toute
mais la faire encore observer aux
Oui, rien n'est plus grand devant Di
d'être saint et que de contribuer à f
saints par paroles et par exemples.

C'est à quoi vous avez employé
momens de votre vie, adorable Sau
accomplir toutes les volontés de vot
et à porter les hommes à les accon
même ; à vous santifier et travailler
sanctification. *Je me sanctifie*, disic
pour répandre la sainteté par tout le
Mon Dieu, l'excellent modèle que v
tracez dans votre propre personne !
effet bien tendre de votre bonté po
mais qui ne serviroit qu'à notre co
tion, s'il ne produisoit en nos cœur
ardent de vous imiter.

III. POINT.

Le législateur de la loi nouvelle
nous donner une haute idée de la
évangélique, ne se contente pas
lui-même le modèle, ainsi qu'on
dire, mais il en propose encore
auquel on ne peut rien ajouter ;

Père céleste, dont il veut que tout chrétien s'efforce à devenir la copie. *Soyez parfait*, dit-il, *comme le Père céleste est parfait* (Mat. 5, 48). Et comme la sainteté de Dieu consiste à n'avoir nul défaut, à rassembler en soi toutes les perfections et à les porter toutes au degré le plus éminent; toute la loi de son Fils unique se réunit à ces trois points, qui sont comme les trois traits qui font le caractère de ceux qui désirent d'être ses frères adoptifs. Toute leur application doit être d'éviter jusqu'aux moindres péchés, d'acquérir toutes les vertus et de les pratiquer de la manière la plus excellente.

O perfection incomparable de la loi évangélique! ô loi digne d'un Dieu infiniment pur et infiniment saint, qui ne souffre pas les plus légères taches; qui porte les âmes à toutes sortes de vertus, et à ce qu'elles ont de plus sublime! Voilà, mon âme, voilà ce que c'est que l'Evangile de J. C. et la loi nouvelle qu'il est venu nous enseigner. Il ne nous dit pas d'être parfaits comme l'ont été Abraham, Moïse et les autres prophètes; il ne nous dit pas de l'être comme les anges, les chérubins, les séraphins; ces modèles, tout parfaits qu'ils sont, ne le sont pas encore assez pour des religieux, pour des chrétiens, pour des enfans de la loi de la grâce, il faut qu'ils soient parfaits comme leur Père; que leur pureté, que leur humilité, que leur mortification, *que leur charité*, comme dit S. Paul, *s'augmente toujours dans la vue des choses les plus élevées et*

les plus parfaites (Philip. 2, 9 et seq.).

Je vous rends mille actions de grâces, ô mon Sauveur, d'être descendu du ciel en terre, pour nous apprendre à nous élever de la terre au ciel; de nous en avoir apporté des lois si saintes, et de nous y avoir fait trouver dans votre Père un si parfait modèle. Apprenez-moi combien est grande, utile et glorieuse la perfection à laquelle vous me faites l'honneur de m'appeler; donnez-moi assez de ferveur pour l'aimer, assez de courage pour la chercher, et sur-tout assez de constance pour y parvenir.

LUNDI DE LA V. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De la réponse que fit le Sauveur aux enfans de Zébédée.

Le premier *prélude* est de se trouver en esprit à l'entretien de notre Seigneur avec S. Jean et S. Jacques; le second, de demander au S. Esprit la grâce d'écouter avec fruit les salutaires instructions que le Seigneur leur donne sur l'humilité et sur l'amour des croix, dont les apôtres n'avoient encore ni le goût, ni l'intelligence qu'ils eurent depuis l'ascension de leur maître.

I. POINT.

Jésus ayant entretenu ses apôtres de sa mort et de sa résurrection, Jacques et Jean, fils de Zébédée, oubliant ce qu'il leur avoit dit de ses souffrances, et ne pensant qu'à la gloire de son royaume, s'approchèrent de lui et lui dirent : *Maître, nous voudrions bien que*

vous nous accordassiez tout ce que nous vous demanderons. Jésus leur dit : *Que voulez-vous que je fasse pour vous? La grâce que nous vous demandons,* répondirent-ils, *c'est que dans votre gloire vous nous fassiez asseoir l'un à votre droite, l'autre à votre gauche* (Marc. 10, 35).

Considérons dans la conduite de ces deux disciples, encore imparfaits, et que nous verrons dans la suite élevés à une sainteté consommée, le vrai caractère de l'ambition. Quand on en est possédé, on s'aveugle sur son propre mérite, on ose demander les rangs les plus élevés; on se croit capable de les occuper dignement; afin d'y parvenir, on fait jouer tous les ressorts de la politique. Voilà les défauts dans lesquels tombèrent les foibles disciples; ils se crurent plus dignes d'être aux côtés de J. C. régnant, que l'apôtre S. Pierre, sur lequel ils voulurent l'emporter. Ils ne se contentèrent pas d'en concevoir le dessein, ils le firent éclater avec hardiesse, et demandèrent au Sauveur les premières places de son royaume, se flattant d'avoir assez de suffisance et de mérite pour en soutenir la dignité; et afin de les obtenir plus sûrement, ils mettent en œuvre, selon saint Matthieu (20, 29), toute l'adresse de leur mère, et l'engagent à en faire pour eux la demande au Fils de Dieu. Ce sont là les traits naturels de l'ambition; elle est aveugle, hardie, présomptueuse, et, comme l'appelle David, *une intrigue qui roule dans les ténèbres* (Psal. 9, 6).

O mon Jésus, que ce vice est contraire à vos saintes inclinations et aux maximes de votre Evangile! O parfait modèle des humbles, qui étant le Fils éternel de Dieu, selon votre nature divine, et, selon la chair, le Fils de David dans le temps, aviez droit d'être préféré à tous, d'être assis sur le trône et d'occuper la première place de l'Univers, et qui avez cependant toujours choisi la dernière; inspirez-moi cet esprit d'humilité, qui me fasse chercher le lieu le plus bas et les plus vils emplois; faites qu'à votre exemple je n'aie jamais d'autre ambition, que d'être traité comme le dernier des hommes.

II. POINT.

Jésus leur dit: *Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je boirai, et être baptisé du baptême dont je dois être baptisé? Nous le pouvons*, répondirent les apôtres. *Vous boirez effectivement mon calice*, repartit Jésus, *et vous serez baptisés de mon baptême; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous assigner ces places, qui sont pour ceux à qui mon Père les a destinées* (Mat. 10, 31 et seq.).

Considérons que le Fils de Dieu nous fait une grande grâce de nous redresser, lorsqu'il voit que nous ne lui demandons pas ce qu'il faut, et de la manière qu'il le faut; et au lieu d'écouter notre prière, de nous suggérer celle que nous devons lui faire, il en use de cette sorte envers S. Jacques et S. Jean. Il corrige leur demande ambitieuse; et, sous la

figure d'un calice et d'un baptême, il leur apprend à ne désirer que les humiliations et les souffrances. Il faut ici remarquer la sagesse et la bonté de notre Seigneur envers ses disciples bien-aimés; il ne veut pas, à la vérité, leur octroyer la grâce dont ils le sollicitent par un motif trop humain, mais il veut la leur faire mériter. *Il ne m'appartient pas*, leur dit-il, *et il n'est pas de la justice de vous placer à mes côtés, par la seule considération de la parenté, ou par condescendance à votre ambition; c'est un rang qui n'est que pour ceux à qui mon Père l'a préparé; et comme ces heureux prédestinés sont ceux qui boivent mon calice, si vous avez le courage de le boire comme eux, vous obtiendrez par mérite ce que vous présumez d'emporter par sollicitation.*

O Esprit divin, qui connoissez également et mon ignorance et mes besoins; qui savez ce que je dois demander, et comme il faut que je le demande; apprenez-moi l'un et l'autre, afin que mes prières vous soient toujours agréables, et dignes que vous les exauciez. Et vous, ô mon Sauveur, qui avez promis à vos disciples de leur donner tout ce qu'ils demanderont en votre nom, je vous rends grâces de m'avoir enseigné dans la personne de vos deux apôtres, que de demander ainsi, ce n'est pas demander des biens temporels par cupidité, mais des grâces spirituelles et sur-tout l'amour des souffrances et des mépris, par un vrai désir de vous plaire et de

vous ressembler. C'est là uniquement ce que je vous demande, ô mon Jésus, de souffrir et d'être méprisé pour vous. Oui, quand il n'y auroit point de place à espérer pour moi, ni à votre droite, ni à votre gauche dans le royaume du ciel, je m'estimerois heureux de boire votre calice, parce que le comble de mon bonheur en cette vie, est de faire et d'endurer beaucoup pour vous, en reconnoissance de ce qu'il vous a plu de faire et d'endurer toutes choses pour l'amour de moi.

III. POINT.

Les dix autres ayant entendu ceci, conçurent de l'indignation contre les deux frères; c'est pourquoi Jésus les assembla tous, et leur dit : *Ceux qui sont princes parmi les nations, exercent sur leurs sujets une domination impérieuse; qu'il n'en soit pas de même parmi vous; mais que celui qui veut être grand, se fasse votre serviteur, à l'imitation du Fils de l'Homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, etc.* (Mat. 10, 24 et seq. Marc. 10, 41 et seq.).

Il faut premièrement considérer l'étrange foiblesse des hommes, quand ils n'ont pas encore reçu la vertu d'en haut. Les dix apôtres avoient entendu la réponse que notre Seigneur venoit de faire si à propos, pour confondre l'ambition des enfans de Zébédée: et cependant, au lieu d'en profiter, ils tombèrent dans la même faute, et ajoutèrent la jalousie à l'ambition. Voilà les deux vices qui excitent les murmures, et qui sèment la discorde dans les communautés.

Admirons ensuite la douceur et la modération du Fils de Dieu, qui ne témoigne nulle indignation, ni contre les ambitieux, ni contre les jaloux, mais qui les réunit tous en esprit d'amour, en leur proposant deux exemples, l'un à éviter, l'autre à suivre. Le premier est celui des grands, dont il leur apprend à éviter les hauteurs; l'autre est l'exemple d'humilité, qu'il leur a donné lui-même, et auquel il les exhorte de se conformer, en mettant, comme lui, toute leur gloire à être les serviteurs de tous les hommes, et se persuadant bien que, comme l'amour de l'abjection et des souffrances l'a fait descendre du ciel, c'est ce même amour qui peut les y faire monter.

Quoi, souverain Monarque du monde, vous qui êtes le maître de tous les hommes, et qui en cette qualité aviez droit d'être servi de tous, vous n'avez pas dédaigné de les servir et de vous employer tout entier à leur usage! Et moi, qui ne suis qu'un vil esclave, je voudrois être servi, j'affecte des préférences! En vérité, j'en suis confus, mon Seigneur et mon divin Maître, et je vous supplie de tout mon cœur, par tout le zèle dont vous brûlez pour mon salut, d'allumer en mon âme une sainte ardeur qui me porte à l'imitation de vos divins exemples.

MARDI DE LA V. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De Lazare et du mauvais Riche.

Le premier *prélude* est la représentation de l'état différent de Lazare (*Luc.* 16, 19) et du mauvais riche, pendant la vie et à la mort; le second, est de demander humblement à notre Seigneur la haine des pompes et des plaisirs du monde, qui ont une fin si malheureuse; et l'amour de la pauvreté et des douleurs, que Dieu récompense si glorieusement en l'autre vie.

I. POINT.

Je considérerai l'état pitoyable de Lazare pendant sa vie, son bonheur à la mort, et l'éloge que le Fils de Dieu lui-même a fait de sa vertu; 1. sa vie fut un exercice continuel de patience. C'étoit un autre Job, tout couvert d'ulcères; il étoit réduit à une indigence extrême; et, pour comble de misères, il étoit délaissé de tout le monde, jusqu'à ne trouver personne qui voulût lui donner les miettes de pain qui tomboient de la table du riche, dont les gens, à l'exemple de leur maître, étoient moins compatissans que les chiens qui venoient lécher les plaies de ce pauvre abandonné. Voilà, ô mon âme, un triste spectacle aux yeux du monde; mais spectacle d'admiration aux yeux des anges, de voir un homme accablé de douleur, rongé par la faim, chargé d'opprobres, réduit à la

dernière misère, et cependnat tranquille, ne se plaignant ni de la dureté des hommes, ni de l'extrémité de ses maux, se contentant de faire parler pour lui ses ulcères et d'exposer sa nécessité par ses bouches toujours ouvertes. Pendant qu'il est méprisé sur la terre, tout le ciel applaudit à sa patience, notre Seigneur lui-même en est le panégyriste, il publie son nom; et pour éterniser sa mémoire, il apprend à tous les siècles à venir, que son âme est portée comme en triomphe par les anges dans le sein d'Abraham.

O Dieu éternel, je vous rends grâces de l'honneur que vous faites, à la mort, à ceux que vous avez éprouvés pendant la vie. *Seigneur, vos amis sont honorés jusqu'à l'excès* (Ps. 138, 17). *Vous relevez le pauvre et le tirez de l'ordure, pour le placer parmi les Princes de votre cour* (Ps. 112, 7, 8). Et vous, ô mon Jésus, tout percé de plaies, pauvre et abandonné, comme le fut Lazare, inspirez-moi de l'amour et de l'estime pour la pauvreté, la douleur et les ignominies, qui ont été les compagnes inséparables de votre vie; faites-moi la grâce d'imiter votre invincible patience et celle de cet heureux pauvre, pour avoir part à votre gloire et à la sienne dans l'éternité.

II. POINT.

Examinons quelle fut la vie du mauvais riche, et quelles en furent les suites. Il vivoit dans l'abondance de toutes choses; il étoit superbement vêtu, s'habillant d'écarlate et n'usant que de fin linge; sa table étoit ma-

gnifiquement servie, et il ajoutoit au faste, à la molesse et à l'intempérance, la dureté envers les pauvres, voyant tous les jours couché à sa porte le pauvre Lazare, sans avoir pitié ni de ses douleurs, ni de sa faim.

C'est là ce que font pour l'ordinaire les grands du siècle; c'est là ce que le vulgaire appelle bonheur, et ce que le Sauveur regarde avec abomination. Parlant de ce riche superbe et voluptueux, il ne daigne pas seulement le nommer, ni faire paroître qu'il connoisse un homme dont le nom étoit effacé du livre de vie, et dont la mémoire devoit demeurer dans un éternel oubli. Il faut avouer, ô mon âme, que les jugemens de Dieu sont bien différens de ceux du monde! Quelle est donc la fin de cet homme de bonne chair, applaudi et honoré pendant sa vie? *Le riche mourut,* dit le Fils de Dieu, *et il fut enseveli dans l'enfer,* où il souffre des châtimens propres à punir un riche sensuel et inhumain. Un feu dévorant l'enveloppe de toute part, en punition de la mollesse et du luxe qui a paru dans tous ses vêtemens. Sa langue, l'organe de son intempérance est brûlée d'une soif horrible; et malgré les instances avec lesquelles il demande une goutte d'eau, il ne peut l'obtenir, parce qu'il a été assez inhumain pour refuser une miette de pain à Lazare. O grandeurs de la terre! ô richesses! ô plaisirs de cette vie, est-ce donc là où vous aboutissez?

O Dieu redoutable, que vos jugemens

sont pleins d'équité ! que vos châtimens *sont* proportionnés à nos offenses ! Comment ne craignons-nous pas la rigueur de votre justice ? Comment est-ce que les riches du monde ne tremblent point de leur état, et n'appréhendent pas d'avoir à la mort le déplorable sort de ce malheux, auquel ils sont si ressemblans pendant leur vie ?

Ouvrez leurs yeux, Seigneur, afin qu'ils deviennent sages aux dépens de celui-ci ; mais ouvrez en même-temps ceux des pauvres, afin qu'ils cessent d'envier la fatale prospérité des riches.

III. POINT.

Il faut enfin comparer la destinée du mauvais riche avec celle de Lazare : ce parallèle est exprimé dans la réponse que fit Abraham au riche, qui l'avoit inutilement réclamé. *Mon fils*, lui dit-il, *souvenez-vous que vous avez reçu beaucoup de biens durant votre vie, et que Lazare n'a eu que des maux durant la sienne ; c'est pourquoi il est maintenant dans la joie, et vous êtes dans les tourmens* (Luc. 16, 25).

En cette vie, le riche a été comblé de biens, et il en a abusé ; Lazare a été comblé de maux, et il les a soufferts avec patience : n'est-il pas juste qu'ils reçoivent en l'autre vie, l'un, la punition de l'abus criminel qu'il a fait de ses biens ; l'autre, la récompense du bon usage qu'il a fait de ses maux ? Voilà l'ordre et l'équité. Pour jouir des trésors du ciel, il faut se détacher de ceux de la terre ; et l'on ne peut éviter les supplices de l'éternité, qu'en

renonçant à l'amour déréglé des plaisirs du temps. Il est impossible d'être en ce monde comme le riche, et en l'autre comme le pauvre ; et si l'on souffre à présent comme le pauvre, on a sujet de se consoler par l'espérance de n'être pas éternellement malheureux, comme le riche. O mon âme, regarde bien quel parti tu veux prendre en cette vie, puisque de ce choix dépend ton bonheur, ou ton malheur en l'autre. Appréhende les prospérités temporelles, crains qu'elles ne soient sur la terre tout le salaire du peu de bien que tu as fait, et qu'elles ne se changent bientôt en des misères éternelles; réjouis-toi plutôt des adversités présentes, puisque c'est Dieu qui te les envoie comme des gages de la félicité future qu'il te prépare.

O providence de mon Dieu, je m'abandonne absolument à votre conduite; j'accepte avec toute la soumission de mon cœur, les privations, les abandonnemens, les disgrâces de la vie; je les regarderai désormais comme des faveurs et comme des moyens par lesquels vous voulez me rendre éternellement heureux. O mon Dieu, qu'on est aveuglé et insensé, quand on trouve à redir à vos dispositions! Quand, au contraire, on y entre avec respect, ah! qu'on est éclairé de vives lumières; ah! qu'on y trouve de sagesse et d'équité! Lorsque vous laissez l'homme de bien dans la pauvreté et les souffrances, que vous l'en dédommagez avec magnificence! Et quand vous permettez qu'un méchant homme prospère, que vous le punissez

terriblement! *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable* (Psal. 18, 137)..

MERCREDI DE LA V. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Répétition de la Méditation précédente.

JEUDI DE LA V. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la Conversion de la Madeleine.

Le premier *prélude* est de voir aux pieds de J. C. la Madeleine baignée de larmes; le second, de demander au Saint-Esprit une conversion pareille.

I. POINT.

Un pharisien, nommé Simon, pria Jésus *de manger chez lui; une femme décriée dans la ville par sa mauvaise conduite, ayant su qu'il étoit chez ce pharisien, se hâta de l'y aller trouver* (Luc. 7, 6).

Le nom de pécheresse, que l'Evangile donne à cette femme, marque assez que son principal désordre étoit l'impureté et un libertinage de conduite qui causoit un fort grand scandale dans la ville; mais elle n'eut pas plutôt entendu prêcher J. C., que persuadée par son éloquence, charmée par sa douceur et touchée par sa grâce, elle prend sans balancer la résolution de courir à lui et de l'aller trouver sans délai dans une maison étrangère, où il mangeoit.

Admirons d'une part, ô mon âme, la fo de la grâce de J. C. sur le cœur de Madelei de l'autre, la fidélité du cœur de Madele à répondre à la grâce de J. C., et le merv leux effet du concours de ces deux cho dans le changement de cette femme, d'une pécheresse publique, livée à des amo profanes, devient en un instant une pénite si parfaite, que J. C. la juge digne d'être p posée à tous les siècles comme un mod achevé de pénitence.

O Père céleste, qui seul pouvez nous c duire à votre Fils, attirez-nous à lui avec liens de la charité (*Osée* 28). Et vous, ô m Jésus, qui vous plaisez à rechercher brebis égarée, ayez pitié de nos égareme redressez nos pas, réformez notre condui inspirez-nous un regret sensible d'avoir *fensé celui* qui mérite d'être infiniment ai Aussitôt que vous parlerez à nos cœurs, de belles et d'attachés aux créatures qu'ils ont jusqu'ici, vous en ferez des cœurs fidèle embrasés du seul amour du Créateur.

II. POINT.

La pécheresse étant entrée dans la sall notre Seigneur mangeoit, *elle se mit der lui, se prosterna à ses pieds et commen les arroser de ses larmes, à les essuyer ses cheveux, à les baiser et à les o d'un baume précieux* (Luc. 7, 38) q avoit dans une boîte d'albâtre.

Il faut ici remarquer la parfaite conv de Madeleine, et les vertus qu'elle pr dans sa pénitence; 1. une grande foi to

la divinité de notre Seigneur, et une égale confiance en sa bonté; 2. un silence éloquent, par lequel, sans parler, elle découvre à son médecin les plaies mortelles de son âme, et lui en demande la guérison; 3. une profonde humilité, qui lui fait mépriser tous les égards mondains et qui l'oblige de se tenir derrière Jésus, prosternée à ses pieds et remplie de confusion; 4. une contrition vive, qui se fait sentir dans toute sa personne, et qui s'exprime par toutes les actions extérieures de sa pénitence; car elle fait servir à sa pénitence tout ce qui avoit auparavant contribué à ses crimes; elle emploie pour cela ses yeux à verser des torrens de larmes sur les pieds du Sauveur; ses cheveux, à les essuyer; ses lèvres, à les baiser; ses parfums, à les embaumer; accomplissant ainsi ce précepte de S. Paul: *Comme vous avez assujetti les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice, pour en faire des instrumens du péché; consacrez-les à présent à la piété et à la justice, pour en faire des instrumens de votre justification* (Rom. 6, 19, 20).

Contemplons, ô mon âme, ce rare exemple de conversion, étudions-en tous les traits; comparons notre pénitence avec celle de Madeleine, nos délais avec sa promptitude, notre peu de foi avec la grandeur de la sienne, notre infaillibilité pour Dieu, avec l'ardeur et la vivacité de son amour pour lui; cet esprit d'orgueil qui règne en nous, avec la profondeur de son humilité; nos lâches ménagemens dans les œuvres de la pénitence, avec

la ferveur qui l'anime dans ces saints exercices, auxquels elle fait servir les instrumens de sa mollesse et de sa vanité. Rougissons de ressembler à Madeleine dans ses désordres, et de lui être si différens dans sa pénitence.

O généreuse pénitente! O force invincible de la grâce! O mon Dieu, qui avez formé nos cœurs, et qui en savez remuer, comme il vous plaît, tous les ressorts, touchez le mien si vivement, qu'il soit percé de douleur et animé d'une sainte colère contre lui-même, pour venger les outrages qu'il vous a faits. Que tout ce qui est en moi conspire à cette expiation; que toutes mes puissances, avec mes sens, travaillent enfin à satisfaire à votre justice; en sorte que je témoigne *beaucoup plus* d'ardeur pour retourner à *vous*, que je n'ai montré de passion pour *m'en séparer*.

III. POINT.

Le pharisien s'étant scandalisé qu'une femme si décriée fût bien reçue du Sauveur; ce charitable Seigneur lisant dans son cœur les mauvais sentimens qu'il avoit d'elle, prit sa défense, fit l'éloge de sa pénitence, et la renvoya comblée de grâces. Il faut remarquer ici la bonté du Fils de Dieu envers les plus grands pécheurs, quand ils retournent à lui par une parfaite contrition, telle que fut celle de Madeleine, *à laquelle plusieurs péchés sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé* (Luc. 7, 27). C'est le témoignage que notre Seigneur lui-même en rend au superbe

pharisien, pour le confondre; après quoi se tournant vers la pénitente, il lui dit : *Vos péchés vous sont pardonnés, allez en paix* (Ibid. 5).

Mon Dieu, les paroles consolantes à une pauvre pécheresse comme Madeleine, et devenue comme elle, une amante de J. C. ! Quelle joie d'entendre, sinon de la bouche de Jésus même, au moins de celle du prêtre, qui en a de lui l'autorité, que tous ses péchés lui sont remis; que Dieu ne s'en souviendra jamais, qu'afin d'en ratifier l'absolution, et qu'ils ne mettront nul obstacle à ses faveurs, quelqu'énormes qu'ils soient! Voilà les récompenses d'une fervente pénitence, la protection du Seigneur, sa grâce, sa paix, ses caresses. Heureux, mille fois heureux ceux qui se jettent aux pieds de Jésus avec les sentimens d'une véritable componction, et d'une sincère humilité; qui les embrassent avec amour, qui s'y attachent avec constance, puisqu'ils remportent toujours avec eux de si précieux gages de leur réconciliation!

C'est là, ô mon Sauveur, que je veux vivre et mourir. C'est à vos pieds sacrés que je veux m'attacher tout le reste de ma vie; je les arroserai de mes larmes, je les baiserai tendrement, et en les baisant, je détesterai mes offenses, je vous en demanderai pardon par le pur motif de votre amour, et je suis sûr, appuyé sur vos miséricordes, que je n'en sortirai qu'avec la rémission de mes péchés, l'heureux retour de votre amitié, et l'assurance de la paix que vous voulez bien faire avec moi.

VENDREDI DE LA V. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la Conversion de la Samaritaine.

I. POINT.

Le Sauveur alloit de Judée en Galilée. *Passant par la Samarie, et se trouvant fatigué du chemin, il fut contraint de s'asseoir sur le bord d'un puits. Il étoit environ midi, et alors il vint une femme avec une cruche pour puiser de l'eau.* Jésus lui dit : *Donnez-moi à boire* (Joan. 4, 3 et seq.).

Remarquons dans toutes ces circonstances le zèle admirable du Fils de Dieu pour la conversion de cette femme. Il se met en chemin dès le matin, il marche à pied au plus fort de la chaleur, il se fatigue pour la chercher, il s'assied sur un puits, moins pour s'y délasser que pour l'attendre ; il y reste ; c'étoit sur le midi, l'heure qu'il prévoit devoir être favorable au dessein qu'il a de lui parler du royaume de Dieu. Il est altéré, parce qu'il a long-temps marché ; mais le zèle dont il brûle pour le salut de cette âme, lui cause une soif encore plus ardente. S'il demande à boire à la Samaritaine, c'est pour engager avec elle l'entretien qui doit opérer sa conversion.

Admirons la charité de J. C., et les mouvemens de son amour envers les âmes qu'il veut gagner à son service.

Ce qu'il a fait une fois en faveur de cette Samaritaine, n'est-ce pas ce qu'il continue tous les jours de faire envers tant de pé-

cheurs qu'il entreprend de convertir comme elle? Ne l'a-t-il pas fait envers moi-même? Avec quelle bonté, avec quelle application, avec quel empressement ne m'a-t-il pas prévenu, recherché, attendu, sollicité par sa grâce, dans les momens que je pensois le moins à lui, que je m'en éloignois davantage, et que je courois aveuglément à ma perte?

O bonté infinie! ô sagesse incarnée, qui n'admirera votre providence, votre miséricorde et votre douceur? Vous courez après ceux qui vous fuient. *On vous trouve sans qu'on vous cherche, et vous allez même au devant de ceux qui ne se soucient point de vous*, afin de leur dire : *Me voici* (Is. 65, 3). Si la Samaritaine vous trouve aujourd'hui, c'est que vous avez eu pitié de ses égaremens, c'est que vous avez daigné la prévenir, et faire les premiers pas pour la rechercher. Si vous lui avez demandé de l'eau, c'étoit pour la faire boire elle-même dans les fontaines du Sauveur, c'étoit pour étancher la soif extrême que vous aviez de son salut, et pour tempérer l'ardeur dont vous brûlez. O mon Jésus, que n'ai-je une infinité d'âmes à vous présenter, pour avoir le plaisir de vous désaltérer! Recevez la mienne, qui vous a coûté tant de sueurs, et unissez-la si étroitement à vous, que rien ne soit capable de l'en séparer.

II. POINT.

Cette femme au lieu de donner à boire au Sauveur, lui témoigne la surprise où elle est qu'un Juif demande à boire à une Samaritaine; Jésus, loin de se rebuter de cette incivilité, prend de là occasion de l'instruire du mystère de la grâce, dont elle alloit éprouver la force. *Si vous connoissiez*, lui dit-il, *le don de Dieu* (Joan. 4, 20), et qui est celui qui vous parle; que c'est lui-même qui a été donné aux hommes pour leur communiquer les dons de la grâce! O si vous saviez profiter de l'heureuse occasion qui se présente! si vous connoissiez celui qui vous demande à boire, vous lui en demanderiez à lui-même; et comme il est bon, loin d'en user comme vous, il vous donneroit de l'eau, et une eau vive, qui seule est capable de vous préserver de la mort.

O don de Dieu! ô grâce véritablement grâce! ô digne émanation d'un cœur, dont la nature est bonté! que vous êtes admirable, quand vous poursuivez la conquête d'une âme! vous employez mille adresses pour la gagner; vous vous insinuez; vous prenez son temps; vous ménagez sa liberté; vous la prenez par ses penchans, et vous l'amenez insensiblement à la connoissance et à l'amour de la justice; c'est où le Sauveur conduit peu à peu la Samaritaine, en élevant son esprit des choses visibles aux invisibles, allumant dans son cœur le désir des biens éternels, portant doucement la main jusque sur les plaies de son âme, pour les lui faire reconnoître, et lui dé-

couvrant enfin qu'il est lui-même le souverain médecin. *C'est moi-même qui vous parle*, lui dit-il, *c'est moi qui suis le Messie, tout prêt à vous guérir et à vous sauver.* Cette dernière parole l'éclaire tout-à-fait, lui inspire un sensible regret de ses fautes, et la gagne parfaitement à J. C.

Quel intérêt avez-vous, aimable Sauveur, à la conversion d'une âme pécheresse, pour remuer ainsi tous les ressorts de votre grâce, afin d'en venir à bout? Mais pourquoi vous le demander, ô mon Jésus? Peut-on douter que vous n'y soyez sensible, quand on a de la foi, quand on sait que vous n'êtes descendu du ciel en terre que pour la chercher? que pour la trouver, vous n'avez épargné ni vos travaux ni vos sueurs; et que vous avez enfin répandu jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour la racheter? Soyez mille et mille fois béni de votre incompréhensible charité.

III. POINT.

La Samaritaine remplie de cette eau vive, dont le Fils de Dieu lui avoit parlé, et toute pleine de ce feu sacré que le S. Esprit allume dans un cœur bien converti, oubliant qu'elle est venue pour puiser de l'eau, laisse sa cruche, court à la ville, fait part à tout le monde de son bonheur et de sa joie, crie dans les rues qu'elle a trouvé le Messie. Pour en donner des preuves, aux dépens même de sa réputation, elle publie hautement qu'il lui a déclaré les désordres secrets de sa vie: et de peur qu'on ne la croie pas sur sa parole: *Venez*, dit-elle, *et voyez* (Ibid. 29).

O prodige admirable de la grâce! ô changement digne de la droite du Très-Haut! Quel autre qu'un Dieu d'une bonté et d'une puissance infinie, pourroit opérer cette merveille? d'une pécheresse en faire en si peu de temps une parfaite amante de J. C., dont elle publie la divinité avec le zèle d'un apôtre?

C'est là votre gloire, ô mon Sauveur, de faire passer une âme en un moment des ténèbres du péché à la lumière admirable de votre grâce; de l'amour du monde à l'amour du Créateur; et de la tyrannie des passions, à une sainte et parfaite liberté. Il n'appartient qu'à vous d'allumer le zèle où le scandale a régné, et de faire retentir vos louanges dans la bouche d'une créature, qui n'étoit capable auparavant que de vous déshonorer. O mon Dieu, je suis confus, après les grâces dont vous m'avez comblé, de me voir si lâche, pendant qu'une Samaritaine convertie fait éclater tant de ferveur. A la vue d'un tel exemple, je rougis de faire si peu pour vous glorifier; et j'ai bien sujet de craindre que je ne sois un de ces tiédes serviteurs, que beaucoup de publicains et de femmes débauchées devanceront dans le royaume du ciel. Seigneur, éclairez mon esprit, échauffez ma volonté, animez-moi d'un saint zèle; et par la force toute-puissante de votre grâce, rendez-moi, comme la Samaritaine, un digne instrument de votre gloire.

SAMEDI DE LA V. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Répétition de la Méditation précédente.

VI. DIMANCHE APRÈS LA PENTEC.

Du miracle que fit le Sauveur, de nourrir cinq mille personnes avec cinq pains.

Le premier *prélude* est de se représenter cette foule de peuple rangé en troupes sur l'herbe et nourri par la toute-puissante charité de J. C.; le second, de lui demander la grâce d'avoir part à ses faveurs, et de les mériter par un attachement plein de confiance à sa personne.

I. POINT.

Le principe de ce miracle est la charité compatissante du Fils de Dieu. Un grand peuple attiré par les merveilles qu'il opéroit, et par les charmes de sa divine éloquence, l'avoit suivi jusque dans le désert, et malgré la fatigue et la faim, ne pouvoit se séparer de lui. Le Sauveur en eut pitié, comme une autre fois, quand il dit : *Je porte compassion à ce peuple, parce qu'il y a déjà trois jours qu'il est avec moi, et qu'il n'a rien à manger; et je vois bien que si je renvoie ces gens-là sans manger, ils tomberont en défaillance sur le chemin, car quelques-uns d'eux sont venus de loin* (Marc. 8, 2 et seq.). Touché de ces mêmes sentimens, il n'est pas de l'avis de ses apôtres qui vouloient qu'on

les congédiât (*Mat.* 14, 17 *et seq.*), afin qu'ils se dispersassent dans les villages d'alentour pour y trouver de quoi vivre; mais il leur répondit, qu'il y avoit d'autres voies pour les nourrir, et que c'étoit à eux à leur procurer de la nourriture, soit en exerçant le pouvoir miraculeux qu'il leur avoit conféré, soit en obtenant de lui-même un miracle par leurs prières et par leur intercession.

Comprenons bien la différence infinie qu'il y a entre la compassion des hommes, et celle que J. C. a de nos misères. Mon Dieu! que l'une est bornée, stérile et inefficace, et qu'il y faut peu compter; que l'autre au contraire est immense dans ses vues! tendre dans ses mouvemens, effective dans les *moyens de nous* soulager! Ne la vois-tu pas, ô *mon* âme, dépeinte admirablement dans l'Evangile? Le Sauveur est touché des besoins de ce pauvre peuple; il se représente vivement à lui-même les motifs les plus pressans d'y apporter du remède; il met ses apôtres en œuvre, pour en faire les instrumens de sa miséricorde. C'est ainsi que vous en usez tous les jours en notre faveur, ô Père des miséricordes, ô Dieu de toute consolation! plus attentif sur tout ce qui nous regarde, plus sensible à tous les maux qu nous arrivent, plus empressé à nous secourir dans toutes nos nécessités, que ne le seroit le père le plus tendre: ah! qu'il est doux de se reposer en votre sein! et qu'on est bien assuré de ne manquer de rien, quand on s'a-

bandonne à votre condnite! Quoi! aimable Seigneur, croirai-je beaucoup faire de vous suivre, et de demeurer quelques jours avec vous, qui avez daigné nous chercher, et habiter tant d'années parmi nous? Quelle merveille, qu'on vienne de loin pour être à votre suite, après que vous êtes vous-même descendu du plus haut des cieux pour converser avec les hommes, et pour vous rendre semblable à eux! Non, mon Sauveur, non, je ne veux jamais me séparer de vous; je déteste mille fois le péché qui m'en a éloigné, et j'embrasse avec plaisir la pénitence qui doit m'en approcher: ne rejetez pas mes foibles efforts; soutenez-les par vos grâces, de peur que je ne vienne à manquer de forces au milieu de la carrière.

II. POINT.

Jésus ayant demandé à ses disciples combien ils avoient de pains (*Mat.* 14, 18), ils lui présentèrent aussitôt cinq pains d'orge, avec deux poissons; c'étoit là toute la provision de J. C. et de ses apôtres. Pour en faire la distribution avec ordre, il ordonna qu'on fît asseoir sur l'herbe ce peuple (*Luc.* 9, 14), et qu'on le divisât par troupes de cinquante ensemble; après quoi il prit les pains et leva les yeux au ciel, rendit grâces à son Père, et les bénissant, il les multiplia; de sorte qu'à mesure qu'il les rompoit, il s'en trouvoit une plus grande abondance entre ses mains.

Apprenons dans les cérémonies qu'observe le Fils de Dieu, la manière sainte et religieuse

dont nous devons prendre nos repas. Levons-nous les yeux au ciel pour y reconnoître et pour y adorer le Père céleste qui nous distribue la nourriture? la recevons-nous de sa main avec action de grâces? gardons-nous la sainte coutume de prier avant que de la prendre, pour y attirer la bénédiction du Seigneur? songeons-nous qu'il est assis sur son trône, témoin de l'usage que nous faisons de ses biens? Cette vue serviroit de frein à notre sensualité, elle en réprimeroit les saillies, elle nous feroit garder à table la bienséance requise, et d'une action terrestre et sensuelle, elle en feroit une action sainte. Tout ce qu'on mange ainsi, *étant pris*, comme dit S. Paul, *avec actions de grâces, et dans l'esprit de piété, sera sanctifié par la parole de Dieu et par l'oraison* (1. Tim. 4, 5).

Je vous remercie, mon Sauveur, des saintes instructions que vous me donnez. Toutes vos actions sont des modèles sur lesquels je dois régler les miennes. Si j'avois soin d'y jeter les yeux, j'apprendrois à devenir spirituel; et en même temps que je prendrois la nourriture du corps, je ne négligerois pas celle de mon âme. Donnez-moi, ô mon Jésus, cet esprit intérieur dont vous êtes venu m'instruire en descendant du ciel; transformez-moi en un homme tout céleste, et donnez-moi plus de goût de votre divine parole, qui est une véritable manne, que les viandes grossières de l'Egypte, auxquelles jusqu'ici j'ai été trop attaché.

III. POINT.

Cette multiplication des pains dura jusqu'à ce que tous en furent rassasiés. Les petits et les grands le furent à proportion de leurs besoins, et tous trouvèrent une saveur aussi merveilleuse dans ce pain miraculeux, que les Israélites en avoient autrefois expérimenté dans la manne qui leur tomba du ciel. Le repas étant fini, les apôtres, selon l'ordre qu'ils reçurent de notre Seigneur de ramasser tout le pain qui étoit resté, en trouvèrent de quoi remplir douze corbeilles (*Joan.* 6, 23).

Admirons dans ce miracle du Fils de Dieu, la providence admirable du Père, qui donne à manger à ses serviteurs avec tant de libéralité et par des moyens si surprenans. Lorsque les voies ordinaires viennent à manquer, ils n'ont rien à craindre dans leurs nécessités, pourvu qu'ils soient fidèles à goûter sa parole, et qu'ils ne perdent rien de la confiance qu'ils doivent avoir en lui. Est-il rien au monde de plus consolant pour eux, que ce que le Sauveur leur dit dans la personne des apôtres? *N'ayez nulle inquiétude sur ce qui regarde la nourriture et le vêtement. Laissez aux gentils et aux idolâtres ces sortes de soins; il suffit que votre Père céleste sache de quoi vous avez besoin; cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné de surplus* (Mat. 6, 11).

O Roi du ciel! qui ne s'estimeroit heureux de vous servir, vous qui jusque dans les

déserts avez de quoi nourrir ceux qui vous suivent? Partout où vous étendez votre main, fût-ce dans le désert le plus affreux, le plus destitué de tout secours, vous y répandez l'abondance, vous faites sortir l'eau des rochers, et vous tirez le miel de la pierre; vous pouvez, quand il vous plaît, remplir l'air d'oiseaux, et faire pleuvoir la manne du ciel pour nourrir vos enfans. O Père également aimable et puissant! je vous rends grâce de cette providence adorable, dont vous donnez de si éclatantes marques à ceux qui vous servent, et qui espèrent en vous. Donnez-moi autant d'attachement à votre service, et autant de confiance en vos bontés, que doit en avoir un véritable enfant, afin de me rendre digne de vos soins paternels.

LUNDI DE LA VI. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la femme adultère que J. C. délivra de ses accusateurs, et à laquelle il pardonna son péché.

I. POINT.

Les Scribes et les Pharisiens ayant mené à notre Seigneur une femme surprise en adultère, lui dirent (Joan. 8, 3) que la loi de Moïse ordonnoit qu'elle fût lapidée, et lui demandèrent ce qu'il pensoit qu'on en dût faire. La douceur et la mansuétude de J. C. envers les pécheurs, étoit si connue, que ses ennemis crurent qu'ils pourroient en faire un piége pour le surprendre, prétendant que

s'il faisoit grâce à cette femme, ils auroient de quoi l'accuser d'être un destructeur de la loi.

Défions-nous, ô mon âme, du faux zèle des hypocrites, qui sous le spécieux prétexte de maintenir la loi et de la faire observer dans sa rigueur, en violent le point principal, qui est celui de la charité, sans laquelle il n'y a jamais de zèle véritable. Ce sont les ministres du démon, dont le plus ordinaire artifice est de porter les âmes à des extrémités, se servent pour cela de leur penchant, et de leurs vertus mêmes : de la miséricorde de l'un, pour l'empêcher de rendre la justice; de la fermeté de l'autre, pour lui faire exercer une sévérité outrée. Apprenons à garder le juste milieu, qui nous éloigne également des vices, et qui unisse dans nos cœurs les vertus les plus opposées à l'exemple du Fils de Dieu, à qui le prophète royal rend ce beau témoignage : *Votre droite vous conduit merveilleusement par la vérité, par la douceur et par la justice* (Psal. 44, 6).

O Maître infiniment sage, conduisez-moi dans les voies de la vraie charité, afin que je ne m'égare pas, en me laissant emporter dans les excès d'un zèle mal réglé; faites que la justice et la miséricorde soient toujours dans une parfaite intelligence en moi; et que j'exerce la première envers moi-même, et que je n'aie pour les autres que des inclinations de clémence. Ce sont les vôtres, ô mon Jésus! la douceur et le trait singulier de votre caractère; elle a toujours été le penchant de

votre cœur, et c'est ce qui attire à vous les plus grands pécheurs, et qui leur fait espérer le pardon de leurs offenses.

II. POINT.

Le Sauveur se baissant sans leur répondre, écrivoit de son doigt sur la terre; mais les hypocrites le pressant de prononcer, il se releva et leur dit : *Que celui de vous qui est sans péché, jette à cette femme la première pierre;* et tandis que baissé une seconde fois, il continuoit d'écrire sur la terre, ils se retirèrent l'un après l'autre (*Joan.* 8, 6 *et seq.*).

Il faut ici considérer la sagesse et l'équité du Fils de Dieu, qui, sans contrevenir à la loi et sans condamner la femme adultère, confond ses accusateurs, en les faisant ressouvenir par ce peu de mots qu'il leur dit, d'une infinité de crimes dont ils étoient coupables. Peut-être même le traçoit-il sur la poussière, pour leur apprendre que leur zèle, s'il eût été véritable, auroit dû les armer contre eux-mêmes, avant que de leur faire poursuivre la condamnation de cette femme.

C'est une salutaire instruction dont nous devons profiter nous-mêmes. Nous avons tant d'attention sur les défauts d'autrui, et nous en avons si peu sur les nôtres! Vifs et sévères envers les autres, nous n'avons que de la mollesse et de l'indulgence pour nous. Apprenons à avoir de la compassion pour les pécheurs, parce que nous sommes pécheurs comme eux. Persuadons-nous bien qu'il n'est pas juste que nous soyons les premiers à les accuser, et à jeter la pierre contre eux; puisque nous ne

voudrions pas qu'ils exerçassent envers no la même rigueur.

O sagesse incréée, ô mon divin Rédem teur! éclairez mon âme, remplissez-la de c esprit de lumière et d'équité, qui lui fasse co noître et condamner ses propres péchés, gra vez-en le souvenir dans ma mémoire, et allu mez dans mon cœur un zèle ardent pour le exterminer. Détruisez-les vous-même, ô mon Sauveur, qui en savez le nombre et la grandeur; c'est la grâce inestimable que je viens vous demander. Convaincu des déréglemens de ma vie, je n'ai garde de fuir votre présence comme un enfant insensé, imitateur du premier Adam; tout pécheur que je suis, j'ose me présenter devant vous, comme un malade devant mon souverain médecin; et malgré la honte dont je suis couvert, je vous confesse mes péchés, dans l'espérance que vous m'en accorderez le pardon.

III. POINT.

Le Sauveur se relevant, dit à la femme: *Où sont ceux qui vous ont accusée? personne ne vous a-t-il condamnée? Non, Seigneur*, répondit-elle. *Je ne vous condamnerai pas non plus*, reprit Jésus : *allez et gardez-vous de pécher à l'avenir* (Ibid. 10 et seq.).

Quelle surprise à cette femme, de se voir délivrée de ses accusateurs, et d'entendre de la bouche de son Juge cette favorable sentence: *Je ne veux pas vous condamner*. Par cette parole, il sauva cette pécheresse, non-seulement de la mort temporelle, mais même de

l'éternelle, en lui accordant une entière rémission de ses péchés; car le Fils de Dieu ne fait rien à demi, et toutes ses œuvres sont parfaites. C'est pourquoi en lui disant qu'il ne veut point la condamner, il vouloit faire entendre qu'il ne la condamnoit ni à un supplice temporel, ni à un supplice éternel; mais qu'il lui pardonnoit le crime pour lequel elle avoit mérité l'un et l'autre. Combien de fois, ô mon âme, as-tu entendu cette consolante parole dans le sacrement de pénitence : *Je ne veux point vous condamner?* C'est cet aimable Sauveur, qui a porté en ta faveur cette sentence d'absolution, toutes les fois que son ministre t'a dit : *Je vous absous.* Quelle joie! quelle consolation! quelle tranquillité pour toi, d'avoir de si solides assurances du pardon de tes péchés!

O aimable Jésus, unique refuge des pécheurs, que puis-je faire en reconnoissance de l'amour que vous me portez? Qui osera me condamner, si vous soutenez ma cause, et si vous me renvoyez absous? Comment n'aurois-je pas confiance en votre miséricorde, puisqu'un seul de vos regards peut dissiper toutes mes misères, et désarmer les ennemis de mon salut? Je ne cesserai jamais, Seigneur, de louer une si grande bonté, et toute ma vie sera employée à votre service avec ferveur.

*

MARDI DE LA VI. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la Conversion de Zachée.

I. POINT.

Zachée, prince des publicains, désirant de voir Jésus, *et ne le pouvant à cause de la foule du peuple, et de la petitesse de sa taille, monte sur un sycomore, afin de contenter son désir.* Jésus l'ayant aperçu, lui dit : *Zachée, descendez promptement, car il faut que je loge aujourd'hui chez vous* (Luc. 19, 7 et seq.).

Considérons quelle est la cause de la conversion de cet homme ; chef d'une compagnie de gens, que leur profession faisoit passer parmi les Juifs pour des pécheurs déclarés. C'est un désir de voir et de connoître Jésus, mais désir efficace, qu'il accomplit avec empressement, en montant sur un arbre, sans se mettre en peine de ce que le monde en pourroit dire, et passant généreusement sur la vaine considération d'une bienséance humaine. Voilà ce qui lui attire les regards et les bontés d'un Dieu, qui non content de se faire voir à lui, s'invite à loger dans sa maison : faveur singulière, qu'il a faite à peine à ses plus intimes amis, et qu'il lui fait dès le jour même.

Le principe du salut, ô mon âme, consiste à voir Jésus par les lumières d'une foi vive : car, comme il n'est pas possible de le connoître sans l'aimer, on est bientôt détaché du vice, quand on est entré dans sa connois-

sance, et qu'on a le cœur possédé de son amour. Il n'y a point d'intervalle entre aimer JÉSUS, et être aimé de JÉSUS; il faut au moment même qu'il habite dans un cœur dont il est aimé, et qu'il y répande les richesses de sa grâce.

Oui, mon Dieu, je le confesse, *la vie éternelle consiste à vous connoître, et à connoître votre Fils unique J. C., que vous avez envoyé au monde* (Joan. 17, 8) *pour nous sauver*. Éclairez mon esprit, Père des lumières, et découvrez-moi les grandeurs humiliées de ce cher Fils. Inspirez-moi, ô mon JÉSUS, un désir ardent de vous voir, afin que je mérite d'entendre de votre bouche cette parole salutaire? *Il faut que je demeure aujourd'hui chez vous*. Oui, mon Sauveur, il le faut, non pas par rapport à vous, car étant Dieu, vous n'avez nul besoin de la maison d'un pauvre serviteur; mais il le faut par rapport à mes besoins. Si vous ne venez dans mon cœur, il ne peut être sanctifié; et si vous n'y demeurez pour conserver vos grâces, je les perdrai bientôt par ma négligence.

II. POINT.

AUSSITÔT que JÉSUS parut dans la maison de Zachée, ce publicain l'y reçut avec joie, et lui dit : *Seigneur, je donne dès-à-présent la moitié de mon bien aux pauvres; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je suis prêt à lui en rendre quatre fois autant* (Luc. 19, 1).

Voilà les marques les plus assurées d'une véritable conversion : le détachement des

objets qui ont allumé notre passion, la restitution du bien mal acquis, la promptitud à exécuter nos résolutions. Zachée conver par la grâce de J. C., ne distingue point l volonté de l'effet, ni le dessein de l'exécution Il ne dit pas : Je donnerai, je rendrai ; mai je donne, je rends quatre fois autant, pou aller au-delà de mes devoirs.

Est-ce ainsi qu'on en use dans les prétendues conversions qu'on voit d'ordinaire dans le christianisme ? que de résolutions inefficaces ! Que de délais à les accomplir ! Et si l'on vient à l'accomplissement, que de restrictions, que de réserves, que de chicanes on fait avec Dieu ! et qu'on mérite peu par là d'être parfaitement rétabli dans ses bonnes grâces ! Combien de fois ai-je proposé moi-même de me donner à lui ? et sur le point de me livrer à ses bontés, combien de fois ai-je remis ma donation ! Si j'ai donné une partie de moi-même, j'en ai retenu l'autre, et je n'en suis pas encore aujourd'hui à mon entière consécration.

En vérité, mon Dieu, je suis confus de vous faire un si chétif sacrifice, et de vous le faire de si mauvaise grâce. Soutenez ma foiblesse, fortifiez-moi par votre grâce ; donnez-moi le courage de me dévouer dès aujourd'hui absolument et irrévocablement à votre service, et de vous dire avec le prophète royal : *Je l'ai dit, c'en est fait, je commence maintenant* (Psal. 76, 20) à mener une vie nouvelle, une vie toute intérieure et toute céleste, dégagée de tous les intérêts de la

terre; et attachée uniquement à vous s

III. POINT.

Jésus pleinement satisfait de ce que Z venoit de lui dire, répondit : *Cette m a été aujourd'hui sanctifiée, parce q homme est aussi enfant d'Abraham : Fils de l'Homme est venu chercher e ver ce qui étoit perdu* (Luc. 17, 9).

Admirons l'efficace d'une bonne et d'u néreuse volonté, dont l'effet est la sanc tion d'une âme, et souvent même d'u mille toute entière, entraînée au bien bon exemple d'une seule personne. C'es être pour cela que Jésus dit à Zachée, *maison avoit reçu le saint :* mais q part qu'ait la coopération de Zachée à c veilleux changement, la cause princip est la toute-puissante bonté du Fils de qui sait faire d'une pierre un enfant d ham, et qui est venu au monde pour les pécheurs.

As-tu jamais bien fait réflexion, ô mo à la conduite de cet heureux publicai disposition pareille à la sienne attire toi l'auteur de la grâce, par une saint munion, avec lui les plus tendres fave son amour. Désires-tu passionnément c lui de recevoir Jésus? Pour mériter c heur, cherches-tu de le voir par les ye foi? Montes-tu sur l'Arbre de la Cr sacré sycomore où la sagesse éternelle pour folie? As-tu soin, pour recevoi grand hôte, de purifier ta maison, l'orner des vertus qui lui sont le

eu dignes de sa majesté sainte; à qui nous rendons que des hommages superficiels, qui nous recourons avec si peu d'amour, umilité, de ferveur et de confiance? elle honte à des chrétiens et à des igieux, d'être obligés d'aller à l'école ne femme payenne, pour apprendre à er!

O Seigneur, Fils de David, ayez pitié moi. Vous voyez le pitoyable état où mon e est réduite, tyrannisée par ses passions, chaînée par des habitudes invétérées, tourntée par des tentations importunes; venez omptement à mon secours, et à celui de t d'âmes dominées, comme la mienne, du mon de la vaine gloire, de la colère *et de* tempérance; et comme c'est à la prière e vous attachez vos grâces, communiquezi, comme vous l'avez fait aux apôtres, la nière de bien prier.

II. POINT.

sus ne lui répondit pas un seul mot, et mme elle continuoit à crier, il lui dit: *n'est pas juste de prendre le pain des enis et de le jeter aux chiens. Il est vrai, igneur,* répliqua-t-elle; *mais les petits iens mangent au moins les miettes qui nbent de la table de leurs maîtres* (Mat. , 23. Ibid. 25). Il faut bien considérer ce que fait notre Seigneur, et ce que fait Cananéenne.

Jésus garde le silence, et semble ne faire l cas de la prière de cette femme; il pat n'avoir pour elle que du mépris; il la

traite même de chienne, et la renvoie comme indigne de la grâce qu'elle lui demande. Ce n'est qu'une dureté apparente de Jésus envers cette Cananéenne, pour augmenter sa ferveur, éprouver sa constance et la disposer, par cette humiliation, à obtenir ce qu'elle désire. Aussi ne se rebute-t-elle point; et sans s'offenser des paroles rudes que le Fils de Dieu lui dit, elle entre dans ses sentimens, elle confesse son indignité, elle a même l'adresse de se prévaloir des paroles du Sauveur, pour l'engager à lui accorder ce qu'elle demande.

On a trouvé la clef du cœur de Dieu, quand on a bien appris à le solliciter avec une humble et constante confiance: il ne sauroit rejeter une âme humiliée en sa présence. C'est même une marque certaine qu'il a dessein de lui accorder de grandes grâces, lorsqu'il l'exerce dans l'oraison, par des sécheresses et des rebuts apparens. *C'est ainsi*, dit S. Bernard, *qu'il en use envers les forts, qu'il destine à une sublime perfection; car pour les foibles et pour les imparfaits, il en use avec eux comme on fait avec des enfans, à qui d'abord on accorde tout; au lieu qu'il éprouve les autres par des longueurs qui paroissent ennuyeuse, et leur fait exercer les hautes vertus que pratiqua la Cananéenne.*

Plus indigne d'être écouté qu'elle ne l'étoit, je me présente à vous, ô Roi du ciel et de la terre! pénétré comme elle des sentimens de ma bassesse, j'en tire, à son

exemple, un puissant motif d'espérance en vos bontés : aussi vil et aussi méprisable qu'un chien, je ne crains pas que vous m'abandonniez. Vous êtes infiniment meilleur que ne sont les maîtres ici-bas, qui nourrissent non-seulement les enfans des mets de leur table, mais aussi leurs chiens des miettes qui tombent à terre. Vous ne me les refuserez pas, Seigneur, ces grâces qui me sont nécessaires pour l'entretien de ma vie spirituelle; régalez, à la bonne heure, vos dignes enfans, des mets délicieux de votre table, je n'en demande que les restes, et c'est assez pour moi.

III. POINT.

ALORS JÉSUS lui répondit : *O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait selon que vous désirez, à cause de ce que vous venez de dire : allez, le démon est sorti du corps de votre fille* (Ibid. 28. Marc. 7, 29).

Considérons sur-tout ici combien une âme humble, patiente et qui se confie en Dieu avec persévérance, plaît au Sauveur; quelle louange il lui donne, et avec quelle bonté il lui accorde tout ce qu'elle demande. Le Fils de Dieu appeloit autrefois ses apôtres des hommes de peu de foi; et il s'écrie aujourd'hui avec admiration, que la foi de cette femme est grande. Il faut bien qu'elle le soit, puisqu'un Dieu d'une sagesse infinie la juge telle. ô heureuse femme, d'avoir mérité les éloges de la vérité même! O toute-puissante humilité, qui a gagné le cœur de JÉSUS,

désarmé ses résistances et chassé le démon!

O mon Jésus, qui avez voulu que ce grand exemple fût transmis à tous les siècles, faites-moi la grâce que j'en recueille tout le fruit que vous avez prétendu; inspirez-moi dans la prière cette foi vive, cette confiance à l'épreuve de tous les rebuts, cette ferveur constante, cette basse estime de moi-même; cette sincère humilité qui vous est si agréable, et à laquelle vous n'avez jamais rien refusé.

JEUDI DE LA VI. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Du Centenier dont Jésus guérit le serviteur.

Les *préludes* de cette Méditation sont à peu près les mêmes que de la Méditation précédente.

I. POINT.

Un centenier qui étoit à Capharnaüm, n'osant se présenter lui-même devant notre Seigneur, lui envoya quelques-uns des anciens du peuple, pour lui dire de sa part: *Seigneur, j'ai un serviteur chez moi qui est affligé d'une fâcheuse paralysie, et qui souffre de grandes douleurs* (Mat. 8, 7. Luc. 7, 2).

Il faut remarquer ici trois choses considérables, et qui se trouvent assez rarement dans le monde: 1. une tendre charité dans un maître envers un de ses serviteurs, dont

sollicite la guérison; 2. une profonde humilité dans un soldat qui, dépouillé de cette audace et de cette fierté si naturelle aux gens de guerre, s'humilie jusqu'à n'oser paroître devant notre Seigneur; 3. une piété singulière et une foi vive dans un gentil, qui bâtit les synagogues aux Juifs, et qui croit le Sauveur assez puissant et assez miséricordieux pour guérir, quoiqu'absent, son serviteur, sur un simple exposé de son mal.

Ah! que de si rares vertus dans un homme de ce caractère, sont bien capables de nous confondre! Pleins de considération pour les grands de la terre, nous rampons devant eux en esclaves, et nous foulons aux pieds les petits, pour qui nous n'avons que de la dureté; nous portons la superbe jusque dans les états qui font profession d'humilité, et malgré notre christianisme, à peine avons-nous de la foi; ou si nous en avons, c'est une foi morte, qui n'est ni animée par la charité, ni féconde en bonnes œuvres. Rougissons, ô mon âme, à la vue d'un maître si compatissant et si sensible à l'infirmité du dernier de ses serviteurs; d'un guerrier si humble et si respectueux; d'un homme élevé dans la gentilité, cependant si obligeant envers les adorateurs du vrai Dieu, et si rempli de confiance envers son Fils.

O mon Jésus, qui êtes la douceur et la miséricorde même, inspirez-moi cette tendresse et cette compassion envers les misérables, donnez-moi cette humilité que vous êtes venu du ciel nous enseigner; pénétrez-

moi d'une vive idée de ma bassesse et de mon indignité, qui me fasse appréhender de m'approcher de vous; mais ne permettez pas cependant que je m'en éloigne par une crainte servile, qui m'empêche de recourir à vos bontés avec une véritable confiance.

II. POINT.

Jésus répondit : *J'irai, et je le guérirai;* et au même-temps il partit : mais le centenier ayant appris qu'il venoit, envoie encore d'autres personnes au devant de lui, pour lui dire : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi, mais dites seulement une seule parole, et mon serviteur sera guéri* (Ibid.).

Considérons jusqu'où va la bonté de notre Seigneur; combien il aime les humbles et les petits; combien au contraire il haït l'orgueil des puissances de la terre. Un seigneur le pria un jour de venir dans son palais pour guérir son fils (*Joan.* 4, 48), et il ne daigna pas y aller, il lui reprocha même assez vivement son peu de foi; et aujourd'hui qu'un centenier croit ne pas mériter qu'il vienne chez lui, il part incontinent pour s'y rendre, afin de guérir un serviteur et non pas un fils. O humilité, que vos charmes sont puissans, puisqu'ils ont la force d'attirer le Fils de Dieu dans une maison où il sait que vous régnez! Que ne régnez-vous dans mon cœur, pour obliger cet Homme-Dieu d'y venir et d'y demeurer éternellement?

L'humble centenier, loin de s'enorgueillir

de l'honneur que le Fils de Dieu vouloit lui faire, prend de là sujet de s'en humilier davantage et de redoubler sa foi. L'Eglise a consacré les paroles qu'il dit en cette rencontre, et les met dans la bouche de ses enfans, lorsqu'ils approchent de la sainte table. Je tâcherai de les dire avec l'humilité, l'amour et la confiance que demande le grand hôte qui veut m'honorer de sa visite.

O Dieu du ciel et de la terre, que suis-je pour mériter de vous recevoir! Je n'ai rien en moi qui me rende digne d'une si rare faveur, et mon cœur est trop petit pour loger un Seigneur aussi grand que vous, que tout le ciel avec sa vaste étendue ne peut contenir. Il suffit, ô mon Jésus, que vous disiez une parole pour guérir mon âme, et pour faire en elle tous les changemens qu'il vous plaira. Vous n'eûtes qu'à dire au commencement du monde : *Que la lumière se fasse*, et elle fut faite (*Genes.* I, 8). Dites maintenant à mon âme : *Je suis votre guérison;* et à l'heure même toutes ses infirmités s'évanouiront.

III. POINT.

Jésus admira la réponse du centenier, et dit à ceux qui le suivoient : *Je vous assure que je n'ai point encore trouvé dans tout Israël une foi pareille; sachez aussi qu'il viendra d'orient et d'occident beaucoup d'étrangers, qui auront place dans le royaume du ciel, tandis que ceux qui devoient être les enfans du royaume,*

seront jetés dans les ténèbres extérieures (Luc. 9, 7. Marc. 8, 10).

Il falloit que cette foi du centenier fût bien héroïque, pour mériter l'admiration d'un Dieu et tirer de sa bouche cet éloge éclatant, que parmi les Juifs éclairés de tant de lumières, il n'en avoit jamais rencontré de pareille. Ce mot dut faire rougir des gens que la vraie religion devoit avoir rendu beaucoup plus fidèles.

Mais ne doit-il pas aussi nous confondre, quand nous pensons au peu de soin que nous avons de répondre à la haute vocation de notre christianisme? mais ce que le Sauveur ajoute de la substitution des grâces, ne doit-il pas nous faire trembler? Nous voyons l'oracle du Fils de Dieu vérifié à l'égard des Juifs. C'étoient les enfans du royaume, et leur place a été remplie par les nations, pour lesquelles ils avoient un profond mépris. Qui nous a dit que la grâce de l'Evangile, dont nous faisons si peu d'estime et si peu de fruit, ne passera pas à des étrangers, à des barbares, qui en feront un meilleur usage que nous?

Ah! détournez, Seigneur, détournez de moi une disgrâce si funèste; ne permettez pas qu'ayant été par votre miséricorde appelé à la foi, et choisi par une préférence de bonté et de miséricorde, pour être un de vos enfans, je vienne par ma faute à perdre avec la foi, l'héritage éternel, et que je sois condamné par votre justice à être privé pour jamais de votre lumière et précipité dans cet

abîme ténébreux, où il n'y a que tristesse, que douleur et que désespoir. Attirez, à la bonne heure, attirez des contrées de l'orient et de l'occident une infinité de gentils à la connoissance et à l'amour de votre Fils; mais conservez dans le sein de l'Eglise vos anciens fidèles, afin de peupler tous ensemble le vaste et l'éternel royaume du ciel.

VENDREDI DE LA VI. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'Hémorrhoïsse guérie par le Sauveur.

Le premier *prélude* est de se représenter cette femme malade, qui touche avec la foi la robe de J. C., et qui en reçoit à l'instant même la guérison; le second, de concevoir un ardent désir de toucher et de recevoir le Sauveur dans la sainte communion, avec une aussi vive confiance.

I. POINT.

Une femme qui, depuis douze ans, étoit malade d'une perte de sang, ayant inutilement dépensé tout son bien en remèdes, apprit un jour que notre Seigneur faisoit de grands miracles; aussitôt elle dit en elle-même : *Si je puis seulement toucher sa robe, je serai guérie.* Là dessus s'étant approchée par derrière, elle toucha le bord de sa robe, et à l'instant le sang s'arrêta (*Mat.* 9, 20. *Luc.* 8, 43).

Considérons la grande foi et la confiance de cette femme, qui, nonobstant que son mal

fût extrême et sans remède, n'eut pas plutôt ouï parler des miracles du Sauveur, que persuadée de son pouvoir infini, elle crut qu'il la guériroit, sans même qu'elle le priât, pourvu qu'elle touchât le bord de sa robe. A cette foi elle joignit beaucoup d'humilité, de dévotion et de respect; car elle n'osa s'approcher de notre Seigneur que secrètement et par derrière, s'estimant indigne de paroître devant ses yeux. Dans cette disposition, elle toucha la frange de son vêtement, et aussitôt elle fut guérie.

O vertu admirable d'une humble confiance! Lorsqu'on en est une fois animé, il suffit de toucher Jésus en esprit, pour en obtenir les plus grandes grâces. O puissance infinie de Jésus, que vous opérez de merveilles en faveur de ceux qui vous touchent et qui vous reçoivent dignement dans la sainte communion! O source inépuisable de miséricorde! ô mon Jésus, que vos bontés sont ineffables de nous permettre un si facile accès auprès de vous! de souffrir non-seulement que nous approchions de vous, et que nous touchions le bord de votre robe, mais que nous recevions réellement et substantiellement votre corps sacré dans les nôtres! A qui tient-il, Seigneur, qu'en vous touchant de si près, nous ne sentions les effets miraculeux de votre présence? Tarissez la source de nos maux, arrêtez le déréglement de nos vices, rétablissez nos âmes dans leur première vigueur, et accordez-leur une parfaite guérison.

II. POINT.

Le Sauveur, après avoir fait ce miracle, dit : *Qu'est-ce qui m'a touché?* Pierre lui répondit : *Maître, tant de gens vous pressent de toute part; et vous demandez qui vous a touché? Quelqu'un m'a touché*, répliqua Jésus, *car je sais bien qu'une vertu est sortie de moi.* A cette parole la femme se voyant ainsi découverte, se jeta aux pieds de Jésus et déclara devant tout le peuple tout ce qui s'étoit passé (*Ibid.* 45 *et seq.*).

Considérons pourquoi notre Seigneur, qui a caché si souvent ses miracles, fait connoître celui-ci : 1. c'est pour nous faire comprendre la différence qu'il y a entre ceux qui le touchent et qui reçoivent les sacremens avec humilité, avec dévotion, avec respect; et ceux qui s'en approchent avec les dispositions contraires : car les premiers ont le bonheur de plaire à Jésus, et c'est sur eux qu'il répand ses grâces; au lieu qu'il ne peut supporter les autres, qui le pressent, pour ainsi dire, et lui sont à charge; 2. c'est pour désabuser cette femme, qui croyoit le pouvoir toucher sans qu'il s'en aperçût, et nous apprendre le discernement qu'il fait encore aujourd'hui de ceux qui le touchent différemment dans la réception de son sacré corps; 3. c'est enfin pour guérir l'hémorrhoïsse de la honte qu'elle avoit de lui découvrir son mal, et nous animer à vaincre celle que nous avons de confesser nos fautes dans le sacrement de pénitence. Rentrons sérieusement en nous-mêmes, et voyons si le peu de fruit que nous retirons de

nos communions, ne vient pas ou du peu de courage que nous avons à déclarer nos péchés dans nos confessions, ou du peu de soin que nous prenons à nous éprouver et à nous discerner nous-mêmes, avant que d'approcher de la sainte table; ou du peu de foi, de révérence et de piété que nous apportons à la communion, y touchant inconsidérément J. C. et y mangeant le pain des anges, comme si c'étoit un pain ordinaire. Prends garde, ô mon âme, de quelle façon tu la reçois, cette nourriture céleste; de peur qu'au lieu de te soutenir et de te communiquer la vie de la grâce, elle ne te rende plus malade et ne te cause la mort.

O mon Jésus, qui êtes la sainteté et la pureté par essence, purifiez-moi de toutes les *souillures qui me* rendroient indigne de vous *recevoir; éclairez* mon esprit de vos lumières, afin que je les connoisse; fortifiez mon cœur et ma langue, afin que je les découvre à celui qui a de vous l'autorité de les laver; et ne souffrez pas que je reçoive les choses saintes, sans y apporter le respect et la dévotion que demandent de si tendres et de si redoutables *mystères*. Quand j'ai l'honneur de vous toucher, divin Sauveur, faites que je sente cette vertu qui sort de vous: vertu qui ne se répand jamais dans un cœur, qu'elle n'y produise la pureté, la ferveur, la joie spirituelle et tous les dons du S. Esprit.

III. POINT.

Cette femme, saisie de crainte et toute tremblante, s'étant prosternée aux pieds de

tous ceux qui les attirent au mal et les détournent du bien, en étalant à leurs yeux les faux charmes du vice, et leur exagérant les rigueurs prétendues de la vertu.

Que le nombre en est grand, ô mon âme, et par conséquent qu'il y a de danger d'en être séduit! Il y a de faux dévots, des sépulcres blanchis, qui n'ont rien au dehors que de net et de poli, et qui sont au dedans tout remplis de pourriture; des novateurs d'un air réformé, qu'ils affectent pour mieux répandre le poison d'une pernicieuse doctrine; de faux amis, des libertins couverts, qui ne s'insinuent dans les cœurs, que pour y faire glisser leur libertinage. Et puis, que *n'as-tu* pas à craindre de cette chair, qui semble n'être ta compagne que pour te communiquer sa corruption, en te portant à la mollesse? du démon, qui ne cherche qu'à te tromper par ses promesses séduisantes? du monde enfin qui t'environne, et qui fait briller sa figure à tes yeux, pour les éblouir et leur ôter la vue des biens éternels?

Que de faux prophètes, ô mon Sauveur, dont vous m'avertissez de me défier! C'est un effet de votre bonté et du zèle que vous avez de mon salut; mais permettez-moi de vous le dire, cet avertissement, tout salutaire qu'il est, ne suffit pas pour me défendre de tant d'ennemis couverts, qui travaillent sourdement à ma perte. J'ai besoin continuellement de vos lumières, pour les découvrir, et de vos grâces, pour éviter leurs piéges : je vous les demande humblement

les unes et les autres, qui me sont également nécessaires pour profiter de vos saintes instructions.

II. POINT.

Par où l'on peut connoître les faux Prophètes.

Le Sauveur nous donne à connoître les faux prophètes par ces paroles qu'il ajoute : *Vous les connoîtrez par leurs œuvres, comme on connoît un méchant arbre par les mauvais fruits qu'il porte.* Or, quelles sont les œuvres de ces faux prophètes dont on vient de parler? Quoiqu'elles soient différentes, selon leurs divers caractères, elles ont cela de commun, qu'elles sont toutes des œuvres de ténèbres; car *quiconque fait mal,* dit le Fils de Dieu, *hait la lumière* (Ibid. 16). Il affecte de se cacher, soit parce que les vicieux, sur-tout les hypocrites, ne réussiroient pas dans leurs mauvais desseins, s'ils ne couvroient leur malice du voile de la vertu. Quels sont plus en particulier les fruits de ces méchans arbres? Ceux de l'hypocrite sont l'orgueil, l'ambition, la vaine gloire, l'amour des distinctions; c'est ce que le Sauveur reprochoit sans cesse aux pharisiens. Ceux de l'hérétique sont la fourberie, le mensonge, l'indocilité, l'opiniâtreté, la corruption des mœurs, qui suit infailliblement celle de l'esprit; ceux de la chair, du démon, du monde, sont les actions sales, les passions honteuses, l'amour déréglé des richesses,

l'extinction de la piété, le trouble de la conscience et la perte universelle de tous les dons de la grâce.

Il ne faut donc que réfléchir sur ces effets funestes, pour en détester les causes; dès que le masque est tombé du visage d'un faux dévot, d'un novateur, d'un libertin caché, on n'en a que du mépris, on le regarde avec horreur; et les œuvres qu'il produit, ne le démasquent-elles pas assez? D'où vient donc que tant d'âmes s'y laissent tromper? D'où vient que tant de personnes suivent aveuglément les ministres de l'erreur? D'où vient qu'on s'abandonne si aisément aux inclinations corrompues de la chair? que le *monde* a tant de partisans? que le démon fait tant d'esclaves, quelque tyrannique que *soit* son empire?

Ah, mon Dieu! c'est que le nombre de ces insensés est infini; c'est que nous sommes tous pétris d'un limon qui contracte aisément la corruption. Cela doit bien nous humilier, Seigneur; mais cela doit aussi (j'ose le dire avec la confiance respectueuse que votre bonté me permet d'avoir en vous), cela doit vous exciter à la compassion; c'est le sentiment dont votre prophète nous est garant, à raison de la connoissance que vous avez de notre foiblesse : *Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum* (Ps. 10, 14). Dissipez donc notre ignorance, corrigez notre malice, réformez nos mauvais penchans, soutenez-nous dans les dangers, armez-nous de votre grâce, et nous rendrons inutiles tous les artifices que

les faux prophètes emploient pour nous séduire et nous débaucher de votre service.

III. POINT.

La nécessité de porter de bons fruits.

Pour être reçu dans le royaume des cieux, dit le Fils de Dieu, *ce n'est pas assez de dire: Seigneur, Seigneur; mais quiconque fait la volonté de mon Père, c'est celui-là qui en aura l'entrée* (Mat. 73, 21). Il est vrai que la foi est le fondement du salut, que *sans elle*, selon l'oracle du grand apôtre, *il est impossible de plaire à Dieu;* mais la seule foi ne suffit pas : il faut qu'elle soit animée de la charité, et qu'elle soit féconde en bonnes œuvres, qui sont les fruits de cette racine; sans quoi c'est une foi morte; et le chrétien qui s'en glorifie en vain, n'est qu'un cadavre et un fantôme de fidèle.

N'en suis-je pas un moi-même? et si je le suis, de quoi me servira ma foi, sinon pour être le titre de ma condamnation? Quelle indignité en effet, de croire en chrétien et de vivre en payen! de faire profession de la doctrine de J. C., et de ne la pas pratiquer! d'adorer un Dieu humble, un Dieu mortifié, un Dieu obéissant, sans aimer l'humilité, la mortification, la dépendance! Les démons croient aussi bien que moi; et n'ai-je pas bien sujet de trembler comme eux?

Oui, mon Sauveur, rien n'est plus juste que de vivre conformément à ma croyance. Si j'ai la foi, j'en dois faire les œuvres et

tâcher de mériter la récompense des saints par les actions de sainteté que vous m'ordonnez de pratiquer. C'est la volonté de votre Père, que je travaille à ma santification ; et ce n'est qu'en l'accomplissant, cette divine volonté, que je puis espérer d'entrer dans le royaume des cieux. Réveillez donc ma foi, Seigneur, animez-la d'une ardente charité, et rendez-la fertile en toute sorte de vertus, afin qu'ayant cru et vécu en vrai chrétien, je sois trouvé digne de posséder l'héritage éternel, que le Père céleste a promis à ses enfans.

LUNDI DE LA VII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Du malade que notre Seigneur guérit à la Piscine probatique.

Les *préludes* de cette Méditation et des quatre suivantes, sont de se représenter le miracle du Fils de Dieu, et de lui demander la grâce d'en recueillir le fruit convenable au sujet.

I. POINT.

Il y avoit à Jérusalem une piscine où on lavoit les brebis (Joan. 5, 2 et seq.) et les agneaux qui étoient destinés au sacrifice. *Autour de ce réservoir, on voyoit beaucoup de malades qui attendoient que l'eau eût été remuée, parce que l'ange du Seigneur avoit coutume de venir en certain temps, et de remuer l'eau : et quiconque y*

descendoit le premier, étoit guéri, de quelque maladie qu'il eût.

Considérons comme l'eau de cette piscine mystérieuse, teinte du sang des victimes, étoit la figure des sacremens de baptême et de pénitence, que le Fils de Dieu devoit instituer, et où il devoit renfermer la vertu et le mérite de son sang précieux. Cette piscine avoit trois merveilleuses propriétés, dont la première étoit de guérir toutes sortes d'infirmités corporelles; la seconde, étoit de faire ces guérisons par une vertu surnaturelle, qu'un ange venoit du ciel lui communiquer; la troisième, étoit de rendre la santé au premier qui y descendoit après le mouvement de l'eau.

Nos sacremens ont ces trois admirables avantages; mais d'une façon beaucoup plus *éminente et plus étendue.* 1. Il n'est point de *maladies spirituelles* qu'ils ne guérissent, et ils ont même la force de rendre la vie de la grâce à ceux qui l'ont perdue; 2. c'est l'ange du grand conseil, J. C., qui leur communique cette vertu; 3. il ne se contente pas de l'accorder aux premiers, c'est-à-dire, aux fervens qui s'en approchent avec une contrition parfaite, ceux-mêmes qui ne l'ont ni si vive, ni si pure, ne laissent pas de recevoir la santé de l'âme et le pardon de leurs péchés.

Soyez éternellement béni, Seigneur, d'avoir institué ces sacremens, qui sont pour nous des sources intarissables de grâces. Vous saviez, ô mon Jésus, quelle étoit notre foiblesse, et à combien d'infirmités spirituelles nous étions sujets; vous n'avez pas voulu nous

laisser sans remèdes ; vous nous avez préparé les plus doux et les plus efficaces, il ne tient qu'à nous de nous en servir avec utilité ; ils sont entre les mains de vos ministres, qui sont les anges de la terre ; toujours prêts à nous appliquer les mérites de votre précieux sang. *Ah ! je puiserai avec joie et avec confiance les eaux du salut dans les fontaines du Sauveur* (Isaï. 12, 4).

II. POINT.

Il y avoit un malade couché dans un lit depuis trente-huit ans. Jésus l'ayant vu, lui dit : *Voulez-vous être gueri ?* Le malade lui répondit : *Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine, après que l'eau a été remuée, et pendant que je me traîne pour y aller, il se trouve toujours quelqu'un qui y descend avant moi* (Joan. 5, 5 et seq.).

Considérons la bonté du Sauveur, qui étant entré dans les galeries qui environnoient la piscine, n'attendit pas que quelque malade implorât son assistance ; mais jeta d'abord les yeux sur le plus misérable et le plus abandonné, comme le plus digne de sa miséricorde. C'est par là même, ô mon Jésus, que j'espère vous toucher le cœur. La sagesse du Sauveur n'éclate pas moins ici, que sa bonté, en ce qu'il demande au malade, s'il veut être guéri ? il ne pouvoit douter qu'il n'en eût un grand désir ; mais il vouloit nous enseigner, qu'il y a deux volontés, qui doivent concourir à l'affaire de notre salut : celle de Dieu et celle de l'homme ; et que celui qui

ous a faits sans nous consulter, ne nous sau-
era pas sans la coopération de notre volonté;
t si, comme ce malade, qui faisoit tous ses
forts pour se traîner à la piscine, nous ne
availlons de toutes nos forces, prévenus de
grâce, pour avoir les dispositions néces-
ires au sacrement de pénitence.

Tu ne peux pas répondre comme lui, ô
ion âme, que tu n'as personne qui t'aide à
e jeter dans ce bain de la pénitence. Tu
eux bien dire, et c'est un aveu que tu dois
ire, que tu es trop foible de toi-même,
our te procurer la guérison, et que nulle
réature n'est capable de te la donner. Mais
'as-tu pas J. C., cet Homme par excellence,
et Homme-Dieu, plein d'amour et de
onté pour toi? il te prévient, il te de-
nande si tu veux être guérie; tu n'as qu'à le
ouloir *bien sincèrement*, et ta guérison est
ertaine.

Aidez-nous, charitable Seigneur, car nous
e mettons notre espérance qu'en vous seul,
ui êtes vrai Dieu et vrai Homme, qui n'êtes
enu au monde que pour le salut et la gué-
son de nos âmes. Nous la voulons, cette
uérison; et si nous ne la voulons pas assez,
onnez-nous-en une volonté si efficace et si
ncère, que nous ne mettions nul obstacle
vos bontés.

III. POINT.

ÉSUS lui dit : *Levez-vous, prenez votre lit,*
marchez. Au même instant le malade fut
uéri, prit son lit, et commença à marcher.
ÉSUS ensuite l'ayant trouvé au temple, lui

dit : *Vous voilà guéri; gardez-vous bien de retomber dans le péché, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis* (Joan 5, 8, 14).

Considérons d'une part, la toute-puissance de Jésus, qui d'une seule parole guérit une maladie de trente-huit ans; de l'autre, la prompte et généreuse obéissance du malade, qui au premier ordre qu'il reçoit du Fils de Dieu de se lever et d'emporter son lit, se lève, le charge sur ses épaules, et le porte avec joie jusqu'à sa maison, ne répondant aux gens qui lui crioient de se souvenir que c'étoit le jour du Sabbat, qu'il ne lui étoit pas permis de porter ce jour-là aucun fardeau; ne répondant, dis-je, autre chose, sinon qu'il obéissoit à celui qui l'avoit guéri, et que l'auteur d'un tel miracle étoit trop saint, pour lui rien commander qui ne fût bon. Il paroît bien que le Sauveur avoit guéri les maladies de son âme aussi bien que celles de son corps, puisque l'ayant trouvé au temple, rendant grâces à Dieu de sa guérison, il lui recommande de ne plus pécher, de peur qu'une rechute dans ses péchés ne le fît retomber dans une maladie plus fâcheuse.

Cela nous apprend, dans les prières que nous faisons à Dieu pour la santé de notre corps, de demander toujours le salut de notre âme : car si celle-ci est malade, de quel usage nous peut être la vigueur de celui-là, sinon pour perdre éternellement l'un et l'autre? Mais apprenons aussi de ce pauvre, qui court au temple pour remercier le Seigneur, la re-

nnoissance que nous devons à Dieu de la
ace qu'il nous a conférée dans le sacrement
pénitence, et comptons que la marque la
us certaine d'une véritable gratitude, est
ne plus retomber dans les péchés dont
us avons reçu le pardon.

O souverain médecin des âmes! ô éternelle
rité dont les instructions ne sont pas moins
lutaires, que les œuvres sont parfaites! en
cevant la grâce de ma guérison spirituelle,
reçois vos saintes instructions, et me voici
ut résolu de les suivre avec fidélité. Impri-
ez-les bien avant dans mon cœur, et faites-
n l'unique règle de ma conduite; préser-
ez-moi des rechutes où mon inconstance et
a fragilité m'exposent; conservez-moi les
aintes résolutions que vous m'avez inspirées,
fin que je vive désormais dans une grande
ureté de cœur, et qu'à l'exemple de ce ma-
ade, je publie hautement que ce n'est qu'à
ous seul que je suis redevable de ma par-
aite guérison.

MARDI DE LA VII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

'un Lépreux que notre Seigneur guérit, et à qui il commanda de s'aller montrer aux Prêtres.

I. POINT.

Un homme couvert de lèpres vint à Jésus,
ets'étant prosterné devant lui le visage contre
terre, l'adora, et lui dit : *Seigneur, si vous*

voulez, vous pouvez me guérir (Mat. 8
Marc. 1, 40. Luc. 5, 12).

Remarquons ici les vertus que pratiqu
lépreux; la première est un respect intéri
et extérieur qu'il fait paroître, en se prost
nant contre terre pour adorer J. C. com
son Seigneur; la seconde, une vive foi,
laquelle il croit et confesse que Jésus
tout-puissant, et que par un acte simple
sa volonté, il peut le nettoyer de sa lèpr
la troisième, est une entière résignation à
volonté, se contentant de lui exposer sa ma
ladie, avec son désir d'en être guéri,
abandonnant tout le succès de sa guérison
son bon plaisir.

Entrons, ô mon âme, dans les mêmes sen-
timens; et pénétrés d'une foi vive et d'un pro
fond respect, jetons-nous aux pieds de Jésus;
exposons-lui les différentes sortes de lèpre
dont toutes nos puissances sont infectées
c'est-à-dire, nos vices, nos mauvaises habi-
tudes, nos passions mal réglées: nous attire
rons sa compassion par la grandeur de no
misères, et par l'humble confiance avec la
quelle nous lui protesterons que notre gué
rison dépend absolument de sa volonté.

Oui, Seigneur, si vous voulez, vous pou
vez me soulager; mon Jésus, mon Sauveur
mon unique refuge, il ne tient qu'à vous d
me guérir de ma vanité, de mon attach
aux plaisirs, de mon intempérance,
ma colère; et si vous voulez, vous dissipe
rez par vos lumières l'ignorance et les té
nèbres de mon esprit; vous ferez fondre

place de mon cœur par la chaleur de vos rayons ; vous m'embraserez tout-à-fait de votre amour. Vous pouvez me rendre humble, doux, patient, mortifié, fervent dans votre service; et je suis sûr que vous le voulez, si je ne mets point d'obstacles à vos bontés. Il n'y a que mon indignité qui me fasse craindre, mais je me jette entre vos bras, et je m'abandonne à votre miséricorde.

II. POINT.

Jésus ayant pitié du lépreux, étendit la main et le toucha en disant. *Je le veux, soyez guéri;* et sa lèpre disparut au même moment (*Ibid.* 5).

Entre les vertus principales que notre Seigneur exerce en cette occasion, la première, est la miséricorde exprimée par ces mots : *Il en eut pitié.* En effet, à peine a-t-il vu le malade, qu'il se sent le cœur attendri de compassion; la seconde, est sa bonté jointe à sa puissance, par où il répond admirablement à la foi et à la confiance du lépreux, car il lui dit : *Je le veux, soyez guéri.* Vous me dites: *Si vous voulez,* et je vous réponds : *Je le veux.* Vous me dites : *Vous pouvez,* et je vous réponds : *Soyez guéri*; la troisième, est la charité qui lui fait étendre la main sur un homme infecté de la lèpre, sans être rebuté d'une maladie dont les Juifs avoient horreur.

Quelle consolation pour nous, qui sommes couverts de la lèpre du péché, d'avoir un Sauveur si tendre, si bon, si puissant, si charitable, qui, bien loin de détourner les yeux de nos misères, les regarde avec pitié, ne fait nulle dif-

ficulté de toucher nos plaies, et ne les touche que pour les guérir! Approchons-nous de lui, mon âme, avec une tendre confiance, il y répondra par sa toute-puissante bonté, et étendant sur nous sa main secourable, il nous guérira de nos péchés.

Il n'appartient qu'à une miséricorde comme la vôtre, ô mon Jésus, de ne se pas rebuter de mon iniquité, qui est la plus honteuse de toutes les lèpres, d'en avoir le cœur touché, et de vouloir m'en délivrer. O tendresse admirable! ô bonté incompréhensible, ô puissance infinie de Jésus, qui tend la main à tous les abandonnés, qui secourt les plus misérables, et qui remplit avec tant de douceur et tant de force les désirs des pauvres qui se jettent avec confiance entre ses bras! C'est l'état dans lequel j'ose, Seigneur, me présenter devant vous. Dites à mon âme : *Je suis votre salut, soyez guérie, je le veux* (Ps. 34, 8) : car dire et faire, à votre égard, c'est la même chose; et il ne faut qu'une parole de votre bouche, pour me rendre une santé parfaite.

III. POINT.

Jésus lui dit : *Allez, montrez-vous au Prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse* (Mat. 8, 4), pour faire voir que vous êtes guéri parfaitement.

Il faut ici considérer, 1. le zèle de J. C. à faire garder la loi de Moïse pendant qu'elle est encore en vigueur; car il commande à cet homme d'observer tous les points qu'elle prescrit aux lépreux; qu'étant guéris, ils s'aillent montrer au Prêtre, et qu'ils offrent des

sacrifices à Dieu, tant pour lui marquer
reconnoissance, que pour donner au p
un témoignage authentique de leur guér
Que vos ennemis avoient grand tort, ô
Jésus, de vous accuser de violer la loi
votre conduite faisoit tant d'honneu
donnoit tant d'autorité!

Jugeons, ô mon âme, par ce procéd
Fils de Dieu, avec quel zèle il exige de
qu'il a la bonté de guérir de la lèpre du p
dans la loi nouvelle, de garder ponctu
ment ce qu'elle leur ordonne; quand n
ils seroient déjà purifiés par un acte de
trition, de se présenter devant le pr
pour lui découvrir leurs maladies, pour
au Seigneur le sacrifice d'un cœur cont
humilié, et pour être en état de rece
avec l'absolution, la grâce du sacremen
confirmation d'un pardon et une nou
abondance de dons spirituels.

Ce qu'il y a encore à remarquer, c'es
Jésus défend au lépreux guéri de publi
miracle, pour nous donner un exemple
milité et nous enseigner à fuir les appl
semens du monde. Il est vrai que ce lép
n'écoutant que sa reconnoissance, r
partout le bruit de cette merveille,
venir une foule de gens autour de son l
teur. En effet, peut-on se taire, ô mo
gneur, quand on a reçu de grandes
de vos miséricordes? Votre humilité
fermer la bouche à vos serviteurs, la
noissance des biens dont vous les ave
blés, ne peut manquer de la leur ouvri

chanter à jamais vos divines miséricordes : non, mon Jésus, ce zèle ne sauroit vous déplaire, car vous n'aimez pas les ingrats.

MERCREDI DE LA VII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la guérison des dix autres lépreux.

I. POINT.

Dix lépreux vinrent au devant de notre Seigneur, et s'écrièrent de loin : Jésus, *notre maître, ayez pitié de nous* (Luc. 17, 20).

Une prière humble, fervente et faite de concert entre plusieurs, qui intercèdent les uns pour les autres, est bien puissante auprès de Dieu : telle fut celle de ces malades; elle fut accompagnée d'une humilité respectueuse, animée d'une grande ferveur, qui leur fit élever la voix et s'écrier : Jésus, *notre maître, ayez pitié de nous.* Ils la firent ensemble et tout d'une voix, pour faire une espèce de violence à la bonté du Sauveur, et l'obliger de les secourir. Une oraison de ce caractère est toujours écoutée favorablement de Dieu, et le nombre des mandians qui s'adressent à lui, ne fait qu'augmenter ses miséricordes et ses faveurs.

O mon âme, il ne faut pas être à son égard comme sont les pauvres que nous voyons tous les jours demander leur vie : ils voudroient bien pouvoir demander seuls, parce que la multitude qui effraye les riches peu charitables, les met en danger de ne rien obtenir.

Dieu se plaît, au contraire, à la demande de plusieurs, parce qu'il a le cœur immense, et que ses richesses sont inépuisables et sans bornes, aussi bien que sa bonté.

O Sauveur infiniment bon et infiniment libéral! nous ne faisons tous dans votre Eglise qu'un même corps; et tous animés du même esprit, nous espérons d'avoir part aux trésors de votre grâce. Autant de pécheurs qu'il y a sur la terre, sont autant de lépreux qui vous crient: Jésus, *notre maître, ayez pitié de nous*. Faites-leur miséricorde, et ne méprisez pas leurs prières; celles que j'ose vous adresser sont bien imparfaites; vous ne les rejetterez pas cependant, Seigneur, parce qu'elles sortent d'un cœur humilié, et que je les unis à d'autres plus ferventes, qui vous sont offertes en tous les endroits de l'Univers, par des serviteurs plus fidèles que je ne suis.

II. POINT.

Jésus voyant les lépreux, leur dit: *Allez, montrez-vous aux Prêtres*. Ils obéirent incontinent, et sur le chemin ils furent guéris (*Ibid.* 14).

Considérons quelle est la cause mystérieuse de cette action du Sauveur; nous y trouverons presque la même que nous avons observée dans le miracle précédent; car en donnant cet ordre aux lépreux, et les guérissant avant qu'ils l'eussent exécuté, son dessein n'étoit pas seulement de faire voir en eux les merveilleux effets de l'obéissance aveugle; mais il vouloit encore nous marquer ce que nous devons faire, lorsque nos âmes sont in-

ectées de la lèpre du péché. Il est vrai qu'il ›ourroit seul nous purifier; mais il veut au- ›aravant que nous nous présentions aux prê- res de la loi nouvelle, qui sont les confes- eurs; et que nous leur découvrions la lèpre ntérieure de notre âme, sans en rien cacher, quelque horrible qu'elle puisse être. *Mon- rez-vous*, leur dit-il, *aux Prêtres* Com- ›rends-tu bien, ô mon âme, tout le sens de cette parole? C'est comme si le Sauveur te lisoit: Découvrez votre conscience entière- ment et sans déguisement à celui que j'en ai établi le médecin; faites en sorte qu'il vous connoisse au dedans et au dehors, confessez- lui nettement tous vos péchés, apprenez de lui quels en sont les remèdes, recevez *ses* avis et ne rougissez pas de lui ouvrir toutes vos plaies, afin qu'il les referme par le baume sacré de mon précieux sang, dont je lui ai confié l'application.

Non, mon Seigneur, je ne rougirai pas d'avouer mon injustice, puisque je n'ai pas rougi de la commettre. Si j'ai de la honte à l'avouer, je la porterai volontiers en punition de l'audace et de la témérité avec laquelle je vous ai offensé. Je ne veux pas que les hommes m'estiment saint, pendant que vous me jugez pécheur. Vous auriez pu exiger de moi que j'exposasse ma lèpre aux yeux de tout l'Univers, mais puisque vous vous con- tentez que je la découvre en particulier à un de vos ministres, je souhaite trop d'en être guéri, pour craindre une si légère confusion.

III. POINT.

Un des dix lépreux qui étoit de Samarie, étant revenu sur ses pas remercier notre Seigneur de la grâce qu'il lui avoit faite, Jésus dit alors : *Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? où sont les neuf autres?* Il ne s'est trouvé que cet étranger qui soit revenu rendre gloire à Dieu (*Ibid.* 17).

Considérons 1. dans la plainte que fait Jésus de l'ingratitude des neuf lépreux, combien ce vice lui déplaît; et dans l'accueil qu'il fait à ce Samaritain reconnoissant, combien la reconnoissance lui est agréable; car cet homme s'étant jeté à ses pieds : *Levez-vous*, lui dit-il avec beaucoup de douceur, *allez, votre foi nous a sauvé;* 2. il faut remarquer dans la personne du lépreux de Samarie, que les plus grands pécheurs, quand Dieu leur a fait miséricorde, sont d'ordinaire plus pénétrés de reconnoissance envers lui, que ne le sont les justes, qui lui ont cependant de si singulières obligations; 3. il importe extrêmement d'apprendre ici à ne manquer jamais de rendre grâces à notre Seigneur, lorsqu'il nous a guéris de la lèpre du péché dans le sacrement de pénitence.

Imitons alors, ô mon âme, ce fidèle Samaritain, et ne souffrons pas qu'il nous vainque en dévotion, en humilité et en reconnoissance; à la sortie du tribunal de la pénitence, où le Sauveur a daigné nous laver de nos taches, allons nous prosterner devant lui; et au pied de ses autels, pleins de la plus vive et de la plus humble gratitude, remercions

notre charitable médecin, et nous entendrons de sa bouche cette consolante parole : *Levez-vous, votre foi vous a sauvé.*

O Dieu de mon cœur, par quelle profusion de grâces ne récompensez-vous pas ceux qui reconnoissent vos bontés ! A mesure que je vous remercie d'une grâce, vous m'en faites une plus grande, et vous me donnez à l'heure même un nouveau sujet de reconnoissance et d'amour. O que ne puis-je vous rendre d'éternelles actions de grâces, pour tant de bienfaits dont vous me comblez sans cesse ! Heureux, si je n'avois que cette seule occupation dans toute ma vie, et si j'en consacrois tous les momens à vous louer et à vous glorifier de vos bontés. Mettez-moi, mon *Dieu*, dans cette sainte et continuelle disposition, afin que je publie éternellement vos miséricordes avec le prophète roi (*Ps.* 88, 1).

JEUDI DE LA VII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'aveugle que notre Seigneur guérit près de Jéricho.

I. POINT.

Jésus étant près de Jéricho, un pauvre aveugle, qui étoit assis le long du chemin, ayant su que Jésus passoit, se mit à crier : Jésus, *Fils de David, ayez pitié de moi ;* et quoique le peuple le reprît et s'efforçât de le faire taire, il crioit encore plus haut (*Mat.* 16, 16 *et seq.*).

Nous ayons, dans la personne de cet aveugle, une image du pécheur aveuglé par l'ignorance et par le péché; et dans la prière, un modèle d'oraison tout propre à obtenir la guérison de notre aveuglement spirituel. Les deux yeux de l'âme, dans la pensée de saint Bernard (*L. de dignitate amoris divini*, *c.* 6), sont la connoissance et l'amour : nous les perdons par les ténèbres que l'ignorance des choses de Dieu, et la convoitise des biens de la terre répandent dans nos âmes. En cet état, nous demeurons oisifs, sans pratiquer les bonnes œuvres, uniquement appliqués à chercher auprès des créatures de vaines et de périssables satisfactions. Le remède à un si grand mal est la prière, animée d'une vive foi et d'une constante ferveur, qui ne se rebute de rien, toute semblable à celle de cet aveugle, qui continue à crier : Jésus, *Fils de David, ayez pitié de moi*, quoique le monde s'efforce à le faire taire.

Aveugles, comme ce pauvre mendiant, recourons-nous comme lui à celui qui seul est capable de nous guérir et de remédier à toutes nos misères? Prions-nous avec la même confiance, la même ferveur et la même persévérance? Rien n'est-il capable de nous faire interrompre notre oraison? Apprenons de S. Bernard (*Serm.* 38 *in Cant.*) qu'il y a quatre choses qui nous y font perdre l'attention, si nous n'avons soin de les prévenir et de nous en défendre : 1. les idées vaines et frivoles, qui font évanouir les saintes pensées; 2. les remords de la conscience, qui ne ces-

ient de tourmenter l'esprit; 3. le besoin et les misères du corps, qui affoiblissent la vigueur de l'âme; 4. le soin des choses du monde, qui occupent le cœur et qui empêchent de goûter Dieu. Rentrons en nous-mêmes, et voyons s'il n'y a rien de tout cela qui nous détourne de l'exercice de la prière.

Il n'y en a que trop en moi, Seigneur, de ces obstacles à l'oraison; je ne l'ai pas plutôt commencée, qu'une foule de distractions importunes me fait cesser l'entretien que j'ai l'honneur d'avoir avec vous; elles m'imposent le silence, quand je vous parle, et lorsque vous me parlez, elles me mettent dans une espèce d'impuissance d'entendre votre divine parole. J'ai beau rappeler mon esprit, il s'égarera toujours, si vous n'en fixez l'inconstance; le calme de mon cœur ne dépend pas de moi, c'est à vous seul d'en appaiser le tumulte et de me donner la tranquillité dont j'ai besoin, pour vous louer et vous glorifier dans ma prière. Agréez, ô mon Sauveur, celle que j'ose vous adresser, toute distraite qu'elle est; car je ne veux jamais cesser de prier; et quelqu'effort que fassent le monde et le démon, pour m'obliger de me taire, je crierai toujours avec plus de ferveur : Jésus, *Fils de David, ayez pitié de moi!*

II. POINT.

Jésus étant arrivé au lieu où étoit l'aveugle, s'arrêta et dit qu'on le lui amenât; puis il lui demanda : *Que désirez-vous que je vous fasse? Seigneur*, répondit l'aveugle, *faites*

que je voie (Marc. 10, 52). *J'en suis content*, répliqua Jésus, *voyez*.

Considérons que bien que notre Seigneur eût entendu les cris de cet aveugle, il parut d'abord n'y pas faire attention, pour éprouver sa constance et pour augmenter, par ce délai, la ferveur de sa prière : mais la charité du Fils de Dieu ne le laissa pas languir longtemps; il se le fit incontinent amener, pour lui ouvrir les yeux. O mon Jésus, ô soleil de justice, *qui obéissez à la voix d'un homme seul* (Josué 10, 13), et vous arrêtez au milieu de votre course, pour lui faire voir la lumière, écoutez mes cris et guérissez mon aveuglement.

Remarquons ici comme l'aveugle ayant su que le Sauveur l'appeloit, *jeta son manteau et, sautant de joie, le vint trouver* (Marc. 1, 60), dans l'assurance d'en recevoir la vue.

Voilà ce que la grâce de la vocation opère intérieurement dans les âmes attentives et fidèles. Il n'y a rien qu'elles ne quittent, pour en suivre l'attrait, persuadées que le Sauveur ne les appelle à lui, que pour les rendre parfaites. Sont-ce là tes dispositions, ô mon âme? Es-tu prête à renoncer à tout, lorsqu'il plaira au Seigneur de te faire entendre sa voix, soit pour te retirer du monde, soit pour t'arracher à toi-même, afin de t'engager dans les voies de la sainteté, et de t'y communiquer ses plus pures lumières?

Il ne tient qu'à vous, Seigneur, de me mettre dans ces heureuses dispositions : il ne faut qu'un regard de vos yeux, pour me

rendre fidèle et me faire obéir efficacement à votre sainte vocation. O Dieu de mon âme, demandez-moi, comme à cet aveugle, ce que je souhaite que vous fassiez pour moi; je vous répondrai sur l'heure : *Seigneur, faites que je voie*, non quelque objet périssable, mais vous seul; et qu'en vous voyant par les lumières de la foi, je vous connoisse et je vous aime; puisque c'est *dans cette connoissance affectueuse, que consiste la vie éternelle* (Joan. 17, 8). Faites que je ferme les yeux à tous les objets créés, et que je n'y voie que les perfections du Créateur; faites enfin qu'après cette vie, je voie clairement l'unité de votre essence, avec la trinité des personnes; et que n'ayant plus rien à désirer, je trouve en vous mon repos et mon bonheur éternel.

III. POINT.

Jésus ajouta : *Votre foi vous a sauvé;* et au même instant l'aveugle commença à voir, et il suivit Jésus (*Marc.* 17, 52), rendant gloire à Dieu.

Admirons en même-temps l'honneur que le Sauveur fait à la foi, de lui attribuer les effets miraculeux qu'il opéroit lui-même par sa toute-puissance, et la perfection des œuvres de J. C., qui ne se contente pas d'ouvrir à cet aveugle les yeux du corps, mais qui lui ouvre aussi ceux de l'âme, afin qu'il se dégage de tout, pour s'attacher uniquement et souverainement à son bienfaiteur. Ce n'étoit pas assez à l'infinie bonté de notre Seigneur, de rendre à cet homme la vue corporelle, s'il

ne l'avoit guéri de l'aveuglement spirituel, qui étoit son plus grand mal; et si l'ayant éclairé par ses lumières, il ne l'avoit attiré à lui par les chaînes de son amour.

C'est ainsi que le Sauveur en use envers les âmes dont il a dissipé les ténèbres. Il ne leur ouvre les yeux que pour leur embraser le cœur. La lumière intérieure qu'il leur communique dans l'oraison, n'est que pour les engager à le suivre dans la pratique des vertus, dont il leur a donné l'exemple.

O mon Jésus, comment peut-on vous connoître sans vous aimer, et vous aimer sans vous suivre? Il seroit bien étonnant de ne pas se rendre à tant de charmes, de n'avoir pas d'attachement à une si grande bonté, et de n'être pas touché du désir d'imiter une sainteté si parfaite. Tous les services que les hommes peuvent vous rendre, ô Roi du ciel et de la terre, ne sont rien en comparaison de l'honneur que vous leur faites, en leur permettant de vous suivre. Souffrez, Seigneur, que je vous suive si constamment dans cette vie, que je puisse vous posséder pour jamais en l'autre.

VENDREDI DE LA VII. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'aveugle né.

I. POINT.

Jésus en passant vit un homme qui étoit aveugle dès sa naissance. Il le regarda, et ses disciples lui dirent : *Maître, est-ce en punition de son péché, ou de celui de son*

père et de sa mère, qu'il est né aveugle? Non, répondit Jésus, *Dieu l'a permis ainsi pour faire éclater en lui sa toute-puissance. Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est jour* (Joan. 9, 1, 2, 3 et 4).

Considérons que bien que les afflictions et les maladies du corps soient le plus souvent des punitions du péché, ce ne sont pourtant quelquefois que des effets de la Providence, pour faire exercer aux justes de grandes vertus, que le Sauveur nomme les œuvres de Dieu. En effet, il est seul capable de les produire en des hommes foibles, leur donnant assez de courage pour embrasser la croix avec joie et baiser avec respect la main qui les frappe. Ce sont ces œuvres qui rendent infiniment de gloire à Dieu, et qui font admirablement éclater sa toute-puissance.

Lorsque le Seigneur t'afflige, ô mon âme, c'est une grâce singulière dont il t'honore; c'est qu'il a dessein d'opérer en toi l'œuvre de Dieu, et de répandre abondamment sur toi les richesses de sa bonté. Tu ne seras jamais plus en état de le glorifier, et d'attirer les yeux de sa miséricorde, qu'en recevant avec une humble soumission les afflictions de sa main. C'est la main d'un père, d'un ami, qui ne t'abaisse que pour te relever, qui ne te frappe que pour te guérir, et qui ne t'envoie des croix que pour en faire les instrumens de sa gloire et les moyens de ton salut et de ta perfection.

Jetez sur moi, ô mon Rédempteur, une

œillade favorable, qui ouvre les yeux de mon âme, et qui me fasse voir clairement le prix des misères et des disgrâces de cette vie, afin que je les estime comme elles méritent. Ce ne sont des maux, je le confesse, qu'à l'égard de ceux qui les regardent avec les yeux de la nature; ce sont des sources de biens à ceux qui les envisagent avec les yeux de la foi; l'humilité, la patience, l'amour qu'on y exerce, sont *les œuvres de celui qui vous a envoyé*, ô mon Jésus, faites-les, je vous supplie, *tandis qu'il est jour;* c'est le temps de ma vie; il est si court, que c'est à peine un jour entier : ne souffrez pas que j'en perde un moment, et accordez-moi la grâce d'en faire un si bon usage, que j'en achète les trésors de l'éternité.

II. POINT.

Jésus cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive, puis il frotta de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit : *Allez vous laver dans la piscine de Siloé.* L'aveugle y alla; et après s'être lavé, il revint voyant fort clair (Ibid. 6, 7).

Considérons les desseins du Fils de Dieu, dans la manière dont il guérit l'aveugle-né. Le 1.er est de montrer sa toute-puissance, en rendant la vue à cet aveugle, par un moyen tout-à-fait disproportionné, et contraire en apparence à la fin qu'il se proposoit : puisque de la boue mise sur les yeux d'un homme, est plus propre à lui faire perdre la vue, qu'à la lui rendre. Le 2.e est de nous faire connoître, que pour recouvrer et entretenir en

nous la lumière de la grâce, il faut qu'à toute heure nous nous remettions devant les yeux la boue d'où nous tirons notre origine. C'est la disposition sur-tout qu'il faut avoir lorsqu'on va au sacrement de pénitence, figuré par la piscine de Siloé; rien ne nous rendant plus capable de profiter de ce pain sacré, que d'y porter la boue sur nos yeux, c'est-à-dire, que de reconnoître nos souillures, d'en faire un grand sujet d'humiliation, et de les exposer avec une humble confiance d'en être purifié.

Mon Dieu, qui l'auroit dit, que la boue pût guérir les yeux d'un aveugle! Qui *le* diroit encore tous les jours, que la considération de notre néant, du limon dont nous sommes formés, de la poussière où nous devons retourner, pût guérir l'aveuglement de nos âmes! O admirable effet de l'humilité! O orgueil insupportable du cœur humain, d'avoir tant d'opposition à une vertu si précieuse, et si féconde en merveilles!

Mettez-moi sur les yeux, ô mon Sauveur, cette boue salutaire, qui guérisse mon aveuglement spirituel; mais souvenez-vous qu'elle doit être formée de la poussière et de votre salive mêlée ensemble? car si la sagesse éternelle, figurée par la salive, ne touche à mes yeux, ils ne s'ouvriront jamais parfaitement. La poussière toute seule pourroit bien me faire voir ma bassesse, mais non pas vos grandeurs, dont la connoissance est nécessaire à mon salut. Montrez-moi qui je suis, et qui vous êtes, ô mon Jésus, afin que vous

connoissant, et me connoissant moi-même, je n'aie pas moins d'amour pour vous, que d'horreur pour moi, et que je demeure ainsi rempli de grâce et de charité.

III. POINT.

Considérons la glorieuse confession de l'aveugle, les persécutions qu'il souffre, les vertus qu'il exerce, et les grâces incomparables qu'il reçoit de notre Seigneur, en récompense de son courage.

L'aveugle pénétré de reconnoissance envers son bienfaiteur, publie hautement le miracle que le Fils de Dieu a fait en sa faveur. Les pharisiens irrités de son zèle et de sa confession, le menacent, le chargent d'injures, le retranchent de leur synagogue; toutes ces persécutions ne peuvent lui fermer la bouche; il consacre sa langue à la gloire de celui qui lui à ouvert les yeux, et ne cesse de dire, *qu'il étoit né aveugle, que c'est* Jésus *qui lui a rendu la vue* (Ibid.), *et qu'il l'a fait de la manière du monde la plus surprenante.* Il confond généreusement ces superbes pharisiens, il se moque de leurs artifices, il les invite à devenir eux-mêmes les disciples du Sauveur.

O pouvoir incompréhensible de la grâce, qui fait en un moment d'un pauvre aveugle sans science et sans étude, un prédicateur et un défenseur de la gloire de J. C.! qui donne à un homme méprisable, et naturellement timide, une fermeté plus qu'humaine, et qui par un si foible instrument, opère les plus insignes merveilles! Le Fils de Dieu ne borne

pas là ses faveurs envers cet heureux aveugle : car ayant su que les pharisiens l'avoient chassé comme un excommunié, il alla le chercher pour le consoler; l'ayant trouvé, il s'entretint avec lui, il le remplit de lumières, et lui donna une foi si vive, que lui ayant dit qu'il étoit le Fils de Dieu, l'aveugle répondit incontinent : *Je crois, Seigneur*, et se jetant à ses pieds, l'adora (*Ibid.*).

O mon Jésus, qui ne tiendra à honneur d'être persécuté pour votre saint nom, puisque vous prodiguez tant de grâces et de consolations célestes à ceux qui souffrent pour un sujet si glorieux? Que ne puis-je, ô mon Sauveur, annoncer vos grandeurs, publier vos merveilles, confesser votre divinité en présence de ceux qui vous méconnoissent! Que je m'estimerois heureux, d'être maltraité pour une si belle cause! ce seroit là la source de tout mon bonheur.

SAMEDI DE LA VII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Répétition de la Méditation précédente.

VIII DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'économe qui dissipoit le bien de son maître.

Pour le premier *prélude*, on se représentera le Sauveur instruisant le peuple; au second, on lui demandera la grâce de profiter de ses saintes instructions.

I. POINT.

Un homme riche avoit un économe, qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Il le fit venir, et lui dit : *Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre administration, car vous n'aurez plus désormais la conduite de mes affaires* (Luc. 16 et seq.).

Je suis cet économe; Dieu est ce riche, qui m'a mis entre les mains les biens de la nature et de la grâce; qui m'a donné sur-tout l'administration de son héritage, c'est-à-dire, de mon âme, créée à son image, et rachetée par le sang de son Fils : il en est le maître, je n'en suis que l'économe, et je lui en dois rapporter tous les fruits.

En vérité, ai-je été un administrateur fidèle? Quel usage ai-je fait des richesses, des talens, des sens intérieurs et extérieurs dont le Seigneur m'a pourvu? Quel soin ai-je eu de mon âme? En ai-je préféré les intérêts à ceux de mon corps? En ai-je appliqué toutes les puissances à l'honneur et la gloire du Créateur? Depuis que je travaille dans la maison d'un si grand maître, quel profit a-t-il tiré de mes services? Combien de fois m'a-t-il reproché ma négligence par des inspirations secrettes, en me disant au fond du cœur : *Qu'est-ce que j'entends dire de vous?* Quelle est cette vie molle et languissante que vous avez menée? quelle est cette insensibilité que vous faites paroître dans toute votre conduite, pour votre salut et pour votre perfection? Quelle est cette noncha-

lance que vous apportez à satisfaire aux obligations de votre état et de votre profession. Rendez-moi compte de tant de créatures que j'ai produites pour vos usages, des biens dont j'ai rempli votre maison, des forces et des talens que je vous ai donnés; rendez-moi compte de tant de pensées qui vous ont roulé dans l'esprit, de tant de paroles que vous avez dites, de tant d'actions et de tant d'entreprises que vous avez faites; de tant de desseins que vous avez formés. Voilà ce que Dieu me fait entendre aujourd'hui pour l'amendement de ma vie : je l'entendrai un jour pour ma condamnation, si je néglige à présent d'écouter sa voix, et si à force de la *négliger*, j'endurcis mon cœur.

Mon Seigneur et mon maître, ne le permettez pas, ce fatal endurcissement, qui seroit infailliblement suivi de mon éternelle réprobation; rendez-moi attentif et docile à votre divine parole; et si j'ai eu jusqu'ici le malheur de ne vous pas être fidèle, faites au moins que je ne sois pas insensible aux reproches salutaires que vous me faites si souvent de mes infidélités; imprimez-moi bien avant dans le cœur l'idée du compte terrible que vous me redemanderez un jour, afin que j'emploie tous les momens de ma vie à en dresser les articles. C'est la très-humble prière que je vous fais, ô le meilleur de tous les maîtres.

II. POINT.

L'ÉCONOME ne voyant plus de moyens de racommoder ses affaires, se dit en lui-même :

Que vais-je devenir? Je ne puis bêcher; j'ai honte de mendier; il faut que je me passe des amis (Ibid. 9 et seq.). Là-dessus il va trouver ceux qui devoient quelque chose à son maître, et leur rendant leurs obligations, leur en fit faire de moindres sommes. Le maître ayant appris cette action, loua l'adresse de son économe.

Le Fils de Dieu en nous proposant cette parabole, prétend, non pas approuver l'infidélité de cet intendant, mais nous confondre du peu de soin que nous avons de notre salut, en nous faisant faire réflexion que les enfans du siècle sont plus prudens et plus éclairés dans la conduite de leurs affaires temporelles, que ne le sont les enfans de lumière, en ce qui regarde l'importante affaire de la sanctification de leur âme, et de leur éternelle félicité.

O *mon âme*, considère d'une part l'industrie et l'avidité de tant de personnes, qui n'oublient rien pour vivre heureusement selon le monde; et de l'autre, le peu de zèle et le peu d'empressement qu'on fait paroître, pour acquérir le vrai bonheur. Combien de gens se portent aux vices avec chaleur, et ne s'adonnent à l'exercice des vertus qu'avec négligence! ils ont l'esprit toujours appliqué à chercher des voies pour faire réussir leurs mauvais desseins; et ils sont dans l'assoupissement, lorsqu'il s'agit de mettre en pratique les saintes résolutions que l'esprit de Dieu leur inspire. N'est-ce point là ta conduite?

Remplissez-moi d'une salutaire confussion, Seigneur, à la vue de mon étrange stupidité.

plains un payen, qui cherche les biens présens, parce qu'il n'a pas de connoissance des biens futurs : ne suis-je pas plus à plaindre de croire les biens futurs, qui sont éternels, de ne chercher que les présens, qui passent? Un infidèle est plus prudent, il agit conformément à ses lumières, ou plutôt à ses intérêts. Et moi, dont la conduite et la créance s'accordent si peu, ne suis-je pas insensé, de croire en chrétien, et de vivre en idolâtre? Je reconnois ma folie, et je m'en accuse en votre présence, ô mon Sauveur, en vous conjurant de vous souvenir que j'ai l'honneur de vous appartenir, et qu'il est de votre gloire, que ceux qui font profession de vous servir, participent aux lumières de votre sagesse, et qu'ils aient au moins autant d'application et de ferveur dans votre service, qu'en ont au service du monde ceux qui en sont les partisans. Accordez-moi cette grâce, par le zèle que vous avez pour mon salut.

III. POINT.

Cette parabole que nous venons d'exposer à la lettre, se peut encore entendre en un sens moral, propre à faire remarquer plusieurs pratiques, qui, quoique différentes, sont toutes d'une grande utilité pour gagner la vie éternelle. Elles sont renfermées dans les paroles de l'économe : *Je ne saurois travailler à la terre; j'ai honte de mendier; je sais bien ce que je ferai, afin que quand je serai hors d'ici, je trouve des gens qui me reçoivent chez eux* (Ibid. 3, 6).

Ceux qui savent travailler à la terre, sont ;ux qui se sauvent, en mortifiant leur chair ır de rudes pénitences; d'autres gagnent le el en mendiant, c'est-à-dire, par l'exercice e l'oraison. Il y en a qui ne sont capables i des rigueurs de la pénitence, ni du si-ence et de l'application que demande la rière; leur ressource, et la troisième voie l'arriver à la bienheureuse éternité, est l'au-nône. C'est aussi la conclusion que le Sau-veur tire de toute la parabole, en disant : *Employez donc les richesses injustes à vous faire des amis, qui à la mort vous reçoivent dans les tabernacles éternels* (Ibid. 9).

Voilà la voie du salut que le Fils de Dieu enseigne, comme une espèce de supplément, aux riches, qui n'ont pas assez de courage pour entreprendre des austérités, ni assez de recueillement pour se donner à la contemplation: c'est d'employer leurs richesses à des usages de miséricorde; et au lieu qu'ils en font souvent des instrumens d'iniquité, d'en faire des amis, et de puissans intercesseurs auprès de Dieu, pour acquérir la justice. C'est là l'effet de l'aumône, qui *étant mise dans le sein du pauvre*, ainsi que parle le sage (Ecl. 29, 15), *prie pour ceux qui l'y ont mise*, et leur obtient les grâces qui leur sont nécessaires pour se sauver.

O Père des miséricordes, ne permettez pas que les riches se perdent par les dons que vous leur avez faits, et par les moyens que vous leur avez mis entre les mains pour se sanctifier; éclairez leur esprit, et purifiez leur

cœur, afin que dégagés de l'amour des biens du siècle, *ils deviennent riches en bonnes œuvres*, et que se faisant des amis des pauvres et des justes de la terre, ils puissent, par leur crédit, être reçus dans les tabernacles éternels.

LUNDI DE LA VIII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

D'un sourd et muet, que notre Seigneur guérit, en lui appliquant de sa salive.

Les *Préludes* de cette Méditation, et des quatre suivantes, sont de se représenter le miracle du Fils de Dieu, et de lui demander la grâce d'en recueillir le fruit.

I. POINT.

Quelques personnes amenèrent à Jésus un homme sourd et muet, et le prièrent de lui imposer les mains (*Marc.* 7, 32. *Luc.* 11, 14).

Considérons dans cet homme si affligé, l'image des pécheurs, que l'endurcissement de leur cœur a rendus sourds et muets tout ensemble. Ils sont devenus sourds aux avertissemens des hommes, et aux inspirations de Dieu, pour avoir long-temps méprisé les uns, et fermé l'oreille aux autres. Ils sont muets, ne pouvant ni parler de Dieu, ni parler à Dieu, ni s'expliquer de leurs péchés dans la confession; parce qu'ils se sont accoutumés à n'avoir que des entretiens profanes, qu'ils n'ont nul usage de la prière, et qu'ils se sont

fait une habitude de s'éloigner du tribunal de la pénitence.

Ne me suis-je jamais mis en danger de tomber dans un état si terrible? Mon peu d'attention aux bonnes pensées, ma négligence à écouter la voix du S. Esprit, mon peu d'amour pour Dieu, mon attachement aux choses du siècle, mon peu de goût pour les discours spirituels, mes dégoûts pour l'oraison et pour la parole de Dieu, ces répugnances à me confesser, et que j'ai si peu de soin de surmonter, ne sont-ce pas les marques, ou au moins les commencemens d'un mal si funeste, et si répandu parmi les hommes?

Ayez pitié, Seigneur, de cette multitude de sourds et de muets, dont tout le monde est plein; excitez les personnes de piété de vous parler pour eux, de solliciter leur guérison, de les amener à vos ministres. Je me prosterne devant vous-même, et je me jette à vos pieds, divin Sauveur, pour vous supplier de prévenir cet endurcissement en moi; d'empêcher que je n'y tombe, de me rendre attentif à vos inspirations, fidèle à la prière, et fervent dans tous les exercices de dévotion.

II. POINT.

Jésus prit le muet par la main, et l'ayant tiré de la foule, lui mit ses doigts dans les oreilles et lui appliqua de la salive sur la langue, puis il leva les yeux au ciel, il jeta un soupir, et lui dit : *Ouvrez-vous* (Marc. 7, 33).

Examinons tout ce que fait le Fils de Dieu

dans cette guérison : 1. Il prend le muet par la main, et le tire de la foule, pour montrer que les sourds et les muets spirituels ne guériront jamais, qu'ils ne commencent par se débarrasser des affaires du siècle ; 2. il jette un profond soupir. Hélas ! qu'un mal est déplorable, lorsqu'il est capable d'arracher des soupirs à Dieu même ! 3. il lève les yeux au ciel, pour marquer que c'est de là seulement qu'il faut espérer la guérison d'une si dangereuse maladie, et en attirer la grâce par une prière fervente ; 4. il met ses doigts dans les oreilles du sourd, afin de nous apprendre que c'est aux dons du S. Esprit, figurés par les doigts du Sauveur, d'ouvrir les oreilles du cœur, et de guérir la surdité spirituelle ; 5. Il applique de sa salive sur la langue du muet, parce que c'est la sagesse, dont la salive de Jésus est le symbole, qui délie nos langues, et qui leur apprend la manière de bien prier et de bien parler ; 6. il dit enfin d'un ton de maître : *Ouvrez-vous* (Hebr. 4, 12), parce qu'il n'appartient qu'à Dieu, *dont la parole vive, efficace et pénétrante, passe* au travers de tous les obstacles, de se faire entendre aux sourds, et de leur rendre l'ouïe.

O divin Rédempteur, à qui les plus grands miracles ne coûtent rien, pourquoi faites-vous tant de cérémonies mystérieuses en celui-ci ? Etes-vous moins puissant envers ce malade, que vous ne l'avez été envers tant d'autres, que vous avez guéris d'une seule de vos paroles ? Non, sans doute, votre puis-

sance n'est pas moindre, vous êtes toujours le Fils du Très-Haut, du Tout-Puissant, et tout-puissant comme lui : mais vous avez voulu nous frapper par toutes ces circonstances extraordinaires, et nous faire comprendre quel mal c'est que l'endurcissement, qui fait les sourds et les muets spirituels. Soyez éternellement béni de vos bontés; et afin que j'en recueille tout le fruit que vous prétendez, conservez-moi toujours dans le cœur une horreur extrême d'un mal dont les suites sont si funestes, et dont la guérison est si difficile.

III. POINT.

Au même instant les oreilles du sourd furent ouvertes, sa langue se délia, et il commença à parler librement (Mat. 7, 35).

Admirons ici la toute-puissance de notre Seigneur, à qui rien n'est impossible, et qui ôte, comme il lui plaît, les empêchemens les plus insurmontables de notre salut, aussi efficacement, qu'il guérit, quand il veut, les maladies du corps les plus incurables. Qu'il est consolant à des âmes foibles, et sujettes à tant d'infirmités spirituelles, d'avoir dans la personne du Fils de Dieu un si puissant et si charitable médecin, auquel ils peuvent avoir recours dans tous leurs maux, et qui feroit plutôt un miracle, que de rejeter une humble prière!

La guérison de ce malade fit de grandes impressions sur le peuple; toute la Judée retentit des louanges qu'on donnoit au Sauveur; on exaltoit partout sa puissance; et

parmi les acclamations publiques, rien n'étoit plus commun que cet éloge : *Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets* (Ibid. 37).

O sagesse incréée, qui publiez vos grandeurs par la bouche des plus simples; souffrez que je me joigne à eux pour vous louer, et que je vous dise avec toute la joie de mon cœur, *que vos œuvres sont parfaites* (Deut. 32). Vous fites bien toutes choses, quand vous les tirâtes du néant au commencement du monde, et vous avez fait depuis excellemment tout ce qui étoit nécessaire pour notre rédemption. Il ne paroît rien que d'accompli dans vos miracles, dans vos discours, dans vos sacremens, dans l'exercice des vertus dont vous nous avez donné l'exemple. Il ne vous reste plus à mon égard qu'à opérer le grand ouvrage de ma sanctification, et qu'à le couronner par une heureuse persévérance.

MARDI DE LA VIII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Du miracle que fit le Sauveur en délivrant un possédé lunatique, sourd et muet.

I. POINT.

Il vint à Jésus un homme qui, se jetant à ses pieds, s'écria : *Seigneur, ayez pitié de mon fils... Il est lunatique, possédé d'un démon muet, qui le jette rudement contre terre, le fait écumer, lui fait grincer les dents, lui cause des pamoisons, et ne le quitte qu'avec peine, après l'avoir brisé :*

souvent il le jette dans le feu, souvent dans l'eau (Mat. 17, 14. Marc. 9, 17. Luc. 9, 28).

Voilà comme le démon, cet impitoyable ennemi des hommes, les traiteroit, si Dieu lui en donnoit la permission, c'est de là qu'on peut juger de la cruauté qu'il exerce envers eux dans les enfers, lorsqu'il les y a entraînés par sa malice et par ses ruses. Ah! qu'il est étrange de se livrer soi-même à un ennemi si cruel!

O qu'une âme est malheureuse, qui écoute ses suggestions, qui donne dans les piéges qu'il lui tend, et qui s'abandonne à son empire tyrannique! Que ne fait pas ce mauvais maître, quand il s'est une fois emparé d'un pécheur? il le rend sourd et muet, de la manière que nous avons dit auparavant; il en fait un lunatique, agité de passions différentes, qui lui font à tout moment changer de conduite; il le jette *contre terre*, par les sentimens bas et *terrestres* qu'il lui inspire; il le porte à des discours déshonnêtes, qui, comme une écume sale, sortent de sa bouche; il lui fait grincer les dents, par les emportemens de colère où il le jette; et il est cause qu'il devient stupide et insensible aux choses de Dieu. Tantôt il tâche de le consumer par le feu d'une passion brutale; tantôt il le plonge dans les eaux amères d'une tristesse accablante, et le fait rouler de péché en péché jusqu'à ce qu'il le précipite enfin avec lui dans les abîmes.

O mon âme, de quels yeux regardes-tu un état si déplorable! N'en as-tu pas de l'horreur; et ne crains-tu pas d'y tomber, ayant aussi peu de soin que tu as, de résister aux tenta-

tions du démon? Comment ne veilles-tu pas continuellement pour les prévenir, et pour t'en défendre? Quoi? peux-tu ne pas haïr celui qui ne flatte que pour être, en cette vie et en l'autre, le bourreau de ceux mêmes qui ont pris son parti?

O Dieu tout-puissant, ne m'abandonnez pas à un tyran si furieux; et si, par une providence secrète, vous aviez résolu de lui livrer mon corps, comme autrefois celui de Job, ne permettez pas au moins qu'il touche à mon âme; et puisque votre Fils l'a rachetée par son sang précieux, c'est un bien qui vous doit être trop cher, pour ne lui en pas conserver la possession.

II. POINT.

Jésus s'étant fait amener le possédé, l'esprit *commença à l'agiter avec violence* (Marc. 9, 19), et à lui causer d'horribles convulsions. Le père de ce pauvre enfant le voyant en cet état, adressa sa prière à Jésus, et lui dit: *Si vous pouvez quelque chose, ayez compassion de nous, et assistez-nous. Si vous pouvez croire,* répondit le Fils de Dieu, *toutes choses sont possibles à celui qui croit* (Ibid. 21, 22). Le père comprit l'instruction du Sauveur; et, tâchant d'en profiter, répliqua incontinent *avec larmes: Seigneur, je crois; aidez-moi à vaincre mon incrédulité* (Ibid. 23); c'est-à-dire, je croïs autant qu'il m'est possible, ayez la bonté de suppléer à ce qui me manque.

Cet entretien de Jésus et de ce père affligé, nous apprend, ô mon âme, qu'une grande

foi est toute-puissante sur le cœur de Dieu; qu'il faut s'y animer autant qu'on peut, et la lui demander instamment, quand on ne la sent pas assez vive. C'est une manière excellente de prier, qui consiste à faire tout ce qui dépend de nous, et à demander au Seigneur tout le reste, en lui disant : O mon Dieu, je crois tout ce que vous avez dit, j'espère ce que vous avez promis, j'aime votre infinie bonté; mais après tout, je sens, quelqu'effort que je fasse, que ces actes sont bien imparfaits en moi : suppléez à mon insuffisance, fortifiez ma foi, affermissez mon espérance et perfectionnez mon amour. Jésus ayant vu la fidélité de cet homme, à entrer dans les dispositions qu'il désiroit en lui pour la guérison de son fils, dit au démon : *Esprit sourd et muet, je te commande de sortir de ce corps, et de n'y rentrer jamais.* Au même instant l'esprit jeta de grands cris, et après de violentes agitations, sortit, laissant cet enfant comme mort. Mais Jésus le prit par la main, l'aida à se relever, et le rendit à son père (*Ibid.* 23 *et seq.*). Remarquons : 1. le souverain empire de Jésus sur le démon; 2. la rage et la fureur de cet esprit malin, quand il est contraint d'abanner une âme, qui a été long-temps son esclave; 3. la violence que souffre cette âme au moment de sa délivrance; 4. la douceur enfin et la bonté de Jésus envers elle, pour la consoler de ses peines, relever ses espérances, et la faire marcher dans les voies de son amour.

O Dieu de mon cœur, je ne vois rien ici qui ne me soit un puissant motif de vous servir et de vous aimer; et quand je compare la tyrannie de l'ancien maître, sous les lois duquel je vivois dans le temps de mon esclavage, avec l'aimable règne que vous exercez sur moi, depuis que vous avez brisé mes liens, je goûte avec joie les fruits de cet heureux changement, et je vous conjure, par toutes vos miséricordes, de m'attacher si constamment à vous, que je ne m'en sépare jamais, pour rentrer dans ma première servitude.

III. POINT.

Jésus étant revenu à la maison, ses disciples lui demandèrent en particulier : *D'où vient que nous n'avons pu chasser* ce démon ? *C'est*, répondit-il, *à cause de votre incrédulité* (Mat. 17, 28). *D'ailleurs cette espèce de démon ne cède qu'à la prière et au jeûne* (Marc. 9, 28).

Admirons le sage ménagement du Sauveur à l'égard de ses disciples, et la salutaire instruction qu'il leur fait, n'ayant pas voulu leur reprocher en public leur incrédulité; pour nous apprendre avec quelle circonspection se doit faire la correction fraternelle. Il leur dit en particulier, que leur peu de foi a été cause des vains efforts qu'ils ont faits pour la délivrance de ce possédé; et il leur ajoute, que la prière et le jeûne sont nécessaires en ces sortes d'occasions.

Employons ces armes spirituelles, que notre Seigneur nous met entre les mains,

pour triompher des malins esprits, jaloux du bonheur de nos âmes. Il ne faut qu'avoir une vraie foi, pour les mettre en fuite; mais cette foi doit être soutenue de la prière et du jeûne, qui en sont les fruits, parce que la foi, quand elle est parfaite, élève le cœur du fidèle par l'oraison, l'humilie par le jeûne, et le met ainsi en état d'obtenir de Dieu tout ce qu'il veut.

O Dieu tout-puissant, de qui vient le don de la foi, jetez dans mon âme ce grain mystérieux; donnez-moi une foi vive et animée de votre divin amour; une foi féconde en bonnes œuvres, qui me fasse embrasser les exercices de l'oraison et de la pénitence, afin que mon corps étant déchargé par le jeûne, de ce qu'il a de terrestre, mon esprit s'élève à vous par la prière, comme *la fumée de la myrrhe et de l'encens* (Cant. 3, 6); *fumée*, comme disoit l'ange à Tobie, *qui met en fuite toutes sortes de démons* (Tob. 6, 8).

MERCREDI DE LA VIII SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la fille d'un des chefs de la synagogue, ressuscitée par le Sauveur.

I. POINT.

UNE jeune fille de douze ans étant morte, son père qui étoit chef de la synagogue, vint trouver JÉSUS, *et après l'avoir adoré, le pria avec grande instance de venir chez*

lui pour rendre la vie à sa fille, en lui imposant les mains (Mat. 9, 18. Marc. 5, 35. Luc. 8, 41).

Considérons les qualités de cette fille. Elle étoit unique, riche, d'un rang distingué, chérie de son père et de sa mère, qui l'avoient élevée délicatement, et qui n'épargnèrent rien pour lui prolonger la vie : cependant elle ne laissa pas de mourir dans la fleur de ses années. Cela nous montre qu'il n'y a point d'âge, ni d'état, quelque florissant qu'il soit, où l'on puisse se promettre une longue vie et se garantir des surprises de de la mort. Cette mort inopinée des enfans, est quelquefois la punition, ou des péchés de leur père et de leur mère, qui les ont trop aimés, ou des péchés mêmes de ces enfans, qui méritent que Dieu abrége le cours de leur vie; quelquefois c'est une grâce qu'il leur fait, de les retirer de ce monde, *avant que la corruption se soit glissée dans leur cœur, et que le mensonge leur ait gâté la raison* (Sap. 4, 11).

Tout ceci, ô mon âme, nous doit faire craindre *le péché qui a introduit la mort dans le monde* (Rom. 5, 12), et nous oblige à nous tenir prêts à mourir, quand il plaira au Seigneur de disposer de notre vie. Vous êtes le maître de la mienne, ô mon Dieu, je la remets dès à présent entre vos mains dans un parfait abandon. J'ose seulement vous conjurer, ô Père très-aimable, par les mérites de la mort de votre Fils, qu'il vous plaise de choisir le moment

de la nôtre, dans les conjonctures les plus favorables à notre salut et à votre gloire.

II. POINT.

JÉSUS écouta la prière du prince de la synagogue; *et s'étant levé, il le suivit jusque chez lui. Il trouva dans la maison beaucoup de gens qui pleuroient, et qui jetoient de grands cris. Il les fit taire, puis il entra dans la chambre de la fille, accompagné seulement du père et de la mère, et de trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean* (Mat. 9, 19. Marc. 5, 37. Luc. 8, 51).

Considérons, 1. la bonté avec laquelle notre Seigneur suivit le prince de la synagogue, sans se rebuter du peu de foi qu'il venoit de faire paroître, en le priant de venir chez lui, pour rendre la vie à sa fille, comme si de loin il n'eût pu faire ce miracle; 2. le choix qu'il fait, pour en être les spectateurs, des trois disciples qui devoient être les témoins de son affliction dans le jardin des olives; et enfin l'humilité du Sauveur, qui veut opérer cette merveille en secret, et qui recommande à ceux qui la voient, de n'en parler à personne.

La première de ces considérations nous fait voir que notre Seigneur ne laisse pas de faire des grâces aux imparfaits, sur-tout lorsqu'ils commencent à s'attacher à son service, afin de les attirer par ses caresses, à la perfection de son amour; la seconde nous montre la distinction qu'il fait des plus fervens, qui lui sont les plus dévoués, et qui font une sin-

ulière profession de le suivre, par la parti-
ipation de ses douleurs; la troisième en-
eigne aux uns et aux autres à fuir l'éclat
t l'ostentation, comme les écueils de la
ertu.

Quelque peu avancé que je sois, ô mon
auveur, dans les voies de la perfection, je
e désespère pas d'avoir part à vos faveurs,
t je ne vous les demande que pour m'en-
ourager à vous servir et à vous aimer plus
arfaitement. C'est pour moi la souveraine de
outes grâces, d'être embrasé d'amour pour
ous, et de ne chercher, en vous servant,
ne le plaisir de vous suivre dans les humi-
ations et dans les souffrances.

III. POINT.

ÉSUS prit la fille par la main et lui dit tout
aut: *Levez-vous, ma fille;* elle se leva aus-
tôt, et marcha: puis il commanda qu'on
ui donnât à manger (*Marc.* 5, 41 *et seq.*
uc. 8, 55). Après avoir d'abord admiré la
oute-puissante parole de Jésus, qui se fait
ntendre aux morts, et qui s'en fait obéir,
faut remarquer les circonstances mysté-
euses de cette résurrection, qui sont
omme les traits de la résurrection spirituelle
e certains pécheurs, qui ne tombent que par
iblesse, et que le Sauveur ranime, en les
dant à se relever. Ce qu'il y a singulière-
ent à considérer, c'est qu'en leur donnant
vie, il leur demande deux choses: l'une,
u'ils commencent à marcher, et à s'avancer
ans le chemin de la vertu, par l'exercice
es bonnes œuvres; l'autre, qu'ils mangent

le pain qui fortifie les cœurs, afin d'achever de se rétablir, par l'usage de cette céleste nourriture.

Rentrons en nous-mêmes avec une humble confusion; et pleins de reconnoissance envers le Sauveur, voyons combien de fois, après nos chutes, il nous a prêté la main pour nous relever. Avons-nous eu soin de marcher depuis avec ferveur dans les voies de la justice, après y avoir été remis par sa grâce? Pour nous y maintenir et ne retomber jamais dans nos foiblesses, avons-nous pris le pain des forts avec les saintes dispositions requises, pour en profiter?

Je vous l'avoue, couvert de honte, ô mon divin Sauveur, toute ma vie n'a été qu'une malheureuse alternative de mort et de résurrection. Aujourd'hui ressuscité par votre *miséricorde*, et demain perdant tout de *nouveau la* vie de la grâce par une funeste inconstance, j'aurois lassé toute autre bonté que la vôtre. Donnez-moi encore la main, aimable Rédempteur, et n'abandonnez jamais la mienne; regardez-moi comme un enfant qui a un besoin continuel d'être soutenu dans tous ses pas; protégez-moi par une providence toujours attentive à mes besoins, et quoique j'aie fait jusqu'ici peu de profit du pain de vie, *de ce pain au dessus de toute substance* (Mat. 6, 11), qui fortifie les lâches et qui soutient les pusillanimes, ne me refusez pas, Seigneur, afin que le mangeant dignement et étant rassasié, je marche tout de bon et avec un courage

constant, jusqu'à la sainte montagne d'Oreb où j'espère voir à jamais votre majesté dans sa gloire.

JEUDI DE LA VIII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Du fils de la veuve de Naïm, ressuscité par notre Seigneur.

I. POINT.

Le Sauveur alla un jour avec ses disciples dans une ville appelée Naïm : comme il étoit prés d'y entrer, il vit qu'on portoit en terre le fils unique d'une veuve, et que beaucoup de personnes accompagnoient avec cette mère affligée, la pompe funèbre (Luc. 7, 12).

Considérons dans ce jeune homme, dont le cercueil est porté par quatre personnes, les quatre passions qui ont coutume de conduire les âmes à la mort. Ces passions et ces vices sont l'impureté, la colère, l'ambition et l'amour désordonné des richesses. Une grande partie du monde est emportée par ces affections déréglées; et la jeunesse elle-même en est entraînée dans l'abîme de toutes sortes d'iniquités, si le Fils de Dieu n'en arrête les saillies.

Ce malheur si général est bien capable, ô mon âme, de vous donner de la compassion; car qu'y a-t-il de plus pitoyable, que de voir le monde couvert de ces morts? Ne faut-il pas, à la vue d'un tel spectacle, s'écrier avec Jérémie (9, 1): *Qui donnera*

e l'eau à ma tête, et fera de mes yeux leux sources de larmes, afin que je pleure our et nuit ceux de mon peuple qu'on a nis à mort?

O Père de miséricorde, jetez les yeux de outes parts sur cette multitude de criminels, à qui le péché a ôté la vie de la grâce; ayez pitié d'eux, prévenez leur chute, arrêtez leurs pas, avant que la mort achève de les jeter dans le précipice. C'est pour cela que vous êtes descendu du ciel, ô mon Jésus, c'est pour sauver les pécheurs, dont toute la terre est remplie. Faites-leur sentir les effets de vos bontés, allez au devant d'eux, réprimez la violence de leurs passions et ne permettez pas que l'enfer se remplisse des âmes que vous êtes venu racheter par votre *sang précieux.*

II POINT.

Jésus voyant la veuve pleurer, en eut compassion et lui dit : *Ne pleurez point;* et s'approchant du cercueil, il le toucha, et aussitôt ceux qui le portoient s'arrêtèrent (*Luc.* 7, 13).

Considérons le cœur tendre et compatissant du Fils de Dieu, qui fut si touché des pleurs de cette mère, qu'il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à ressusciter son fils : par où nous voyons que les larmes qui coulent de nos yeux, non-seulement pour nos péchés, mais même pour les péchés d'autrui, sont une espèce d'oraison qui, quoique muette, est toute-puissante auprès de N. S., pour attirer sa miséricorde.

Avons-nous fait jamais à Dieu cette espèce de prière, pour le salut de nos frères qui se perdent tous les jours? Cet état déplorable de tant d'âmes a-t-il jamais tiré une seule larme de nos yeux? Hélas! à peine en répandons-nous sur nos propres malheurs! Que deviendrions-nous, si l'Eglise, notre mère, touchée de notre insensibilité, n'en versoit pour nous et ne nous méritoit les grâces de conversion, dont nous nous rendons indignes?

O doux et pitoyable Sauveur, laissez-vous toucher de l'affliction de cette mère commune des fidèles, qui ne cesse de pleurer les désordres de tous ses enfans, et qui les pleure avec autant de tendresse que si chacun d'eux étoit son fils unique. Otez à cette mère désolée le sujet de sa tristesse; dites-lui, pour la consoler: *Ne pleurez point;* car je vous rendrai votre fils. C'est moi, Seigneur, dont elle pleure les maladies spirituelles, qui me conduiront bientôt au dernier malheur, si vous n'exaucez sa prière, si vous ne me touchez par vos saintes inspirations et si vous n'arrêtez l'impétuosité des passions qui m'entraînent à la mort. O main toute-puissante, qui avez touché le bois de la croix pour nous rendre la vie, touchez si efficacement mon cœur, qu'il ne vive plus que de la vie de Jésus, et qu'il n'ait plus d'autre mouvement que celui de son divin amour.

III. POINT.

Après cela, Jésus dit au mort: *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande.* En même-temps le mort se leva en son séant

et commença à parler; et Jésus le rendit à sa mère (*Luc.* 7, 14 *et seq.*).

Voilà ce qui arrive ordinairement aux pécheurs qui se sont laissés emporter à leurs passions, et qui ont passé du temps dans leurs déréglemens. Quand il plaît au Seigneur de les toucher et de les convertir, ils ne reviennent que peu à peu à l'heureux état où ils étoient, avant qu'ils s'abandonnassent aux mouvemens désordonnés de leur cœur. D'abord ils reçoivent la vie de la grâce avec celle d'une parfaite contrition, ils renoncent aux inclinations de la chair, ils rétractent leurs engagemens; mais il leur reste encore des vestiges de leurs anciennes habitudes, qui ne s'effacent qu'avec le temps, par l'usage des sacremens et par les grâces qu'ils reçoivent.

Ils confessent leurs péchés, ils bénissent *celui qui les leur* a pardonnés et qui, achevant en eux l'œuvre de sa miséricorde, les *rétablit* dans une vie pure et parfaite.

Quel plaisir à l'Eglise de voir ce changement miraculeux de ses enfans! Quelle les reçoit avec joie des mains de Jésus! Que de louanges elle lui donne, d'avoir écouté la voix de ses larmes et de s'être laissé attendrir à sa douleur! Ah! qu'il ne tient pas à elle, que tout le monde ne le glorifie et ne dise avec ceux qui furent témoins de la résurrection du jeune homme : *En vérité, un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a daigné visiter son peuple* (Ibid. 16).

Pour moi, je le dirai, ô mon Sauveur, tous les jours de ma vie; je chanterai à jamais

votre toute-puissante miséricorde; je me souviendrai éternellement de vos bontés. Je n'étois pas, et vous m'avez tiré du néant; je m'étois perdu, et vous m'avez retrouvé; j'étois mort, et vous m'avez rendu la vie; et pour comble de grâces, vous m'avez rétabli si parfaitement en vos bonnes grâces, que je puis, comme auparavant, m'approcher de vous avec confiance, vous entretenir avec tendresse et avoir part à vos plus intimes communications.

VENDREDI DE LA VIII. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De la résurrection de Lazare.

I. POINT.

LAZARE, frère de Marthe et de Marie, étant tombé malade, ses sœurs envoyèrent dire à JÉSUS, qui étoit ami particulier de cette famille : *Seigneur, celui que vous aimez est malade* (Joan. 11, 1, 2, 3 et seq.). JÉSUS répondit à ceux qui étoient venus de leur part : *Cette maladie ne va pas à la mort; elle n'est que pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié.* Cependant Lazare mourut.

Apprenons : 1. dans les paroles de Marthe et de Marie, une manière d'oraison courte, excellente et fort efficace, propre aux personnes spirituelles, qui consiste à représenter en peu de mots à notre Seigneur les besoins pressans où l'on est, et la charité infinie qu'il a pour nous, sur laquelle nous nous reposons,

avec une soumission parfaite aux ordres de la Providence. Cette façon de prier vient d'un grand fonds de foi et d'une haute estime qu'on a de la divine bonté, auprès de laquelle on croit n'avoir besoin que d'une simple exposition de ses peines, pour en être soulagé. Nous avons, ô mon âme, de si fortes preuves de l'amour que le Père des miséricordes a pour nous, que nous pouvons lui faire cette même prière dans nos nécessités : *Seigneur, celui que vous aimez est malade;* il est attaqué de violentes tentations, il est déchiré par de cruelles inquiétudes, il est tombé dans une étrange tiédeur; il est tyrannisé par l'orgueil, la sensualité, etc. Il faut ainsi lui exposer avec une tendre confiance ses infirmités spirituelles, comme la sainte Vierge exposa à Jésus que le vin manquoit aux noces de Cana.

Remarquons, 2. dans la réponse que fit Jésus aux deux sœurs, le grand motif de consolation qu'ont les justes dans toutes les tribulations qui leur arrivent, de savoir que ces tribulations servent à la gloire du Seigneur et à leur propre santification. Quelle douceur pour moi, ô mon Dieu, de contribuer à votre gloire par mes souffrances! S'il est vrai, comme je n'en puis douter, que toutes mes peines sont pour vous des sacrifices de louanges, et pour moi des moyens de vous plaire, ne me les épargnez pas, Seigneur; je les regarde comme les plus rares faveurs que je puisse recevoir de vos bontés.

Considérons enfin dans l'affliction qu'eurent les deux sœurs à la mort de Lazare, dont les paroles du Fils de Dieu sembloient leur avoir promis la guérison; considérons, dis-je, les dures épreuves auxquelles Dieu se plaît quelquefois de mettre ses meilleurs amis, pour leur faire pratiquer les plus grandes vertus. C'est ainsi qu'il éprouva son fidèle serviteur Abraham, en lui ordonnant d'immoler son fils unique, par lequel il lui avoit auparavant promis une nombreuse postérité. Sur quoi saint Paul dit qu'*Abraham espéra contre l'espérance* (Rom. 4, 18), persuadé que Dieu avoit des voies supérieures à sa connoissance, par lesquelles il accompliroit ses promesses.

Quoique je n'aie pas l'honneur, *ô mon* Seigneur, d'être de ces amis fidèles, je ne me persuaderai jamais que vous vouliez m'abandonner; en quelqu'état que vous me réduisiez, j'aurai toujours confiance en vous, et je vous dirai avec le prophète roi : *Quand je me verrois obligé de marcher parmi les ténèbres de la mort, je ne craindrois pas qu'il m'en arrivât rien de mal, parce que vous êtes avec moi* (Psal. 22, 4).

II. POINT.

Jésus étant arrivé à Béthanie, trouva que Lazare étoit depuis quatre jours dans le tombeau. Dès que Marthe sut que Jésus venoit, elle alla au devant de lui et lui dit : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort; mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous demanderez* (Joan. 11, 17. Ibid. 20 et seq.).

Marthe, à la vérité, reconnoît le pouvoir qu'a Jésus d'obtenir ce qu'il lui plaît, mais non pas celui qu'il a d'opérer par sa propre vertu toutes sortes de miracles. Le Sauveur l'instruit, en lui disant : *Je suis moi-même la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand il sera mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais : le croyez-vous?* (Ibid. 25 et seq.). Marthe confuse de son peu de foi, se corrige incontinent, et répond avec ferveur : *Oui, Seigneur, je l'ai cru que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu au monde.* Voilà la docilité d'une âme fidèle, qu'on redresse aisément, et qui tire de sa foiblesse et de ses chutes un motif de se relever avec plus de courage et d'être plus fervente dans l'exercice de la vertu.

Madeleine, avertie par sa sœur de la venue du Fils de Dieu, ne fait paroître nulle imperfection; elle se lève aussitôt et quitte tout pour aller à lui. Dès qu'elle l'a joint, elle se jette à ses pieds et se contente de lui dire : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort* (Ibid. 32); sans ajouter rien davantage, se reposant de tout ce qu'elle souhaitoit, sur la toute-puissante bonté de Jésus. Aussi son silence fut-il une prière efficace, au mérite de laquelle l'Eglise attribue le grand miracle de la résurrection de Lazare. Le cœur de Jésus est trop tendre pour résister à une manière de prière, que la foi, l'humilité, l'amour, la confiance et la résignation rendent si pressante.

Il ne tiendroit qu'à nous d'obtenir tout de vous, aimable Sauveur; il ne faudroit que nous présenter à vous, que nous jeter à vos pieds et que vous expliquer nos désirs par des soupirs et par des larmes. Il ne s'agit pas de faire de longs discours pour vous persuader; je n'ai qu'à vous exposer mon cœur avec une humble et tendre confiance: vous en savez la tiédeur, la lâcheté, les infidélités; il me suffit de les pleurer à vos pieds, pour en recevoir le pardon et un parfait renouvellement de dévotion, de ferveur et de fidélité.

III. POINT.

Jésus se rendit au tombeau de Lazare: *c'étoit une grotte, où l'on avoit mis une pierre* par dessus. Jésus dit: *Otez la pierre* (Ibid. 38 et seq.). Marthe, qui étoit sœur du mort, lui dit: *Seigneur, il sent déjà mauvais; car il y a quatre jours qu'il est là.*

On exécuta l'ordre; alors Jésus, qui avoit déjà pleuré et qui avoit témoigné deux fois du frémissement et du trouble, fit sa prière à son Père et cria à haute voix: *Lazare, sortez dehors;* et à l'heure même, le mort sortit.

Voilà l'image d'un pécheur invétéré, dont la corruption infecte les autres et répand une odeur de mort: il est accablé sous le poids de ses mauvaises habitudes, qui lui ferment la porte de son tombeau et empêchent qu'il n'en puisse sortir. C'est à la vue d'un homme en cet état, que J. C. verse des larmes, éclate en gémissemens, se trouble, et que, pour le

ressusciter, il prie avec une extraordinaire ferveur; il l'appelle à haute voix, il use de toute sa puissance et fait un miracle capable de faire impression sur les cœurs les plus endurcis, tels qu'étoient ceux des Juifs, dont plusieurs se convertirent à la vue de Lazare ressuscité.

Que cet état est à craindre, ô mon âme, puisque pour en tirer un pécheur, il en coûte à Jésus des pleurs, de l'émotion et un des plus grands miracles de sa miséricorde! Ce qui se fait avec des efforts si extraordinaires, ne se fait pas souvent; et tu aurois bien de la présomption d'attendre que Dieu dût faire en ta faveur une si éclatante merveille.

Non, je ne la mérite pas, Seigneur, j'en suis fort indigne, et à peine oserois-je vous en prier, s'il n'y alloit de votre gloire et si un pareil chef-d'œuvre de votre miséricordieuse bonté, ne devoit vous attirer la louange et les applaudissemens de tout le ciel, et encourager tous les pécheurs à retourner à vous. Une de vos larmes, ô mon divin Sauveur, en fera couler des torrens de mes yeux; une de vos paroles domptera l'endurcissement de mon cœur; une forte inspiration me fera sortir du tombeau de mes péchés, vous me dégagerez de mes liens; et m'ayant ainsi miraculeusement rendu la vie et la liberté, je consacrerai absolument l'une et l'autre à votre gloire et à votre amour.

*

SAMEDI DE LA VIII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Du conseil tenu par les pharisiens contre J. C., à l'occasion de la résurrection de Lazare.

Pour les *préludes*, je me trouverai en esprit dans l'assemblée de ces gens passionnés, et je prierai instamment notre Seigneur de ne jamais permettre que je me laisse dominer à une violente passion.

I. POINT.

Les pharisiens ayant appris ce que Jésus avoit fait en faveur de Lazare, s'assemblèrent aussitôt avec les princes des prêtres et dirent entr'eux : *A quoi pensons-nous? cet homme fait bien des miracles, si nous ne l'empêchons, tout le monde croira en lui; après cela, les Romains viendront et détruiront notre temple et notre nation* (Joan. 11, 47, 48).

Considérons l'étrange conduite de ces pharisiens et de ces prêtres de la loi. Jésus fait des miracles, ils en tombent d'accord : ce pouvoir miraculeux devoit leur inspirer de l'estime et de l'attachement pour lui ; c'est pour eux, au contraire, un motif de le haïr et de le persécuter. *Tout le monde croira en lui* : donc il faut s'opposer à lui et le faire mourir; quelle conséquence! au lieu de conclure qu'il faut entrer dans des sentimens communs, et se mettre à la suite d'un homme pour qui le ciel et la terre se déclarent avec tant d'éclat. *Les Romains viendront et détruiront notre*

temple et notre nation; cela est vrai, mais ce sera parce que les juifs auront crucifié Jésus, et non pas parce qu'ils auront révéré sa divine puissance.

Voilà, ô mon âme, ce que cause la jalousie, l'intérêt, la passion, lorsqu'on en est une fois possédé. On empoisonne les meilleures choses, on conclut le mal du bien, on s'égare dans ses raisonnemens, on emploie des moyens tout opposés aux fins qu'on se propose, et l'on tombe dans les malheurs qu'on prétendoit éviter. Qu'une affection déréglée est à craindre, et qu'elle est capable de jeter une âme dans de terribles extrémités!

O mon Dieu, préservez-moi d'un mal si funeste; étouffez mes passions dès qu'elles commencent à naître, et ne souffrez pas qu'elles prennent jamais l'ascendant dans mon cœur! *o mon Jésus*, ô ange du grand conseil! *ne permettez* pas que j'écoute les suggessions du monde et de la chair; bouchez mes oreilles à ces fatales syrènes qui conduisent dans l'abîme ceux qui s'en laissent flatter; donnez-moi de l'horreur de la fausse prudence du siècle, dont les desseins n'aboutissent qu'à une éternelle confusion. Sagesse incréée, je veux suivre vos lumières et m'abandonner entièrement à votre conduite.

II. POINT.

Caïphe, qui étoit grand prêtre cette année-là, leur dit: *Vous n'y entendez rien; vous ne songez pas qu'il est expédient qu'un seul homme meure afin de sauver le peuple* (Joan. 11, 49 et seq.).

Méditons attentivement les paroles de ce pontife; considérons-les, et comme les paroles d'un homme passionné, et comme un oracle du S. Esprit, qui parle par cette bouche sacrilège, ainsi que témoigne l'évangéliste; d'une part, Caïphe montre son orgueil, en traitant les autres d'ignorans; et son aveugle fureur, quand il prétend qu'il faut faire mourir Jésus pour garantir tout le peuple de l'invasion des Romains, ne voyant pas que la mort injuste d'un Homme-Dieu, doit plutôt causer la ruine de ce peuple, ennemi de l'innocence et de la vertu; d'autre part, il faut admirer la sage conduite du S. Esprit, qui se sert de la langue des impies *pour révéler* ses plus grands mystères, et pour faire connoître aux hommes le décret éternel de Dieu sur la mort de son Fils, par laquelle il vouloit les sauver et les réunir par la profession d'une même religion, et par le *lien* d'une même charité.

Adore, ô mon âme, la sagesse éternelle de Dieu qui sait se servir de l'organe des hypocrites et des fourbes, pour annoncer la vérité; et de la malignité de ses ennemis, pour publier les desseins de son amour. C'est ainsi que le Seigneur se joue de la présomption des sages du siècle; tandis qu'il les livre à l'aveuglement de leur cœur, il tire de leurs ténèbres mêmes de vraies lumières pour éclairer les fidèles.

Je reconnois, ô mon Dieu, qu'il nous importe infiniment qu'un homme meure : mais un Homme-Dieu, mais l'Homme par excel-

lence qui, sans cesser d'être de même nature que vous, a bien voulu se revêtir de la nôtre pour nous sauver. Je vous rends grâces, ô mon Rédempteur, de cette incompréhensible charité, mais ne permettez pas qu'elle soit inefficace à mon égard; appliquez-moi les fruits de votre mort; appliquez-les à tant de barbares qui n'ont pas le bonheur de vous connoître : rassemblez tous vos enfans dispersés; peuplez l'église de justes, toute la terre de vrais chrétiens, et le ciel de prédestinés, afin que tous rassemblés dans la maison du Père céleste, nous le bénissions avec vous dans tous les siècles.

III. POINT.

Toute l'assemblée ayant approuvé l'avis du grand prêtre, *on résolut de faire mourir le Sauveur; c'est pourquoi il ne parut plus en public, mais il se retira avec ses disciples dans une ville qu'on nommoit Ephrem* (Joan. 11, 53, 54).

Ce fut là le résultat de cette assemblée d'hypocrites, d'aveugles et de furieux; jaloux de la gloire et des miracles de Jésus, ils furent très-contens du succès de leur délibération. On est au comble de l'iniquité quand on s'en applaudit. Craignons, ô mon âme, d'être du nombre de ceux qui se réjouissent lorsqu'ils ont mal fait, et qui triomphent dans les plus grands crimes.

Quelque cachée que fût la résolution de ces impies, Jésus la connoissoit parfaitement; il n'ignoroit rien de ce qui se tramoit contre lui : cependant il n'eut jamais la

moindre pensée de s'en venger; il aima mieux céder pour un temps à la violence de ses ennemis, et ne point faire paroître qu'il connoissoit leur conspiration contre sa vie. Ce fut alors que commença de s'accomplir en lui ce que disoit Jérémie (11, 18 *et seq.*) : *Seigneur, vous m'avez fait connoître leurs mauvais desseins, et cependant je me suis tu comme un doux agneau qu'on mène à la boucherie; j'ai dissimulé mon ressentiment, comme si j'ignorais la conjuration qu'ils ont formée contre moi.*

O doux Jésus! ô agneau de Dieu! ô divin modèle de patience et de douceur! que vous confondez puissamment les vivacités et les éclats de mon impatience! Au moindre soupçon que j'ai d'une injure, d'un mauvais traitement qu'on me prépare, je me récrie contre l'injustice, j'éclate en plaintes, en ressentimens, et je ne roule dans mon esprit que des pensées de vengeance! ah! que je suis différent de vous, aimable Sauveur, qui ne doutez nullement qu'on ne veuille vous attacher à une croix, et qui n'en sentez pas le moindre mouvement de colère, qui n'en témoignez pas la moindre indignation! Mon Dieu, imprimez dans mon cœur ce grand exemple, afin qu'il en arrête les saillies, et qu'il en étouffe tous les ressentimens.

IX. DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Des larmes que Jésus *verse sur Jérusalem.*

I. POINT.

PARMI les acclamations publiques qu'on donne au Sauveur dans la ville de Jérusalem (*Luc.* 19, 41), il est saisi d'une douleur subite et pleure amèrement. Pourquoi répand-il des pleurs en un jour de triomphe? Il faut que la gloire du monde ait peu de charmes pour lui; il faut qu'il y ait quelqu'objet qui le frappe plus vivement que les applaudissemens des hommes. Est-ce donc l'idée de sa passion prochaine qui l'afflige? Non, c'est un sujet de joie pour lui, d'aller mourir pour nous sur le calvaire. Ce n'est pas sur lui qu'il pleure, *c'est sur* Jérusalem; il n'a pas de regret de souffrir pour cette ville qui lui est chère, mais il regrette que cette ville ingrate se rende ses souffrances inutiles.

En vérité, un malheur qui attriste le cœur de Jésus, et qui tire des larmes de ses yeux au milieu d'une si grande réjouissance, doit être un malheur extrême. O mon âme, n'appréhendes-tu pas d'être cette ingrate et cette infidèle Jérusalem dont Jésus pleure la perte? Comblée de grâces, comme elle, n'as-tu pas sujet de craindre d'avoir part à sa dureté et à son ingratitude? Le monde est rempli de ces cœurs endurcis au milieu des faveurs que la miséricorde du Seigneur leur fait; il y en a dans l'église une infinité, il y en a

même dans la religion, que les grâces du Sauveur n'amolliront jamais. Pleurons-nous sur leur insensibilité; sommes-nous sensibles à leurs disgrâces?

Il faudroit pour cela, aimable Jésus, avoir un peu de cette ardente charité dont vous aviez le cœur enflammé; il faudroit savoir, comme vous, le prix des âmes, et celui du sang précieux dont vous les avez rachetées; il faudroit les aimer, ces âmes, et vous aimer vous-même, pour verser des larmes sur les pécheurs, et sur l'énormité de leurs offenses. Donnez-moi au moins un cœur sensible à mes propres misères; donnez-moi des torrens de larmes, pour pleurer mes péchés. Ah! que j'ai de regret de vous avoir offensé, Seigneur, et d'avoir été la cause de vos pleurs! Je suis résolu de faire à l'avenir tout mon possible pour les essuyer, et pour en tarir la source, en tarissant celle de ma malice et de mes iniquités.

II. POINT.

Les premières paroles du Sauveur baigné de larmes, furent celles-ci : *Si tu connoissois en ce jour, qui est pour toi un jour de grâces et de réconciliation, tout ce que peut t'apporter la paix! Mais ce sont des choses cachées à tes yeux* (Luc. 17, 42).

Ces paroles pleines d'amour, nous montrent que le principe du salut d'une âme, dont Jérusalem est la figure, consiste à bien connoître deux choses, ses propres infirmités, et celui qui peut y remédier, qui est J. C., son unique médecin, des salutaires remèdes

duquel elle doit user, en croyant ce qu'il lui enseigne, en espérant en ses miséricordes, en l'aimant, en gardant ses commandemens. Le principe au contraire de la damnation d'une âme, est l'ignorance et le mépris de ces deux choses, et le peu de soin qu'elle a de bien connoître les voies qu'on lui montre pour se sanctifier.

N'est-tu pas, ô mon âme, du nombre de ces aveugles et de ces infidèles, qui ferment les yeux à la venue du Seigneur, qui ignorent le temps de sa visite, et qui négligent tant d'occasions que le ciel leur offre de travailler à leur salut ou à leur perfection? Se passe-t-il un seul jour auquel Dieu ne te visite dans l'oraison et hors de l'oraison, par des mouvemens intérieurs, qui te portent à le servir avec plus de ferveur? Si tu négliges d'*observer le* temps de cette visite, cette *étonnante* prophétie que le Sauveur fait du saccagement de Jérusalem, te regarde aussi-bien qu'elle : *Tes ennemis t'assiégeront, te serreront de toutes parts; ils renverseront tes bâtimens, parce que tu n'as pas connu le temps auquel le Seigneur t'a visité* (Ibid. 43 et seq.).

O Jésus, ô bonté souverainement aimable! qui pourroit dire avec combien de tendresse vous pleurez la perte de tant de chrétiens, beaucoup plus amèrement que celle de ces malheureux enfans de Sion? Il semble que vous les voyez déjà assiégés, renversés, précipités dans les enfers par les démons. Vous les regardez en cet état, pleurant inu-

tilement, parce qu'ils n'ont pas voulu profiter de vos larmes, et des instructions salutaires que vous leur donniez. Dessillez aujourd'hui les yeux des pécheurs, afin qu'ils préviennent leurs malheurs; dessillez sur-tout les miens, afin que je connoisse le temps de votre miséricordieuse visite pendant ma vie, de peur que je ne me trouve surpris à la mort, par la visite de votre inexorable justice. Non, non, mon Dieu, je n'attendrai pas ces momens terribles pour reconnoître le chemin de la sainteté que vous me montrez depuis si long-temps. Je le vois marqué par vos commandemens et par vos conseils; et dès à présent je vais le prendre, et y marcher constamment, quelque difficulté que j'y rencontre.

III. POINT.

Jésus-Christ étant entré à Jérusalem, et s'y étant occupé toute la journée à prêcher et à guérir les malades, il regarda s'il ne se présenteroit point quelqu'un qui voulût le loger chez lui; mais personne n'ose le faire, de peur d'imiter les pharisiens, déjà choqués des honneurs qu'on lui faisoit. Ainsi le Sauveur sortit de la ville, sans avoir mangé tout le jour, et il s'en alla sur le soir avec ses apôtres à Béthanie. Par où l'on peut voir la lâche inconstance de ce peuple qui, par une crainte humaine, abandonne tout à coup celui qu'il venoit de recevoir avec tant d'honneur et tant de joie.

Quel fond dois-tu faire, ô mon âme, sur l'estime et sur l'applaudissement des hommes,

qui passent si aisément du zèle le plus ardent, à la plus profonde indifférence, et qui, sans autre raison que celle d'une vaine crainte, font succéder le plus lâche abandon au témoignage du plus vif et du plus tendre attachement? Tu as éprouvé cent fois cette inconstance du monde, et tu comptes encore sur lui!

Vous êtes le seul, ô mon Sauveur, sur lequel je puis m'appuyer avec assurance. Les hommes sont volages, infidèles, bizarres, sujets au changement; dès que nous cessons de leur être utiles, nous commençons à n'en être plus aimés, et nous en sommes bientôt délaissés. Il n'y a que vous, aimable Jésus, qui soyez ami constant et fidèle. Si je ne vous abandonne pas le premier, vous ne m'abandonnerez jamais. Voilà la base sur laquelle est fondée mon espérance : mais pour la rendre inébranlable, attachez-moi invariablement à vous, Seigneur; faites que je ne vous manque jamais ni de fidélité, ni de reconnoissance; faites que mon cœur soit toujours ouvert pour vous recevoir, et je ne crains point que vous me fermiez jamais les portes de votre royaume.

LUNDI DE LA IX. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Comme c'est environ ce temps-ci qu'arrive la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, on met pour les Méditations de cette semaine, celles qui regardent ce mystère. Si cette fête arrivoit plus tard, il faudroit prendre les Méditations des semaines suivantes, et mettre en leur place celles qu'on marque pour celle-ci.

Des exercices de vertus que pratiqua la sainte Vierge depuis la descente du S. Esprit, jusqu'au jour qu'elle mourut.

Les *préludes* seront de nous trouver en esprit dans la chambre de la bienheureuse Vierge; d'y être témoins de ses excellentes vertus, et de demander à Dieu la grâce de les imiter.

I. POINT.

Je considérerai premièrement, qu'il n'y avoit nulle vertu qui ne fût dans Marie, et dont elle n'exerçât les actes dans toutes les occasions qui s'en présentoient.

Quel amas de richesses spirituelles dans le cœur de cette Vierge incomparable, où toutes les vertus dispersées dans les saints, étoient réunies comme dans leur centre! La foi, l'amour de la pauvreté, la pureté virginale, l'esprit d'obéissance, l'humilité, la tempérance, la confiance, l'assiduité à la prière, le zèle du salut des âmes, et sur-tout la charité, comme la reine de toutes les autres, y avoit établi son trône, et y régnoit avec un parfait empire. Toutes ces vertus étoient comme les traits de cette parfaite beauté, qui

charmoit le ciel, qui étoit l'admiration des anges, et qui faisoit dire à l'époux céleste, dans les transports de son amour pour elle : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a nulle tache en vous* (Cant. II, 7).

Je me réjouis, ô Vierge sainte, de vous voir comblée de tant de grâces; brillante de tant de lumières, environnée de tous les rayons du soleil de justice, couronnée d'autant d'étoiles, que vous avez de vertus; vous avez la lune sous les pieds, parce que vous n'êtes sujette ni aux vicissitudes, ni à l'inconstance, et que, depuis le moment de votre conception jusqu'au dernier soupir de votre vie, pleine de grâces, et parée de tous les charmes, vous n'avez jamais cessé de plaire au Seigneur. Obtenez-nous, aimable mère, quelques traits de cette ravissante beauté, que tous les séraphins admirent; souvenez-vous que nous avons l'honneur d'être vos enfans, et qu'ainsi nous devons avoir quelques traits de ressemblance avec vous.

II. POINT.

Ce qu'il y a singulièrement à remarquer dans la bienheureuse Vierge, c'est une vigilance extrême pour conserver les trésors de la grâce dont le Seigneur l'avoit enrichie. Elle n'avoit rien à craindre ni du côté du monde, auquel elle étoit inaccessible par une protection spéciale de la Providence; ni du côté de la convoitise, qui, étant éteinte en elle, n'y pouvoit exciter nul mouvement déréglé; ni du côté du démon, qui n'osoit l'approcher, car elle étoit *en même temps* aux

yeux du ciel comme l'astre du jour, *et redoutable à l'enfer comme une armée rangée en bataille* (Cant. 6, 3). Cependant elle se précautionnoit contre tous ses ennemis avec autant de soin, que si elle eût été en danger d'en être vaincue. Elle n'avoit nul commerce avec le ciel, elle conversoit souvent avec les anges, et elle étoit toujours renfermée dans sa solitude. Si quelqu'œuvre de charité l'obligeoit d'en sortir, elle appeloit à son secours une rare modestie, une réserve infinie, un recueillement profond; et la solitude du cœur, qu'elle ne perdoit jamais, suppléoit à celle du corps; elle mortifioit ce corps virginal, plus pur que les plus purs esprits, ne lui accordant ni délices, ni repos; sa nourriture, selon S. Ambroise, étant un jeûne presque perpétuel, et son sommeil d'ailleurs très-court, n'apportant pas même d'interruption à sa prière; de sorte qu'elle pouvoit dire avec l'épouse : *Je dors, mais mon cœur veille* (Cant. 3, 2).

Pourquoi tant de solitude, tant d'oraison, tant d'éloignement du monde, tant d'horreur des plaisirs, ô Vierge sainte? c'étoit pour m'apprendre, par les précautions dont vous n'aviez nul besoin, celles qui me sont nécessaires, et que j'ai si peu de soin de prendre, pour me maintenir dans la grâce.

O modèle des vrais chrétiens et des parfaits religieux, je vous rends grâces des grands exemples et des salutaires instructions que vous m'avez donnés. J'espère, ô mère de miséricorde, que vous m'obtiendrez de

votre cher Fils la grâce de suivre les uns et de pratiquer les autres avec fidélité.

III. POINT.

Ce qui a mis le comble au mérite de la reine des anges, c'est la manière dont elle faisoit ses actions, car il est certain qu'elle les faisoit d'une manière non-seulement *excellente*, suivant le conseil du sage (*Eccl.* 3, 23), mais très-excellente et très-parfaite, portant toutes les vertus, dont elle exerçoit continuellement les actes, au degré le plus sublime; et ne mettant sur-tout nulles bornes à sa charité, dont le feu brûle sans cesse dans son cœur; elle ne se disoit jamais: *C'est assez.* Faut-il s'étonner qu'ayant commencé dès le premier instant de sa vie à aimer Dieu très-ardemment, et ayant pendant tant d'années perfectionné toujours davantage son amour, elle soit monté jusqu'au suprême degré de la sainteté.

O fille du Roi des Rois, que toutes vos démarches sont glorieuses (Cant. 7). Partout où vous imprimez vos vestiges, vous laissez des marques de vos vertus; vous marchez avec une ferveur toujours nouvelle, et vous allez *à pas de géant dans la carrière qui vous conduit à la perfection consommée* (Psal. 18, 7). Regardez favorablement, incomparable reine, vos pauvres sujets, qui souhaitent ardemment de vous suivre, et qui n'en ont ni les forces ni la vertu. Vous voyez notre tiédeur, notre inconstance et nos foibles efforts; nous avons peu de piété, et nous n'en pratiquons que rarement les œuvres. Si

nous faisons quelqu'action sainte, nous en corrompons la bonté par des intentions profanes; et à peine commençons-nous à aimer Dieu, qu'incontinent nous nous relâchons dans l'exercice de son amour. Détruisez en nous les dispositions si peu conformes aux vôtres; attirez-nous après vous, sainte Vierge, faites-nous marcher dans les voies de la sainteté avec vitesse et avec constance; afin qu'aidés par votre secours, nous puissions *monter de vertu en vertu, et voir un jour le Dieu des Dieux en Sion* (Psal. 83, 1).

MARDI DE LA IX. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'humilité de la sainte Vierge.

Le premier *prélude* sera de nous représenter l'humble anéantissement de la sainte Vierge, comme la mesure de son exaltation, ainsi que S. Paul (*Ephes.* 4, 9) attribue la gloire de J. C. à la profondeur de ses abaissemens, lorsqu'il dit qu'il n'est monté si haut, qu'à cause qu'il étoit descendu du ciel dans les parties les plus basses de la terre; le second, de demander au S. Esprit la grâce de concevoir et d'imiter l'humilité de sa sainte épouse.

I. POINT.

Considérons premièrement, l'humilité de la sainte Vierge par rapport à Dieu. Le premier acte qu'elle en exerça, fut de cacher avec soin les grâces extraordinaires qu'elle recevoit du ciel, ne découvrant pas même à

S. Joseph, son fidèle époux, le mystère de l'incarnation, qui lui faisoit tant d'honneur, non plus que l'opération miraculeuse du Saint Esprit en elle. De cet acte naissoit le second, par lequel elle fuyoit les louanges que lui devoient naturellement attirer les faveurs dont Dieu la combloit, jusqu'à être troublée des paroles de l'ange, qui l'appela *pleine de grâce* (Luc. 1, 28). De là venoit que, ne pouvant éviter les éloges qu'on faisoit d'elle, toute sa ressource étoit de les faire remonter vers celui qu'elle en reconnoissoit l'unique auteur. C'est le troisième acte qu'elle pratiqua, lorsqu'Elisabeth la nommant *la mère du Seigneur*, elle ne répondit rien autre chose, sinon, *mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante* (Ibid. 46 et seq).

Voilà, ô mon âme, les dispositions d'un cœur humble, confus en présence du Seigneur, des faveurs qu'il en reçoit, il n'a garde de les rendre publiques : *Mon secret est pour moi*, dit-il avec Isaïe (24, 16), *mon secret est pour moi;* marquant par cette répétition, le soin extrême qu'il a de cacher les trésors de la grâce dont Dieu l'enrichit, de peur que la vaine gloire et l'orgueil ne les lui enlèvent : mais s'il arrive qu'on vienne à les découvrir, il en renvoie tout l'honneur à celui d'où lui vient son abondance, disant avec le prophète : *Ne nous donnez point de gloire, Seigneur; non, ne nous en donnez point, donnez en seulement à votre nom* (Ps. 113, 6).

O Vierge incomparable, ce n'est pas sans raison que le S. Esprit vous appelle *un jardin fermé, et une fontaine scellée* (Cant. 4, 2); puisque le silence constant que vous avez gardé a toujours été comme un sceau qui vous servoit à dérober aux yeux des hommes les richesses spirituelles dont vous étiez comblée. Qu'appréhendiez-vous, ô la plus humble de toutes les créatures? vous n'aviez nul sujet de craindre pour vous, mais tout pour moi. La vanité m'auroit enlevé tout le mérite de mes bonnes œuvres, si vous ne m'aviez appris par votre exemple, à fuir les louanges du monde, et à rapporter fidèlement au Seigneur tout l'honneur des actions qu'il veut bien opérer en moi et avec moi par sa grâce. Qu'il soit seul aimé, loué et glorifié, le Seigneur des vertus!

II. POINT.

L'HUMILITÉ que la sainte Vierge pratiqua envers les hommes, fut d'autant plus rare qu'elle les surpassoit infiniment en dignité et en mérite. Aussitôt qu'elle entendit de la bouche de l'ange que Dieu lui donnoit le premier rang dans sa maison après son Fils, elle se mit au dessous de tous, et se rangea parmi les créatures les plus basses, en disant: *Je suis la servante du Seigneur.* Pénétrée de cet humble sentiment, non-seulement elle obéissoit aux lois divines et humaines, mais elle s'abaissoit jusqu'à rendre les services les plus bas aux personnes qui lui étoient inférieures, comme elle fit dans la visite qu'elle rendit à sa cousine Elisabeth,

s'assujettissant volontiers, selon la parole de S. Pierre, *pour l'amour de Dieu, à toute créature humaine* (1. Petr. 2, 13).

Le beau modèle, ô mon âme! et que nous avons peu de soin d'en imiter les traits! Tout nous oblige à nous abaisser au dessous des autres. Notre néant, nos foiblesses, nos infidélités, tout cela fait un poids qui devroit nous porter toujours en bas : cependant nous ne voudrions souffrir personne sur nos têtes; nous ambitionnons les rangs d'honneur, nous aimons les préférences, et passionnés pour l'indépendance, à peine avons-nous de la soumission aux ordres de nos supérieurs.

Il faut, ô mon Jésus, que mon orgueil soit bien invincible, pour résister à vos exemples, et à ceux de votre très-sainte mère! Arrachez, arrachez de mon cœur, ô mon Dieu, cette *maudite racine*, et mettez-y en sa place cette *sainte humilité*, seule capable de me rendre *agréable* à vos yeux.

III. POINT.

L'humilité de Marie, par rapport à elle-même, ne fut pas moins excellente. Occupée de la vue continuelle de son néant, elle ne le croyoit digne d'aucune grâce; c'est ce qui la rendoit contente dans l'état de pauvreté et d'humiliation où la Providence l'avoit mise, et ce qui la maintenoit dans une tranquillité inaltérable au milieu des affronts et des opprobres qu'elle fut obligée d'essuyer pendant toute la passion de son Fils. Elle auroit été plus sensible à certaines paroles en apparence un peu mortifiantes que ce cher Fils

lui dit de temps en temps, pour exercer sa patience, si l'humilité consommée qu'elle avoit au fond du cœur, ne lui avoit persuadé qu'elle ne méritoit que les abaissemens.

Quoi! celle que le Seigneur a jugé digne de ses regards, de son estime, de sa complaisance et de ses plus hautes faveurs, s'estime indigne de tout honneur, et regarde les humiliations les plus profondes comme son partage; et je trouverois mauvais qu'on n'eût pas d'égard pour moi? Je ne pourrois souffrir les moindres réprimandes; je me plaindrais dans les disgrâces, ou des rigueurs de la Providence, ou de l'injustice des hommes? En vérité, ce seroit être bien aveugle sur mon propre mérite, et m'attirer la menace que fait le divin époux à une âme peu instruite de ses défauts, lorsqu'il lui dit: *Si vous ignorez qui vous êtes, sortez d'ici, et vous en allez* (Cant. 1, 8).

Remplissez-moi de votre divine lumière, ô soleil de justice, afin que me connoissant moi-même, je renonce à toute l'estime que j'ai toujours eue de moi-même. C'est ce renoncement que vous attendez, Seigneur, pour verser en moi l'abondance de vos grâces. Celle que j'ose vous demander avec le plus d'ardeur, c'est de me donner un cœur humble, un cœur formé sur le vôtre et sur celui de votre mère; un cœur passionné pour la sainte abjection, et qui n'ambitionne rien au monde, que d'être méprisé pour vous.

*

MERCREDI DE LA IX. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'heureuse mort de la sainte Vierge.

Le premier *prélude* sera d'assister en esprit au bienheureux trépas de la sainte Vierge; et le second, de demander à Dieu la grâce de mourir saintement à son exemple.

I. POINT.

La sainte Vierge, depuis l'Ascension de son Fils, avoit toujours désiré la mort avec beaucoup d'ardeur; et lorsqu'elle se vit proche de sa fin, elle en eut encore des désirs bien plus ardens. Ce n'est pas qu'elle se lassât de souffrir sur la terre, mais c'est que son bien-aimé étant dans le ciel, elle souhaitoit d'y aller pour s'y réunir; elle lui envoyoit continuellement ses soupirs, pour lui dire qu'elle étoit toute languissante d'amour, et qu'elle avoit plus de passion de se rejoindre à lui après une si longue absence, que *le cerf altéré par une longue course, n'en a de trouver des sources d'eau pour s'y rafraîchir* (Ps. 41, 1). L'ardeur de ses désirs s'accordoit cependant parfaitement en elle, avec la résignation la plus tranquille.

C'est ainsi qu'on se prépare à bien mourir, en supportant la vie avec patience et regardant la mort avec joie. Voulons-nous l'envisager sans frayeur quand elle viendra se présenter à nos yeux? accoutumons-nous à la désirer lorsqu'elle est encore éloignée. Mais pour en concevoir un vrai désir, il faut

aimer ardemment celui dont elle nous donne la jouissance.

Excitez en nous ces fervens désirs, ô aimable mère! et comme ils sont les effets d'un fervent amour envers Dieu, faites par votre crédit, que nos âmes soient embrasées de ce feu sacré, dont vous avez brûlé tous les jours de votre vie. Dès qu'il sera bien allumé dans mon cœur, il y consumera tous les liens qui m'attachent à la terre; et n'ayant plus rien qui m'y retienne, je n'aurai que du plaisir à la quitter pour aller m'unir dans le ciel à celui qui doit être le centre de tous les cœurs.

II. POINT.

Quoique le Seigneur eût préservé *Marie* du péché originel, il ne voulut pas néanmoins la préserver de la mort, pour faire voir que l'arrêt qu'il en avoit porté, étoit irrévocable et général. D'ailleurs il étoit convenable qu'elle subît cette loi, pour être plus conforme à son Fils et pour vaincre, comme lui, la mort en mourant; c'étoit enfin pour nous donner non-seulement un rare modèle des vertus nécessaires au temps de la mort, mais encore une puissante protection en ces momens redoutables, d'où dépend notre éternité.

O qui pourroit dire quels furent les sentimens de cette admirable Vierge, à l'instant que le messager du ciel lui apprit que le jour de son bienheureux trépas étoit venu? Avec quelle soumission en reçut-elle la nouvelle? Avec quel hommage fit-elle le sacrifice de sa vie à celui qu'elle en reconnoissoit le maître?

Quelles actions de grâces lui rendit-elle de toutes les faveurs dont il l'avoit comblée? Avec quel transport de joie dit-elle avec David (*Ps.* 121) : *Je me suis réjouie, parce qu'on m'a dit que j'étois sur le point d'aller en la maison du Seigneur, pour y glorifier ses miséricordes éternelles.*

O sainte Vierge, que vous méritez bien d'y être reçue, après avoir été vous-même le sanctuaire vivant et animé du Verbe incarné! Pourrois-je espérer d'être un jour dans ce beau palais si vous ne m'obteniez les vertus qui vous en ont rendue digne? Faites par votre secours, que je vive continuellement dans les sentimens d'obéissance, de résignation, de confiance et d'amour que je dois avoir au moment de ma mort; daignez sur-tout alors être mon avocate. C'est dans cette espérance que je vous dis tous les jours avec l'Église : *Sainte Marie, mère Dieu, nous sommes pécheurs, priez pour nous maintenant, et à l'heure de notre mort.*

III. POINT.

L'HEURE de son trépas étant arrivée, le Sauveur se fit voir à elle, suivi d'une multitude innombrable d'anges qui venoient honorer le trépas de leur reine, *Venez*, leur dit alors ce cher Fils (*Cant.* 2, 10 *et seq.*), *levez-vous, bien-aimée, ma colombe, l'hiver est passé, il n'y a plus de pluie*, les travaux sont finis : *venez des montagnes du Liban* (Cant. 4, 8) *qui me représentent vos sublimes vertus.* Venez au plutôt, et vous re-

cevrez de ma main la couronne de justice que vous avez méritée.

O que la mort de cette reine des cieux fut précieuse aux yeux du Seigneur, puisqu'il fait tant d'état de celle des saints, qui ne sont que les serviteurs ! Elle fut sans doute infiniment honorable dans toutes ses circonstances; car ce ne fut ni la douleur, ni la violence de la maladie, mais l'ardeur de son amour envers Dieu, qui consuma ses forces, et qui, lui ayant blessé le cœur d'une plaie mortelle, donna passage à sa belle âme, pour aller s'unir éternellement à son bien-aimé.

O la plus sage de toutes les Vierges, *dont* la lampe se trouva pleine de l'huile *excellente* de la charité, à l'arrivée du divin époux! votre mort est digne d'envie! Que n'ai-je le le bonheur de mourir comme vous! et que ma fin ne peut-elle être semblable à la vôtre! mais pour avoir part aux avantages de votre mort, faites que je participe à la sainteté de votre vie. Impétrez-moi de votre cher Fils la fidèle imitation de vos vertus. Je ne lui demande pas de mourir sans douleur; j'ai mérité par mes péchés, de vivre et de mourir dans les souffrances : ce que je lui demande par votre intercession, c'est de vivre et de mourir dans son amour.

JEUDI DE LA IX. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'Assomption de la sainte Vierge selon son âme; de sa gloire essentielle, et de son couronnement.

Dans le premier *prélude*, je me représenterai la triomphante entrée de Marie dans le ciel; et dans le second, je concevrai un ardent désir de mériter de la suivre un jour, en imitant ici-bas ses vertus.

I. POINT.

Aussitôt que l'âme de la sainte Vierge fut séparée de son corps, elle fut portée, non pas, comme celle de Lazare, dans le sein d'Abraham, par les mains des anges, mais dans le sein du Seigneur par les mains de son *Fils*, qui voulut ainsi reconnoître les *services* qu'elle lui avoit rendus, lorsqu'elle le portoit entre ses bras durant son enfance. Ce fut ce qui remplit d'étonnement les esprits bienheureux, et qui leur fit se demander les uns aux autres avec admiration, à la vue d'un si glorieux spectacle : *Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, et appuyée sur son bien-aimé* (Cant. 8, 5).

Qui pourroit concevoir l'excès de la joie dont le cœur de Marie fut pénétré, lorsqu'elle se vit portée dans le ciel parmi tous les applaudissemens de la cour céleste, reçue par les personnes de l'adorable Trinité, et réunie enfin à son cher Fils, qui étoit l'objet de ses tendresses? Avec quelle transport

d'amour ne dit-elle pas : *J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je le tiens, et je ne le quitterai jamais* (Cant. 3, 4).

Jouissez, Mère incomparable, jouissez éternellement de la gloire de celui que vous avez embrassé mille fois dans ses humiliations; entrez dans la participation de son bonheur et de sa félicité, puisque vous avez eu tant de part à ses souffrances ; consommez dans le ciel l'étroite union que vous avez eue avec lui sur la terre ; et afin que mon âme, à la sortie de mon corps, n'ait rien qui l'empêche de s'y unir aussi, obtenez-moi la grâce de rompre maintenant tous les liens qui l'attachent à des objets terrestres, *et faites* qu'elle n'ait ici-bas d'amour que *pour Jésus*.

II. POINT.

Pour comprendre quelle est la gloire essentielle de le sainte Vierge, il faudroit concevoir la grandeur de ses mérites, et l'étendue infinie des libéralités de Dieu envers elle. Comme elle n'a point mis de bornes à l'amour qu'elle lui a porté, non plus qu'aux services qu'elle lui a rendus, il n'en met point de sa part aux récompenses dont il la gratifie. Son entendement jouit de la vision de Dieu d'une manière admirable, et se trouve tout investie des lumières de la sagesse incréée ; sa volonté est embrasée de l'amour béatifique le plus pur et le plus élevé ; et son âme rassasiée pleinement par la possession du souverain bien, éprouve la vérité de cette parole de David : *Je n'aurai plus rien à désirer, quand votre gloire paroîtra* (Psal. 16, 15).

O l'incompréhensible océan de gloire et de plaisir, où l'âme de Marie est plongée! Admirons-en la profondeur, ô mon âme, et apprenons que le seul moyen d'y être un jour heureusement abîmés comme elle, c'est d'aimer dans cette vie, sans réserve, un Dieu plein de charmes, un Dieu fidèle, qui tient un compte exact de tous les mouvemens de notre cœur vers lui, qui n'en laisse aucun sans récompense, et qui se plaît à faire couler des fleuves de paix dans les cœurs qui n'ont eu d'action que pour lui seul, et qui n'ont goûté d'autre plaisir au monde, que celui de le contenter en toutes choses.

C'est l'heureux état après lequel je soupire uniquement, ô mon Dieu. La vie m'est dure et amère, parce que je ne vis pas continuellement pour vous. Je me sens assiégé d'une infinité de créatures qui m'occupent malgré moi, qui attirent mon attention, et qui dressent des piéges à mon cœur, pour en usurper le domaine et l'amour qui n'est dû qu'à vous seul. Ne souffrez donc pas cette indigne usurpation, Seigneur, régnez souverainement en mon âme, puisque vous en êtes le souverain maître; possédez-la toute entière dans le temps, afin qu'elle vous possède entièrement dans l'éternité.

III. POINT.

Considérons l'élévation du trône où fut placée la sainte Vierge, et la pompe de son couronnement. Comme on dit que le Fils de Dieu est assis à la droite de son Père, parce qu'il n'est rien dans le ciel, qui ne lui soit

inférieur en gloire et en majesté ; nous disons à proportion que Marie est assise à la droite de son Fils, parce qu'elle est auprès de lui dans un rang supérieur à celui des plus hauts séraphins, et des saints les plus éminens. C'est là l'accomplissement des paroles de David (*Psal.* 44, 10) : *La reine s'est tenue à votre droite, ayant un habit enrichi d'or, environné de l'admirable variété,* que forment les différentes vertus dont cette incomparable princesse a brillé pendant sa vie.

Quelle joie à vos serviteurs, ô grande reine, de vous voir ainsi élevée au dessus de tous les chœurs des anges ! Mais quelle *gloire* peut approcher de celle dont vous *éclatâtes* au moment de votre couronnement, lorsque le Père éternel vous mit sur la tête la couronne de puissance ; le Fils, celle de sagesse ; le S. Esprit, celle de charité, et que vous parûtes à tout le ciel couronnée d'autant d'étoiles, que vous aviez exercé de vertus sur la terre.

Lève-toi donc, ô mon âme, et contemple des yeux de la foi la mère du vrai Salomon, avec le glorieux diadême dont son Fils lui a ceint le front au jour de son triomphe. Unis tes applaudissemens et tes hommages à ceux qu'elle reçoit de tout le ciel empyrée ; et pendant que tous les bienheureux viennent poser leurs couronnes à ses pieds, mettons-y nos cœurs, et supplions-la de les enchaîner aux pieds de son trône, afin qu'ils y brûlent avec elle des flammes du plus pur et du plus ardent amour.

VENDREDI DE LA IX. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'Assomption de la sainte Vierge selon le corps, et des honneurs qui lui sont rendus dans le ciel.

Les *préludes* comme à la Méditation précédente.

I. POINT.

Le corps de la sainte Vierge demeura quelque temps dans le sépulcre, où il avoit été mis par les apôtres : mais il y fut aussi entier qu'il étoit avant que l'âme en fût séparée.

Il étoit convenable que Marie n'ayant point eu de part à la corruption du péché, n'en eût point aussi à la corruption du tombeau, c'est un privilége que méritoit sa pureté virginale. C'eût été une espèce de messéance, que les vers touchassent à un corps qui avoit été le temple du Verbe incarné; et puis, la chair de Marie étant la même que celle de Jésus, l'une et l'autre devoit être incorruptible, pour accomplir parfaitement l'oracle du prophète : *Vous ne permettrez pas, Seigneur, que votre saint éprouve la corruption* (Psal. 15, 10).

Je ne dois pas oser vous demander, Seigneur, l'incorruption de mon corps; c'est une prérogative à laquelle un pécheur comme moi n'a pas droit de prétendre : ce que je vous demande, ô mon Dieu, c'est la pureté, l'innocence et l'intégrité de mon âme; elle a eu l'honneur d'être marquée de votre caractère dans le baptême; elle a été tant de fois sanctifiée dans les sacremens; elle a été

nourrie de la chair de Jésus; elle a servi de temple à votre S. Esprit; et il y va de votre gloire qu'elle ne soit jamais profanée.

II. POINT.

A Peine le corps de Marie avoit-il reposé trois jours dans le tombeau, qu'il en sortit vivant et glorieux, par la toute-puissance de son Fils, qui prévient en faveur de sa sainte mère le temps de la résurrection générale, afin qu'elle eût encore ce trait de ressemblance avec lui. Il se hâta de réunir dans la gloire son corps et son âme, qui n'avoient jamais cessé de travailler que de concert à le glorifier. Ce fut aussi pour nos intérêts qu'il voulut qu'elle fût dans le ciel en corps et en âme, afin qu'elle y fût parfaitement notre avocate, et qu'elle pût appaiser sa colère, en lui montrant ses mamelles, comme il adoucit lui-même son Père, en lui découvrant ses plaies.

O que la sainte Vierge eut de joie d'une faveur si signalée, et qu'elle répéta de bon cœur le beau cantique qu'elle avoit autrefois chanté! *Mon âme bénit le Seigneur, et mon esprit est ravi en Dieu mon Sauveur, car il a montré sa toute-puissance* (Luc. 1, 46, 51) dans l'exaltation de mon corps et de mon âme. O quelle consolation pour nous, d'avoir dans le ciel une si puissante protectrice!

Je vous rends grâce, ô Verbe éternel, de ce glorieux privilége que vous ajoutez à tant d'autres, dont vous avez honoré celle qui vous a porté dans son sein. O Vierge incomparable, toutes les puissances de mon âme

vous félicitent de l'éclatante distinction que le Seigneur fait de vous, préférablement à tous les Saints; souvenez-vous dans le séjour de la gloire, que vous êtes notre mère, et que le Tout-Puissant est votre fils; soyez notre médiatrice auprès de lui, montrez-lui ces sacrées mamelles, dont il a sucé le lait; et pressez-le de nous soutenir si puissamment par ses grâces en cette vie, que nous participions en l'autre au bonheur dont vous jouissez avec lui.

III. POINT.

Le corps ressuscité de Marie, plus brillant que le soleil, fut porté solennellement dans le ciel sur les aîles des chérubins et des séraphins, qui déposèrent cette arche de la nouvelle alliance dans le sanctuaire, c'est-à-dire, au plus haut de la Jérusalem céleste.

O que le ciel fut éclairé ce jour-là d'une *nouvelle lumière*! Que les anges furent ravis de voir leur reine assise sur le trône de l'empyrée! Que les âmes de tous les Saints du ciel conçurent de joie, dans l'espérance que les places qui vaquoient alors dans le ciel, seroient infailliblement remplies par une infinité de pécheurs convertis, auxquels cette mère de miséricorde en ouvriroit les portes par l'efficace de ses prières!

Montrez-en la force et le pouvoir en ma faveur, ô ma très-sainte mère, attirez-moi après vous, puisque les enfans doivent être où est leur mère. Qui me donnera des aîles pour voler jusqu'au ciel, et pour y contempler la gloire de votre corps? Ces aîles, ô

mon Dieu, sont vos grâces, ces grâces victorieuses, par le secours desquelles, quand il vous plaît, vous élevez de la terre les cœurs les plus grossiers. Je vous les demande par l'intercession de votre mère; et si je les obtiens, j'irai être éternellement le témoin de son triomphe, et de vos immenses libéralités envers elle.

SAMEDI DE LA IX. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la dévotion envers Notre-Dame.

Au premier *prélude*, nous nous présenterons en esprit au pied du trône de la sainte Vierge, afin d'admirer ses grandeurs; *au second*, nous prierons le S. Esprit de nous faire concevoir les motifs qui nous portent à l'honorer, à la servir, et à avoir confiance en elle.

I. POINT.

Le plus puissant motif que nous ayons d'honorer et d'aimer la sainte Vierge, c'est que la Très-Sainte Trinité a pour elle plus d'estime et plus d'amour, que pour tous les anges et pour tous les bienheureux; parce qu'elle a plus de sainteté elle seule, que tout ce qu'il y a d'anges et de bienheureux dans le ciel. Toutes les personnes adorables de la Trinité ont des relations toutes particulières avec elle. Le Père éternel la considère singulièrement comme sa fille; le Fils l'honore comme sa mère; et le S. Esprit l'aime comme son épouse. Le Père éternel l'a jugée digne de porter le Verbe incarné dans son sein; le Verbe n'a pas dédaigné d'y demeurer pendant neuf

mois; et l'Esprit-Saint la couvrant de son ombre, a opéré en elle ce mystère ineffable.

Mon Dieu, que de mérite et que de sainteté dans la très-sainte Vierge, pour avoir ainsi charmé le cœur du Seigneur, et pour avoir été trouvée digne d'une si étroite alliance avec lui! La voyant si élevée dans l'estime du Créateur, et chérie si tendrement par celui dont l'amour est la règle de toutes les actions justes et raisonnables, pouvons-nous craindre d'excéder dans les honneurs que nous lui rendons, et dans l'amour que nous avons pour elle? Quelle gloire pour nous, de pouvoir conformer nos sentimens, nos inclinations et notre zèle envers la reine du ciel et de la terre, aux sentimens, aux inclinations et au zèle des trois personnes de la Très-Sainte Trinité!

O digne fille du Père! ô glorieuse mère *du Fils!* ô incomparable épouse du S. Esprit! que peut faire une pauvre créature comme je suis, pour vous honorer, vous à qui le Seigneur de toutes choses a fait tant d'honneur, sinon de vous féliciter de vos grandeurs, de vous louer de vos éclatantes vertus, et de vous supplier très-humblement d'agréer les hommages que je vous rends avec le plus profond respect et la plus tendre dévotion.

II. POINT.

Ce qui doit nous exciter à servir la sainte Vierge avec le plus parfait dévouement, c'est que nous suivons en cela la conduite de l'Eglise, à qui le S. Esprit a inspiré de lui

rendre une espèce de culte beaucoup moindre à la vérité que celui qu'elle rend à Dieu, mais aussi beaucoup supérieur à celui dont elle révère les Saints; ceux-ci n'étant que les serviteurs de Dieu et que les courtisans du ciel, au lieu que Marie est la mère du Créateur, et en cette qualité, la souveraine princesse des anges et des hommes. De là, tant de temples augustes, consacrés à Dieu sous le nom et l'invocation de Marie, tant de fêtes instituées en son honneur; un jour de chaque semaine, qui lui est singulièrement dédié, et une infinité d'autres témoignages de piété, par lesquels l'Eglise universelle apprend à ses enfans, que de toutes les pures créatures, la bienheureuse Vierge est sans comparaison la plus digne de leur service et de leurs hommages.

Entrons, ô mon âme, dans l'esprit de l'Eglise, souvenons-nous qu'avec les principes de la religion, elle nous a fait sucer la dévotion envers la sainte Vierge; et qu'après les devoirs envers Dieu, elle ne nous recommande rien plus instamment que le culte de sa mère. Faisons une profession particulière d'être ses serviteurs et suivons en cela l'exemple que nous ont donné tant de saints docteurs qui ont rempli leurs écrits de ses louanges.

Oui, mon Dieu, je suis à vous comme à mon souverain Seigneur; j'y suis par le titre de la plus essentielle dépendance; et c'est parce que je suis à vous, que je suis obligé d'être à celle que vous avez choisie pour être

la mère de votre Fils, et la reine de l'univers. *Oui, je suis votre serviteur, et le fils de votre servante* (Ps. 115, 6). C'est la qualité qu'elle a prise au moment même que vous l'honoriez de la maternité divine, et je veux lui appartenir en qualité du plus humble et du plus dévoué de ses serviteurs.

III. POINT.

En qui devons-nous avoir une entière confiance, sinon en celle dont le pouvoir est sans bornes, et la bonté pour nous sans mesure? Telle est la très-sainte Vierge. Elle est toute-puissante, en qualité de mère du Sauveur, qui ne sauroit rien refuser à son intercession; elle est toute pleine de bonté envers nous, en qualité de notre mère, infiniment sensible à nos besoins. Pourroit-elle nous voir, cette tendre mère, attaqués par les démons, assiégés d'ennemis visibles et invisibles, exposés à mille périls, marchant sur le bord du précipice; et en danger de tomber dans l'abîme éternel, sans nous prêter la main, si nous avons véritablement recours à elle? et Jésus son aimable Fils, son Fils tout-puissant, ce Fils qu'elle a si tendrement aimé, pourroit-il rebuter la prière qu'elle lui adressera en notre faveur, quand elle lui montrera les mamelles qu'il a sucées?

Non, non, très-sainte mère, nous ne manquerons de rien, si nous ne manquons pas de confiance en vous. Nous trouverions dans votre sein, si nous y portions nos foiblesses, nos peines, nos frayeurs; nous y

trouverions la force, la consolation, l'assurance et les secours dont nous avons besoin. Nous nous jetons donc nous-mêmes dans votre sein maternel, avec l'abandon le plus tendre et le plus absolu, *ô mère de miséricorde, notre vie, notre espérance après Dieu, notre avocate auprès de lui : Salve, regina.* Jetez sur nous des regards favorables, exercez en notre faveur votre bonté maternelle; et après nous avoir honorés de votre protection en cet exil, obtenez-nous de votre cher Fils la grâce de le voir éternellement dans la céleste partie.

X. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.
Du Pharisien et du Publicain.

Les *préludes* de cette Méditation et des six suivantes, comme au VIII. Dimanche ci-dessus, *page* 114.

I. POINT.

Deux hommes allèrent au temple pour prier : l'un étoit pharisien et l'autre publicain. Le pharisien se tenant debout, prioit ainsi en lui-même : *Mon Dieu, je vous remercie de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes*, etc. (Luc. 18, 10).

Observons en combien de manières le pharisien montre son orgueil, et voyons si nous ne sommes pas atteints de la même maladie, afin d'essayer d'en guérir.

1. Il se croit si parfait, que dans sa prière il ne demande quoi que ce soit, comme n'ayant besoin de rien; 2. sous prétexte de reconnois-

sance pour Dieu, il se loue lui-même et i étale ses bonnes œuvres avec pompe; 3. plein de l'idée de sa prétendue perfection, il se préfère au reste des hommes, qu'il méprise dan son cœur, et qu'il regarde comme des pécheurs, particulièrement le publicain dont i porte un jugement très-désavantageux.

Voilà les traits de cette superbe pharisaïque qui rend un homme abominable devant Dieu On a beau faire de bonnes œuvres, et être exempt des vices grossiers qui sont si connus dans le monde, dès qu'on a celui-ci, il gâte et corrompt toutes les vertus; et d'un juste en apparence, il en fait un véritable pécheur dont la misère est d'autant plus déplorable qu'il se croit heureux et comblé de richesses spirituelles. C'est le pitoyable état d'un évêque de l'Apocalypse, qui dit de lui-même: *Je suis riche et je n'ai besoin de rien;* et à qui le Fils de Dieu répond: *Sachez que vous êtes misérable, pauvre, aveugle et dénué de tous biens* (Apoc. 3, 17). O funeste orgueil! o détestable superbe! dans le temps même que je pense n'avoir pour toi que de l'horreur n'es-tu point dans mon cœur, et n'y détruis-tu pas le peu de vertu que j'ai tâché jusqu'ici de pratiquer? Hélas! cette estime secrète de moi-même, et ce mépris des autres qui se glisse imperceptiblement en moi me fait bien craindre que ce mauvais germe n'ait pris racine en moi. Etouffez cette maudite semence ô mon Sauveur, ne me donnez des yeux que pour découvrir mes propres défauts, et pour reconnoître les vertus d'autrui, afin que

n'ayant que de l'estime pour les autres et que du mépris pour moi, je n'aie pas le malheur de ressembler à cet insolent pharisien.

II. POINT.

Le publicain se tient loin du sanctuaire; et n'osant lever les yeux au ciel, il se frappe la poitrine, et dit : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur* (Ibid. 13).

Remarquons les divers actes d'humilité qu'il pratique, et apprenons à les pratiquer à son exemple.

1. Il s'estime indigne non-seulement d'approcher de Dieu, mais du pharisien même; 2. il n'ose lever les yeux au ciel; 3. *il se* frappe la poitrine, pour témoigner *la douleur* qu'il ressent de ses péchés; 4. il en demande pardon à Dieu, dont il implore la miséricorde pour lui seul, comme s'il n'y avoit que lui de pécheur sur la terre; 5. il ne s'offense point du mépris que le pharisien fait de lui, croyant n'être digne que d'être méprisé et confondu.

O humilité! ô vertu incomparable! d'un pécheur, vous êtes capable en un moment d'en faire un saint? O maîtresse de toutes les vertus, c'est vous qui nous apprenez à craindre Dieu, à le respecter, à l'aimer, à nous confier en lui, et qui nous faites rentrer dans ses bonnes grâces. Quand vous êtes dans un cœur, vous en réglez les mouvemens, vous en réformez les désordres, vous en purifiez tous les péchés en y introduisant la charité; mais on ne doit pas se flatter de vous voir, qu'on ne prenne des sentimens d'estime et de res-

pect pour le prochain, et qu'on ne se croie le dernier de tout. Sont-ce là mes dispositions? au moins en ai-je un désir ardent et sincère. O Dieu des vertus! comme il n'est que vous qui puissiez me les donner, je vous les demande avec instance. O mon Seigneur, c'est pour cela que je me jette à vos pieds avec l'humble publicain, en vous disant avec lui, le visage contre terre : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un grand pécheur.* Si vous jetez seulement un regard sur moi, vous me transformerez, comme lui, en un vrai pénitent, en un homme agréable à vos yeux.

III. POINT.

Je vous *assure*, dit le Sauveur, *que le publicain est sorti du temple parfaitement justifié*, et que l'autre est sorti avec sa condamnation (*Ibid.* 14).

Les jugemens de Dieu sont bien différens de ceux des hommes. A voir le pharisien dans le sanctuaire, qui n'avoit nul des vices dont le commun du monde est coupable, qui jeûnoit deux fois la semaine, et offroit à Dieu la dîme de ses biens, qui n'auroit jugé que ce fût un homme juste? A voir au contraire le publicain à la porte du temple, engagé dans un emploi que la cupidité rend si dangereux, qui ne l'auroit pris pour un pécheur? Cependant il est de la foi que celui-ci étoit juste, et que l'autre ne l'étoit pas. C'est que les hommes ne jugent que par les dehors, et que Dieu voit le fond des cœurs. Il voyoit dans le cœur du pharisien un orgueil insuppor-

table, et il en avoit de l'horreur; dans le cœur du publicain, un humble repentir de ses péchés, et il lui en accordoit la rémission.

Veux-tu savoir, ô mon âme, si Dieu te rejette, ou s'il te juge digne de son amour? Examine, non pas tes œuvres extérieures, ce sont des marques équivoques et sujettes à l'erreur, mais tes sentimens intérieurs, tes affections secrettes, tes dispositions sur l'estime et le mépris que tu fais des autres et de toi-même. Si tu t'élèves dans ton esprit, surtout aux dépens de la charité que tu dois à ton prochain, que tu es peu de chose, au jugement de Dieu, dans l'estime duquel l'on n'est grand qu'autant qu'on s'abaisse, selon l'oracle du Fils de Dieu : *Quiconque s'élèvera, sera humilié, et quiconque s'humiliera, sera élevé* (Mat. 13, 12).

Je ne vous demande point, Seigneur, d'élévation en cette vie : peut-être me seroit-elle funeste; elle me mettroit en danger de tomber dans le précipice. J'aime mieux mille fois vivre petit et humilié dans votre maison, que de posséder les rangs illustres, les emplois considérables, l'estime et la considération des grands de la terre. Pénétrez-moi de mon néant; remettez-moi toujours mes iniquités devant les yeux; inspirez-moi un vrai mépris de moi-même; faites que j'aie l'honneur de participer aux abaissemens de votre cher Fils, afin qu'ayant eu part ici-bas à ses humiliations, je reçoive dans le séjour de votre gloire, l'effet de ses promesses.

LUNDI DE LA X. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Du sage qui bâtit sa maison sur la pierre, et de l'insensé qui bâtit la sienne sur le sable.

I. POINT.

Un sage et un insensé ayant bâti chacun leur maison, ces deux maisons se trouvent exposées à la violence des vents, à des pluies continuelles, et à l'inondation des rivières (*Mat.* 7, 24). L'exercice de la vie chrétienne est comparé dans l'écriture à un édifice. Saint-Paul (2 *Cor.* 5, 2) l'appelle *notre maison spirituelle*. En quelque lieu et de quelque manière que nous bâtissions cette maison, elle est sujette aux orages. Heureux le sage qui la bâtit solidement! malheureux l'insensé qui l'établit sur des fondemens foibles et ruineux!

La différence de ces édifices, ô mon âme, ne consiste pas en ce que les uns sont à l'abri des vents et des eaux, et non pas les autres; chacun ici-bas a ses passions à réprimer, ses tentations à combattre, ses afflictions à supporter. Le sage est celui dont l'âme fortement établie sur les principes de la raison et de la foi, n'est nullement ébranlée par les diverses secousses qui lui arrivent; au lieu que l'âme de l'insensé, qui n'est pas fondée sur ces principes, se laisse aisément émouvoir, et ne peut tenir les moindres attaques.

Je tremble, ô mon Dieu, quand j'apprends dans vos saintes écritures, que le *nombre des foux est infini* (Eccl. 2, 15). Hélas! puis-je présumer de n'en pas être, quand je réfléchis

sur ma conduite? Je fais profession de la doctrine de votre Fils, et je me contente de la croire, sans la pratiquer. Ai-je de la raison, d'avoir une créance sainte, et de mener une vie profane? Je suis convaincu qu'il y a un enfer pour ceux qui violent votre loi, et je la transgresse aussi librement, que si l'enfer étoit une fable. J'adore un Dieu humble et crucifié, et je suis un superbe et un immortifié! Ah! mon Jésus, délivrez-moi d'une si dangereuse folie; et puisque j'ai l'honneur de vous appartenir, faites-moi la grâce d'aimer et de pratiquer vos saintes maximes.

II. POINT.

La maison de l'insensé tombe *par terre*, pour n'être fondée que sur le sable mouvant (*Ibid.*). Qu'est-ce que ce sable? C'est une foi vaine, spéculative, qui demeure oisive dans l'esprit, sans aller jusqu'à la pratique des bonnes œuvres; c'est une foible vertu; c'est une résolution légère de faire le bien, une dévotion d'humeur et de tempérament, un mélange de bonnes volontés avec des affections terrestres, une attache à son jugement, à sa propre volonté, une confiance présomptueuse en ses talens naturels, qui ne sont nullement capables, sans la grâces de J.C., de soutenir l'édifice de notre perfection. Il en est d'un homme, qui s'appuie sur ces fragiles fondemens, comme de la statue de Nabuchodonosor, qui fut renversée par une petite pierre, parce qu'elle avoit des pieds d'argile.

Regarde bien, ô mon âme, sur quel fonds

tu veux t'établir. Tu ne prétends rien moins que d'élever une maison où le Dieu des vertus veuille habiter; c'est une entreprise digne d'une âme chrétienne et religieuse, qui doit être effectivement le temple du Seigneur. Prends bien garde au fondement sur lequel tu veux bâtir; ne t'appuies ni sur tes propres lumières, ni sur tes qualités naturelles, ni sur une ferveur passagère, ni sur une foi foible et chancelante; ton ouvrage seroit bientôt détruit : tu te laisseras vaincre à la première tentation, tu perdras tout à la fois la grâce de Dieu, les dons du S. Esprit, et toutes les vertus qui accompagnent la charité. Vous l'avez prédit, ô mon Sauveur, que la ruine de la maison sera grande, quand elle est ainsi fondée sur le sable. L'expérience ne nous fait que trop voir la vérité de cet oracle. Que de *chrétiens, peu* établis sur les maximes de votre *saint Evangile*, ont perdu le peu de foi qui restoit dans leur cœur? Combien de religieux ont renoncé à leur sainte vocation? Avec quel fracas sont tombées ces maisons mal soutenues? Quel scandale leur chute a causé dans le monde? Seigneur, qui me donnez de la crainte de ces funestes disgrâces, *établissez*-moi si fortement en vous, et en votre Fils J. C., que je demeure inébranlable au milieu des orages, que le monde et l'enfer suscitent incessamment pour m'abattre.

III. POINT.

La maison de l'homme sage subsiste toujours parce qu'elle est fondée sur le roc (*Ibid.*), c'est-à-dire, sur une foi vive et animée de la

charité, qui est le lien de toutes les vertus, et le soutien de toute la perfection. Que fait un homme, pour avoir le bonheur d'être ainsi fondé? Il creuse sans cesse, par la considération de ses défauts, jusqu'à ce qu'il arrive à la véritable connoissance de son néant, sur lequel il demeure immobile; et par une mortification continuelle, il vide son cœur de tout ce qu'il y a de sable mouvant, d'inconstance et de légèreté dans ses saintes résolutions; et Dieu prend plaisir alors de le remplir de son amour.

Est-ce toute ton occupation, ô mon âme, d'avancer toujours dans la connoissance et dans le mépris de toi-même? C'est *par là* qu'il faut commencer ton édifice *spirituel*. A mesure que les fondemens en seront plus profonds, il en sera plus solide; et moins tu conserveras d'estime et d'amour pour toi-même, plus tu croîtras dans la contemplation des grandeurs de Dieu, et dans l'amour de ses divines perfections. En cet état, te défiant de tes propres forces, et n'ayant d'appui qu'en J. C., qui est la pierre fondamentale de toute la sainteté, tu diras hardiment avec l'apôtre *Qui pourra nous séparer de l'amour de* Jésus-Christ? *sera-ce l'affliction, le chagrin, l'épée des persécuteurs? Non, je suis sûr que rien ne sera capable de nous faire perdre l'amour de Dieu, qui est fondé en J.* C. (Rom. 8, 35. Ibid. 39).

O mon Jésus, établissez l'édifice de ma perfection sur vous-même, et sur l'imitation de vos vertus, afin que ni les vents de ten-

tations, ni le débordement de mes passions, ni les disgrâces qu'il vous plaira de faire tomber sur moi, ni toute la malignité du monde, ni tous les efforts de l'enfer, ne puissent jamais en ébranler la fermeté.

MARDI DE LA X. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la parabole des semences.

I. POINT.

LE Sauveur explique lui-même cette parabole: *Le grain est la parabole de Dieu* (Luc. 8, 5. Ibid. 11), soit l'extérieur, qui est l'instruction, soit l'intérieure qui est l'inspiration. Celui qui sème le grain est Dieu qui administre la parole extérieure par les prédicateurs, et l'intérieur par lui-même. La terre, où le grain est semé, c'est l'âme chrétienne et religieuse, que ce grain céleste rend féconde en toutes sortes de vertus, lorsqu'il n'y trouve nul obstacle à la fécondité.

Oui, mon âme, c'est toi-même qui est cette terre heureuse, sur laquelle notre Seigneur répand sans cesse la divine semence de sa parole, qu'il cultive de sa main, qu'il arrose continuellement de son sang précieux. Le fruit qu'il en attend, c'est ta sanctification, c'est ton bonheur en cette vie et en l'autre: toute la culture et toutes les bénédictions viennent de lui, toute la récolte est pour toi. Que tu serois ingrate en vers un Dieu si bon, si tu rendois ses soins inutiles! et que tu serois insensible à tes propres intérêts, si tu étouffois une semence si fertile en tous biens!

O adorable Trinité, je vous rends grâces de l'application amoureuse avec laquelle vous cultivez une si mauvaise terre. Ne vous rebutez pas de mon ingratitude ; mais au contraire daignez disposer si favorablement mon cœur, qu'il réponde désormais plus fidellement à vos bontés. O Père céleste, remplissez toujours ma mémoire de saintes pensées. O Verbe éternel, ne cessez d'éclairer mon entendement de vos lumières. O Très-Saint Esprit, qui soufflez où vous voulez (*Joan.* 13, 8), et qui ne refusez jamais vos grâces dans le besoin, touchez fortement ma volonté: faites-y naître de saintes affections, embrasez-la de votre amour ; et par cet amour, *rendez-la capable de produire en abondance des fruits* de grâce et de sainteté.

II. POINT.

LA semence que jette le laboureur, est très-bonne ; il s'en perd néanmoins plus de la moitié par la mauvaise disposion des terres qui la reçoivent; une partie du grain tombe dans le chemin où il ne germe point, parce que les passions le foulent aux pieds, et qu'il est mangé par les oiseaux du ciel ; sur des pierres, où la sécheresse le fait mourir dès qu'il est levé ; parmi les épines qui l'étouffent aussitôt qu'il vient à paroître (*Luc.* 8, 5, 6, 7).

Voilà les causes de la stérilité de la divine semence en moi. Mon esprit, comme un grand chemin, est ouvert à toutes sortes de pensées toujours frivoles, et souvent criminelles. Le démon y entretient une perpétuelle dissipation, ennemie de tous les senti-

mens de Dieu. Mon cœur est sec et indévot; voilà les pierres où le bon grain, ne trouvant ni le suc ni l'onction de la piété, ne peut prendre racine. Mon âme est remplie de soins superflus, et de piquantes inquiétudes, que lui donnent les choses d'ici-bas auxquelles elle est trop atachée : voilà les épines qui étouffent le bon grain.

O mon Dieu, que j'ai fait un mauvais usage de la céleste semence que vous avez jetée si souvent en mon cœur! Que me servira-t-elle, sinon d'un sujet de condamnation, si je ne la fais mieux profiter à l'avenir? C'est la grâce que je vous demande, ô Père des miséricordes; cette grâce qui recueille mon esprit, qui amollisse mon cœur, qui me dégage des soins de la terre, et qui me délivre efficacement de tout ce qui peut en moi mettre obtacle à la fécondité de votre divine parole.

III. POINT.

Enfin la quatrième partie de la semence étant tombée dans une bonne terre, porta du fruit en abondance (*Ibid.* 8, 15); et c'est la figure de celui qui, avec un cœur très-bien disposé, écoute la parole de Dieu, la retient, et fait tellement fructifier ce grain, qu'il rend quelquefois cent pour un; quelquefois soixante, et quelquefois trente (*Matt.* 15, 23).

Nous voyons par ces paroles du Fils de Dieu, que comme il y a trois personnes qui, par leur mauvaise disposition, rendent les semences du ciel infructueuses, il y en a trois

aussi qui, par une disposition contraire, les font profiter. Les premiers, qui commencent à travailler à leur perfection, en font une récolte assez louable; les seconds, qui avancent dans les voies de Dieu, en font une plus grande; mais les troisièmes, qui sont les parfaits, la font très-abondante, et sont remplis de toutes les faveurs du ciel, en récompense de leur fidélité.

O mon âme, es-tu de ces heureuses terres? Quel fruit as-tu tiré de tant de pensées salutaires, de tant de saintes inspirations, de tant de mouvemens intérieurs, qui t'ont porté au bien, à la fuite du monde, à la mortification des sens, à l'amour de l'oraison, et même à la plus haute sainteté? Il *n'a pas tenu* au maître du champ, ni à la semence que tu ne fusses du bienheureux nombre des fervens, qui font profiter la semence au centuple. Si tu avois eu le courage et la fidélité qu'il attendoit de ta reconnoissance, tu serois parvenue à une haute sainteté.

Vous en avez, ô mon Dieu, de ces âmes courageuses et fidèles, qui peuvent dire avec l'apôtre S. Paul, que votre *grâce n'a pas été vide* en elles. O que j'en ai de joie! ô que je les estime heureuses! Je vous bénis mille et mille fois, Seigneur, de l'infinie libéralité avec laquelle vous les comblez de vos dons. Faites qu'il y en ait beaucoup de cette nature, afin que le grand nombre de ceux qui vous servent et qui vous honorent, répare les outrages que vous font tant d'autres ingrats, et insensibles à vos bontés.

MERCREDI DE LA X. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la parabole de l'Ivroie.

I. POINT.

Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avoit semé de bon grain dans son champ : mais pendant que tout le monde dormoit, son ennemi vint, qui sema de l'ivroie parmi le blé (Matt. 13, 24).

Selon l'explication que le Fils de Dieu nous a donnée de cette parabole, c'est lui-même qui sème le bon grain; sont les justes, qu'il a engendrés sur la croix, sur lesquels il fait tomber la pluie de son sang précieux, et qu'il a destinés à la possession de son royaume céleste. L'ennemi qui sème l'ivroie est le démon, qui fait un mélange contagieux des méchans et des gens de bien, pour corrompre la vertu de ceux-ci par la malice de ceux-là. Cette ivroie est aussi la figure des suggestions malignes, qu'il inspire aux personnes de pitié, afin de les pervertir; et pour jetter cette mauvaise semence dans leurs cœurs, il prend le tepms qu'on est tombé, par la paresse, dans un profond assoupissement.

Faisons un peu de réflexion sur nous, ô mon âme, et voyons lequel des deux nous voulons être, ou froment, ou ivroie; c'est-à-dire, quel parti nous aimons mieux embrasser, ou celui de J.C. qui est le véritable époux

de nos âmes, qui ne demande qu'à les sauver, et qu'à les transporter avec lui dans le grenier du Père céleste : ou celui du démon qui en est le capital ennemi; qui ne cherche qu'à les perdre et qu'à les entraîner dans les enfers, pour les y rendre éternellement malheureuses avec lui?

O mon doux Jésus, peut-on balancer sur un choix si facile à faire? Ah! je veux être uniquement à vous, et ne suivre en toutes choses que vos saintes inspirations; ne permettez pas que j'écoute ce que le démon me suggère contre les intérêts de votre gloire et de mon salut; ne vous endormez pas, aimable Seigneur; faites que votre Providence veille sans cesse sur moi, de peur que ce funeste ennemi de votre honneur et de mon bien, ne gâte celui que vous avez commencé d'opérer en moi; mais faites aussi que je veille moi-même avec une attention continuelle sur mon intérieur, afin que je ne sois jamais surpris et que je sois toujours en état de me défendre.

II. POINT.

Les serviteurs du Père de famille lui vinrent dire : *Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? D'où vient donc qu'il est plein d'ivroie?* Il leur répondit : *C'est un effet de la malice de mon ennemi* (Ibid. 27, 28).

Les hommes apostoliques, représentés par les zélés serviteurs du Père de famille, voyant le grand nombre des méchans, et les maux presqu'infini, que l'horreur et le vice causent

dans le monde, en ont le cœur pénétré d'une si vive douleur, que, tout affligés, ils disent à Dieu : D'où vient, Seigneur, que n'ayant semé sur la terre que de bon grain, vous avez permis qu'il s'y mêlât tant d'ivroie? Pourquoi voit-on parmi les justes tant de pécheurs? Comment laissez-vous venir dans votre Eglise, qui est *un jardin fermé* (Cant. 4, 12), tant d'épines parmi les lis? Comment souffrez-vous jusque dans les cloîtres, et dans les communautés les plus régulières, parmi une infinité de saints, un si grand nombre de lâches, indignes de leur état et de leur profession?

Adorons la Providence, ô mon âme, qui souffre ce monstrueux mélange, et qui ne le souffriroit pas si Dieu n'en savoit tirer sa gloire et celle des élus; et sans vouloir, par une *curiosité* criminelle, sonder ses desseins impénétrables, disons-lui avec humilité, comme le prophète : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont équitables* (Ps. 118, 137). Mais apprenons en même-temps à craindre les surprises du tentateur, et la malice de ceux dont il se sert comme d'instrumens, pour nous porter au mal. Défions-nous aussi de nous-mêmes et de notre amour-propre; c'est un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il est toujours au milieu de nous, épiant toutes les occasions de semer l'ivroie dans notre cœur, et d'y souffler l'amour de Dieu.

O mon Jésus! c'est là le plus redoutable

ennemi de mon âme ; c'est lui qui a gâté tant de fois la divine semence que vous y avez jetée, et qui a empêché l'effet des bons désirs et des ferventes résolutions que j'avois conçues de vous servir. Inspirez-moi, Seigneur, une sainte haine de moi-même, un courage mâle et constant, pour m'opposer sans relâche aux inclinations de la nature ; un soin continuel pour en réprimer les mouvemens et pour ne suivre que ceux de votre grâce, afin que l'homme ennemi ne vienne pas à détruire et à rendre inutiles en moi les desseins de vos bontés.

III. POINT.

Les serviteurs dirent à leur maître : *Voulez-vous que nous allions arracher l'ivroie ? Non*, répondit-il, *de peur qu'en voulant arracher l'ivroie, vous n'arrachiez aussi le grain ; laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson* (Marc. 15, 28, 32).

Considérons dans la demande des serviteurs, le zèle indiscret et précipité que nous devons éviter ; et dans la réponse du Père de famille, l'infinie bonté de Dieu pour les hommes. Il s'est montré si sévère à l'égard des anges, qu'aussitôt que lucifer eut semé l'ivroie et la division dans le ciel, il l'en arracha, avec tous les complices de sa désobéissance, en les condamnant au feu éternel ; et néanmoins il traite les hommes avec tant de charité, qu'il supporte leur ingratitude, et leur donne tout le temps qu'il faut pour en faire une vraie pénitence. Son inten-

tion est de changer l'ivroie en froment, et de sauver le pécheur en détruisant le péché.

Quelle patience et quelle miséricorde, ô mon âme! l'as-tu jamais bien conçue, l'ineffable bonté du Sauveur? Il ne tenoit qu'à lui de te perdre, dans le temps que tu l'offensois par tes péchés? les démons pressoient qu'on leur permît de t'arracher du champ de l'Eglise, et de te jeter au feu. Il a suspendu sa colère, il a arrêté leur violence, et t'a donné le loisir de devenir, par une salutaire pénitence, digne d'être éternellement associée au froment des élus.

O admirable Père, je vous rends et vous rendrai à jamais mes actions de grâces, de m'avoir si miséricordieusement distingué de tant d'autres, à qui vous n'avez pas fait la même faveur. J'ai mérité cent fois d'être abandonné à ces impitoyables moissonneurs, qui vouloient couper le fil de ma vie, et me précipiter dans les feux éternels? vous m'avez toujours défendu; vous avez été mon asyle et mon protecteur; d'ivroie que j'ai été, par mon iniquité, vous ferez de moi, comme j'espère, un grain qui aura le bonheur un jour d'être mis dans le ciel, et d'y être conservé éternellement.

JEUDI DE LA X. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la parabole du grain de Moutarde.

I. POINT.

Cette parabole nous donne une idée de la grandeur de J. C. dans ses abaissemens (*Mat.* 13, 31). Le grain de moutarde est petit, et il a de grandes vertus. Ainsi notre Seigneur dans son incarnation a voulu paroître abject et méprisable; de sorte que parlant de lui-même selon son humilité: *Je suis*, dit-il, *un ver, et non pas un homme; l'opprobre des hommes, et le rebut du peuple* (Psal. 21, 7). Mais dans son intérieur il a toujours été grand par les qualités merveilleuses de son âme, et par les perfections infinies de sa divinité; c'est en lui que sont renfermés tous les trésors de la sagesse, de la bonté et de la charité de Dieu; c'est par cette charité qu'il échauffe les plus tiédes, qu'il leur fait trouver du goût aux exercices de dévotion, et qu'il les embrase de son amour, tous effets qui ont du rapport avec ceux du grain de moutarde, et que le Sauveur fit sentir excellemment, lorsqu'il fut comme brisé et comme réduit en poudre par les tourmens de sa passion.

Voilà la figure, ô mon âme, de ton divin époux: mais ce petit grain l'est aussi des âmes qui ont l'honneur d'être ses épouses. Il faut qu'elles soient petites aux yeux du monde,

et que devant Dieu elles soient grandes en vertu, et capables des plus grandes choses, à cause de leur ferveur, qui éclate particulièrement lorsqu'elles sont foulées aux pieds, et maltraitées par les hommes, comme l'a été leur roi. C'est dans cette pensée que l'Église dit d'elle-même, qu'à l'extérieur *elle est noire comme les pavillons de Cédar, mais qu'au dedans elle est belle comme les tentes de Salomon* (Cant. 5, 2).

C'est là le caractère de la religion que vous êtes venu établir dans le monde, ô mon Sauveur. Elle n'a rien au dehors que de bas et de simple : mais quand on en approfondit les vérités par la méditation, on en éprouve les vertus secrettes, on sent le feu de votre amour s'allumer, et l'on connoît par expérience ce que votre apôtre a dit, que Jésus *crucifié est un scandale pour les Juifs, et une folie pour les gentils* : mais qu'à l'égard des fidèles, il est *la puissance et la sagesse divine* (2. Cor. 1, 13 et seq.).

Ah! la sage et la grande petitesse! je sens plus de passion pour elle que pour toutes les grandeurs de la terre; je veux la chercher et l'embrasser tout le reste de ma vie. Rendez-moi, Seigneur, semblable à ce grain auquel vous avez bien voulu vous comparer, afin que, froissé comme lui par les mépris et par les souffrances, je participe ici-bas à vos vertus, pour avoir part à votre gloire dans l'heureux séjour où vous régnez.

II. POINT.

Le grain de moutarde est mis dans la terre; il y meurt, il y prend racine; et *lorsqu'il y est cru, c'est la plus grande de toutes les plantes.* Il en est de même du Fils unique de Dieu. Après s'être anéanti en se faisant homme pour nous, il a vécu plus de trente ans sur la terre, il est mort, il a été enseveli dans un jardin, et est descendu jusque dans les lymbes; de là il est ressuscité glorieux, et son Père l'a tellement élevé au dessus des plus nobles créatures, que du dernier des hommes qu'il avoit paru, il l'a fait chef des hommes et des anges, en sorte que *tout fléchit le genou devant lui, et que le nom de* Jésus, *comme le plus grand de* tous les *noms* (Philip. 2, 10), est adoré dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

Reconnois-tu, ô mon âme, dans cette exaltation du Sauveur anéanti pour ton amour, l'accomplissement de cette ancienne prophétie, qui porte *qu'un jour le germe du Seigneur sera dans la gloire, et que le fruit qui en naîtra, sera grand et élevé* (Isaï. 4, 2). Ce germe sacré, obscur et caché si long-temps dans les humiliations, est enfin tout brillant de gloire dans la cour céleste; tout stérile qu'il paroissoit, il est devenu fécond en enfans spirituels, qui sont semblables à leur Père en vertu et en sainteté.

O mon Rédempteur! je me réjouis de vous voir aussi glorieux dans le ciel, que vous avez semblé méprisable sur la terre; que j'aper-

çois avec plaisir cette multitude infinie de fidèles, que vous engendrez en mourant sur le calvaire! Heureuse mort, sans laquelle, comme vous le disiez vous-même, vous seriez *demeuré seul* (Joan. 12, 24), et par laquelle vous avez porté du fruit avec une telle abondance, que le ciel et la terre en sont remplis! Je vous conjure, Seigneur, par le mystère adorable de votre croix, de m'attirer si puissamment à l'amour de vos abaissemens, que je devienne semblable à vous.

III. POINT.

La tige qui naît du grain de moutarde, pousse *des branches sur lesquelles les oiseaux du ciel viennent se reposer* (Mat. 13, 32). J. C. est le vrai arbre de vie dont les branches ne sont autre chose que la doctrine évangélique qu'il a prêchée, la loi de *la perfection* qu'il a publiée, les conseils *nouveaux* qu'il a donnés, les sacremens qu'il a institués, les exemples des plus héroïques vertus qu'il nous a laissés, les miracles qu'il a faits, et tous les mystères de sa vie jusqu'à sa glorieuse ascension et son triomphe dans le ciel.

C'est sur ces branches que viennent se reposer, non pas les aigles qui sont les figures des superbes, mais les petits oiseaux du ciel, qui représentent les humbles, qui s'élèvent par la contemplation à la claire connoissance des mystères du Sauveur, et, par lui, jusqu'à la parfaite union avec Dieu. Ce sont ces âmes saintes que nous devons imiter et avec les-

quelles il faut que nous fassions notre demeure sur ce grand arbre, pour en goûter les fruits, et nous y défendre des ardeurs du soleil brûlant. C'est ainsi qu'en usoit la sainte épouse, comme elle nous l'apprend elle-même, lorsqu'elle dit, *qu'elle s'est assise à l'ombre de celui qui étoit l'objet de ses désirs, et qu'elle en a trouvé les fruits extrêmement doux* (Cant. 25, 3).

Qui me donnera des aîles, comme sont celles de cette chaste et fervente colombe, pour voler jusque sur cet arbre, dont les branches me serviront d'asyle, et dont les fruits seront ma nourriture? O arbre *divin*, quelque haut que vous soyez, *j'espère de* m'élever jusqu'à vous par les aîles de la contemplation, quand il vous plaira de me les donner, et quand l'Esprit-Saint daignera me seconder par son souffle. Soutenez mes foibles efforts, divin Esprit, élevez-moi au dessus de moi-même, et portez-moi jusque sur cet arbre de vie, afin que j'y repose à la fraîcheur de son ombre, et que, croissant toujours de vertu en vertu, j'arrive enfin à l'heureux séjour où les Saints jouissent du repos éternel.

VENDREDI DE LA X. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De la parabole du marchand qui cherche des perles.

I. POINT.

Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche des perles fines (Mat. 1, 45)....

Considérons en premier lieu, que l'occupation de ce marchand est celle de tous les hommes; il n'en est aucun d'eux qui ne cherche ce qui lui paroît bon et précieux : mais il y en a peu qui s'attachent à ce qui l'est véritablement; les uns sont passionnés pour les biens temporels, qui sont souvent des obstacles à la vraie félicité; d'autres s'appliquent aux sciences humaines, qui les enflent, comme dit l'apôtre, au lieu de les sanctifier; quelques autres mettent tous leurs soins à acquérir de certaines vertus morales et naturelles, qui les font passer pour des gens sages et de probité, mais qui ne peuvent pas aller jusqu'à les rendre saints. Il n'y a que les vrais chrétiens qui aiment la vérité, et qui recherchent les vertus surnaturelles, qui seules méritent d'être appelées bonnes et précieuses, puisqu'il n'y a qu'elles capables de nous rendre bons et agréables au Seigneur.

Travaillons-nous, ô mon âme, à nous faire un trésor de ces véritables perles? Notre esprit est-il occupé continuellement des célestes vérités que le Sauveur nous a décou-

vertes? Avons-nous le cœur embrasé d'amour pour J.C.? faisons-nous notre étude de ses vertus? employons-nous tous nos efforts pour profiter dans la charité, l'obéissance, l'humilité, pour devenir des hommes d'oraison, des personnes mortifiées, ferventes, dégagées des choses de la terre et désireuses uniquement des biens du ciel? Hélas! quel est l'emploi de notre vie, depuis que nous sommes au monde? Nous avons passé l'enfance dans la bagatelle, la jeunesse dans le plaisir; et à quoi passons-nous aujourd'hui un âge plus mûr? à des études vaines, à *amasser* des biens frivoles, à courir après *une fausse* gloire, contrefaire les vraies vertus, sans en avoir aucune. Si la mort nous suprenoit en cet état, notre mécompte seroit terrible; car au lieu d'être chargés de mérites, nous nous trouverions pauvres et dénués de tous biens.

C'en est fait, je ne veux plus chercher que vous, ô mon divin maître! c'est en vous que je trouverai les vraies richesses; vous êtes vous-même cette perle inestimable, qui, comme une goutte de rosée, tombâtes du ciel dans le sein virginal de votre très-pure mère, pour être l'ornement de notre nature, le prix de notre rédemption, et notre véritable trésor; donnez-nous du mépris pour toutes les choses de la terre, afin que nous n'estimions et que nous n'aimions jamais que vous.

II. POINT.

Considérons ensuite de quelle manière

le Fils de Dieu veut qu'on s'occupe à chercher les perles évangéliques, et comment on les peut trouver. On les cherche par la méditation, dans laquelle on s'efforce de pénétrer les vérités de la foi, et de concevoir une haute estime des vertus chrétiennes, par des désirs ardens, et par une fervente oraison, qui les obtiendra infailliblement, selon la promesse de J.C., puisqu'il a dit : *Demandez, et vous recevrez : cherchez, et vous trouverez : heurtez à la porte, et on vous l'ouvrira* (Luc. 1, 9).

Veux-tu les trouver efficacement, ô mon âme, ces perles évangéliques? Il suffit de les désirer, et de les demander au Seigneur; il ne faut que les chercher avec une bonne et sincère volonté, dans les exercices de piété, dans la lecture des bons livres, dans la fréquentation des sacremens, sur-tout de celui de l'eucharistie, où la plus précieuse de toutes les perles est renfermée comme dans sa nacre.

Mon Dieu, qu'il est aisé de s'enrichir dans votre service! Vous avez plus de passion de nous communiquer vos dons célestes, que nous n'en avons de les recevoir. C'est assez, pour en avoir le cœur rempli, que d'ouvrir seulement la bouche pour nous dire ce que nous les souhaitons : *Os meum aperui et attraxi spiritum* (Ps. 118, 131). Il ne tient qu'à nous, ô mon Sauveur, d'acheter de vous presque pour rien les vraies perles, qui sont les grâces et les vertus; vous êtes tout près de nous les prodiguer. Malheur à nous, si

pouvant devenir riches à si peu de frais, nous négligeons un si rare avantage. Donnez-moi, Seigneur, au moins autant de diligence et d'empressement pour chercher les trésors de l'éternité, que les hommes de trafic en ont pour acquérir les richesses périssables.

III. POINT.

Le marchand ayant trouvé une perle de grand prix, va vendre tout ce qu'il avoit, et l'achète (Mat. 13, 46).

Considérons que cette perle unique et de grand prix, n'est autre chose que la perfection évangélique, qui renferme en *soi toutes* les vertus, et sur-tout la charité, *que saint* Paul appelle *le lien de la perfection* (Coloss. 3, 14). On ne l'a pas plutôt découverte par la connoissance, qu'on est épris de son amour, charmé de sa beauté, et déterminé à l'acheter, quoi qu'il en coûte, selon le témoignage de la sainte épouse, laquelle dit, que *si un homme avoit donné tout son bien pour la charité, il croiroit encore n'avoir rien donné* (Cant. 8, 7). C'est la disposition où sont les âmes éclairées des lumières du Saint-Esprit. Tout ce que la terre a de plus précieux, leur paroît de la boue en comparaison de cette perle évangélique. C'est pour l'acheter, que les religieux renoncent à toutes choses, s'estimant trop riches dans leur dépouillement universel, s'il peuvent une fois la posséder.

O divine perfection! ô charité infiniment précieuse! ô perle inestimable! qu'on est heu-

reux, qu'on est riche, qu'on est content quand on vous trouve! Que n'êtes-vous connue de tout le monde? Il n'y auroit personne qui ne vous désirât, qui n'eût de l'amour pour vous, et qui ne sacrifiât toute la terre à votre conquête. Quel bonheur pour moi d'en avoir eu la connoissance et d'en avoir su la valeur.

O Dieu éternel! O Dieu de miséricorde! qui avez dit : *Ceux qui ne me cherchent point, m'ont trouvé* (Isaï. 65, 1), parce qu'en les prévenant de vos grâces, vous vous êtes présenté volontairement à eux, vous avez fait briller à leurs yeux cette précieuse perle, dont l'éclat est caché à tant d'autres; découvrez si bien les avantages de la vie religieuse à ceux qui y sont propres, qu'ils n'aient nulle peine à l'embrasser; mais faites-les encore beaucoup mieux sentir à ceux qui sont déjà engagés dans ce saint état, afin qu'ils s'estiment heureux de l'avoir choisi; qu'ils en aient pour vous, qui les y avez appelés, une éternelle reconnoissance; et que pénétrés de la vive idée de leur bonheur, ils n'épargnent rien pour parvenir à la perfection de votre amour, qui est le but de leur sainte vocation.

SAMEDI DE LA X. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'Enfant prodigue.

I. POINT.

Un père de famille *avoit deux enfans, dont le plus jeune ayant demandé son partage, sortit de la maison paternelle, s'en alla dans un pays éloigné, et y dissipa tout son bien en folles dépenses et en débauches. Cependant une famine étant survenue, ce prodigue se trouva dans une telle nécessité, qu'il fut réduit à garder les pourceaux, et à manger du gland avec eux* (Luc. 25, 11 et seq).

Le malheur de ce jeune homme vint de l'impatience qu'il eut de sortir de la maison de son père, et de jouir de ses biens, pour vivre en liberté, et prendre sans frein tous ses plaisirs. C'est par où commencent tous les pécheurs. Cette passion de se mettre en liberté, de n'avoir plus d'autre conduite que celle de leurs sens et de leur propre volonté, les porte à s'éloigner de Dieu, à secouer la dépendance qu'ils ont de lui, et à se plonger en toutes sortes de voluptés. De quel excès n'est-on pas capable, quand on s'est retiré de Dieu, et qu'on ne vit pas sous sa protection? mais aussi en quel abîme de misères ne tombe-t-on pas? on se voit réduit dans une disette extrême de tout aliment spirituel; on devient l'esclave du démon; on ne se repaît que d'ordures et de saletés.

Peut-on concevoir un état plus déplorable d'un enfant de Dieu, qui, pouvant vivre avec honneur et dans l'abondance auprès de son père, va trouver, en s'éloignant de lui, la perte de tous les biens spirituels, la pauvreté, la honte et l'infamie; car ce sont-là les suites funestes du libertinage; il traîne après lui de quoi punir ses désordes. On ne peut être criminel sans être malheureux. Mettons-nous en la place de ce jeune prodigue, dont nous n'avons que trop imité l'aveuglement, et disons avec les plus vifs ressentimens de notre cœur :

O Père céleste, voici un enfant prodigue, qui, après avoir reçu de votre libéralité des dons infinis, s'est échappé de votre maison, et s'est arraché de vos bras, pour vivre selon son caprice, et au gré de ses pasions; il s'est malheureusement éloigné de votre présence, et a dissipé tous les biens que vous lui aviez donnés, ne les employant qu'à satisfaire une brutale cupidité. O mon Dieu, comment avez-vous eu la patience de me supporter? Ah! vous n'avez pas borné là vos bontés. Non content de me souffrir dans le temps d'une jeunesse déréglée, vous en avez arrêté les emportemens, et vous m'avez insensiblement rappelé à vous, lorsque je m'en éloignois le plus. Je chanterai à jamais des cantiques de louanges en l'honneur de vos miséricordes.

II. POINT.

Le jeune homme rentrant en lui-même, commença à dire : *Combien y a-t-il de ser-*

viteurs dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, pendant que je meurs de faim? Il faut que j'aille à mon père, et que je lui dise: *Mon père, j'ai péché contre vous et contre le ciel, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, etc.* (Ibid. 17, et seq).

Considérons quelles sont les démarches d'un pécheur qui a dessein de se convertir. La première, est de revenir à soi, et d'ouvrir les yeux sur sa propre misère; la seconde, est de la comparer avec l'heureux état des vrais serviteurs de Dieu; la troisième, est de concevoir un ardent désir de retourner au Père céleste et de se jeter dans le sein de ses miséricordes. Voilà les mouvemens que Dieu produit dans une âme qu'il veut ramener à ses devoirs; et le moyen dont il se sert ordinairement pour les produire, c'est de lui envoyer des châtimens, qui obligent à en reconnoître les causes, et à recourir à celui qui peut l'en délivrer.

N'est-ce pas ainsi que ce Père charitable en a usé envers moi? Lorsque j'oubliois les obligations de mon état, que je me retirois de sa conduite, que je me livrois à mes passions, il m'a fait sentir la dureté des mauvais maîtres auxquels je m'étois soumis, et m'a contraint de respirer après les douceurs de son service. Si j'avois toujours été heureux, j'aurois toujours été méchant; c'étoit une fausse prospérité qui m'auroit aveuglé. C'est une favorable adversité qui m'a ouvert les

yeux, et qui me les a fait lever vers l'auteur de mon salut.

C'est un pur effet de votre miséricorde, ô Dieu infiniment bon, d'avoir répandu de l'amertume sur mes plasirs, afin de m'en dégoûter, et de m'avoir fait trouver dans mes péchés mêmes de quoi les détester. Votre providence paternelle, qui ne m'a jamais abandonné dans mes égaremens, a su tirer le bien du mal; et en affligeant le pécheur, elle en a fait un pénitent. Cette incompréhensible bonté, dont je suis si fort indigne, me confond autant que mon péché. Oui, je le confesse avec toute la confusion de mon cœur, *je ne suis pas digne d'être appelé votre fils:* c'est un nom trop illustre et trop tendre pour un misérable, qui s'est dégradé jusqu'à devenir l'esclave du démon. *J'ai péché contre le ciel*, en *abusant de* sa lumière pour vous offenser; *j'ai péché contre vous-même*, en vous quittant, préférant ma propre volonté à votre adorable conduite. Je ne vous demande plus les faveurs que vous faites à vos enfans: la seule grâce que je vous demande, est que vous daigniez me recevoir dans votre maison, et m'y regârder comme le dernier de vos serviteurs.

III. POINT.

Le père ayant aperçu de loin son fils, en fut ému de compassion; il courut à lui aussitôt, se jeta à son cou et le baisa (Ibid. 10, et seq). A peine lui donna-t-il le temps de demander pardon, il l'interrompit;

et s'adressant à ses serviteurs, il leur ordonna de *lui apporter sa première robe, de lui mettre l'anneau au doigt, et de préparer un festin pour le régaler en signe de joie.*

Il faut admirer ici la charité de notre Père céleste, vivement représentée dans cette figure. Cet aimable Père jette les yeux sur le pécheur, dans le même temps qu'il est encore éloigné, et qu'il n'a pas achevé l'œuvre de sa conversion; il court au devant de lui, afin de l'aider par ses inspirations, à l'accroissement de sa pénitence, et afin de l'y animer par ses bontés; il le joint, il l'embrasse, il lui donne le baiser de paix, il le rétablit *parfaitement* dans son amitié; pour lui donner *des marques* de ce rétablissement sincère, il lui donne sa grâce, il lui rend les dons du S. Esprit, et les habitudes surnaturelles; il lui met au doigt un anneau, symbole de l'union qu'il renouvelle avec lui; et, afin que rien ne manque à la solennité, il lui fait un grand festin, qui n'est autre chose que le banquet de l'eucharistie.

O! si les pécheurs concevoient la bonté infinie de notre Dieu; s'ils savoient l'inclination qu'il a de les recevoir entre ses bras, y en a-t-il un seul qui ne revînt à lui, et qui ne se jetât avec confiance dans les entrailles de sa miséricorde? Il est juste qu'ils avouent leur indignité, qu'ils la confessent hautement en sa présence; mais à peine auront-ils ouvert la bouche pour implorer sa clémence, qu'il leur ouvrira son cœur pour y puiser les trésors de la grâce.

O Père miséricordieux, il paroît bien que vous êtes père, et le meilleur de tous les pères; vous n'avez égard ni à la multitude, ni à la grièveté de nos offenses; il suffit que nous soyons vos enfans. Quelqu'ingrats, quelque rebelles que nous ayons été, dès que nous confessons notre ingratitude et nos rebellions, vous les oubliez incontinent pour ne vous plus souvenir que de vos bontés paternelles; vous n'épargez ni douceur, ni caresses et vous témoignez tant de joie de notre retour, que les justes mêmes, comme l'aîné de l'enfant prodigue, pourroient en avoir quelque jalousie, si vous ne leur disiez comme à lui: *Vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous* (Ibid. 31). O aimable Père! peut-on souhaiter une plus grande faveur? Quelle robe, quel festin, quel anneau doit-on préférer au bonheur d'être avec vous, et de n'en être jamais séparé, ni pendant la vie, ni à la mort, ni dans le temps, ni dans toute l'éternité.

XI. DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Du sourd et du muet.

Comme au Lundi de la huitième semaine après la Pentecôte, *page* 120.

LUNDI DE LA XI. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Du serviteur qui devoit dix mille talens à son maître.

I. POINT.

Un serviteur étoit redevable à son maître de dix mille talens ; et n'ayant pas de quoi payer, le maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfans. Le serviteur ainsi pressé, se jeta aux pieds de son maître : *Ayez patience*, s'écria-t-il, *et je vous paierai tout ce que je vous dois ;* de quoi le maître fut si touché, qu'il lui remit toute la dette (*Mat.* 18, 23 *et seq*).

Le serviteur qui doit dix mille talens, *est* l'homme, chargé d'une infinité de péchés, qui sont des dettes si excessives, que de son fonds il n'est nullement capable de satisfaire, même pour un seul ; et qu'il n'en est aucun, s'il est mortel, pour lequel il n'ait mérité d'être jeté dans la prison éternelle de l'enfer. Le seul moyen d'en obtenir la rémission, c'est de s'humilier profondément devant Dieu, d'implorer sa miséricorde, de lui demander un peu de temps pour satisfaire à sa justice, et de lui protester qu'on est résolu d'y travailler sérieusement avec le secours de sa grâce. Le Seigneur ne rebute jamais une âme ainsi disposée, il lui accorde même beaucoup plus qu'elle ne demande ; il révoque l'arrêt de condamnation qu'il avoit porté contre elle, et lui remet libéralement toutes ses dettes.

O que nous avons à faire à un Dieu plein de bonté! Qu'il est aisé d'appaiser sa colère, et de satisfaire à sa justice! Il ne faut qu'une seule larme, qu'un soupir, que le cri d'un cœur contrit et humilié, pour lui faire tomber la foudre des mains, et pour l'obliger de rendre son amitié à un pécheur. Les justes ont-ils donc à craindre de s'approcher de lui après les infidélités qui leur échappent? Ils n'ont qu'à recourir à sa miséricorde avec une humble confiance; ils en seront toujours reçus avec les mêmes démonstrations de bonté, le même accueil, la même libéralité; et l'aimable Seigneur, dont ils appréhendent la disgrâce, n'aura pour eux que des caresses.

Que je serois heureux, Seigneur, si je n'avois, ainsi que ces âmes innocentes, que quelques surprises et quelques fragilités à me reprocher! mais j'ai des iniquités, dont le nombre et la pesanteur égalent l'effroyable dette du serviteur redevable de dix mille talens à son maître; j'en suis également pénétré de repentir et de confusion. Toute mon espérance, ô roi très-libéral et très-miséricordieux, c'est que vous avez encore plus de bonté que je n'ai de malice, et qu'il est digne d'un Dieu, qui est la grandeur même, comme vous êtes, d'exercer sur un misérable tel que je suis, votre infinie miséricorde.

II. POINT.

Le serviteur oubliant la grâce qu'il venoit de recevoir, traita si inhumainement un de ses conserviteurs, qui lui devoit cent deniers,

qu'il pensa l'étrangler pour s'en faire payer; de quoi son maître fut si indigné, qu'il le mit entre les mains de la justice, jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il lui devoit (*Ibid.* 28 *et seq.*).

Considérons dans la conduite de ce serviteur ingrat et barbare, celle de tant de chrétiens qui, après avoir éprouvé en mille occasions la clémence du Père céleste dans la rémission de leurs péchés, souvent énormes et en grand nombre, se rendent impitoyables envers leurs frères, qui sont les enfans de sa maison, les traitant, pour des fautes assez légères, avec une inexorable sévérité; mais aussi faisons réflexion sur la justice qu'en fait le Père de famille, indigné de cet injuste et cruel procédé. Les gémissemens d'un de ses enfans opprimé, sont des voix qui percent le ciel, qui allument sa colère, et qui lui font prendre les armes en main pour foudroyer celui qui foule aux pieds son frère.

Tel est, ô mon âme, le cœur de ce bon Père envers ses enfans; il n'a que de la pitié pour eux, quelqu'offense qu'ils aient commise contre lui. Lorsqu'on est tombé dans ce malheur, pour être relevé de sa main, on n'a qu'à lui dire avec David, dans les mêmes sentimens de douleur : *C'est contre vous seul que j'ai péché.* Mais quand, oubliant sa miséricorde, on refuse de la faire à un autre, il ne peut souffrir cette dureté; il ne sort alors de son cœur que des mouvemens d'indignation, et de sa bouche que des arrêts de condamnation.

Que je reconnois de bonté dans cette rigueur, ô mon Dieu! Vous êtes le protecteur, le défenseur, le vengeur de ceux qui sont dans l'oppression; vous prenez leur intérêt en main, vous les couvrez du bouclier de votre justice. Vous nous voulez tous imitateurs de votre douceur paternelle; et, tout porté que vous êtes à nous accorder le pardon de nos péchés, vous ne vous rendez implacable que quand vous nous trouvez sourds et insensibles aux cris des misérables qui implorent notre assistance.

III. POINT.

EXAMINONS la conclusion de la parabole. *Voilà*, dit le Fils de Dieu, *comme mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère de bon cœur* (Ibid. 25). Le Fils de Dieu nous enseigne par là, non-seulement à donner des marques extérieures de réconciliation à ceux de qui nous avons reçu quelqu'offense, mais à leur pardonner du fond du cœur. Les motifs qu'il en donne, et qui sont renfermés dans ces paroles, sont: 1. que nous sommes les enfans du même Père, qui devons être par conséquent dans une sincère union; 2. que Dieu en use ainsi lui-même, ne conservant jamais aucune amertume dans son cœur, quand il a prononcé notre absolution; 3. enfin, qu'il est le maître, et qu'en cette qualité il nous ordonne d'étouffer tous nos ressentimens, de ne pas nous contenter d'un pardon simulé et apparent, mais de l'accorder sincèrement et de bon cœur à ceux qui

nous ont offensés, sans quoi il nous menace que nous serons traités sans pitié, comme cet homme qui n'en avoit point eu pour celui qui servoit avec lui le même maître.

Si nous avons reçu quelqu'injure, l'avons-nous oubliée? N'en reste-t-il ni souvenir dans notre esprit, ni sentiment de vengeance dans notre cœur? S'il en reste, avons-nous au moins la fidélité de le désavouer, d'y renoncer entièrement? Voilà ce que demande le Père céleste; c'est la loi d'amour qu'il a portée, pour unir tous ses enfans par le lien d'une même charité. Allons, par respect et par amour pour lui, déposer tous les mouvemens déréglés de notre cœur au pied de ses autels; nous appaiserons sa colère en réprimant la nôtre, et nous mériterons sa miséricorde, en l'exerçant envers les autres.

Oui, Père infiniment adorable, je remets de tout mon cœur à ceux qui m'ont fait quelque tort, tout ce qu'ils me doivent; et en celà, non-seulement je veux obéir à vos ordres, mais j'ai le bonheur d'imiter votre clémence, et je trouve, par un excès de votre bonté, dans cette imitation, une source de grâce, et de la plus solide consolation pour moi; car je suis sûr que je n'ai rien à craindre de votre justice, si je fais miséricorde à mon prochain; et que tous mes péchés seront effacés de votre livre, si j'efface de ma mémoire les outrages que m'ont faits mes ennemis et mes persécuteurs.

MARDI DE LA XI. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'économe qui dissipoit le bien de son maître.

Comme au VIII. Dimanche après la Pentecôte, *page* 114.

MERCREDI DE LA XI. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Des ouvriers envoyés dans la vigne.

On se représentera, au premier *prélude*, le Sauveur instruisant le peuple; et au second, on lui demandera la grâce de profiter de ses saintes instructions.

I. POINT.

Le royaume *des cieux est semblable à un* Père de *famille*, *qui sortit du grand matin*, *afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne* (Mat. 20, 1 et seq.). Il sortit encore pour le même dessein en différentes heures; et en ayant trouvé d'autres, une heure avant le coucher du soleil, qui ne faisoient rien, il leur reprocha leur oisiveté, et les envoya travailler à sa vigne avec les autres.

Le Père de famille est Dieu même, à qui le gouvernement de l'Univers ne coûte pas plus que la conduite d'une famille. L'Eglise est la vigne, à la culture de laquelle il emploie les ouvriers évangéliques. Chacun de nous cependant a une partie de cette vigne à cultiver; et c'est notre âme, dont nous devons, avec un soin singulier, retrancher ce qu'il y

a de nuisible et de mauvais, afin qu'elle *porte* des fruits en abondance, et que le maître, au temps de la récolte, y trouve d'excellens raisins, c'est-à-dire, des œuvres parfaites, et agréables à ses yeux.

Combien de temps y a-t-il que je travaille sérieusement à cette vigne spirituelle, à la sainteté et à la perfection de mon âme? Il n'a pas tenu au Père céleste que je m'y appliquasse dès mon bas âge. Il est sorti dès le point du jour pour m'y appeler; il m'a sollicité dans les temps différens de ma vie, tantôt en me promettant des récompenses, tantôt en me reprochant ma négligence.

Non, vous n'avez rien omis, *Seigneur*, pour m'engager de bonne heure à votre service : si j'avois été fidèle à vos inspirations, je n'aurois pas passé inutilement tant d'années, je ne vous aurois pas aimé si tard. O que j'ai de regret d'avoir fait si long-temps la sourde oreille à la voix intérieure, par laquelle vous m'avez si souvent appelé à la perfection de votre amour. Que j'ai d'envie de réparer par une vie plus fervente, le précieux temps que j'ai perdu! Que ne puis-je être moi-même du nombre de ces ouvriers infatigables, qui vont vous chercher des âmes jusqu'aux extrémités de la terre? De ces hommes pleins de zèle, qui travaillent à la sanctification des fidèles, à la réduction des hérétiques, à la conversion des idolâtres, et qui conspirent avec vous à l'accroissement et à la prospérité de votre règne!

II. POINT.

Comme le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : *Appelez les ouvriers et payez-les*. Ceux donc qui étoient venus fort tard, reçurent chacun un denier, et les autres n'en reçurent pas davantage (*Ibid.* 8, 9).

Considérons premièrement, que le Père éternel, qui a établi son Fils unique notre Seigneur pour nous juger, a voulu que ce fût lui qui payât les ouvriers sur le soir, c'est-à-dire, à la fin de leur vie, qu'on peut appeler un jour, parce qu'au regard de l'éternité, *les années et les siècles ne sont que comme un jour*.

Ce qu'il faut remarquer ensuite, c'est que tous sont payés; et qu'il n'est point de travail, quelque court qu'il soit, qui n'ait sa *récompense*. Mais ce qui paroît singulier, *c'est* que les derniers, qui n'ont travaillé qu'une heure, ne sont pas moins récompensés que ceux qui ont travaillé tout le jour; pour nous faire entendre que Dieu regarde moins la durée du travail, que la ferveur avec laquelle on a travaillé.

Qu'on se trompe, hélas! dans un âge avancé, quand on compte à un chrétien les années qu'il a vécu dans l'église depuis son baptême; à un religieux, le temps qu'il a passé dans le cloître! Ce n'est pas pour avoir servi Dieu plus long-temps que les autres, qu'on les surpasse ici-bas en sainteté, et qu'on aura dans le ciel une plus éclatante couronne; mais

c'est pour avoir pratiqué les exercices de la vie chrétienne et religieuse avec plus d'humilité, de ferveur et de charité.

Ah, mon Dieu! si vos saints, que vous couronnez dans l'empirée, étoient capables de quelque douleur, quel chagrin n'auroient-ils pas d'avoir passé quelques jours de leur vie dans la tiédeur et dans la négligence? Pourroient-ils se consoler, en voyant le degré de gloire qu'ils auroient acquis, s'ils avoient eu autant d'ardeur que de constance dans votre service? Il n'est plus temps pour eux de réparer ces pertes; mais il est encore temps pour moi de les prévenir, en remplissant avec fidélité toute la mesure des grâces que vous me faites tous les jours. Soutenez pour cela ma foiblesse, ô mon Dieu; fortifiez mon courage, embrasez mon âme; et s'il me reste peu d'années, faites au moins que je les emploie à vous aimer de toute l'étendue et de toute la vivacité de mon cœur.

III. POINT.

Les premiers envoyés à la vigne, murmurèrent de cette égalité; mais le Père de famille leur montra l'injustice de ce murmure, en disant à l'un d'eux: *Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier pour votre journée? Prenez ce qui vous appartient et vous en allez. Pour moi je veux donner à ce dernier autant qu'à vous: ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront*

les derniers ; car plusieurs sont appelés et peu d'élus (Ibid. 12).

C'est ici un grand mystère, que le Sauveur nous révèle à la fin de cette parabole. Il nous apprend à ne pas approfondir le secret de la prédestination des saints ; que ce n'est pas à nous de raisonner sur la préférence qu'il fait de quelques-uns dans la dispensation de ses grâces ; qu'il y en a de générales, qu'il ne refuse à aucun, et de particulières, qu'il ne donne qu'au petit nombre ; qu'en cela, il ne fait tort à personne ; que ce qui est de récompense, se donne à qui le mérite ; mais que ce qui est de grâce, se donne à qui il lui plaît : que s'il y en a peu de parfaits, ce n'est pas qu'il n'appèle plusieurs à la perfection ; mais c'est que peu répondent à cette haute vocation : que le nombre des tièdes et des imparfaits est le plus grand ; qu'il n'y a que le petit troupeau, le troupeau choisi d'âmes ferventes, qui arrive à l'heureux terme de la sainteté.

Ceux qui paroissent être les premiers dans la maison du Père céleste, sont les personnes consacrées à Dieu, et devouées par état à son service. Les derniers sont les personnes du monde qui n'ont pas, comme les autres, de pressans engagemens à la vertu. Combien de fois cependant arrive-t-il que les premiers, pour avoir été infidèles, lâches, amateurs d'eux-mêmes, sont devancés par les derniers, qui, étant dans le monde comme s'ils n'étoient pas du monde, y vivent dans le re-

llement, la mortification, la pureté de r, et dans l'exercice de la plus sublime ection ! Quelle honte à des prêtres et à religieux de se voir, au jour du juge- t, inférieurs à de pauvres et humbles tures qui occuperont les premiers rangs le ciel, tandis qu'eux-mêmes mérite- à peine d'y arriver !

a vie tiède et imparfaite, dans laquelle nguis depuis tant d'années, me fait bien ıdre, ô mon Sauveur, de me voir rejeté ous parmi la foule des imparfaits. Je ne m'en prendre qu'à moi-même. Tout me e, tout m'engage, tout m'anime à la eté; la vocation dont vous m'avez ho- , les secrets aiguillons dont vous me sez, les exemples que vous me mettez nt les yeux, les puissans attraits que ns de tout temps à la pureté de votre ur; votre gloire, mes intérêts, tout me e de la sainteté, tout m'y pousse, tout attire. Mon Dieu, attirez-y enfin si samment mon cœur, qu'il ne résiste plus s bontés.

EUDI DE LA XI. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la parabole de la vigne.

E POINT.

père de famille ayant planté une vigne, vironna d'une haie, y fit un pressoir bâtit une tour. L'ayant ensuite louée

à des vignerons, il s'en alla en un pays éloigné (Marc. 21, 33. Marc. 12, 1. Luc. 20, 5).

La vigne, comme on l'a déjà remarqué dans la précédente parabole, est l'Eglise de J. C.; le soin qu'il en a, paroît principalement en trois choses, dont la haie, le pressoir et la tour sont les figures. La haie signifie la protection des anges, et celle de Dieu même, qui sert à son peuple d'une défense impénétrable, et qui le garantit de mille dangers. Le pressoir est le symbole des sacremens qui contiennent le sang du Sauveur, et qui nous donnent, avec le pardon de nos offenses, le vin délicieux de la charité; mais il marque sur-tout le sacrifice adorable et le sacrement de l'Eucharistie, où le Fils de Dieu nous offre son corps et son sang. La tour désigne la Providence, qui prévoit de loin tout ce qui peut être avantageux à l'Eglise, et à chacun des fidèles dont les âmes, comme on l'a dit ailleurs, sont autant de parties de cette vigne mystérieuse.

O mon âme, que pouvoit faire de plus avantageux pour toi le Père de famille? Pouvoit-il t'environner d'une haie plus forte, que de te couvrir de sa toute-puissante protection, et que d'ordonner à ses anges de te garder! Pouvois-tu souhaiter une plus délicieuse boisson, que celle du sang précieux de J. C.? Y a-t-il une tour plus sûre et plus élevée que la Providence elle-même, toujours attentive à ta conservation? Un Dieu

si appliqué à te défendre et à te protéger, n'a-t-il pas droit d'attendre de ta fidélité des fruits dignes de ses soins ?

Rien n'étoit plus juste, ô mon Dieu, que de répondre à vos bontés par une multitude de bonnes œuvres ; mais terre stérile et ingrate, je n'ai porté que des chardons, je n'ai produit que des pensées frivoles, que des affections purement naturelles, que des actions désagréables à vos yeux. Ah ! Seigneur, qui m'avez comblé de tant de grâces, n'en arrêtez pas le cours. Si depuis quelque temps vous vous êtes éloigné de moi pour me punir, rapprochez-vous pour vaincre, *par votre* divine présence et par vos grâce, *mon ingratitude* et ma stérilité. Je déteste *l'une et* l'autre, et j'espère à l'avenir de porter à votre gloire des fruits en abondance.

II. POINT.

Au temps de la vendange, le maître de la vigne ayant envoyé ses serviteurs, et ensuite son fils (Ibid. 34 et seq.), *afin d'en exiger les fruits, ceux qui avoient dû la cultiver au profit de celui auquel elle appartenoit, au lieu de faire en cela leur devoir, maltraitèrent ses serviteurs, et n'épargnèrent pas son fils.*

Voilà l'injuste et barbare procédé des hommes. Après avoir mis à mort les prophètes que le Père de famille leur avoit envoyés pour les avertir de travailler à leur salut, ils n'ont pas traité plus humainement son propre Fils. Ils ont refusé de l'écouter,

ils l'ont chassé de sa propre vigne, ils l'ont livré aux Gentils et attaché à la croix.

N'ai-je pas fait moi-même la sourde oreille aux prédicateurs qui sont venus de la part de Dieu m'exhorter à la pénitence? N'ai-je pas étouffé les inspirations par lesquelles il me parloit au cœur? N'ai-je pas même renouvelé la passion et la mort du Fils de Dieu, toutes les fois que j'ai violé ses saints commandemens? O dureté inflexible! ô ingratitude opiniâtre!

Mais quand je n'en serois pas venu à cet étrange excès, combien de grâces ai-je rendues inutiles? Quel profit ai-je fait des sacremens? quels fruits ai-je recueillis de tant de saints mouvemens, de tant de vives exhortations, de tant d'attraits intérieurs, par lesquels vous m'avez si souvent appelé à la *plus haute* perfection? O Père éternel, que *trouviez*-vous en moi qui méritât de si favorables distinctions? O Fils unique du Dieu vivant, pourquoi aimez-vous cette vigne ingrate; jusqu'à l'arroser de votre sang précieux? Ne permettez pas que je sois assez malheureux pour le fouler aux pieds, ce précieux sang; ce seroit la plus étrange de toutes les barbaries. Faites plutôt qu'il ne soit pas infructueux en moi, et que mon cœur en étant pénétré, devienne fécond en toutes sortes de vertus.

III. POINT.

Le Sauveur ayant achevé la parole, demanda aux Juifs: *Quand le maître de la*

vigne sera venu, que fera-t-il de ces vignerons? Il punira ces méchans, répondirent-ils, *avec la dernière rigueur, et il louera sa vigne à d'autres. C'est ainsi, reprit* Jésus, *que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné aux Gentils, qui en sauront mieux profiter* (Ibid. 42 et seq.).

La réponse des juifs est leur propre condamnation. Le Fils de Dieu, qui est l'équité et la vérité même, les force à prononcer eux-mêmes l'arrêt de leur réprobation, avant qu'il leur déclare que le royaume de Dieu, dont ils se sont rendus indignes, passera de *chez eux* aux gentils, qui en feront un meilleur *usage*. Le Seigneur en effet leur a ôté les sacremens, les sacrifices, les lieux saints, le vrai culte, l'exercice de la religion, et a tout transporté aux gentils, dont son Eglise est composée.

Apprends, ô mon âme, par le terrible châtiment de ce peuple réprouvé, à éviter un pareil malheur. Souviens-toi que Dieu abandonne ceux qui se retirent de lui, et qu'il transporte la foi d'un royaume à l'autre, dégrandant ceux qui lui sont infidèles, pour en mettre de plus fidèles en leur place. *Conserve donc ta couronne, de peur qu'un étranger ne l'emporte* (Apoc. 10, 11).

C'est à vous, Seigneur, qui connoissez vos serviteurs dans les desseins et pour les fins de votre miséricorde, de la conserver, cette couronne de grâce dont vous les couvrez; c'est de vous que dépend la cité sainte que vous

bâtissez dans nos cœurs, et dont vous êtes vous-même le fondement. En vain veillerois-je et le jour et la nuit pour la garder, si vous ne l'environnez du rempart de votre divine protection. Je ferai bien tous mes efforts pour ne perdre ni la foi, ni la charité, ni les desirs de la perfection, que vous m'avez donnés : mais malgré mes foibles efforts, tous ces trésors me seront bientôt enlevés par mes ennemis, si vous ne prenez ma défense en main, et si vous ne conservez vous-même vos propres dons.

VENDREDI DE LA XI. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De dix Vierges.

I. POINT.

Le royaume des cieux est semblable à dix vierges, qui prirent leurs lampes pour aller au devant de l'époux; il y en avoit cinq folles, qui oublièrent de porter de l'huile avec elles; les cinq autres, qui étoient sages, après avoir mis de l'huile dans leurs lampes, emplirent encore leurs vases (Mat. 29).

Le royaume de J. C. est l'assemblée des fidèles, qui attendent l'avènement du Fils de Dieu, lorsqu'il descendra du ciel pour juger le monde, et pour célébrer ensuite ses noces avec son épouse, qui est l'Eglise triomphante. Ils se disposent tous à le recevoir : avec cette différence, que les sages font en sorte que rien

ne leur manque de ce qui est nécessaire pour bien recevoir l'époux; au lieu que les imprudens ne prennent qu'une partie des choses dont ils ont besoin; ceux-ci sont semblables aux vierges folles, qui ont un peu d'huile dans leurs lampes, mais qui n'en ont point dans leurs vases; ils ont assez de lumière pour connoître ce qui est vrai; ils n'ont pas assez d'onction pour pratiquer ce qui est saint; leurs lampes luisent par l'éclat de quelques œuvres extérieures, mais leur cœur n'a pas la véritable piété; ils gardent la virginité: mais sous des corps chastes, ils cachent des âmes souillées. L'état dans lequel *ils vivent* est parfait; mais ils y vivent avec *beaucoup* d'imperfection. Qu'ils sont insensés, de se préparer si mal à recevoir l'époux! les autres, qui ressemblent aux vierges prudentes, ont de la lumière pour connoître le bien, mais ils n'ont pas moins de ferveur pour le pratiquer: ils joignent la charité à la foi, la piété aux bonnes œuvres, la pureté de l'âme à celle du corps, et la sainteté de leurs mœurs répond à celle de leur état.

O sagesse, qu'on ne sauroit trop admirer ni trop imiter! sagesse propre des vrais chrétiens, qui font ce qu'ils croient, et qui travaillent efficacement pour mériter le bonheur qui leur est promis dans la vie future! Suis-je de cet heureux nombre, ou plutôt ne suis-je pas de ces imprudens qui, occupés de l'amour des biens périssables, négligent de mériter les immortels?

O Dieu de mon âme, donnez-moi la véritable sagesse, afin qu'ayant dans mon cœur, comme dans une lampe qui brûle toujours, et la lumière des vérités éternelles, et l'huile sainte des vertus chrétiennes, je ne manque de rien de ce qui m'est nécessaire pour vous recevoir, et pour être admis aux noces de l'agneau.

II. POINT.

L'époux tardant à venir, les dix vierges se mirent à sommeiller; mais sur le minuit on entendit un grand cri: Voici l'époux qui vient, allez au devant de lui. Elles se levèrent; et celles qui avoient leurs lampes prêtes, entrèrent avec lui aux noces (Ibid. 5 et seq.).

L'époux tarde un peu à venir, c'est le temps de la vie pendant lequel les bons eux-mêmes s'assoupissent, et tombent par quelque négligence, dans des fautes légères; et les méchans s'endorment d'un sommeil profond, qu'on peut justement appeler une léthargie; cependant sur le minuit, c'est-à-dire, lorsqu'on y songe le moins, un accident, une maladie nous avertit de la venue du Fils de Dieu, époux et juge tout ensemble; il vient avec la douceur d'un époux à l'égard des bons, et avec la sévérité d'un juge à l'égard des méchans.

O quel bonheur des âmes saintes, figurées par les vierges sages, d'être pourvues de toutes choses en cette vie, et de s'être mises en état d'entrer avec l'époux dans le brillant

et éternel séjour, où se fait la fête de ses noces! O quelle joie n'auront-elles pas, de s'être préparées de bonne heure à ce grand jour! Quel contentement, de se voir avec celui qu'elles ont tant aimé; de le posséder sans crainte de le perdre, et de jouir pour toujours, avec les anges, de la félicité de Dieu même!

O mon Dieu, que leurs lampes luiront admirablement dans la splendeur de votre gloire! que la flamme en sera pure et constante, par le feu de la charité que vous y entretiendrez pendant toute l'éternité! Que l'huile de vos consolations leur *semblera* douce! Que l'assurance d'être *à jamais en la* compagnie de l'agneau, les comblera d'une merveilleuse allégresse! Heureuses les peines qui seront suivies d'un si doux repos! Voilà le sujet de mon admiration, Seigneur; mais c'est aussi l'objet de mon espérance, et ce sera celui de mon éternelle félicité, si vous me faites la grâce d'entretenir continuellement dans mon esprit la lumière de votre divine vérité, et dans mon cœur l'amour de vos ravissantes beautés.

III. POINT.

Les vierges imprudentes n'ayant pas trouvé à leur réveil assez d'huile dans leurs lampes, et n'ayant pu en obtenir des sages qui en avoient besoin pour elles-mêmes, allèrent en acheter; et étant venues trop tard, lorsque l'époux étoit déjà entré, elles eurent beau lui dire: *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous;*

il leur répondit : *En vérité, je vous dis que je ne vous connois pas* (Ibid. 11, 12).

Voilà où aboutit la folie de tant d'âmes endormies du sommeil du péché ; au moment de la mort, étonnées de voir leurs lampes s'éteindre, pour n'avoir pas eu soin d'y entretenir l'huile d'une solide dévotion, elles ont beau s'adresser aux justes pour les conjurer de partager la leur avec elles, le mérite est personnel, et chacun porte dans sa lampe sa lumière, et le feu de sa charité. Il n'est plus temps alors d'en acheter ; l'heure presse, la mort vient, la porte du ciel se ferme pour toujours.

O mon âme, pour ne pas tomber dans un pareil malheur, dispose-toi de bonne heure à la venue de l'époux ; et puisque tu ne sais pas quand il viendra, tiens-toi toujours prête ; *songe à te pourvoir* abondamment de cette *huile si nécessaire*, et que le Seigneur lui-même t'offre presque pour rien, par une libéralité gratuite. Il te présente sa grâce, il te prévient de ses inspirations, il ne tient qu'à toi d'acquérir les vertus chrétiennes. Tu ne manques pas à présent d'intercesseur, par le moyen de qui tu peux obtenir la grâce, la charité, les dons du S. Esprit ; ne laisse pas perdre un temps si cher, et garde-toi bien d'attendre celui de la mort, pour te mettre en état d'avoir ces saintes dispositions.

Vous me les avez méritées, ô mon Sauveur, par toutes les gouttes de votre sang, c'est à ce grand prix que vous les avez achetées ; et

c'est par les mérites de ce précieux sang, que je vous les demande, ces dispositions d'amour et de pureté, que l'époux veut rencontrer dans les âmes. Je vous ouvre aujourd'hui mon cœur; entrez-y, Seigneur, avec toutes vos miséricordes, afin que vous daigniez m'ouvrir un jour le ciel, où vous régnez dans les siècles des siècles.

SAMEDI DE LA XI. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la parabole des talens.

I. POINT.

Un homme étant sur le point de faire un long voyage, appela ses serviteurs et leur mit son bien entre les mains. A l'un il donna cinq talens, à l'autre deux, et à l'autre un seul, suivant la capacité de chacun (Mat. 25, 14. Luc. 19, 12).

Le talent est une espèce de fonds nécessaire pour pouvoir négocier avec Dieu, et pour ménager auprès de lui nos intérêts spirituels. Or, ce fonds consiste dans les avantages du corps et de l'âme, dans les dons de la nature, dans ce qui s'appelle les biens de la fortune, et sur-tout dans les trésors de la grâce. Le Seigneur, qui les dispense à chacun par sa bonté, comme des moyens de salut et de perfection, en fait, par sa sagesse, une inégale distribution. C'est à nous de recevoir avec reconnoissance ce qu'il lui plaît de nous en donner, et d'en faire un saint usage.

Est-ce ainsi que tu en uses, ô mon âme? Tout ce que tu as de bonnes qualités, vient de Dieu : as-tu soin de lui en rendre tous les jours tes actions de grâces? Il te les a départies, afin que tu les fasses profiter : l'as-tu fait jusqu'ici? A quoi as-tu employé une naissance heureuse, un naturel doux et porté au bien, un esprit qui ne manque pas de lumière, de la science, du crédit, du bien, et sur-tout une infinité de grâces surnaturelles, dont Dieu t'a prévenue par sa miséricorde? Souviens-toi du compte exacte qu'il t'en fera rendre un jour.

Remettez-moi à toute heure devant les yeux ce jour terrible, ô mon Seigneur; ce moment décisif, auquel vous me demanderez compte de l'emploi que j'aurai fait de vos talens, afin que cette vue me tienne dans une vigilance perpétuelle, et m'oblige à faire *profiter le fonds* que vous m'avez mis entre *les mains*. Aidez-moi à le faire incessamment; car, comme je ne pouvois avoir de talens sans vous, je ne puis aussi sans vous les faire fructifier. C'est à moi de faire tous mes efforts, et de répondre aux miséricordes dont vous me prévenez, mais c'est à vous de les rendre efficaces, afin que, m'ayant enrichi par les bénédictions que vous verserez sur mon travail, vous me trouviez digne d'avoir place parmi les élus en votre royaume.

II. POINT.

Celui qui avoit reçu cinq talens, trafique si bien, qu'il en gagne cinq autres; et

celui qui en avoit reçu deux, en gagne de même deux autres (Ibid. 16); de sorte que le maître étant revenu, ils méritent tous deux de recevoir cet éloge de sa bouche : *O bon et fidèle serviteur, parce que vous vous êtes montré fidèle en peu de chose, je vous en donnerai beaucoup d'autres, entrez dans la joie de votre Seigneur* (Ibid. 21, 23).

Comme on n'a nul droit de se glorifier de ses talens, qui sont des dons de Dieu; ce qui fait aussi le vrai mérite et le vrai bonheur d'un homme, ce n'est ni la multitude ni la grandeur de ses talens, mais le bon usage qu'il en fait : on est digne des louanges du Seigneur, on entre dans sa voie avec deux talens bien employés, comme avec cinq.

Celui qui n'en avoit reçu qu'un seul, auroit été de même loué et récompensé selon ses mérites, s'il avoit travaillé à proportion de sa capacité.

Imprimons-nous bien cette consolante vérité dans le cœur. Pour contenter mon Dieu, je n'ai qu'à mettre à profit les talens qu'il m'a confiés; moins j'en ai, moins j'aurai de comptes à rendre; Dieu est content de moi, quand je lui donne ce que je puis. Si je n'ai reçu qu'un talent, pourvu qu'il m'en trouve encore un autre entre les mains, il aura la bonté d'agréer le peu de bien que j'aurai fait selon la mesure de la grâce qu'il m'aura communiquée.

O que vous êtes bon! ô que vous êtes libéral, ô mon Dieu, envers vos serviteurs,

d'approuver, de louer, de récompenser les petits services qu'ils vous rendent! Ce n'est ni la pluralité, ni la grandeur des œuvres extérieures que vous exigez d'eux pour le combler d'honneur; c'est leur cœur, leur bonne volonté, leur ferveur que vous demandez. Voilà ce qui mérite vos complaisances, qui leur attire ce bel éloge : *O bon et fidèle serviteur, parce que vous vous êtes montré fidèle en peu de chose, je vous en donnerai beaucoup d'autres, entrez dans la joie de votre Seigneur.*

Qu'on meurt avec plaisir, ô mon Jésus, quand on entend de vous de si douces paroles! O joie immense! ô délices éternelles! ô heureux travaux, qui, selon votre promesse, nous acquièrent une joie que personne ne nous ôtera jamais (*Joan.* 16).

III. POINT.

Le serviteur qui n'avoit reçu qu'un talent, dit à son maître : *Je sais que vous êtes un homme rude et sévère; c'est pourquoi, comme je vous connois, j'ai été cacher votre talent dans la terre. Serviteur méchant et paresseux,* répondit le maître, *vous savez que je moissonne où je n'ai pas semé, et que je recueille où je n'ai rien mis. Vous deviez donc mettre mon argent entre les mains des banquiers. Qu'on lui ôte le talent qu'il a, et qu'on le donne à celui qui en a dix* (Mat. 15, 24 et seq.).

Ce serviteur lâche et paresseux est la figure de plusieurs, qui feignent, comme lui, des

difficultés imaginaires, pour couvrir leur véritable nonchalance : car s'ils ont de l'attrait pour l'oraison, cette grâce est un talent qu'ils enterrent, de peur, disent-ils, de tomber dans quelques illusions. S'ils ont du talent pour prêcher et pour convertir les âmes, ils demeurent dans la retraite et dans l'inaction, sous prétexte qu'il y a du danger, en sauvant les autres, de se perdre soi-même. Enfin, ils en viennent jusqu'à ne vouloir plus observer les commandemens de Dieu, ni suivre les maximes de J. C., parce qu'ils les croient trop difficiles.

O aveuglement étrange, de prétendre justifier sa lâcheté, en accusant de dureté un Dieu infiniment bon, qui n'exige rien de ses créatures; qu'il ne leur mette en main de quoi lui donner; et qui, loin de vouloir moissonner où il n'a rien semé, sème souvent beaucoup dans des terres ingrates, dont il sait qu'il ne recueillera que peu de fruits.

Non, non, vous ne nous ordonnez rien, aimable Seigneur, qui ne nous soit non-seulement possible, mais possible par votre grâce. Votre joug est doux, et votre fardeau est léger; plus on le porte, moins on en sent la pesanteur; on sent croître ses forces, à mesure qu'on travaille sous vos ordres. Il n'y a rien à craindre dans votre service, que d'en appréhender la peine, pour peu qu'on emploie les talens qu'on a de vous, on est assuré de les accroître, et d'en recevoir d'éternelles récompenses. Je vous demande très-

humblement pardon, Dieu de miséricorde, de les avoir tenus ainsi cachés, ces talens qu'il vous a plu de me confier. Aidez-moi désormais à en faire un saint usage, afin que les ayant employés selon vos souhaits, je n'aie pas le malheur de les perdre, comme ce méchant serviteur, et d'être jeté avec lui dans une éternelle prison.

XII. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De celui qui, ayant été blessé par les voleurs, fut guérir par les soins d'un samaritain.

I. POINT.

Un homme allant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, et après l'avoir blessé en plusieurs endroits, le laissèrent à demi-mort sur la place (Luc. 10, 30).

Cet homme représente les enfans d'Adam qui, semblables à leur père, ayant une fois reçu la grâce, et étant amis de Dieu, destinés par conséquent à être un jour les citoyens de la céleste Jérusalem, par une funeste inconstance, dont Jéricho, qui signifie la lune, est la figure, viennent à décheoir de l'heureux état où ils étoient, tombent entre les mains des voleurs, c'est-à-dire, des démons, qui les dépouillent de tous les ornemens de la grâce, mettent le désordre dans toutes leurs puissances, les laissent à demi-morts et couverts de plaies, ayant l'esprit rempli de té-

nèbres, la volonté foible, l'appétit déréglé, et n'ayant plus qu'une foi fort imparfaite, et qu'une étincelle de lumière naturelle, qui sont les restes d'une vie à demi-éteinte, et prête à finir par une mort éternelle.

Voilà la triste et trop véritable image de mes malheurs. Pour avoir été peu fidèle de la grâce que j'avois reçue dans le baptême, je suis tombé entre les mains des démons, mes plus mortels ennemis, ou, pour mieux dire, je me suis livré moi-même à eux ; car je n'avois qu'à leur résister, ils auroient pris aussitôt la fuite, et pour peu que j'eusse imploré l'assistance de Dieu et des anges, j'en aurois été puissamment protégé. Malheur à moi, d'avoir perdu la grâce et de m'être laissé dépouiller de tous les dons du ciel ! O que mon âme infortunée a reçu de blessures! *Depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y a rien de sain en moi* (Isaï. I, 6).

O Dieu éternel, créateur des hommes dans le temps, qui aviez formé de vos mains notre premier père dans tout l'éclat de la justice originelle, et qui, malgré la perte de cette ancienne beauté, m'avez revêtu moi-même de la grâce sanctifiante dans le baptême ; depuis que j'ai terni cette robe blanche que j'avois reçu de vos bontés dans le sacrement de régénération, me reconnoissez-vous encore, défiguré que je suis par autant de plaies que j'ai commis de péchés contre votre divine majesté ?

Regardez-moi, Seigneur, des yeux de votre miséricorde ; ayez pitié de ma disgrâce ; conservez-moi, par votre bonté, le reste d'une vie que mes iniquités me feront perdre tout-à-fait, si vous ne l'augmentez, et si vous ne la fortifiez par votre grâce.

II. POINT.

Un prêtre passant par le même chemin, vit ce pauvre homme, et sans s'arrêter, le laissa là : ensuite il vint un lévite qui, l'ayant considéré, passa outre aussi ; enfin un samaritain ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il en fut touché de compassion (Luc. 10, 31 et seq).

Tout ce qu'il y avoit de vertu dans l'ancien sacerdoce, n'étoit pas capable de guérir nos plaies. Cette guérison étoit réservée au souverain prêtre de la loi nouvelle J.C., qui *est le* charitable samaritain. La compassion qu'il a eue de nos misères, l'a fait descendre de la Jérusalem céleste sur la terre, et l'a porté jusqu'à vivre familièrement avec les pécheurs, tels que nous sommes ; ce qui l'a fait passer lui-même pour un pécheur et pour un samaritain, c'est-à-dire, pour un homme abominable, dans l'opinion des juifs.

C'est de là seulement, ô mon âme, que pouvoit venir le remède de nos péchés. Il falloit un Dieu humilié pour vaincre notre orgueil ; et il n'y avoit que les anéantissemens du Verbe incarné, qui pussent nous tirer de l'abîme où la désobéissance d'Adam nous avoit précipités. Moïse est passé avec

les prêtres, les lévites et les prophètes de la loi ancienne; et comme ils étoient eux-mêmes blessés, ils n'ont pu nous guérir.

Cette guérison devoit être l'effet de votre toute-puissante charité, divin samaritain, le protecteur et le défenseur des affligés. Vous seul étiez capable de nous arracher des mains de nos ennemis, de fermer les plaies qu'on nous en avions reçues, et de nous mettre dans un état assez heureux, pour, en quelque manière, ne pas regretter celui que la prévarication d'Adam nous fait perdre. Je vous rends grâces de l'amour que vous nous avez témoigné, et de la bonté que vous avez eu de remédier à nos maux, qui, sans vous, auroient été incurables.

III. POINT.

Le samaritain s'étant approché du blessé, *versa de l'huile et du vin dans ses plaies, et les banda : et l'ayant mis sur son cheval, il le mena dans l'hôtellerie, où il eut* grand *soin de lui* (Ibid. 33 et seq.), et donna ordre à son départ, que l'hôte n'omît rien de ce qui étoit nécessaire pour son entière guérison. C'est là la figure, et voici la réalité.

Le tendre et compatissant samaritain s'approche d'une âme blessée par les chutes qu'elle a faites. Penseroit-elle à vous aller trouver, ô mon Sauveur, si vous ne la préveniez par votre grâce? Il met le premier appareil à ses plaies : et qui pourroit le mettre que vous, qui seul pouvez arrêter le débordement de

nos vices, et bander nos blessures par la vertu des liens qui ont serré vos mains innocentes dans le temps de votre passion ? L'huile et le vin versés sur les plaies du blessé, qu'est-ce autre chose que le baume sacré de votre sang précieux qui coule des sacremens dans nos âmes, pour en adoucir et pour en guérir le mal? Votre charité va encore plus avant; vous vous chargez vous-même de nos iniquités; vous nous tirez du chemin où les voleurs nous ont laissés; vous nous éloignez des occasions de recevoir de nouvelles blessures, et vous nous conduisez dans une maison sûre et commode, c'est-à-dire, dans l'église, où nous trouvons par vos soins tout ce qui peut contribuer à notre parfaite guérison.

O charité infinie de mon Jésus! O souverain médecin des âmes! comment pourrois-je vous remercier dignement de tant de faveurs dont vous me comblez! Que toutes les créatures vous en louent, et que mon âme ne s'occupe qu'à vous en rendre d'éternelles actions de grâces. Consolé, fortifié, dégagé de mes ennemis, je me trouve par votre grâce, non-seulement dans l'église, où je ne manque d'aucun remède, mais encore dans une maison religieuse, où je rencontre les plus sûrs moyens de m'élever à une haute perfection.

LUNDI DE LA XII. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'existence de Dieu.

Pour le 1. *Prélude* de cette Méditation et des quatre suivantes, nous nous représenterons, avec le prophète Isaïe (*Isaï.* 6), le Seigneur assis sur son trône sublime et élevé, autour duquel les plus hauts séraphins, voilés par respect, s'écrient: *Saint, Saint, Saint est le Seigneur des armées* (Ibid. 3); le second, sera de demander à la divine majesté une vive foi et un ardent amour de *ses ineffables perfections.*

I. POINT.

Il y a un Dieu, c'est-à-dire, un esprit souverain, éternel et invisible, qui est le principe et la fin de toutes les choses créées; qui les a produites par sa puissance, qui les gouverne par sa sagesse, et qui les rapporte toutes à lui comme au centre d'où elles tirent leur origine, et où elles doivent être référées. Tout l'Univers est un grand livre dont toutes les pages nous apprennent cette vérité. Le ciel avec ses étoiles, l'air avec ses oiseaux, la mer avec ses poissons, la terre avec ses animaux et les plantes; en un mot, toutes les créatures nous font la même leçon, et nous disent toutes d'une voix : *Sachez que le Seigneur est le vrai Dieu, c'est lui qui nous a faites, et nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes* (Ps. 99, 3). L'arrangement, l'ordre et tout

le concert qu'on voit subsister si constamment en nous, ne peut être l'effet du hasard; c'est celui d'une suprême intelligence, seule digne des adorations et des hommages de tous les peuples.

Il y a un Dieu, ô mon âme, qui a créé, qui conserve, qui gouverne toutes les parties de ce grand monde. Voilà la première et la plus importante de toutes les vérités que nous voyons gravées sur le front de toutes les créatures, et que chacune d'elles nous enseigne en son langage. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en être parfaitement instruit, et pour être obligé de dire avec Job (12, 9) : *Qui ne sait que la main du Seigneur a fait toutes ces choses.*

Non, mon Dieu, personne ne peut ignorer que vous êtes l'auteur de tout ce que nous voyons de bon, de beau, de grand; je me réjouis de voir vos traits marqués sur tout ce qui se présente à mes yeux; de ne pouvoir rien estimer, ni rien aimer qui ne me doive ramener à vous, comme à sa source, et qui ne m'avertisse que vous êtes infiniment plus aimable et plus estimable que tout ce qui me paroît digne de mon estime et de mon amour. Voilà ce que me font entendre tous les êtres créés qui m'environnent; il n'en est pas un seul qui ne me parle de vous, qui ne me prêche vos grandeurs, et qui ne m'annonce votre gloire aussi bien que les cieux. *Bénissez*, créatures du Seigneur, *bénissez-le toutes, louez-le par dessus toutes*

choses et dans tous les siècles (Dan. 9, 57). Je ne me veux appliquer à l'avenir qu'à glorifier avec vous ce souverain être, qui mérite seul mes adorations, mon culte et mes hommages.

II. POINT.

Il y a un Dieu. Quand je serais né aveugle, et que je n'aurais jamais pu lire le témoignage éclatant que la terre et les cieux, le jour et les ténèbres rendent à cette vérité, je n'aurois qu'à rentrer dans moi-même pour en trouver des argumens invincibles. La lumière naturelle que Dieu le créateur a fait briller en moi, comme un rayon de sa *face, et* qui me découvrant ce qui est bon, *me porte en* même temps à la connoissance du souverain bien d'où procède tout autre bien; la structure de mon corps, qu'on peut appeler un monde raccourci, me montre le grand architecte, et la souveraine intelligence dont je suis l'ouvrage; l'esprit qui m'anime, m'en découvre un autre qui est universel, indépendant et répandu dans tout le monde; car je ne puis penser à l'excellence de mon âme, à la noblesse de ses puissances, à l'étendue et à l'activité de ses opérations par lesquelles, quand il lui plaît, elle parcourt toute la terre en moins de rien, et s'élève même jusque dans les cieux; je ne puis, dis-je, penser à ces merveilles, que je n'en reconnoisse, que je n'en aime et que je n'en admire l'ouvrier et qui ces qualités doivent être infiniment plus parfaites.

O la digne occupation d'une âme, de se retirer souvent en elle-même, de rentrer dans son intérieur, et d'y contempler en silence les traces du Créateur, et de lui dire avec le prophète royal : *C'est maintenant que j'ai acquis une connoissance admirable de ce que vous êtes, en connoissant ce que je suis* (Psal. 138, 6).

Oui, mon Dieu, si dans un corps formé de terre, il vous a plu renfermer une âme toute spirituelle qui lui donne l'être et la vie, et qui fait en lui tant de choses si dignes d'admiration, dois-je m'étonner que vous soyez au milieu du monde comme l'esprit qui le gouverne, et que nous tenions de vous l'être, la vie et le mouvement? Je reconnois, ô mon Dieu, que c'est par vous que nous sommes et que nous vivons; vous êtes l'âme de nos âmes; toute notre joie est de vous avoir pour notre Dieu, de vous reconnoître, de vous louer, de vous aimer. *Bénissez donc le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est en mon intérieur, glorifie à jamais son saint nom* (Ps. 102, 1); qu'il n'y ait pas une seule partie de mon corps qui n'ait le même usage, et que tous mes os vous disent : *O mon Dieu, qui est-ce qui peut être semblable à vous?* (Ps. 34, 10).

III. POINT.

Il y a un Dieu : c'est une vérité qui m'est sensible, non-seulement par l'ordre que j'admire dans l'Univers, et dans l'homme qui en est comme l'abrégé, mais même par les

désordres et les déréglemens qui arrivent dans le monde, et par toutes les misères auxquelles l'homme est sujet.

Si les tonnerres grondent sur nos têtes, si la terre tremble sous nos pieds, si nous sommes affligés de quelques disgrâces, atteints de quelques douleurs, menacés de quelque danger, nous levons incontinent les yeux au ciel : *Hoc solum habemus residui, ut oculos nostros dirigamus ad te* (2. Par. 20, 12), nous appelons à notre secours une puissance supérieure, seule capable de nous en garantir, et nous confessons tous naturellement qu'il y a un Dieu, en qui seul nous mettons notre confiance; il n'y a pas jusqu'aux péchés, jusqu'aux iniquités dont les pécheurs sont coupables, et aux persécutions que souffrent les justes, qui ne nous confirment qu'il y a dans le ciel un Dieu, vengeur des crimes et rémunérateur des vertus; la justice humaine laissant très-souvent ceux là sans châtiment, et celle-ci sans récompense. La guerre intestine que cause en nous la révolte de l'appétit contre la raison, ne nous dit pas moins qu'il y a un Dieu qui peut, en ces sortes de combats, nous rendre victorieux, ne pouvant l'être de nous-mêmes, et par nos propres forces.

O mon âme, ouvre les yeux et tourne-les de tous côtés; regarde au dedans et au dehors de toi, tout ce qu'il y a de biens et de maux; prête l'oreille pour entendre ce qu'ils te disent, et reconnois qu'il y a un

Dieu qui donne les prospérités et qui sauve des adversités.

Reçois une instruction si salutaire, dont le souvenir est la semence de toutes les vertus, et l'oubli, la source de tous les vices.

Je souscris, Seigneur, au témoignage universel, que tout ce qu'il y a dans le monde de bien et de mal, de créatures sensibles et insensibles, rend à la souveraine vérité de votre existence, je la confesse de bouche et de cœur, et je suis tout prêt de la signer avec toutes les gouttes de mon sang. Gravez-la dans ma mémoire, afin que je n'en perde jamais le souvenir; dans mon entendement, afin qu'il en fasse le continuel objet de ses pensées. Pénétrez en mon cœur, afin qu'il n'ait plus de mouvement, d'amour et d'ardeur que pour vous.

MARDI DE LA XII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'être de Dieu.

I. POINT.

Moïse ayant demandé à Dieu son nom; je m'appelle *celui qui est*, répondit-il (*Exod.* 3, 14). Comme s'il eût dit : *Il m'est essentiel d'être toujours, et d'être toujours tel que je suis. Voilà mon essence; voilà mon caractère qui me distingue, et c'est ce que mon nom signifie.*

O le grand Dieu! ô le Dieu admirable que nous servons! Son essence et son existence

sont la même chose, de sorte qu'il ne peut non plus cesser d'être raisonnable. Son être est éternel; et comme il n'a jamais eu de commencement, il n'aura jamais de fin. De plus, il est immuable dans son éternité, selon qu'il le dit lui-même par Malachie : *Je suis le Seigneur, et je ne change point.* Toujours grand, toujours saint, toujours bon, toujours tout-puissant, toujours tel qu'il est, incapable de souffrir la moindre altération ni dans son être, ni dans sa grandeur.

O Être souverain, subsistant, éternel, invariable ! ô mon Dieu, qui avez été, qui êtes, et qui serez toujours le même ! je me réjouis de ce fonds intarissable que vous possédez, et qui ne peut non plus cesser d'être que votre propre essence, qui en est la base inébranlable. *C'est à vous seul qu'il est bon de s'attacher* (Mihi adhærere Deo bonum est. *Psal.* 72, 38); il n'y a de sûreté qu'en mettant sa confiance en vous : tous les autres appuis sont vains, et je ne reconnois que trop, par une funeste expérience, qu'on ne peut se reposer sur les créatures, sans être sujet à leurs vicissitudes, et sans risquer de périr bientôt avec elles.

II. POINT.

Dieu se nomme *celui qui est*, non-seulement parce qu'il est toujours, mais encore parce qu'il est par lui-même ce qu'il est, n'empruntant de nul autre, ni être, ni grandeur, ni bonté, ni puissance; tout autre être tirant de lui son origine, et tout ce qu'il a de bonnes qualités.

Voilà, ô mon âme, le fondement de la vie spirituelle : c'est sur cette vérité que doit être établie toute la perfection chrétienne. Dieu seul est de lui-même ce qu'il est; grand de lui-même, bon de lui-même, tout-puissant de lui même ; à lui seul est dû tout hommage, toute adoration, tout honneur ; la créature n'a rien d'elle-même ; tout ce qu'elle a d'être, de mérite et de bonté, vient de Dieu : elle retomberoit elle-même dans le néant, s'il cessoit un moment de la soutenir. Quelle gloire peut-elle s'attribuer? En vérité, quel sentiment d'estime puis-je avoir de moi-même? Sur quoi peut être fondée ma vanité? je n'ai de moi-même que le néant ; et le limon dont je suis pétri, n'est pas même à moi.

O grand Dieu qui possédez essentiellement toute la perfection de l'être ; de qui toutes les perfections créées sont sorties comme des gouttes d'eau d'un vaste océan, recevez seul la gloire que vous méritez ; c'est le tribut essentiel dont toutes les créatures vous sont redevables. Eclairez, Seigneur, les yeux de mon âme, faites que je connoisse ce que vous êtes, et ce que je suis, afin que sur ces deux connoissances, comme sur deux poles, roule toute la conduite de ma vie ; et que mon occupation continuelle soit de vous honorer, et de me mépriser moi-même.

III. POINT.

Dieu enfin est ce qu'il est, parce que son être infiniment simple et indivisible, contient éminemment toutes les perfections, non-seu-

lement qui sont répandues dans les êtres créés, mais toutes celles que l'esprit humain peut imaginer, et encore infiniment davantage.

O mon âme, il n'y a rien de grand et d'estimable dans l'Univers, que Dieu seul. Tout ce qui paroît riche, éclatant et vaste à tes yeux, est à peine un atôme à son égard : *Toutes les nations comparées avec lui, ressemblent tout au plus à une goutte d'eau, ou à un grain que l'on met dans la balance* (Isaï. 40, 15). Que cette pensée nous doit imprimer de respect pour la majesté du Créateur, auprès duquel les créatures les plus nobles disparoissent, et sont comme si elles n'avoient jamais été !

Oui, mon Dieu, je le confesse avec joie, vous êtes celui qui êtes. Sous ce nom auguste, que vous renfermez de grandeur ! Je suis ravi, Seigneur, que vous soyez seul digne de le porter ; mais je suis confus de conformer si peu mes sentimens à l'idée qu'il me donne de vos ineffables perfections. Je rougis d'avoir été assez insensé, pour estimer quelque chose hors de vous, et pour vous préférer des créatures, que je devois regarder comme de purs néants en comparaison de vous. Ah, mon Dieu ! c'en est fait, je ne veux plus avoir ni d'estime, ni d'amour, ni de dévouement que pour vous seul.

MERCREDI DE LA XII. SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE.

Comme Dieu est infini et incompréhensible.

I. POINT.

Dieu est si grand, que je ne puis l'ignorer: mais c'est sa grandeur même, qui fait que je ne puis le comprendre. Il n'est rien de ce qui tombe sous mes sens; il est grand, mais d'une grandeur toute autre, que celle qui frappe mes yeux, et qui attire mon respect; il est beau, mais d'une beauté dont les charmes sont bien autres que ceux que j'admire dans les beautés naturelles; il est doux, mais d'une douceur qui surpasse de beaucoup toutes les douceurs créées. C'est une lumière, mais une lumière inaccessible, qui n'a rien de commun avec celle du soleil et des étoiles.

C'est déshonorer cet Etre souverainement adorable, que de le mettre en parallèle avec des objets matériels, fragiles et périssables: quelque nobles, quelque brillans, quelque ravissans qu'ils nous paroissent, il n'y en a aucun qui ne soit méprisable, en comparaison de lui. Combien y en a-t-il cependant, non-seulement que nous lui égalons, mais à qui nous donnons une injuste préférence sur lui? il s'en plaint amèrement chez le prophète (*Ps.* 40, 18): *A qui m'avez-vous comparé*, dit-il, *qui avez-vous égalé à moi, qui suis infiniment élevé au dessus de tout ce qui vous paroît grand?*

O Saint des Saints, que tous mes os se convertissent en langues, et qu'ils disent à haute voix : *Seigneur, qui est semblable à vous* (Ps. 34, 10). Je le crois, ô mon Dieu, que rien de tout ce qui est sensible, n'est digne d'entrer en comparaison avec vous; je m'en réjouis, je vous en glorifie, et tout mon contentement désormais sera de mettre à vos pieds ce monde visible, en confessant qu'il n'a rien de comparable à vos divines perfections. Périssent, ô mon Dieu, toutes les vaines idoles qu'adore un siècle profane; soyez seul le Dieu de tous les cœurs.

II. POINT.

NON-SEULEMENT Dieu n'est rien de tout *ce* qui frappe nos sens, mais encore il n'est rien de tout ce qui peut être imaginé, ou compris par l'entendement, soit des hommes, soit des anges; parce que tout cela est limité, et par conséquent ne peut convenir à une grandeur sans bornes. Non, Dieu n'est ni une substance ni un esprit, ni un être tel que nous nous le figurons, mais quelque chose d'infiniment plus parfait que toute substance, que tout esprit, que tout être; de sorte qu'il nous est plus aisé de dire ce qu'il n'est pas, que d'expliquer ce qu'il est; sa nature étant à notre égard un mystère infiniment élevé au dessus de nos plus vives conceptions.

Entrons, avec Moïse, dans la nuée sombre où notre Dieu a établi sa demeure; prosternons-nous au pied du trône, où il est environné de nuages et de ténèbres; et disons-

lui, en l'adorant profondément, que tout loge que nous avons à lui donner, c'est l'hum et sincère aveu que nous lui faisons, qu'i au dessus de tous nos éloges, comme il au dessus de toutes nos connoissances. C dans cette ignorance si sage, et dans c lumineuse obscurité que tu dois trouver repos, ô mon âme, en concevant une est infinie de Dieu, en admirant sa grandeu compréhensible, en suppléant au défaut tes lumières par la ferveur de ton amour en concevant un ardent désir de le voir jour à découvert dans sa gloire.

O Dieu caché et invisible, quand vous rai-je non plus comme dans un nuage et c une énigme, mais clairement et face à fa Pour mériter cette incomparable faveur, v *voulez que je* marche ici-bas dans les ténè *de la foi*; vous le voulez, Seigneur, c'est sez; j'y marcherai tous les jours de ma à la lueur de votre divine parole; t sombre qu'elle est, elle me découvrira a de charmes en vous, pour allumer dans cœur un brasier d'amour.

III. POINT.

Non-seulement l'être de Dieu n'a poin bornes, mais toutes ses perfections n'en non plus que son être. *Le Seigneur grand*, disent les prophètes, *et sa gr deur est immense* (Ps. 144, 2. Baruc. 3, Le Seigneur est bon, et sa bonté est mesure: le Seigneur est juste, puissant, séricordieux, beau, aimable; mais sa just

sa puissance, sa miséricorde, sa beauté, ses charmes sont aussi infinis que lui-même. Enfin *il est tout-à-fait incompréhensible*, dit Jérémie (32, 19); et les bienheureux, à qui le voile est tiré, le voient, le connoissent et l'admirent sans le comprendre.

Baissons les yeux, ô mon âme, et confessons notre foiblesse, en présence de cette suprême majesté, que les plus hauts séraphins adorent couverts de leurs aîles, pour témoigner qu'ils ne peuvent ni en soutenir l'éclat, ni en concevoir les perfections. Réjouissons-nous d'avoir un maître si *grand, que* nul entendement n'en peut *comprendre la* grandeur; et rendons-lui de très-vives *actions* de grâces, de nous avoir envoyé son Fils unique pour nous servir de guide dans cette mystérieuse obscurité.

Je vous bénis également, ô mon Dieu, et de ce que vous m'avez caché, et de ce que vous m'avez révélé de vos grandeurs. Ce que vous m'en cachez, exerce ma foi; ce que vous m'en découvrez, anime mes espérances, et tout me porte à vous aimer; mais rien n'est plus cabable de m'y porter avec ardeur, que l'incarnation de votre Fils, que vous avez bien voulu nous donner ponr maître, et par qui vous nous avez appris les secrets de votre sagesse, et les inventions de vos miséricordes. Ah! nous n'en savons que trop, Seigneur; mais nous ne vous aimons pas assez. Si vous ne donnez à nos cœurs autant d'amour que vous donnez de connoissance à nos esprits,

que nous serviront vos lumières, sinon pour nous confondre?

JEUDI DE LA XII. SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'unité de Dieu, et de la trinité des personnes.

I. POINT.

Il n'y a qu'un Dieu, et il ne peut y en avoir davantage, parce qu'il ne peut y avoir : 1. qu'un être qui possède par lui-même, et qui renferme en lui toutes les perfections, celles par où deux êtres se trouveroient différens, ne pouvant être dans l'un et dans l'autre; 2. qu'un souverain Seigneur et qu'un législateur suprême; deux êtres de cette nature ne pouvant subsister sans mettre mutuellement des bornes à leur empire, à leur pouvoir, à leur jurisdiction; 3. qu'une fin dernière, qui soit l'unique objet de notre félicité; car s'il y en avoit plusieurs, nul ne rempliroit nos désirs; la joie de posséder l'un, seroit troublée par l'envie de posséder l'autre. Il n'y a donc qu'un Dieu. Voilà la vérité fondamentale sur laquelle est établi ce grand commandement de la loi : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur* (Deut. 6, 5).

Plaignons, ô mon âme, l'aveuglement des infidèles, qui donnent à plusieurs, et par conséquent à des fausses divinités, un encens qui n'est dû qu'au seul vrai Dieu; mais plaignons encore davantage la conduite idolâtre de tant

de chrétiens, qui croyant l'unité de Dieu, la détruisent cependant autant qu'ils peuvent, faisant des objets de leurs passions, autant d'idoles, dont ils sont les adorateurs. Ne sommes-nous pas nous-mêmes du nombre de ces insensés, qui mettent d'indignes créatures sur l'autel du vrai Dieu? Voyons où vont les pensées de notre esprit, les inclinations et les affections de nos cœurs; si c'est à l'honneur, au plaisir, à l'amour du siècle; voilà les Dieux que nous adorons, au lieu du maître et du Créateur de l'Univers.

O Dieu unique et véritable, *qui seul méritez* ce culte suprême, détruisez *dans nos* cœurs les vaines idoles qui en ont jusqu'ici ou usurpé, ou au moins partagé les adorations et les amours. Faites que tous les fidèles le soient en effet, aussi bien que de nom, en ne donnant leur estime et leur attachement qu'à vous seul; vengez l'injure que vous font tant de payens; bannissez du monde cette multitude de faux dieux, auxquels ils rendent un honneur sacrilége : soyez connu, adoré, révéré de toutes les nations, afin qu'il n'y ait personne sur la terre qui ne confesse, qui n'aime et ne glorifie un seul Dieu, créateur de l'univers, qui est au dessus de tous, et en toutes choses.

II. POINT.

Il n'y a qu'un Dieu, c'est une vérité qui peut être connue par les seules lumières de la raison. Mais il y a trois personnes en Dieu, le Père, le Fils et le S. Esprit; c'est une autre

vérité que la foi seule peut nous enseigner, et qui demande par conséquent la soumission de nos esprits. Ce qui peut cependant nous en faciliter la créance, c'est de concevoir que Dieu étant un être souverainement parfait, il doit avoir toutes les perfections qui sont dans les créatures, sans en avoir les défauts; ainsi il faut qu'il ait l'unité sans solitude, et la pluralité sans division et sans diversité.

Admirons l'incompréhensible majesté d'un Dieu en trois personnes; le nombre le plus distinct dans la simplicité la plus parfaite, et l'unité la plus parfaite dans la pluralité; adorons cet ineffable mystère avec le respect le plus profond; croyons ce que nous ne pouvons comprendre; écrions-nous avec S. Paul (Rom. 11, 31) : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu, si vos voies sont impénétrables, combien votre essence et vos perfections le sont-elles davantage?*

O Père éternel, je me réjouis de l'union que vous avez avec votre Fils! O Fils unique, je me réjouis de l'amour que vous avez pour votre Père! O Esprit-Saint, je me réjouis de l'union que vous avez avec le Père et le Fils! Trinité adorable, je me réjouis de cet amour infini que vous conservez éternellement au dedans de vous! faites, ô mon Dieu, par votre grâce, que je ne sois plus avec vous qu'un même esprit par l'union d'une charité parfaite. O Sauveur du monde, priez votre Père, comme

vous le fîtes autrefois la veille de votre Passion; conjurez-le de m'unir étroitement avec vous et avec mes frères, comme vous êtes uni avec lui dans le ciel, où j'espère que vous consommerez un jour l'union de nos cœurs avec le vôtre pendant toute l'éternité.

III. POINT.

Considérons enfin comment ce mystère s'accomplit. Le Père se contemplant forme une image substantielle de lui-même, que nous appelons son Fils, que S. Jean appelle son *Verbe* (Joan. 1, 1), et que S. Paul nomme *la splendeur de la gloire du Père, la figure de sa subtance, et son portrait invisible* (Heb. 1, 3. Coloss. 1, 15). Le Fils ainsi produit par la connoissance de son Père, comme il en est infiniment aimé, l'aime aussi d'un amour infini; et le S. Esprit est le terme de cet amour réciproque, de sorte que le Père est le principe du Fils, le Père et le Fils le principe du S. Esprit, sans qu'il y ait entre eux aucune inégalité, ni dans la nature ni dans la durée, ni dans aucune autre qualité essentielle; les trois personnes ayant la même essence, la même divinité, et les mêmes perfections.

Voilà le fond de toute ma religion, mais aussi c'est le fond de ma solide consolation. Je crois un Dieu en trois personnes, qui ont les mêmes sentimens et les mêmes inclinations; je ne puis plaire à l'une, que je ne plaise aux autres. Dès que j'ai les bonnes grâces du Père, j'ai celles du Fils et du S. Esprit; je

n'ai qu'un créateur, qu'un sanctificateur, qu'un rémunérateur, qu'une fin dernière et qu'un objet de mon amour dans le temps, et de mon bonheur dans l'éternité.

O Père céleste, *de qui vient toute paternité, soit au ciel, soit sur la terre* (Ephes. 3, 15), puisque le Fils que vous engendrez, fait votre gloire dans l'éternité, glorifiez-vous dans le temps par la multiplication de vos enfans adoptifs; remplissez-en la terre et le ciel; et comme le Fils unique, dont vous êtes le Père, vous connoît et vous aime sans commencement et sans fin, faites que ceux dont vous êtes le Père par la grâce, ne cessent jamais de vous connoître et de vous aimer. O Fils du Très-Haut qui, par une éternelle génération, procédez de votre Père; qui possédez comme lui tous les trésors de la Divinité, et qui avez la même puissance que lui; communiquez-moi par adoption le titre de fils, que vous avez par nature, afin qu'ayant l'honneur d'être votre frère par l'infusion de votre grâce, je sois aussi votre cohéritier dans la gloire. O Esprit-Saint qui, par la voie de l'amour, procédez du Père et du Fils comme d'un même principe, et qui êtes vous-même, aussi bien qu'eux, le principe de toute la sainteté; faites sortir de votre sein un torrent de flammes, qui purifie mon cœur de tout ce qu'il a de terrestre, qui l'embrase du feu dont vous brûlez, et qui le sanctifie si parfaitement, qu'il mérite d'être éternellement à vous.

VENDREDI DE LA XII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la perfection infinie de Dieu.

I. POINT.

Dieu est très-parfait, parce qu'il a toutes les perfections, et qu'il les a non-seulement sans mélange d'aucun défaut, mais dans le degré le plus excellent qui soit possible, sans bornes et sans mesure. C'est ce que nous apprenons des saintes lettres, qui disent que *la grandeur de Dieu est infinie* (Ps. 144, 3).

O mon âme, qu'as-tu à chercher hors de Dieu, en qui seul tu trouves admirablement réuni tout ce qui est capable de remplir tous tes souhaits? Si tu désires la perfection, cherche-la dans ton Créateur, en qui elle se rencontre sans aucune imperfection; si tu es passionnée pour la beauté, regarde ton Dieu, c'est la beauté souveraine, et sans tache; si tu aimes la bonté, aime celui qui en est la source la plus pure; et si tu es piquée du désir de la grandeur, lui seul en est le centre, et l'on n'est grand qu'à mesure qu'on a l'honneur de l'approcher.

O mer immense de toutes sortes de perfections! ô mon Dieu, en qui tous les biens imaginables sont renfermés! c'est à vous seul que je veux être tout dévoué; car seul vous méritez tout mon amour, en vous seul je trouve toutes mes richesses, tous mes plaisirs, toute ma gloire; et hors de vous je ne trouve qu'indigence, que misère, que confusion. C'est

tout ce que j'ai trouvé partout où je ne vous ai pas cherché. Mais instruit aujourd'hui par mon expérience, je renonce à toutes les créatures, et à tout ce que je puis prétendre d'elles, pour ne mettre mon espérance et mon bonheur qu'en vous seul, ô mon Dieu et mon tout.

II. POINT.

Les perfections qui sont dans les créatures corporelles et spituelles, sont toutes en Dieu, et elles y sont d'une manière infiniment plus excellente qu'en elles-mêmes, parce qu'étant limitées dans tous les être créés, il n'y a que le souverain ouvrier en qui elles soient sans limites et sans bornes. Tout ce qui paroît beau, grand, sage et parfait dans ses ouvrages, n'est qu'un léger crayon de lui-même, ou, pour mieux dire, n'est rien en comparaison de ce qu'il est. Devant lui les cieux sont sans éclat, les astres sans lumière, les fleurs sans beauté, les lions sans force, les agneaux sans douceur, les aigles sans élévation, les hommes et les anges sans intelligence, et tout ce vaste univers est lui-même sans étendue et sans grandeur, si on le compare avec celui qui en est le créateur.

Admire, à la bonne heure, ô mon âme, le ciel avec ses étoiles; la terre et les précieux métaux qu'elle renferme dans son sein, tout ce grand monde, et l'arrangement merveilleux de toutes ses parties : mais, qui mérite mieux ton admiration, ou l'ouvrage, ou l'ouvrier? Tu trouves des charmes dans les

créatures, il ne faut qu'une étincelle de beauté pour te ravir; et tu n'aimeras pas celui qui est la beauté même, et auprès de qui toutes les beautés les plus charmantes ne sont que laideur? Tout te paroît surprenant dans un être spirituel; et quelque noble qu'il soit, ce n'est qu'un atôme, en comparaison de cet Esprit infini, universel, immense, qui anime tous les esprits, qui remue tous les corps, et sur la toute-puissance duquel est soutenue toute la machine du monde.

O mon Dieu! ô Etre souverainement parfait! ô Dieu de mon cœur! qu'y a-t-il dans le ciel et sur la terre capable d'*attirer mes* regards et de mériter mon *amour? Je ne* trouve plus rien que de sombre en *comparaison* de l'éclat dont vous brillez, rien que de petit, de vil, de méprisable, pour peu que je jette les yeux sur vous; vous êtes l'unique grand, charmant, aimable; à vous seul je consacre toutes les pensées de mon esprit, et toutes les affections de ma volonté.

III. POINT.

QUOIQUE les perfections qu'on attribue à Dieu, semblent innombrables à qui les considère partagées dans les créatures, elles ne sont néanmoins en Dieu qu'une seule perfection très-simple, qui les comprend toutes. En lui la toute-puissance est la sagesse; la sagesse est la bonté; la bonté, la sagesse; la toute-puissance n'étant réellement que la même chose avec son essence. C'est ce qui a fait dire au sage, que l'Esprit divin *est*

unique et multiplié, et qu'il renferme en lui seul tous les esprits (Sap. 7, 22 et 23). Cette vérité considérée attentivement dans l'oraison, est un ample sujet d'amiration et de louange; elle doit de plus produire en nous un ardent désir d'imiter cette divine simplicité, par une intention très-simple dans toutes nos œuvres, qui ne doivent avoir pour but que de plaire à ce grand Dieu, et à cet admirable Seigneur, à cause de ses perfections infinies. C'est dans cette sublime intention que le Fils de Dieu nous a parlé, lorsqu'il disoit : *Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux* (Matt. 6, 22).

O Dieu d'une infinie perfection ! éclairez l'œil de mon âme, afin que dans les créatures je contemple le créateur, et que je l'aime comme celui à qui elles doivent toute leur bonté. Purifiez mon intention; de sorte que je vous cherche dans toutes mes voies en esprit de simplicité et de droiture, puisque vous êtes ma dernière fin, et que mes actions doivent toutes se rapporter à la gloire de votre saint nom.

SAMEDI DE LA XII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Répétition de la Méditation précédente.

*

XIII. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.
De la guérison des dix lépreux.

I. POINT.

Dix lépreux vinrent au devant de notre Seigneur et sécrièrent de loin Jésus *notre Maître, ayez pitié de nous* (Luc, 17, 11).

Une prière humble, fervente et faite de concert entre plusieurs, qui intercèdent les uns pour les autres, est bien puissante auprès de Dieu. Telle fut celle de ces malades. Elles fut accompagnée d'une humilité respectueuse, animée d'une grande ferveur, qui leur fit élever la voix, et *s'écrier* : Jésus *notre Maître, ayez pitié de nous.* Ils la firent ensemble, et tous d'une voix, pour faire une espèce de violence à la bonté du Seigneur, et l'obliger de les secourir. Une oraison de ce caractère est toujours écoutée favorablement de Dieu; et le nombre des mendians, qui s'adressent à lui, ne fait qu'augmenter ses miséricordes et ses faveurs.

O mon âme, il ne faut pas être à son égard comme sont les pauvres que nous voyon tous les jours demander leur vie. Ils voudroient bien pouvoir demander seuls, parce que la multitude, qui effraie les riches peu charitables, les met en danger de ne rien obtenir. Dieu se plaît au contraire à la demande de plusieurs, parce qu'il a le cœur immense, et que ses richesses sont inépuisables et sans bornes, aussi bien que sa bonté.

O Sauveur infiniment bon et infiniment libéral, nous ne faisons tous dans votre église qu'un même corps; et tous animés du même esprit, nous espérons d'avoir part aux trésors de votre grâce. Autant de pécheurs qu'il y a sur la terre, sont autant de lépreux qui vous crient : Jésus *notre Maître, ayez pitié de nous*. Faites-leur miséricorde, et ne méprissez par leurs prières. Celles que j'ose vous adresser sont bien imparfaites; vous ne les rejetterez pas cependant, Seigneur, parce qu'elles sortent d'un cœur humilié, et que je les unis à d'autres plus ferventes qui vous sont offertes en tous les endroits de l'Univers, par des serviteurs plus fidèles que je ne suis.

II. POINT.

Jésus voyant les lépreux, leur dit : *Allez, montrez-vous aux Prêtres*. Ils obéirent *incontinent*, et sur le chemin ils furent guéris (*Ibid.* 14).

Considérons quelle est la cause mystérieuse de cette action du Sauveur; nous y trouverons presque la même que nous avons observée dans un semblable miracle : car en donnant cet ordre aux lépreux, et les guérissant avant qu'ils l'eussent exécuté, son dessein n'étoit pas seulement de faire voir en eux les merveilleux effets de l'obéissance aveugle; mais il vouloit encore nous marquer ce que nous devons faire, lorsque nos âmes sont infectées de la lèpre du péché. Il est vrai qu'il pourroit seul nous purifier, mais il veut auparavant que nous nous présentions aux Prê-

tres de la loi nouvelle, qui sont les confesseurs, et que nous leur découvrirons la lèpre intérieure de notre âme, sans en rien cacher, quelqu'horrible qu'elle puisse être, *Montrez-vous*, leur dit-il, *aux Prêtres*. Comprens-tu bien, ô mon âme, tout le sens de cette parole? c'est comme si le Sauveur te disoit: Découvrez votre conscience entièrement et sans déguisement à celui que j'en ai établi le médecin; faites en sorte qu'il vous connoisse au dedans et au dehors; confessez-lui nettement tous vos péchés, apprenez de lui quels en sont les remèdes, recevez ses avis, et ne rougissez pas de lui ouvrir *toutes* vos plaies, afin qu'il les referme par le baume sacré de mon sang précieux, dont je *lui ai* confié l'application.

Non, mon Seigneur, je ne rougirai pas d'avouer mon injustice, puisque je n'ai pas rougi de la commettre; si j'ai de la honte à l'avouer, je la porterai volontiers en punition de l'audace et de la témérité avec laquelle je vous ai offensé. Je ne veux pas que les hommes m'estiment saint, pendant que vous me jugez pécheur. Vous auriez pu exiger de moi que j'exposasse ma lèpre aux yeux de tout l'Univers; mais puisque vous vous contentez que je la découvre en particulier à un de vos ministres, je souhaite trop d'en être guéri, pour craindre une si légère confusion.

III. POINT.

Un des dix lépreux, qui étoit de Samarie, étant revenu sur ses pas remercier notre Seigneur de la grâce qu'il lui avoit faite; Jésus dit alors : *Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? où sont les neuf autres? Il ne s'est trouvé que cet étranger qui soit revenu rendre gloire à Dieu* (Ibid. 17).

Considérons, 1. dans la plainte que fait Jésus de l'ingratitude des neuf lépreux, combien ce vice lui déplaît, et dans l'accueil qu'il fait à ce samaritain reconnoissant, combien la reconnoissance lui est agréable; car cet homme s'étant jeté à ses pieds : *Levez-vous*, lui dit-il avec beaucoup de douceur, *allez; votre foi vous a sauvé*; 2. il faut remarquer dans la personne du lépreux de Samarie, que les plus grands pécheurs, quand Dieu leur a fait miséricorde, sont d'ordinaire plus pénétrés de reconnoissance envers lui, que ne le sont les justes, qui lui ont cependant de si singulières obligations; 3. il importe extrêmement d'apprendre ici à ne manquer jamais de rendre grâces à notre Seigneur, lorsqu'il nous a guéris de la lèpre du péché dans le sacrement de Pénitence.

Imitons alors, ô mon âme, ce fidèle Samaritain, et ne souffrons pas qu'il nous vainque en dévotion, en humilité et en reconnoissance. A la sortie du tribunal de la pénitence où le Sauveur a daigné nous laver de nos taches, allons nous prosterner devant lui; et aux pieds de ses autels, pleins de la plus vive et de la

plus humble gratitude, remercions notre charitable médecin, et nous entendrons de sa bouche cette consolante parole : *Levez-vous, votre foi vous a sauvé.*

O Dieu de mon cœur, par quelle profusion de grâces ne récompensez-vous pas ceux qui reconnoissent vos bontés ! A mesure que je vous remercie d'une grâce, vous m'en faites une plus grande, et vous me donnez à l'heure même un nouveau sujet de reconnoissance et d'amour. O que ne puis-je vous rendre d'éternelles actions de grâces pour tant de bienfaits dont vous me comblez sans cesse ! Heureux, si je n'avois que cette seule occupation dans toute ma vie, et si j'en consacrois tous les momens à vous louer et à vous glorifier de vos bontés ! Mettez-moi, mon Dieu, dans cette sainte et continuelle disposition, afin que je publie éternellement vos miséricordes avec le prophète roi (*Ps.* 88, 1).

LUNDI DE LA XIII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la bonté et de la sainteté de Dieu.

Les *préludes* de cette Méditation et des quatre suivantes, comme ci-dessus, *p.* 140.

I. POINT.

Non-seulement Dieu est bon, de cette bonté qui fait la perfection de l'être, comme on vient de le voir dans les Méditations précédentes ; mais il l'est sur-tout de cette bonté,

qui n'est rien autre chose que la sainteté, infiniment plus parfaite en lui, que dans toutes les créatures les plus saintes. C'est en ce sens que nous devons prendre cette parole du Sauveur: *Il n'y a que Dieu qui soit bon* (Mat. 19, 17); et cette autre de la mère de Samuël: *Nul n'est saint comme le Seigneur; il n'y a personne qui soit saint que lui* (1. Reg. 2, 2); c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de sainteté comparable à celle de Dieu.

Voilà ce qui cause une extrême confusion aux plus grands saints, et qui les entretient dans un continuel anéantissement devant Dieu. Ils se considèrent en sa présence comme des pécheurs; et toute leur justice comparée à la sienne, non-seulement disparoît à leurs yeux, mais n'y porte que l'idée humiliante d'un amas d'imperfections; ils ne découvrent en eux-mêmes que souillures, qu'impureté dans leur naissance, que misère, que foiblesse, que légéreté et qu'inconstance dans toute leur vie.

O Dieu infiniment saint qui, par excellence vous nommez *le Saint des Saints* (Dan. 9, 24), comme étant la source, le modèle et la fin de toute sainteté, je me réjouis de ce que vous êtes infiniment saint, que vous l'êtes par vous-même, et que vous ne sauriez cesser de l'être. J'avoue, Seigneur, que je ne puis être saint, si vous n'avez la bonté de me sanctifier, et que je ne puis l'être longtemps, si vous ne me donnez la perséverance; j'avoue même que quelque sainteté que vous

onniez, ce ne sera toujours rien en
araison de la vôtre, et que seul, vous
ez ce bel éloge que vous donneront
ellement les plus hauts séraphins : *Saint,*
, saint est le Seigneur Dieu des ar-
(Isaï. 6, 3).

II. POINT.

qui élève infiniment la sainteté de Dieu
essus de celle de toutes les créatures,
qu'il possède avec un avantage infini,
s les vertus des hommes et des anges, et
les possède sans mesure et sans imper-
on : voilà pourquoi il s'appelle dans les
es écritures, *le Dieu et le Seigneur des*
es (Psal. 23, 10). C'est comme un vaste
n d'où sortent, comme de petits ruis-
, toutes les vertus que nous admirons
les saints, qui ne sont saints qu'au-
qu'ils participent à la sainteté de Dieu,
'ils portent les traits de ce divin ori-

n Dieu, quel honneur à un homme pétri
ue et de poussière, d'avoir quelque part
ainteté de Dieu! Quelle élévation d'un
ne mortel et d'une foible créature, de
oir aspirer à la glorieuse ressemblance
e saint des saints! Oui, nous devons
cette ambition, de devenir des copies
re céleste. Dès que nous sommes bap-
en vertu de notre régénération spiri-
, nous sommes les enfans de Dieu,
ulement capables, mais obligés de lui
ibler en sainteté, selon la parole du

Fils de Dieu : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (Mat. 5, 48).

O mon Jésus ! ô maître divin ! ô parfaite image de la sainteté de votre Père qui, en tant qu'homme, avez eu toute la plénitude des vertus, et toute la ressemblance qu'on peut avoir avec l'auteur de toute la perfection ! faites-moi la grâce d'imiter si fidèlement les vertus humbles et obscures que vous avez pratiquées selon votre humanité, que je tâche aussi d'imiter celles qui éclatent dans votre divinité ! Je vous bénis, je vous loue, je vous glorifie, *ô Roi des vertus* (Ps. 37, 13), et j'unis ma voix à celle des anges, qui vous répètent sans cesse, aussi bien qu'à votre Père, ce beau cantique : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées* (Isaï 6, 3).

III. POINT.

La véritable justice consiste en deux points, *à fuir le mal et faire le bien ;* comme Dieu est infiniment saint par la possession de toutes les vertus, il l'est de même infiniment par l'éloignement essentiel, et par l'aversion nécessaire qu'il a pour toutes sortes de péchés. La haine qu'il a du vice, est égale à l'amour qu'il a pour la vertu, et comme il ne peut voir les justes sans les aimer, il ne peut aussi regarder les impies sans les haïr. *Ses yeux sont si purs,* dit le prophète (Habac. 1, 13), *qu'il ne sauroit voir l'iniquité qu'avec indignation et avec horreur.*

Voilà les sentimens que la sainteté de Dieu doit produire en nous. Si nous en voulons

être les imitateurs, nous ne devons rien estimer, ni chercher au monde, que la sainteté, qui seule est capable de nous rendre agréables au Saint des Saints; rien mépriser, ni abhorrer que le péché, qui peut seul rendre nos âmes abominables devant Dieu. La haine et l'amour sont des passions dangereuses en nous; nous les sanctifions, si nous ne leur donnons point d'autre objet que le vice et la vertu, de sorte que nous ne haïssions que l'un, et que nous n'aimions que l'autre; nous accomplirons par là la divine volonté qui nous est déclarée par ces paroles : *Vous serez parfaits et sans tache avec le Seigneur votre Dieu* (Deut. 18, 13).

O Dieu; qui par votre miséricorde, *nous avez prédestinés pour être saints et sans tache devant vos yeux* (Ephès. 18, 4), donnez-nous toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour remplir vos desseins. Inspirez-nous une horreur extrême, non-seulement du péché, mais des moindres imperfections. Je vous en conjure, ô mon Dieu, par la pureté de votre être, et par cet amour essentiel que vous avez pour la sainteté; purifiez mon âme de toutes les souillures; ornez-la de toutes les vertus; embrasez-la des flammes de la plus ardente charité, afin qu'elle ait l'honneur de paroître pure et sainte en votre présence.

*

MARDI DE LA XIII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'inclination naturelle que Dieu a de se communiquer à ses créatures, et sur-tout aux hommes.

I. POINT.

Il est de la nature du bien, selon S. Denis (c. 2, *de div. nomin.*), d'aimer à se répandre et à se communiquer au dehors; d'où il s'ensuit que Dieu étant le souverain bien, il a un penchant infini à cette communication de lui-même. Mais à qui se communique-t-il, ô mon âme? A de viles créatures, à des hommes imparfaits, ingrats, indignes de ses faveurs; et comment? D'une manière digne de lui; sans obligation, par le pur mouvement de son bon plaisir; sans intérêt, son bonheur infini est indépendant de toutes ses créatures; sans réserve, ne mettant nulles bornes à ses libéralités, que celles que nous y mettons nous-mêmes, par l'indifférence avec laquelle nous les recevons, et par le peu de fidélité que nous avons à y répondre.

O source infinie de tous les biens, qui ne demandez qu'à répandre vos trésors! je vous remercie de cette profusion pleine de bonté que vous en faites à mon égard, sans l'avoir méritée; que puis-je vous rendre en reconnoissance de vos libéralités? *Vous êtes mon Dieu, vous n'avez que faire de mes biens* (Psal. 51, 1). Ce que vous exigez de grati-

: est pour moi-même; c'est mon avantage
ıon bonheur, que je vous loue, que je
; serve, et que je vous obéisse, non pas
gré moi et par contrainte, mais libre-
ıt, de bon cœur et par amour; non pas
la vue de mon intérêt, mais pour votre
re; non avec réserve, mais sans mesure;
ıu'ainsi je me donne tout entier à vous,
ıme vous vous donnez tout entier à moi.

II. POINT.

OUT ce que Dieu a répandu de perfections
s les différentes créatures de l'*Univers*,
pris plaisir de les *rassembler dans*
mme; il lui a donné l'*être simple*, *comme*
cieux et aux élémens; la vie végétante,
ıme aux arbres; le sentiment, comme aux
naux, et l'intelligence, comme aux anges.
si il en fait l'abrégé du monde, et un
ége même, que le Sauveur appelle *toutes*
ıtures (Marc. 16, 15).

eprésentons-nous ici ces quatre degrés
perfection, comme quatre fleuves qui
ent du sein de Dieu, semblables à ceux
avoient leur source dans le paradis ter-
e; et figurons-nous que ces fleuves,
s avoir arrosé le monde entier, viennent
joindre dans l'homme, pour le changer
n paradis de délices, fécond en toutes
s de fleurs et de fruits; tirons de là des
mens d'admiration, de joie, de recon-
ance et d'amour, et disons à un Dieu si
aisant, avec toute l'affection de notre

O incompréhensible bonté, quelles actions de grâces vous rendrons-nous, d'avoir réuni dans une aussi petite créature qu'est l'homme, tout ce que vous avez semé de précieux dans une infinité d'êtres? C'est avec raison que vous lui commandez *de vous aimer de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de tout son esprit* (Deut. 6, 5); car il est juste que tout ce qu'il a reçu de vos bontés, conspire à vous payer le tribut de son amour. Oui, mon Dieu, je vous aimerai *de tout mon cœur*, parce que vous m'avez donné l'être; *de toute mon âme*, parce que c'est de vous que je tiens la vie; *de toutes mes forces*, parce que j'ai reçu de vous les sens, et toutes les facultés de mon corps; *de tout mon esprit*, parce qu'il est le souffle de votre bouche. Voilà l'usage, ô mon Créateur, qu'avec votre grâce, je veux faire désormais de toutes les puissances de mon corps et de mon âme.

III. POINT.

Les communications que Dieu nous fait dans l'ordre surnaturel, surpassent infiniment celles qu'il nous fait dans l'ordre de la nature. Il se communique à nous, premièrement, par la grâce, qui nous fait participans de la nature divine; 2. par la gloire, qui nous rend pour toujours semblables à lui; 3. par l'union hypostatique qui, de notre nature et de la sienne, a fait un Homme-Dieu; 4. par le sacrement de l'eucharistie, par lequel le Fils de Dieu s'unit à chacun de nous d'une manière ineffable.

C'est ici que nous devons éclater en remercîmens et en louanges, voyant la singulière bonté que Dieu nous a témoignée préférablement aux anges, auxquels il n'a pas fait la même grâce de s'unir personnellement et substantiellement à eux; il n'y a que les hommes qu'il a voulu favoriser, jusqu'à faire l'un d'eux égal à lui, Dieu comme lui, son Fils, et la figure de sa substance.

O charité infinie, ô Dieu de mon cœur! si nous vous sommes infiniment obligés pour les biens naturels que vous nous avez faits, quelle obligation vous avons-nous *pour les* grâces surnaturelles dont vous *nous avez* comblés! Quoi! mon Dieu, avoir abaissé votre suprême majesté jusqu'à l'union la plus intime avec la nature humaine, et avoir élevé cette vile nature jusqu'à la participation de la vôtre! C'est bien nous convaincre, Seigneur, de l'inclination que vous avez pour nous, et nous faire voir évidemment que *vos délices sont d'être avec les enfans des hommes* (Prov. 8,51): Que n'avons-nous de notre part une pareille inclination? Que notre unique ardeur n'est-elle de nous donner tout-à-fait à vous, de converser sans cesse avec vous, et de chercher mille manières de vous témoigner notre amour?

MERCREDI DE LA XIII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Combien Dieu est aimable.

I. POINT.

Dieu est infiniment aimable par lui-même, parce qu'il a tout ce qui est capable d'allumer le plus ardent amour; car plus une chose est belle et parfaite, plus elle mérite d'être aimée; et par conséquent Dieu ayant une bonté infinie, et une égale beauté, il ne peut être aimé autant qu'il le mérite, qu'il ne soit aimé infiniment. Comme il est donc impossible que nous l'aimions autant qu'il est aimable, il s'en suit au moins que nous devons l'aimer plus que nous-mêmes, plus que tout ce qu'il y a d'aimable au monde, et avec toute l'ardeur dont une créature est capable.

Que n'es-tu assez grand, ô mon cœur, pour aimer sans mesure un Dieu, dont les charmes sont sans bornes! Que n'es-tu assez embrasé, pour brûler de son amour! Que n'as-tu les saintes ardeurs de la chaste épouse qui, ne pouvant l'aimer autant qu'elle désiroit, ne s'expliquoit de ses désirs enflammés, qu'en lui disant, *qu'elle languissoit d'amour* (Cant. 2, 5). Consolons-nous de notre impuissance, par la pensée qu'il est aimé infiniment par lui-même, et que l'amour qu'il a pour sa bonté, remplit toute la mesure de cette perfection infinie.

Oui, mon Dieu, je sais que vous vous

aimez vous-même autant que vous êtes aimable, et que tout votre bonheur consiste à vous connoître et à vous aimer infiniment; je prends part à votre joie, et je suis ravi que le Père, le Fils et le S. Esprit s'entr'aiment d'un amour infini. O bonté suprême, que nous ne pouvons aimer assez, faites au moins que nous vous aimions de toutes les forces et de toutes l'étendue de nos cœurs; donnez nous l'amour que tous les anges et que tous les saints ont pour vous dans le ciel; ne souffrez pas qu'il y ait un seul homme sur la terre qui ne vous aime; anéantissez tous les cœurs qui ne vous aiment pas, ou plutôt, transformez-les, ô Dieu tout aimable, et faites-en des cœurs embrasés de votre amour.

II. POINT.

Quand Dieu ne m'auroit fait aucun bien, il ne laisseroit pas de m'être infiniment aimable par sa propre bonté; mais aussi quand il ne seroit pas aussi aimable qu'il l'est par lui-même, il le seroit par les biens infinis dont il m'a comblé.

Toutes les créatures qui sont sorties des mains de Dieu, ont toutes le même langage, par lequel elles me font entendre l'obligation que j'ai d'aimer celui qui les a créées pour moi. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce qui m'environne, me parle continuellement de sa bonté! mais rien ne m'en convainc plus fortement que les biens de la grâce dont il m'a favorisé, que ceux de la gloire qu'il me promet, et que le bien-

fait ineffable de l'incarnation, où cette bonté s'est en quelque manière épuisée pour me témoigner son amour.

O Dieu infiniment bon, aussi aimant que vous êtes aimable, puis-je penser à vous sans vous aimer, et puis-je vivre sans mourir d'amour, quand je pense à l'obligation infinie que j'ai de vous aimer et au peu d'amour que j'ai pour vous? Si je dois vous aimer et vous servir, parce que j'ai reçu de vous des biens naturels et passagers, combien plus le dois-je faire pour les dons de la grâce que je reçois tous les jours de vous, et pour les trésors de l'éternité que vous me destinez? Si je ne puis assez vous aimer pour les dons que vous m'avez faits hors de vous, quel amour vous témoignerai-je, après que vous vous êtes donné vous-même tout à moi? O que n'ai-je un nouveau cœur! que dis-je, que n'ai-je un million de cœurs, et de cœurs aussi enflammés que le sont les séraphins, pour vous aimer avec toute l'ardeur dont tous les hommes et les anges sont capables?

III. POINT.

Dieu est encore infiniment aimable, parce qu'il est la source intarrissable de toutes les douceurs; il en est comblé en lui-même par la joie et la complaisance infinie qu'il a dans la possession de toutes les perfections; il en fait couler des torrens non-seulement dans le cœur des saints qui jouissent de sa vue dans le ciel; mais ce qu'il en distille dans le cœur des fidèles qui l'aiment, et qui le servent sur

la terre, est si délicieux, qu'ils en oublient toutes les peines de cette vie.

O mon âme, crains-tu de vivre triste et chagrine dans le service d'un si bon maître? Il faut que tu n'en connoisses guère les charmes, et que tu n'en aies guère goûté les délices. Dès qu'on a su l'art de l'aimer, on a trouvé le moyen de vivre heureux. Fais-en l'expérience, approche-toi de lui, converse avec lui, son entretien n'a rien de fâcheux, et l'on ne s'ennuie jamais en sa compagnie; on n'y trouve au contraire que de la satisfaction et du plaisir.

Je renonce, ô mon Dieu, de *tout mon* cœur à toutes les douceurs du siècle; *elles* sont passagères, elles sont fausses, elles sont empoisonnées; il n'y a qu'en vous seul qu'on en trouve de saintes, de véritables et d'éternelles. Le seul plaisir qu'on a de vous aimer, dédommage abondamment une âme de toutes les joies mondaines qu'elle vous a sacrifiées; une seule heure d'oraison qu'on passe à contempler vos beautés, est si douce, qu'on n'auroit nul regret de vous avoir immolé toutes les satisfactions de la nature, quand il n'y auroit dans votre service nulle autre récompense à prétendre.

JEUDI DE LA XIII. SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE.

De la charité infinie de Dieu.

I. POINT.

Dieu s'aime infiniment lui-même, parce qu'il est infiniment aimable, comme on l'a vu dans la Méditation précédente. Ce même amour qu'il se porte lui fait aimer ses créatures, dans lesquelles il voit reluire sa puissance, sa bonté, sa sagesse et ses autres perfections ; il n'en est pas de même de l'amour que nous avons pour nous-mêmes ; il occupe tout notre cœur, il en bannit tout autre amour ; et au lieu que Dieu nous aime, parce qu'il s'aime lui-même, nous n'aimons pas les autres, parce que nous nous aimons trop pour nous-mêmes.

Réformons notre amour, ô mon âme, sur l'amour de notre Dieu ; son amour est raisonnable, il est saint ; et non-seulement il est réglé, mais il est la règle de tous les vrais amours. Quoiqu'il n'y ait que Dieu qui soit proprement aimable, il ne laisse pas d'aimer ce qui est hors de lui, et de remplir tout le monde de ses bénédictions. Apprenons de ce grand maître, à nous aimer comme il s'aime, l'aimant pour lui-même, et le prochain en lui et pour lui.

Détruisez en moi, Seigneur, cet amour désordonné que j'ai pour moi-même, et qui est la source de mes déréglemens ; substituez-y un amour formé sur le modèle du vôtre ; soyez-en le principe, le motif et la fin. C'est

une grâce, ô mon Dieu, que j'espère d'autant plus de votre bonté, que sans elle toutes les autres seroient bien inutiles en moi; car tandis que l'amour-propre dominera dans mon cœur, votre règne ne peut s'y établir, et je n'accomplirai jamais le grand précepte de la charité, qui demande que je vous aime plus que moi-même, et que toutes les créatures imaginables, et que je n'aie d'amour pour elles et pour moi, qu'en vous seul et que pour vous seul.

II. POINT.

Il n'est pas de l'amour de Dieu, comme du nôtre. Le nôtre suppose dans *son objet l'être* et les qualités qui peuvent le rendre aima*ble* : au lieu que l'amour de Dieu produit dans son objet tout ce qui le peut faire aimer. De là vient, qu'entre les créatures possibles, en ayant aimé quelques-unes d'un amour spécial et efficace, il leur a donné, avec l'être, toutes les perfections qui leur sont propres. O amour admirablement effectif! amour bien différent du mien, qui est toujours stérile, et qui ne fait jamais rien pour vous, ô mon Dieu!

J'ai cependant des raisons bien particulières et bien pressantes de témoigner efficacement mon amour à ce grand Dieu qui, tout grand qu'il est, n'a pas dédaigné de m'aimer, et de m'aimer d'un amour d'amitié : amour qu'il n'a pas eu pour les autres créatures : amour parfait, qu'il m'a réservé, et dont il m'a donné des marques très-sensibles, en me

créant à son image, en me donnant une âme capable de le connoître et de l'aimer, et m'élevant même, par la grâce de la régénération, jusqu'à me faire participant de sa nature divine. Ah! que cette amoureuse conduite de Dieu doit produire en moi d'admiration, de reconnoissance et d'amour! Que j'ai grand sujet de m'écrier avec le prophète: *Qu'est-ce que l'homme*, ô mon Dieu, *pour mériter que vous vous souveniez de lui? et qu'est-ce que le fils de l'homme, pour être honoré de votre visite? Vous l'avez couronné de gloire, et vous l'avez établi sur les ouvrages de vos mains: vous avez mis toutes choses sous ses pieds... O Dieu, que votre nom est admirable dans toute la terre* (Ps. 8, 5 et seq). Oui, mon Dieu, il est admirable, et il n'est pas moins digne d'amour que d'admiration; car cette multitude de merveilles que vous avez opérées en faveur de l'homme, sont de tendres et de solides effets de votre amour envers lui. Ingrat, s'il ne répond à tant de bontés, par un dévouement absolu de toutes ses puissances, à la gloire et à l'amour de votre saint nom.

III. POINT.

Approfondissons encore davantage l'inestimable faveur que Dieu a fait à l'homme, en contractant avec lui une véritable amitié. Les propriétés de la parfaite amitié, sont: 1. d'être entre deux égaux; 2. de rendre les biens communs entre les amis; 3. de ne faire de leurs cœurs qu'une même chose. Si la foi

ne nous éclairoit de ses lumières, pourroit-on se persuader que Dieu pût aimer de chétives créatures telles que nous sommes, jusqu'à en venir à ces excès?

Oui, mon âme, Dieu nous a aimés jusqu'à se rendre semblable à nous dans le mystère de son Incarnation, et jusqu'à nous rendre semblables à lui dans le saint baptême, où *il nous rend participans de sa nature divine* (2 Petr. 1, 4). où il nous fait ses enfans adoptifs, et où il perfectionne admirablement en nous les traits de sa divine ressemblance. Qu'a-t-il à lui, qui ne soit pas à nous? Après nous avoir déployé toutes les richesses de la nature, ne nous a-t-il pas enrichis? comme dit S. Pierre (*Ibid*), des grands et des précieux dons de sa grâce? Et afin que rien ne manque à la parfaite union de nos cœurs avec le sien, il est prêt à tous momens de nous transformer tellement en lui, que nous n'ayons plus que le même esprit avec lui.

C'est ici, ô mon Dieu, que je reconnois et que je vois évidemment accomplie la consolante parole de votre Fils, lorsqu'il disoit à ses apôtres et à tous les fidèles en leurs personnes : *Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait ce que fait son maître: mais je vous traite comme mes amis, parce que je ne vous cache rien de ce que j'ai appris de mon Père* (Joan. 15). Encore une fois, Seigneur, permettez que dans les transports de l'amour le plus reconnoissant, je

vous demande qu'est-ce que l'homme, et qu'est-ce que vous voyez en lui qui mérite que vous en fassiez tant d'état? Est-ce un objet digne que vous y attachiez votre cœur? O mon bien aimé, souffrez que mon cœur entre dans le vôtre, et que des deux, s'il est possible, il ne s'en fasse qu'un seul; faites-moi sentir, dans cette espèce d'amoureuse unité, l'ardeur excessive de votre amour, afin que je vous aime comme vous m'aimez, et que l'amitié soit parfaitement en quelque manière de mon côté, comme elle l'est excellemment du vôtre.

VENDREDI DE LA XIII. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la charité infinie de Dieu envers les hommes, sur ces paroles de S. Paul:

Afin que vous puissiez comprendre quelle en est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur (*Ephes.* 3, 18).

I. POINT.

La longeur de cette infinie charité de notre Dieu, consiste en ce qu'elle est éternelle. *Je vous ai aimés d'un amour éternel*, nous dit-il par un de ses prophètes (*Jérém.* 3, 5); c'est-à-dire, tandis que j'ai été ce que je suis, je vous ai aimés; et l'amour que j'ai pour vous, est aussi ancien que moi-même. Aime, ô mon âme, un Dieu aimable, qui t'a toujours aimée. *Dieu a fait voir qu'il nous aimoit*, dit St. Jean, *en ce qu'il n'a pas attendu que nous l'aimassions, mais*

qu'il nous a prévenus par son amour (1. Joan. 4, 10). Et comme cet amour de Dieu pour nous n'a jamais eu de commencement, il n'aura jamais de fin; à moins que nous ne nous en rendions indignes par nos péchés; et ce qui met le comble à cette bonté, c'est qu'encore que nous soyons assez ingrats pour mépriser son amitié, il est tout prêt de nous la rendre, et de nous réconcilier avec lui, pourvu que nous lui témoignions du regret de l'avoir abandonné.

Aime donc, ô mon âme, *un amour qui t'a aimée de toute éternité* (ama amorem ab æterno te amantem); ne *diffère pas un* moment, tu l'aimeras toujours trop *tard, Il t'a* aimée le premier; réponds au moins à *un* amour si prévenant, et réponds-y avec une constance qui ait du rapport à la sienne; *et si* tu avois jamais le malheur d'attirer sa colère par un oubli criminel de ses bontés, recours à lui avec confiance; il appaisera son courroux, il oubliera ton infidélité, et il te rétablira, comme auparavant, dans ses bonnes grâces.

O mon Dieu, je vous rends grâces de votre amour éternel; que ne vous ai-je au moins aimé dès que j'ai eu le bonheur de vous connoître! Maudits soient les momens que j'ai passés sans vous aimer; mais mille fois maudits soient ceux auxquels j'ai eu l'insolence et la brutalité de vous offenser! Ah! que ne peuvent-ils être retranchés de la durée de ma vie? Je les pleurerai, ces malheureux momens, jusqu'au dernier soupir; et je tâ-

cherai d'en réparer l'ingratitude par une inviolable fidélité. C'est aujourd'hui tout de bon que je me consacre tout-à-fait à votre amour, ô Dieu de mon cœur; j'ose avec votre grâce, défier toutes les créatures d'ébranler la résolution que j'ai faite de vous être toujours fidèle, en disant avec l'apôtre : *Qui nous séparera de la charité de J. C? Sera-ce l'affliction ou le fer des persécuteurs? Non, rien ne sera capable de m'en séparer* (Rom. 8, 35).

II. POINT.

La largeur de cette charité consiste en la multitude de ceux qu'elle embrasse; qui sont tous les hommes, de quelqu'état, de quelque condition qu'ils soient; Dieu voulant sincèrement les recevoir dans son amitié, sans en exclure pas un, à moins que d'eux-mêmes ils n'y renoncent. Il est vrai qu'il aime les élus préférablement aux réprouvés; mais il ne laisse pas absolument de les aimer tous, il désire qu'ils soient tous sauvés, et il n'omet rien qui soit nécessaire pour les engager à son amour et pour en faire ses amis; et ce qui est de singulier dans le cœur de Dieu, c'est qu'étant ouvert à tout le monde, chacun y a sa place, et s'y trouve aussi distingué que s'il étoit seul.

Si le Dieu de la charité habitoit dans mon cœur, il en élargiroit l'espace, et il le rendroit assez vaste pour contenir tout le monde; j'aimerois, comme lui, les bons et les mauvais, les amis et les ennemis; et non-seu-

lement je ne ferois mal à personne, mais j'aurois de la joie de rendre à ceux qui me haïssent, le bien pour le mal, amassant des charbons ardens sur leurs têtes, afin de vaincre le feu de leur haine par celui de la charité.

C'est ainsi que vous en avez usé mille fois envers moi, ô Dieu d'amour, dans le temps que je vous faisois la guerre; vous m'avez désarmé par vos bontés, et vous m'avez obligé, non-seulement à vous rendre les armes, mais à vous jurer une éternelle fidélité. Si votre amour a pu s'étendre jusqu'à moi, qui en étois si peu digne, *y a-t-il* un homme au monde qui ne doive espérer la même faveur?

O grand Dieu, dont l'amour n'a point de bornes, recevez tous les hommes dans votre sein, fermez les portes de l'enfer et ouvrez celles du ciel, afin que tous y étant conduits, y soient éternellement occupés de votre amour et de vos louanges.

III. POINT.

La hauteur et la profondeur de cette immense charité consiste dans les grandes choses qu'elle lui a fait faire, et dans les profonds abaissemens qu'elle lui a fait souffrir pour nous. *Voyez*, dit l'apôtre bien-aimé, *quel excès d'amour le Père nous a témoigné, de vouloir qu'on nous appelle enfans de Dieu, et que nous le soyons en effet* (1. Joan. 3, 1). Il a encore porté cet amour bien plus haut, lorsqu'il nous a donné son Fils unique, et

toutes choses avec lui (*Rom.* 8, 32). Mais quel prodige d'amour pour nous, en ce même Fils égal à son Père, de *s'être anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur, et en se rendant obéissant jusqu'à la mort; et à la mort de la croix, pour nous sauver!* (Philip. 1, 7 et seq.).

O charité sublime et profonde, que vos œuvres sont incompréhensibles, et que vos voies sont impénétrables! ô abîme sans fond, où se perdent toutes nos pensées! ô insensibilité de nos cœurs, qui répondent si mal à de si excessives bontés! En vérité, qu'avons-nous fait pour un Dieu si prodigue en merveilles? En quel anéantissement sommes-nous descendus, pour témoigner de la reconnoissance à un Dieu humilié et anéanti pour notre amour?

O divin amour, qui n'avez rien épargné pour donner des marques de la parfaite amitié que vous avez pour nous! que puis-je rendre, en actions de grâces de cette ineffable charité, sinon de m'offrir à tout faire et à tout souffrir pour votre service? Je n'excepte rien, Seigneur; je suis entièrement entre vos mains; disposez de mon être, faites servir mon corps et mon âme à quel usage il vous plaira; je n'ai plus d'autre désir que de vous aimer et de vous glorifier; et si je puis vivre et mourir victime de votre gloire et de votre amour, je vivrai et je mourrai content.

SAMEDI DE LA XIII. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Répétition des deux Méditations précédentes.

XIV. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De la providence de Dieu dans les choses nécessaires à la vie.

Les *préludes* de cette Méditation et des cinq suivantes, comme ci-dessus, *page* 240.

I. POINT.

Jésus dit à ses disciples : *Ne vous mettez point en peine des nécessités du corps*, et *ne songez point où vous trouverez de quoi vivre et de quoi vous couvrir* (Mat. 6, 25). Ce n'est pas un soin modéré de ces choses nécessaires à la vie, que le Fils de Dieu condamne comme injurieux à la Providence, mais l'inquiétude et le trop grand empressement, qui ôte la paix du cœur, et qui anéantit la confiance qu'on doit avoir en Dieu.

En effet, n'est-ce pas faire un outrage au Père céleste, que de le croire capable de refuser à ses enfans ce qu'il accorde aux animaux et aux fleurs des champs? lui qui prépare à manger aux oiseaux de l'air; et par qui les lys des campagnes sont mieux vêtus que Salomon dans toute sa pompe, pourroit nous abandonner sans nourriture et sans

habit, nous dont il se déclare si so
père dans ses écritures? cela se peut-
sans faire tort à sa bonté? O mon â
charge-toi de tes soins sur le Seigne
te nourrira : il ne permettra pas que
toujours dans le mouvement, pour c
de quoi vivre et de quoi te vêtir : sa
dence, qui te tient lieu de mère, y
voira dans le temps, et ne te laisser
quer de rien.

Seigneur, les yeux de toutes vo
tures espèrent en vous, et vous leur d
quand il faut, la nourriture; vous n
qu'ouvrir la main, et vous rempliss
les animaux de vos bénédictions (P
15, 16). Serait-il possible, ô mon Die
vous voulussiez la fermer, cette même
quand je suis dans la nécessité? Quoi, ai
Père, un vil animal, un brin d'herb
seroit plus cher que moi? Non, non
m'aimez infiniment plus que ces cré
incapables de vous connoître et de
louer; vous avez beaucoup plus de s
moi, que vous n'en avez d'elles, et je
un infidèle et un ingrat, si j'en douto

II. POINT.

GARDEZ-VOUS bien de vous inquiét
disant: Qui nous donnera de quoi ma
de quoi boire, de quoi nous vêtir? C
les payens qui se tourmentent pour
ces choses; il suffit que votre Père c
sache le besoin que vous en avez (M
51). Ce sont deux puissantes raisons

Fils de Dieu allègue, pour nous persuader de bannir de notre esprit tous les soins superflus au sujet de notre entretien ; la première, est que cette recherche empressée n'appartient qu'à des infidèles, qui ne croient pas de Providence ; la seconde, est que nous avons pour père un Dieu qui, sachant nos besoins, ne peut pas manquer d'y pourvoir.

Voilà le fondement de mon inébranlable confiance : j'ai un Père, un Père céleste, qui sait tous mes besoins, nul n'échappe à sa sagesse ; sa bonté le pousse à y remédier ; sa puisssance, qui ne cède ni à sa bonté, ni à sa sagesse, lui met entre les mains *les moyens* de le faire efficacement. Si je crois ces vérités, que puis-je craindre ; et si je ne les crois pas, ne suis-je pas infidèle ?

Grâces à vos divines lumières, j'ai la foi ; je crois qu'il n'est aucune de mes nécessités que vous ne voyez distinctement. Mes besoins, mes maux, mes foiblesses vous sont mieux connus qu'à moi-même : vous avez un cœur de père qui vous y rend sensible, et rien ne peut mettre obstacle à la bonté qui vous porte à me secourir ; ainsi cela me suffit, ô aimable Père, pour vous servir avec tranquillité ; et tandis que je ne perdrai ni ma foi, ni ma confiance, je suis assuré de ne manquer de rien.

III. POINT.

Cherchez donc, avant toutes choses, le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné de surplus (Mat. 6, 33). Cette conclusion du Fils de Dieu nous ap-

prend de quelle manière il faut régler nos désirs et quel ordre nous y devons mettre, pour être dignes des soins de sa providence. Cherchons, *avant toutes choses, le royaume de Dieu;* faisons-en le but de nos desseins, n'estimons rien en comparaison du royaume éternel; et pour mériter d'en avoir un jour la possession, souvenons-nous continuellement de pratiquer la justice, sans laquelle on ne peut l'obtenir. Le soin que nous aurons de faire régner Dieu en nous par la sainteté, et de nous rendre dignes de régner en lui par la gloire, nous attirera de si abondantes bénédictions, que nous ne manquerons d'aucun bien, ni spirituel ni temporel, si ce n'est dans les occasions où le temporel seroit un obstacle au spirituel.

Quel fonds d'assurance pour une âme juste, que cette parole du Fils de Dieu! Quelle consolation à elle de s'entretenir dans cette pensée : Je suis à Dieu, Dieu est à moi, je n'ai qu'à avoir soin de ses intérêts, il aura soin des miens; pourvu que je m'emploie sincèrement à son service, je ne manquerai de rien : je sers un maître qui n'oublie jamais ses serviteurs, et qui ne laisse jamais leurs services sans récompense!

O mon Seigneur et mon Roi, je me consacre entièrement à vous et je borne désormais tous mes soins à vous être fidèle, à procurer votre gloire et à établir, s'il m'est possible, votre règne dans tous les cœurs. Disposez de moi comme il vous plaira, ma

vie est entre vos mains, je m'en remets absolument à votre aimable providence; je ne vous demande les biens d'ici-bas, qu'autant qu'ils me sont nécessaires pour me soutenir dans l'acquisition des éternels; et je ne vous demande même les éternels, qu'afin que vous soyez à jamais glorifié en moi.

LUNDI DE LA XIV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la Miséricorde de Dieu.

I. POINT.

Quoique les perfections divines en elles-mêmes soient toutes égales, il y a toutefois beaucoup d'inégalité dans leurs effets. C'est en ce sens que *la miséricorde*, comme dit S. Jacques (10, 13), *l'emporte sur la justice*. Dieu même, dans ses saintes Ecritures, se glorifie davantage d'être bon, que d'être juste; il aime naturellement à exercer sa clémence, et ne punit que lorsqu'il y est comme contraint par nos péchés; alors même la miséricorde se fait encore sentir; et comme elle a prévenu le pécheur, en le sollicitant de recourir à la pénitence, afin de lui faire éviter le châtiment, elle l'accompagne encore pour en adoucir la rigueur et pour le rendre salutaire. C'est ce qui faisoit dire au prophète: *Seigneur, quand vous serez en colère, vous vous ressouviendrez de votre miséricorde* (Hab. 5, 2).

Mon Dieu, que cela est consolant à des hom-

mes comme nous, foibles et sujets à tomber dans le péché! A la vérité nous avons bien des raisons d'appréhender la justice d'un Dieu que nous offensons si souvent; mais n'en avons-nous pas davantage d'espérer en la miséricorde d'un Père plein de douceur? Comme en lui la miséricorde l'emporte sur la justice, l'espérance doit l'emporter en nous sur la crainte; et lors même que le Seigneur paroît le plus irrité, nous pouvons en appeler du tribunal de sa justice à celui de sa bonté, et *nous présenter avec confiance*, comme parle S. Paul, *devant le trône de la grâce, pour y trouver miséricorde* (Hebr. 4, 16).

C'est là que je me présente, ô Dieu juste et miséricordieux tout ensemble; c'est avec ce sentiment d'une humble confiance, que j'ose paroître à vos yeux, en vous conjurant d'écouter moins la voix de mes péchés, que celle de votre infinie clémence: je me reconnois digne de vos châtimens, et me voici tout prêt à les subir; mais je sais que vous êtes un Père tendre et miséricordieux, et je me jette dans votre sein paternel; c'est l'asile où je me retire, pour être à l'abri de votre colère. Vous ne me forcerez pas d'en sortir, Seigneur; vous m'y accorderez le pardon de mes offenses; vous m'y protégerez dans tout le temps de ma vie, et je chanterai vos miséricordes pendant toute l'éternité.

II. POINT.

Considérons la grandeur et l'étendue de la miséricorde divine: David assure que

toute la terre en est pleine (Psal. 31, 5), parce qu'il n'y a point de créatures vivantes qui ne soient sujettes à quelque misère et qui ne soient, par conséquent, l'objet de sa miséricorde; mais comme de toutes les misères, le péché est la plus grande, la miséricorde de Dieu s'étend principalement sur les pécheurs sans en excepter aucun, de quelques péchés qu'ils soient chargés; elle les souffre tous, et les attend avec patience; elle les recherche avec empressement; elle leur pardonne sans peine, et les rétablit dans son amitié sans aucun ressentiment de leurs offenses. L'Ecriture nous donne une belle idée de cette amoureuse conduite de Dieu, par ces paroles du Sage : *Vous avez compassion de tous, parce que vous pouvez tout; vous dissimulez les péchés des hommes, afin qu'ils se convertissent* (Sap. 11, 24). *Vous faites grâce à tout le monde, parce que tout est à vous, Seigneur, qui aimez les âmes* (Ibid. 27).

Voilà ce qui doit arrêter les désespoirs, calmer les frayeurs, animer la confiance et gagner le cœur des pécheurs. Oui, quelque foibles et quelque méchans que nous soyons, Dieu a plus de puissance que nous n'avons de foiblesse; plus de bonté que nous n'avons de malice; sa toute-puissance et sa miséricorde sont également sans bornes; et comme il a le cœur infiniment sensible à tous nos maux, il a un bras infiniment puissant pour y remédier. Souviens-toi, ô mon âme, de cet oracle consolant : *Dieu n'a parlé qu'une seule fois,*

et il a dit deux choses (Psal. 61, 12), qui sont les bases inébranlables de ton espérance. Il a dit *que la puissance est en lui; et que la miséricorde lui appartient.*

O Dieu de mon âme, faites-moi entendre ces deux choses, et gravez-les profondément dans mon cœur; faites-moi sentir l'alliance admirable de votre miséricorde et de votre toute-puissance, afin qu'appuyé sur l'une et sur l'autre, je ne tombe jamais dans la défiance de vos bontés. O divin époux des âmes, qui aimez la mienne, quelqu'indigne qu'elle soit du grand don de votre amour, pardonnez-lui toutes ses offenses, selon la grandeur de vos miséricordes (*Ps.* 50, 1 *et* 2); oubliez ses ingratitudes et rendez-lui tellement votre amitié, qu'elle ne la perde jamais à l'avenir.

III. POINT.

Si la terre est pleine des miséricordes du Seigneur, le ciel, où règnent les prédestinés, en est le magnifique théâtre; c'est là qu'il leur déploie les richesses de sa gloire, après les avoir délivrés, par sa grâce, des misères de ce monde, et les avoir rendus victorieux des ennemis de leur salut.

Espérons que nous serons du nombre de ceux dans lesquels il a résolu de toute éternité de se glorifier; dans cette douce espérance en ses miséricordes, *bénis le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est en moi loue son saint nom; car c'est lui qui te pardonne toutes tes offenses, qui te guérit de tes infirmités, qui te préserve de la mort, qui te*

couronne de miséricorde et de grâce (Ps. 102, 2. Ibid. 3 et seq.). Sa miséricorde est véritablement ta couronne, puisqu'elle te fait triompher de tes ennemis, et qu'après t'avoir couvert de sa protection en cette vie, elle te couronnera de sa gloire en l'autre. Reconnoissons avec la plus sensible gratitude ce que ce Dieu d'amour nous dit par son prophète: *Je vous ai aimés d'un amour éternel, c'est pourquoi je vous ai attirés à moi, ayant compassion de vous* (Jerem. 31, 8). Et pour répondre à ses bontés, disons-lui avec David: *Je garderai vos commandemens* (Ps. 118, 5), afin qu'ayant accompli vos volontés, vous accomplissiez en moi la grande œuvre de mon éternelle prédestination.

O source éternelle de tous biens! ô mon Dieu, ô toute ma gloire! que puis-je faire autre chose, en reconnoissance de vos infinies miséricordes, sinon de les publier tous les jours de ma vie, et de dire à tout le monde ce que vous avez fait en faveur de mon âme? Vous l'avez tirée du néant, lorsqu'elle n'étoit pas; dès qu'elle a commencé d'être, vous l'avez protégée, lorsqu'elle a été capable d'agir; vous l'avez éclairée de vos lumières, vous lui avez fait faire le bien que vous lui aviez inspiré; et de peur qu'elle ne s'écartât des sentiers de la justice, vous l'avez conduite comme par la main, et vous la conduirez, Seigneur, avec une bonté si constante, que vous la ferez arriver au bienheureux terme où vous couronnez vos dons, en couronnant les mérites de vos serviteurs.

MARDI DE LA XIV. SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE.

De la libéralité infinie de Dieu envers les hommes.

I. POINT.

La libéralité infinie de Dieu éclate dans tous ses dons, soit de nature, soit de grâce, n'y ayant rien de si précieux qu'il ne nous donne, jusqu'à se donner lui-même à nous; mais ce qui relève admirablement sa libéralité, c'est qu'il répand ses trésors sur tous, sans rien devoir à personne, et sans rien attendre de qui que ce soit; le service qu'il exige de nous, étant même un effet de la volonté bienfaisante qu'il a de nous faire de plus grands biens.

Le fruit que nous devons recueillir de cette considération, est un généreux désir d'user de retour envers Dieu, en lui accordant de bon cœur tout ce qu'il souhaite de nous, par l'exacte observance non-seulement de ses préceptes, mais encore de ses conseils; il faut surtout que, pour imiter le plus parfaitement qu'il nous est possible la souveraine libéralité de Dieu, nous lui offrions notre cœur, comme la chose qu'il nous demande singulièrement, et qui lui est plus agréable que tout le reste.

O Dieu infiniment libéral, que demandez-vous de moi, quand vous voulez mon cœur en reconnoissance des biens infinis dont vous me comblez tous les jours? Vous me demandez un cœur qui est essentiellement à

vous, un cœur qui vous appartient par autant de titres que vous lui avez fait de grâces; un cœur qui n'est éloigné du néant que d'un degré, et qui y retomberoit à tout moment, si vous ne le souteniez par votre main toute-puissante. Je vous le consacre et vous l'abandonne avec plaisir, prenez-le, possédez-le dès à présent, et avec lui tous ses désirs, toutes ses affections, et tous les services qu'il est capable de vous rendre par votre grâce.

II. POINT.

Si Dieu est libéral envers tous, il l'est beaucoup davantage envers ceux qui *le sont* à son égard; 1. il est toujours prêt à *écouter* leurs prières; 2. il leur inspire même et les presse de demander, jusqu'à leur envoyer son Esprit, qui *sollicite et gémit pour eux* (Rom. 8, 26); 3. il prévient leurs désirs, et sans attendre qu'ils les expliquent par des paroles, il les exauce avant qu'ils ouvrent la bouche; 4. il veille sur eux avec une providence paternelle; 5. il remplit leur âme d'une céleste consolation, et leur donne déjà ici-bas un avant goût des joies de l'autre vie; vérifiant ainsi cette parole du Sauveur: *Donnez, et l'on vous donnera une mesure bonne, pleine, bien pressée et surabondante* (Luc. 6, 18).

O mon âme, réjouis-toi d'avoir un maître également riche et libéral. S'il étoit riche sans être libéral, ses richesses ne seroient utiles qu'à lui; s'il étoit libéral sans être riche, sa libéralité étant sans effet, ne serviroit de rien; mais ses richesses et ses libéralités étant in-

finies, quel bien n'en dois-tu pas espérer? Ne sois pas avare envers celui qui se montre si libéral en ta faveur, ouvre ta main pour lui présenter le peu que tu as, et il ouvrira la sienne, pour t'enrichir de ses trésors.

Que n'ai-je, ô mon Dieu, des empires à vous abandonner, des sceptres et des couronnes à vous sacrifier! je n'ai rien, ou presque rien; mais le peu que j'ai, est entièrement à vous: je vous le rends de tout mon cœur; et si vous m'en laissez l'usage, je vous proteste que je regarderai comme un bien qui n'est entre mes mains que pour l'employer à votre service.

III. POINT.

Comparons les cœurs ingrats et resserrés de la plupart des hommes envers Dieu avec le cœur grand et magnifique de Dieu envers eux; ils lui refusent des bagatelles, comblés qu'ils sont de ses biens; et au lieu de les faires au moins remonter jusqu'à lui par une humble reconnoissance, à peine songent-ils à lui en rendre leurs actions de grâces; il s'en trouve même qui ont une assez noire malice pour offenser leur bienfaiteur par ses propres bienfaits.

Réfléchissons un peu sur nous-mêmes, et voyons en présence du Seigneur, si nous ne sommes pas du nombre de ces ingrats? Que donnons-nous? que rendons-nous à ce Dieu si bienfaisant? Quel emploi avons-nous fait de ses bienfaits? N'ont-ils pas été souvent

comme des armes entre nos mains, pour lui faire la guerre? Si, par sa grâce, nous n'avons pas été jusqu'à cet excès d'insolence et de brutalité, quelle marque encore une fois lui avons-nous donnée de notre reconnoissance? Avec quelle fidélité avons-nous gardé ses commandemens, observé ses conseils, accompli ses volontés, obéi à ses inspirations? Quelle ferveur avons-nous témoignée dans son service?

Mon Dieu, que ces réflexions sont confondantes! Pourquoi m'étonné-je après cela, que vous soyez sourd à mes *prières*, que vous fermiez l'oreille à mes *cris*, *et que vous* laissiez mon cœur dans la sécheresse et *sans* onction? Ce n'est pas que votre main soit raccourcie, Seigneur; mais c'est que j'en arrête les libéralités par mes ingratitudes, et que je force en quelque manière votre justice à me punir. Je reçois, ô aimable Père, vos châtimens avec une respectueuse soumission, et j'espère de votre miséricorde, que vous me les rendrez salutaires, afin que la source de vos bontés, qui ne peut jamais tarir, recommence à répandre sur moi vos bénédictions ordinaires.

MERCREDI DE LA XIV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'Immensité de Dieu.

I. POINT.

Dieu est immense, il est donc partout; il n'y a ni sur la terre, ni dans les mers, ni au dedans des cieux, ni dans tout l'Univers, aucun endroit qu'il n'occupe, qu'il ne remplisse, et au delà duquel il ne soit. *Est-ce donc*, dit-il lui-même chez le prophète (*Jérem.* 23, 24), *que je ne remplis pas le ciel et la terre, et les cieux? Vous êtes si grand, Seigneur*, dit Salomon, *que les cieux et le ciel des cieux ne peuvent vous comprendre* (3. Reg. 8, 27).

Soyons bien persuadés de cette importante vérité, et regardons cet article de notre foi comme le fondement de la vie intérieure, de l'union avec Dieu et de la pureté de cœur à laquelle nous devons nous appliquer; car s'il est vrai qu'il n'y ait point de lieu si caché, ou si éloigné, où Dieu ne soit présent et où il ne nous voie, ne devons-nous pas le voir partout, rappeler partout sa présence et veiller partout à ne rien faire qui puisse déplaire aux yeux de sa divine majesté? Quelle attention dans la prière, quelle confiance dans les besoins, quelle consolation dans les adversités cette pensée doit produire!

O Dieu infini, qui avez le ciel pour trône

la terre pour marche-pied (*Isaï.* 66), et
ıi ne pouvez être renfermé dans ce vaste
pace, étant plus haut que tous les cieux et
us profond que les abîmes (*Job.* 11, 8, 21),
me réjouis de votre grandeur immense,
suis ravi de me trouver dans l'heureu
:cessité de vous rencontrer en tous lieu
ui, je le crois fermement, *si je monte dans*
ciel, vous y êtes; si je descends dans
nfer, vous y êtes pareillement; si je
ends des ailes, pour voler jusqu'aux ex-
émités de la terre, votre main m'y con-
uira et vous me tiendrez avec votre droite
's. 138, 8). Je n'ai rien à craindre des en-
:mis de mon salut et de ma perfection, *je*
is à l'abri de leur fureur dans votre sein
ternel, qui m'est toujours ouvert; et j'y
ɔuve, dans mes nécessités, tout le secours
toute la défense dont j'ai besoin.

II. POINT.

IEU est en tout lieu et en toutes choses
r son essence, par sa présence et par sa
issance: il y est par son essence très-simple
indivisible, avec toutes ses perfections;
partout où je suis, j'y trouve le Père, le
s et le S. Esprit: il y est par sa présence,
l voit tout ce qui est de plus caché: il y
par sa puissance; non-seulement il y est
oin de tout ce qui se fait dans l'Univers,
s il donne l'être et le mouvement à tout.
st ce que l'apôtre nous déclare, en disant
l n'est pas loin de chacun de nous,
ce qu'en lui nous avons la vie, le mou-
ent et l'être (Act. 17, 28).

O mon âme, si tu avois de la foi, tu aurois bien de quoi t'occuper saintement, soit que tu fusses renfermée dans la solitude, ou que les emplois t'obligeassent à en sortir. Quand tu serois dans un désert, tu ne serois pas seule, tu y serois sous les yeux du Père, en la compagnie du Fils et en la présence du S. Esprit; tu pourrois t'y entretenir avec cette invisible Trinité, et lui parler de la grande affaire de ta perfection; tout le monde te deviendroit un paradis; et malgré la dissipation que cause ordinairement le commerce avec les créatures, contemplant le Créateur en elles, tu trouverois le moyen d'être aussi recueillie dans les actions publiques, que dans le secret de l'oraison.

Je crois fermement, ô mon Dieu, qu'en quelqu'endroit que je sois, je suis aussi pénétré de votre être, qu'une éponge est pénétrée d'eau au milieu de l'océan; que je suis toujours présent à vos yeux; que si je vis, c'est vous qui me donnez la vie, et que je ne puis faire un seul pas, que vous ne m'imprimiez le mouvement. Faites donc, Seigneur, que je vous voie par les yeux de la foi, que je vous loue et que je vous aime en tout lieu et en toutes choses, avec toute l'ardeur de mon âme.

III. POINT.

Quoique Dieu soit généralement en tout lieu et en toutes choses, il est d'une manière toute particulière, 1. dans le paradis, où il étale ses magnificences, et où,

nt le rideau qui le dérobe ici-bas à nos
x, il se fait voir à découvert; 2. sur la
e même, en certains lieux qui lui sont
sacrés, et où il fait des grâces extraor-
ıires à ceux qui y viennent en esprit pour
orer; 3. dans les justes qui vivent en lui,
ıme il vit en eux par la grâce, suivant
paroles de S. Jean : *Quiconque demeur*
ıs la charité, demeure en Dieu, et Dieu
lui (1 Joan. 4, 16).

Quelle douceur et quelle consolation à des
es fidèles, de monter en esprit jusque dans
iel, dans ces magnifiques tabernacles où
ne le Dieu des vertus! de l'avoir *déjà* ici-
dans les temples sacrés! que *dis-je? d'être*
s-mêmes les temples vivans où réside *sa*
jesté sainte! de le posséder, de jouir de
ɔrésence, de converser avec lui, de l'en-
tenir familièrement, de recevoir ses ca-
ses, et toutes les marques de sa divine
itié!

C'est là, Seigneur, le privilége de vos fa-
is qui, détachés de tous les plaisirs de
erre, n'en cherchent point d'autre que
vous voir et de vous aimer; c'est votre
rit qui les anime, qui les remplit de con-
ce, de paix et de joie; vous leur faites
ter par avance les douceurs du paradis,
qu'à la faveur d'une céleste lumière, ils s
nt comme abîmés dans votre immensité
ɟu'ils vous voient vous-même, tout im-
ıse que vous êtes, renfermé dans leur
r. J'admire ces faveurs extraordinaires

mais je m'en reconnois fort indigne; je me contente de vous posséder maintenant par la charité, et de vivre dans l'espérance de vous voir un jour face à face pendant toute l'éternité.

JEUDI DE LA XIV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la sagesse et de la science infinie de Dieu.

I. POINT.

Considérons premièrement, en quoi la sagesse et la science de Dieu surpassent la sagesse et la science de toutes les natures intelligentes : Dieu seul se connoît parfaitement lui-même; et, dans son essence comme dans un miroir, il voit clairement toutes choses, le passé, le présent, l'avenir; il y démêle tous les êtres purement possibles, l'avec ceux qu'il a produits et qu'il veut produire; et cette infinie connoissance qu'il a le toutes ses perfections et de toutes les créatures, ne lui vient d'aucun autre que de lui-même; il ne l'emprunte de personne, et 'est de lui que les hommes et les anges ont eçu ce qu'ils ont d'intelligence et de savoir. 'est pour cela que la mère de Samuël le ommoit *le Dieu des sciences* (1. Reg. 1, 3), arce qu'il en est l'auteur et le principe.

Entrons avec un religieux respect dans cet bîme sans fond, et dans cette mer immense e la sagesse de Dieu; adorons-en la profon-

deur; et regardant, non-seulement toutes nos sciences, mais celle des plus hauts séraphins comme une goutte d'eau, en comparaison de ce vaste océan de la science de Dieu, confondons-nous devant lui, et disons avec l'apôtre S. Paul :

O profondeur des trésors de la sagesse de Dieu, que vos jugemens sont incompréhensibles, et que vos voies sont impénétrables (Rom. 33). Votre science, Seigneur, est admirable; vos connoissances sont si sublimes, et tellement au dessus de moi, que mon esprit ne sauroit y atteindre. Je les révère humblement, et je *mets toute* ma gloire à confesser que comme *seul vous êtes* bon, seul aussi vous êtes sage; et que *s'il* y a en nous quelque science, ce n'est qu'un foible rayon dont je vous suis redevable comme à la source de toutes les lumières.

II. POINT.

Considérons en second lieu, les admirables effets de cette divine sagesse, soit dans les ouvrages de la nature, dont la beauté, la variété, l'ordre, sont autant de traits marqués par la sagesse éternelle; soit dans les œuvres de la grâce, où elle brille encore avec plus d'éclat, comme on le voit dans l'ineffable union du Verbe avec la nature humaine, où se fait en notre faveur un accord si merveilleux de la justice et de la miséricorde, dans tous les moyens que la Providence met en usage pour faire réussir le grand ouvrage de la prédestination des Saints, de

sorte que Dieu ne peut rien faire qui ne porte le caractère de sa sagesse, sans laquelle sa bonté ne se peut communiquer, sa charité ne peut aimer, sa justice ne peut décerner ni récompenses ni châtimens; parce que tout ce qu'il fait, ainsi qu'il l'assure, il le fait essentiellement avec sagesse.

Exerçons-nous, avec le même prophète (*Psal.* 76, 13), sur *tant de choses* que cette admirable sagesse a *inventées;* contemplons-les avec admiration; faisons-en le sujet continuel de nos louanges; et beaucoup plus charmés de leur multitude et de leur excellence, que la reine de Saba ne le fut du bel ordre que le plus sage des rois avoit établi dans sa maison, disons avec elle, dans les transports de notre joie :

O mon Dieu, j'avoue que tout ce que j'ai ouï dire de votre sagesse, est véritable; les effets qui en paroissent, surpassent infiniment ce qu'on m'en a dit : heureux sont vos serviteurs, et les habitans de votre royaume céleste, qui ont le bonheur d'être toujours auprès de vous, et d'entendre les oracles de votre sagesse (3. Reg. 10, 6 et seq). Pour être un jour au nombre de ces bienheureux courtisans, qui sont les témoins de votre gloire et qui ont l'honneur d'y participer, que puis-je faire, ô Dieu infiniment bon et infiniment sage, sinon de vivre reconnoissant de vos bontés, et soumis à tous les ordres de votre sagesse? C'est à quoi je veux, avec le secours de votre grâce, m'exercer tous les jours de ma vie.

III. POINT.

Considérons enfin la manière dont cette divine sagesse gouverne toutes choses dans l'ordre de la nature, et dans celui de la grâce; sa conduite est pleine de force et de douceur tout ensemble; de sorte que voulant efficacement les fins infiniment justes et raisonnables qu'elle se propose, elle emploie les moyens les plus doux et les plus aisés pour y parvenir. C'est là son propre caractère, tel que Salomon nous le dépeint en ces deux traits : *Elle atteint avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et elle dispose de tout avec douceur* (Sap. 8, 1).

Mon Dieu, que cette divine sagesse est peu connue dans le monde! quel aveuglement des hommes, de s'opposer à ses desseins! ils sont infaillibles, et ils réussiront, quelqu'obstacle qu'on y apporte. Quelle injustice de se plaindre de sa conduite! elle est douce, elle est aimable, et elle ne peut sembler dure qu'à des rebelles qui n'en ont jamais voulu goûter les douceurs. Faisons-en l'heureuse expérience, en nous abandonnant à elle, et nous ne serons pas long-temps sans être aussi épris de ses charmes, que l'étoit le plus sage des rois, lorsqu'il disoit : *Je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et j'ai tâché de l'avoir pour épouse, et je suis devenu amateur de sa beauté* (Ibid. 8, 2).

Comment ne vous aimerois-je pas, sagesse incomparable, et comment ne me reposerois-je pas sur vous de tous les évènemens de ma vie? vous êtes remplie de grâce, de

bonté, de force et de lumières; rien ne me sauroit manquer, si j'ai le bonheur de vivre sous votre toute-puissante protection. *Dieu de miséricorde, envoyez-moi cette sagesse du ciel et du trône de votre grandeur, afin qu'elle soit et qu'elle travaille avec moi, et que je sache ce qui vous est le plus agréable en tout temps* (Ibid. 9, 10). Faites qu'elle marche devant moi dans toutes mes entreprises, qu'elle m'accompagne en tout ce que je ferai, et qu'elle me conduise jusqu'à l'heureux séjour où vous régnez éternellement avec vos élus.

VENDREDI DE LA XIV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la toute-puissance de Dieu.

I. POINT.

La toute-puissance de Dieu est infinie; elle n'a nulles bornes ni dans le nombre, ni dans la grandeur, ni dans l'excellence de ses ouvrages; tout ce qui n'enferme pas de contradiction, est possible à Dieu; et c'est assez qu'il veuille une chose, pour la pouvoir. Comme il a fait jusqu'ici tout ce qu'il a voulu, il fera de même à l'avenir tout ce qu'il voudra. Voilà pourquoi le sage lui disoit : *Seigneur, rien ne vous empêchera d'user de votre puissance quand il vous plaira* (Sap. 12, 18).

C'est une pensée bien consolante à une âme fidèle, de se dire à elle-même : Je sers un Maître infiniment grand, et dont la puis-

sance est infiniment grande. Qu'ai je à craindre, si j'ai l'honneur de ses bonnes grâces et de sa protection? Quand toutes les créatures seroient armées contre moi, si j'ai pour moi le Tout-Puissant, je demeurrai dans une profonde tranquillité.

Je n'ai pas eu jusqu'ici, ô mon Dieu, assez de fidélité dans votre service, pour oser me promettre un appui si solide; mais il n'est rien que je ne fasse à l'avenir pour le mériter, et j'espère que vous soutiendrez mes foibles efforts. Je viens épancher devant vous mon âme avec ses affections et ses désirs. Vous connoissez mes infirmités, vous en savez les remèdes: *Vous pouvez me guérir, si vous voulez* (Mat. 1, 2). Ce m'est une extrême joie de savoir que votre toute-puissance est d'accord avec votre infinie bonté: car m'aimant, Seigneur, autant que vous m'aimez, j'ai une ferme espérance que vous n'emploierez la force de votre bras que pour accomplir efficacement en ma faveur les desseins de votre éternelle miséricorde.

II. POINT.

Dieu seul est tout-puissant par lui-même: mais il n'est pas tellement jaloux de sa puissance, qu'il ne veuille bien en communiquer quelque chose à ses créatures, et sur-tout aux anges et aux hommes, dont il se sert comme d'instrumens pour opérer des effets supérieurs à toutes les forces de la nature. Ainsi j'ai tout sujet de me défier de moi-même, sans cependant perdre courage: je ne suis

rien, je ne puis rien; et j'aurois beau faire tous mes efforts pour me rendre parfait, je ne suis pas capable de moi-même de faire un pas dans le chemin de la vertu : voilà ce qui doit m'humilier; mais ce qui doit me soutenir et m'animer, c'est que je suis aussi fort par la grâce du Tout-Puissant, que je suis foible et impuissant par moi-même; *c'est que tout est possible à celui qui croit* (Marc. 9, 21); c'est que Dieu se plaît à se servir des instrumens les plus foibles, et que rien ne lui fait plus d'honneur, que de rendre tout-puissans ceux qui ont de la confiance en lui.

O mon Dieu, soyez béni éternellement de la bonté avec laquelle vous voulez bien accorder vos secours à ma foi, et me communiquer votre puissance. C'est en elle seule que je mets tout mon appui; et j'espère que tant qu'elle sera avec moi, j'accomplirai sans peine tout ce que vous daignerez me commander. Oui, Seigneur, je le confesse, je ne puis rien de moi-même, mais *je puis tout en celui qui me fortifie* (Philip. 4, 13).

III. POINT.

LA toute-puissance de Dieu, jointe à sa sagesse et à sa bonté, est continuellement occupée à nous faire du bien. Ces trois divines perfections, dont la première s'attribue au Père, la seconde au Fils, et la troisième au St. Esprit, sont comme *les trois doigts* avec lesquels, selon Isaïe (10, 12), le Seigneur soutient toute la masse de la terre, et donne le mouvement à toutes les créatures de

l'Univers; sa sagesse lui fait voir les moyens infaillibles, pour les faire arriver à leurs fins; sa bonté le détermine à s'en servir, et sa puissance les met en œuvre.

Qu'est-ce qui peut me manquer, si je m'abandonne à la conduite d'un Dieu si bon, si sage et si puissant? il connoît mes misères; il a trop de bonté pour n'en être pas touché; et son pouvoir étant la même chose avec sa bonté, je suis assuré qu'il m'assistera dans toutes mes nécessités, tant que je demeurerai sous sa main.

O Dieu, qui n'avez qu'une même essence en trois personnes! Dieu infiniment adorable dont la sagesse égale le pouvoir, et dont le pouvoir n'est pas moindre que la bonté! dissipez les ténèbres de mon esprit par les lumières de votre sagesse; enlevez mon cœur par les attraits de votre bonté; fortifiez mon âme par la vertu de votre toute-puissance; animez ma foi, mon espérance et mon amour, afin que je ne songe uniquement qu'à vous servir et que je mette avec confiance entre vos mains tous mes intérêts du temps et de l'éternité.

SAMEDI DE LA XIV. SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE.

Répétition de la Méditation précédente.

XV. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Du Fils de la veuve de Naïm.

Comme au Jeudi de la VIII. Semaine après la Pentecôte, *page* 134.

LUNDI DE LA XV. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De la toute-puissance de Dieu dans la création du monde.

I. POINT.

Dieu ayant résolu d'exercer sa toute-puissance, *il créa au commencement le ciel et la terre* (Genes. 1, 1), et tous les êtres qui sont dans l'Univers, sans en excepter aucun, ainsi que nous en assure S. Jean, lorsque parlant du Verbe éternel, il dit : *Toutes choses ont été faites par lui, et de ce qui a été fait, rien n'a été fait sans lui* (Joan. 1, 3).

Tout étoit donc enseveli dans le néant avant la création du monde, excepté Dieu, qui subsistoit seul dans la vaste étendue de son éternité, jouissant d'un bonheur parfait, et n'ayant besoin que de lui-même pour être parfaitement content. Qu'est-ce donc qui l'a eu résoudre à me créer, et à me préférer à tant d'autres, qu'il a laissés dans le néant, sinon la singulière bonté qu'il a eue pour

moi, et le dessein qu'il a pris de manifester en moi les richesses de sa puissance?

O Dieu éternel, qu'avez-vous trouvé en moi qui pût attirer vos regards? comment vous êtes-vous déterminé à créer un homme aussi misérable et aussi indigne de vivre que moi? vous qui aviez, si vous eussiez voulu, dans le sein de votre toute-puissance, une infinité d'hommes à créer, qui eussent été capables de vous servir, et de glorifier votre saint nom? Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour une volonté si bienfaisante? puis-je refuser de vous dévouer tout-à-fait un être qui vient entièrement de vous? l'*ayant reçu* gratuitement de votre bonté, ne dois-je *pas* en employer les facultés à votre service, *sans* rechercher d'autre intérêt que celui de votre gloire? et la préférence que vous m'avez donnée sur tant d'autres, n'exige-t-elle pas que je vous préfère dans mon esprit et dans mon cœur à toutes les créatures?

II. POINT.

Ce qui fait admirablement éclater la toute-puissance de Dieu dans la création du monde, c'est qu'il l'a tiré du néant, et qu'il l'a fait tel qu'il est avec toutes ses parties, sans aide et sans peine. C'est là le caractère du Tout-Puissant, d'appeler ce qui n'est point, comme ce qui est; de faire entendre sa voix au néant, et d'en faire sortir des créatures capables de le servir et de l'aimer. Il n'appartient qu'à lui de dire : *Je suis le Seigneur qui ait fait cela; c'est moi seul qui ai étendu les cieux*

et affermi la terre (Isaï. 45, 21. Job. 9, 8). Il n'a eu besoin que d'une seule parole pour accomplir ce grand ouvrage. Il a dit : *Que la lumière se fasse* (Genes. 1), et aussitôt il a été obéi.

O mon âme, comment peut-on refuser de se soumettre à l'empire d'un Dieu si puissant? quelle insolence en de foibles créatures, de résister à celui dont le néant même respecte les ordres! mais quelle ingratitude seroit-ce à toi, qui n'as rien, qui ne possèdes rien que tu ne l'aies reçu de la main du Créateur, si au lieu de lui en rapporter toute la gloire, tu t'en faisois matière de vanité!

O Dieu tout-puissant, il est juste que mon âme soit toute à vous, puisque vous l'avez créée de rien. Oui, Seigneur, j'ai tout reçu de vous, je veux vous rendre tout, sans me glorifier jamais de rien, sinon d'avoir l'honneur d'être l'ouvrage de vos mains; vous m'avez donné un esprit, je vous en offre toutes les pensées; un cœur, je vous en consacre tout l'amour; une volonté libre, pour vouloir ou ne vouloir pas; je renonce à toute liberté de violer vos lois, et je ne me réserve que celle de les accomplir avec fidélité.

III. POINT.

Il ne falloit à Dieu qu'un moment pour créer tout l'Univers, il y a employé six jours; pour nous apprendre à regarder à loisir et en détail, toutes les parties de son ouvrage; pour nous exciter à le louer et à le glorifier de chacune, et pour nous tracer dans la créa-

tion du monde, une image de la conduite qu'il garde dans la sanctification des âmes.

Lui faudroit-il plus d'un moment pour nous sanctifier et pour nous élever à la plus éminente perfection? Non, sans doute. Pourquoi donc n'y élève-t-il nos âmes que par degré? C'est afin de nous faire sentir notre impuissance à tout bien, de nous obliger de recourir à lui, et de nous tenir dans une continuelle dépendance de sa grâce.

O mon Dieu, comment ne sommes-nous pas remplis de l'idée de vos grandeurs? De quelque côté que nous nous tournions, nous ne voyons rien qui ne soit marqué du sceau de votre toute-puissance; soit que nous étendions notre vue au dehors, soit que nous la recueillons au dedans, nous trouvons partout de quoi vous admirer, vous bénir et vous glorifier; il n'y a nul être naturel au dehors de moi, qui ne m'excite à louer un Dieu créateur; il n'y a dans mon âme nul mouvement surnaturel, qui ne me porte à aimer un Dieu sanctificateur. Etant donc aussi environné et aussi pénétré que je le suis de vos merveilles, comment ne suis-je pas à tout moment appliqué à la contemplation et à l'amour de vos perfections divines?

MARDI DE LA XV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Des choses que Dieu créa au commencement, sur ces paroles de la Genèse : Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre étoit vide, et les ténèbres étoient répandues sur la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux (*Genes.* 1, 1).

I. POINT.

Au commencement des temps, le Père éternel, avec son Fils qui est le principe de tout être et avec son S. Esprit, créa les cieux, entre lesquels celui qu'il fit le plus vaste et le plus magnifique, fut le ciel empyrée; comme celui qui renferme les autres, avec tous les élémens dans son enceinte, et comme étant le palais où il devoit tenir sa cour; il créa en même temps la terre, et la plaça au milieu du monde, pour en être comme le centre.

D'où vient que Dieu créa en même temps deux choses si différentes, le ciel orné de tant de beautés, la terre destituée de tout ornement? Entre, ô mon âme, dans les desseins du Créateur, qui veut que tu aimes le ciel, et que tu méprises la terre; que tu regardes l'un comme ta patrie, et l'autre comme ton exil. Le fais-tu? Soupires-tu continuellement après ton éternelle demeure? N'as-tu que du dégoût pour tout ce qui se présente ici-bas à tes yeux? Que je vous plains, ô en-

fans des hommes, qui vivez la plupart dans un profond oubli du ciel, et qui n'êtes occupés que de la terre.

Ne permettez pas, Seigneur, que je sois du nombre de ces insensés; faites que je souffre avec patience les ennuis et les peines de mon exil, et que je lève sans cesse les yeux avec joie vers ma céleste patrie; détachez mon cœur de la terre; faites que tout ce qui m'y paroît de beau et de grand, ne me frappe que pour me faire ressouvenir du ciel, en comparaison de qui la terre n'est qu'un point en grandeur, et un désert affreux, sans grâce et sans beauté.

II. POINT.

Ce qui doit nous confirmer dans ces sentimens, c'est la conduite que Dieu garda dans la création du ciel et de la terre; il créa celle-ci *vide*, sans arbres et sans habitans; au lieu qu'il remplit le ciel empyrée d'une multitude innombrable d'anges, auxquels il donna toutes les perfections, soit de nature, soit de grâce, qu'il jugea leur être convenables, selon l'ordre de sa sagesse éternelle.

O quel ornement ce fut pour le ciel, qu'une armée si belle et si nombreuse de purs esprits! O que le Seigneur reçut de gloire de ceux qui demeurèrent fidèles! Il en fut si satisfait que, parlant depuis à Job : *Où étiez-vous*, disoit-il, *lorsque les étoiles du matin me bénissoient* (Job. 38, 4), et que les anges qui venoient de sortir de mes mains, brillans comme des astres, me rendoient de concert

le tribut de leurs louanges? Que toute la terre étoit alors un affreux spectacle! et qu'il sembloit bien que Dieu n'en vouloit faire qu'un lieu de bannissement, et qu'une vallée de larmes (*Psal.* 85, 7).

Je ne serai pas toujours, ô mon Dieu, dans cette prison de boue, où je gémis, chargé du poids de mes misères; j'en sortirai par votre grâce, pour aller dans l'heureux séjour de la véritable liberté. En attendant que ce bonheur m'arrive, je m'écrierai sans cesse avec David, dans les transports de mon impatience: *Que vos tabernacles sont aimables, ô mon Dieu, mon âme désire ardemment d'être dans la maison du Seigneur;* et l'ardeur de son désir la fait tomber en défaillance. *Heureux ceux qui demeurent dans votre palais!* ils vous loueront dans tous les siècles. Faites, Seigneur, que je sois un jour du nombre de vos illustres courtisans, et que dans cette vallée de larmes, où vous m'avez mis, *je m'avance de vertus en vertus, jusqu'à ce que je voie le Dieu des Dieux en Sion* (Ibid. 8).

III. POINT.

L'ESPRIT du Seigneur étoit porté sur les eaux (Genes. 1, 2), les échauffant, et les rendant fécondes; ce que les Saints et l'Eglise même expliquent par la comparaison de la poule; car, comme celle-ci couvant ses œufs, les échauffe, les anime, et en fait éclore ses petits; ainsi l'Esprit créateur étant sur les eaux, leur communiquoit une admirable fé-

condité, et préparoit la matière, dont une infinité d'animaux devoient être formés.

La vertu de ce divin Esprit ne se bornoit pas à rendre ainsi les eaux fertiles; il commençoit dès-lors à les préparer, afin qu'un jour elles pussent laver les pécheurs, et leur conférer la grâce dans les fonts du baptême. N'opère-t-il pas encore tous les jours des merveilles sur les eaux stériles et imparfaites, lorsqu'il anime et qu'il vivifie nos âmes, et lorsqu'il les rend capables de pratiquer les plus excellentes vertus?

O Esprit tout-puissant, qui, parmi les ombres d'une nuit obscure, alliez *sur les eaux*! visitez mon âme qui gémit depuis si *long*-temps dans les ténèbres, faites-lui sentir l'impression de votre grâce; disposez-la peu à peu à recevoir vos lumières et vos dons. Elle sera toujours froide, si vous ne l'échauffez de vos ardeurs; stérile, si vous ne lui faites part de votre fécondité; imparfaite, si vous ne la purifiez, et si vous ne lui inspirez efficacement l'amour de la perfection.

MERCREDI DE LA XV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'ouvrage du premier jour.

I. POINT.

Dieu dit: *Que la lumière se fasse*, et elle fut faite (Genes. 1, 8). Le sage ouvrier commence par la production de la lumière, avec laquelle tout l'Univers, quelque rempli qu'il soit d'ouvrages merveilleux, ne seroit qu'un triste chaos, et qu'un amas confus, sans distinction et sans beauté; aussi Dieu l'ayant vue, la trouva très-bonne, et d'un grand secours à toutes les créatures vivantes.

Que seroit-ce aussi de nos âmes, si le soleil de justice ne les éclairoit de ses rayons? Enveloppées des ténèbres de l'ignorance et du péché, elles seroient sujettes aux erreurs et aux égaremens, et feroient horreur à tous les esprits célestes; mais dès que le Seigneur daigne répandre sur elles les lumières de sa grâce, elles changent incontinent de face; elles marchent sûrement dans les voies du salut, et deviennent des objets agréables à tout le ciel.

O Père des lumières, soyez éternellement béni de ce qu'il vous a plu nous donner ces deux sortes de lumières, afin d'éclairer en même temps nos corps et nos âmes; soyez mille fois béni pour la lumière corporelle, qui me découvre les beautés répandues sur les ouvrages de votre puissance; mais soyez-le

un million de fois pour la lumière spirituelle, qui me fait voir avec les yeux de la foi, les richesses de votre grâce, et les œuvres admirables de votre bonté. O Verbe divin, splendeur de la gloire du Père! dissipez mes ténèbres; faites que je vive comme un enfant de lumière, et que, par des actions toujours lumineuses, je mérite de briller avec les Saints dans toute l'éternité.

II. POINT.

L'OUVRAGE du premier jour fut la lumière, parce que sans la lumière il n'y peut avoir de jour. Ce fut le seul ouvrage du *premier jour*; car quoique Dieu pût en même *temps* produire beaucoup d'autres choses, il crut *que* la création d'un si noble ouvrage étoit capable de remplir dignement un jour entier.

Jugeons par là, ô mon âme, de la nécessité, du prix et de l'excellence de la lumière spirituelle; c'est la première perfection de l'homme juste; c'est le commencement de la vie chrétienne, et sans elle on ne peut faire la moindre démarche dans les voies de Dieu; c'est pour cela que David disoit : *Il ne vous sert de rien de vous lever avant le jour* (Ps. 126, 3). Apprenons à estimer cette divine lumière, et appliquons-nous souvent à la demander à Dieu.

O véritable lumière, qui éclairez tous les hommes (Joan. 1, 8), dès qu'ils ont l'usage de la raison! prévenez-moi de manière, que je vous connoisse et que je vous aime. O sagesse incréée, qui êtes sortie de la bouche

du Très-Haut, source éternelle de toutes les lumières! pénétrez mon âme de vos rayons, éclairez toutes mes démarches, et conduisez-moi si heureusement parmi les ténèbres de cette vie, que j'arrive enfin au glorieux séjour, où tous vos Saints brilleront d'une clarté qui ne s'éteindra jamais.

IIIe POINT.

Le Créateur ayant séparé la lumière d'avec les ténèbres, il donna le nom de jour à la lumière et le nom de nuit aux ténèbres. Il voulut que sur la terre il y eût une vicissitude de lumière et de ténèbres, de jour et de nuit, afin que les hommes travaillassent durant le jour, à la faveur de la lumière, et qu'ils se délassassent de leur travail, dans le silence et le repos de la nuit. Remercions le Créateur de cette douce conduite, et disons avec le prophète : *Lumière et ténèbres, jours et nuits, bénissez le Seigneur, et chantez éternellement ses louanges* (Dan. 3, 71).

Cette variété de jour et de nuit se trouve dans l'ordre de la grâce, aussi bien que dans celui de la nature; on y voit des justes qui sont les enfans de lumière, et des méchans qui sont des enfans de ténèbres; le même homme, par rapport à divers temps, est sujet à cette alternative; tantôt il marche dans les lumières de la grâce, tantôt dans les ténèbres du péché; le même juste est aujourd'hui extraordinairement éclairé, et sera demain dans une pénible obscurité.

O mon Dieu! ô Dieu d'une éternelle clarté!

qu'il est fâcheux à des enfans de lumière, d'être obligés de vivre avec les enfans de ténèbres! mais qu'il leur est encore plus triste, quelque prévenus qu'ils soient de votre lumière, d'être tous les jours en danger de la perdre, et d'être exposés à de continuelles vicissitudes! Dieu tout-puissant, qui avez séparé la lumière des ténèbres, ne souffrez jamais que nous tombions dans les ombres de la mort, c'est-à-dire, dans le péché; tirez-en ceux qui y sont malheureusement plongés; faites qu'à la faveur de vos lumières, nous courions tous dans la voie de vos commandemens; fixez notre inconstance; et après nous avoir soutenus dans le chemin rude et inégal de cette vie, mettez-nous enfin dans ce palais éternel, où le soleil de justice fait un jour qui n'aura jamais de nuit.

JEUDI DE LA XV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'ouvrage du second jour.

I. POINT.

DIEU dit : *Que le firmament soit fait* (Genes. 1, 6). Le firmament est l'air, dont nous recevons des utilités admirables; c'est comme dans son sein que nous vivons, que nous respirons et que nous agissons; c'est par lui que les espèces des couleurs, des sons et des odeurs sont portées à nos sens, et que les influences du ciel nous sont trans-

mises; puisque c'est comme un organe universel, dont Dieu se sert pour nous faire une infinité de biens; nos actes de reconnoissance à l'égard du Créateur, devroient se compter par nos respirations.

Mais d'où vient que le nom de firmament, si convenable aux cieux, qui, selon Job (27, 48), sont *aussi fermes, aussi solides que le bronze*, se donne à un élément qui a si peu de consistance qu'en a l'air? C'est que, tout foible qu'il est, il est le lien indissoluble qui unit ensemble tous les corps sublunaires.

C'est qu'il est une image, ô mon Dieu, de votre S. Esprit, qui unit tous les enfans de l'Eglise, et qui n'en fait qu'un même corps, dont le chef est J. C., votre Fils unique. Unissez-les inséparablement ensemble, Seigneur; et comme vous unissez leurs esprits par les liens d'une même foi, unissez de même leurs cœurs par le nœud sacré de votre divine charité.

II. POINT.

Qu'il divise les eaux d'avec les eaux (Genes. 1, 6); c'est-à-dire, qu'il ait sa place entre les eaux suspendues dans les nues et celles qui coulent sur la terre. Admirons ici la puissance, la sagesse et la bonté du Créateur, qui partage ainsi les eaux d'une manière si utile et si avantageuse aux hommes; il en retient une partie sur la terre, pour en faire les rivières et les mers; il suspend l'autre sur nos têtes; et de peur qu'elles ne noient nos campagnes au lieu de les arroser, *il les*

tient comme liées dans les nues (Job. 26, 8), il les empêche de tomber toutes ensemble et les dissipe avec une bonté toute paternelle, qui le fait nommer dans l'Ecriture *le Père de la pluie et de la rosée* (Ibid. 31, 28).

O puissance infiniment sage du Créateur! que les nuës distillées en pluies et les gouttes de rosée vous bénissent; et comme la dispensation que vous en faites, est un bienfait commun aux justes et aux pécheurs, qu'il n'y ait ni juste ni pécheur qui ne vous en rende ses très-humbles actions de grâces, et qui ne s'efforce à l'envi de servir le grand Maître qui pourvoit à leurs besoins avec une attention si charitable.

Mais, mon Dieu, si je vous dois avec tant de justice mes remercîmens, pour la manière pleine de bonté avec laquelle vous répandez sur la terre les eaux matérielles; quelle doit être ma reconnoissance pour la miséricorde avec laquelle vous répandez les eaux de la grâce dans mon cœur! Que seroit-il sans elles, qu'une terre séche et aride, incapable de produire ni les fleurs des bons désirs, ni les fruits d'une solide vertu?

III. POINT.

Il appela le firmament, ciel (Genes. 1, 3); comprenant sous ce nom ces corps vastes et solides qu'on nomme les cieux, et l'air même, qui est élevé et transparent comme eux.

Voilà l'image d'une âme qui, n'ayant d'elle-même que ténèbres, qu'inconstance, que confusion, se trouve toute autre, lorsque

Dieu l'établit solidement dans la vertu, et en fait une espèce de ciel où il vient résider: car alors il l'éclaire et la pénètre de ses lumières; il l'affermit dans le bien par ses dons et par les vertus infuses; il fait en elle une division des eaux, c'est-à-dire, des affections de la nature et des inclinations de la grâce; au lieu que celles-là étoient auparavant dans le désordre, il leur fait garder une subordination qui soumet la chair à l'esprit, et qui tient l'une et l'autre sous l'empire de la grâce, en une si parfaite intelligence, que de la partie supérieure où règne l'esprit tombent quelquefois des pluies douces, qui arrosent la partie terrestre de l'homme et qui la rendent capable de porter d'excellens fruits.

Quand il vous plaît, Seigneur, de faire en mon âme cette heureuse transformation, j'expérimente en moi ces merveilleux effets de votre grâce; je me sens tout pénétré de lumière et d'onction, toutes mes ténèbres sont dissipées, mon instabilité est affermie, je deviens inébranlable dans les tentations, mes passions sont dans l'ordre; et les suavités que vous faites goûter à mon âme, se répandant jusque sur mon corps, je m'écrie avec David (*Psal.* 1, 2): *Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant*, parce qu'il comble l'un et l'autre de ses abondantes bénédictions.

⁂

VENDREDI DE LA XV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'ouvrage du troisième jour.

I. POINT.

Dieu dit : *Que les eaux qui sont sous le ciel, se rassemblent en un même lieu, et que l'élément aride paroisse*, et cela se fit ainsi. *Dieu donna à l'élément aride le nom de terre, et celui de mer à l'assemblage des eaux* (Genes. 1, 9, 10).

Aussitôt que Dieu eut donné l'ordre, les eaux qui couvroient la terre, *forçant* en quelque manière leur inclination, se retirent dans les vastes espaces que sa toute-puissance leur ouvrit dans le sein de la terre; laquelle obéissant de même à la voix du Créateur, s'éleva d'une part en montagnes, et se creusa de l'autre en abîmes, pour y recevoir la mer.

Apprenons de ces élémens insensibles, à faire en toutes choses la volonté du Seigneur: laissons-nous donner, comme la terre, quelle figure il lui plaira : soit qu'il nous élève, soit qu'il nous abaisse, soyons contens; n'écoutons ni nos répugnances, ni nos inclinations; prenons, comme l'eau, la place et le rang qu'il nous donnera, demeurons-y constamment; et ce qu'est à la mer le grain de sable qu'il lui a marqué pour limites, qu'elle n'oseroit passer, il est bien juste que le bon plaisir de Dieu le soit à mon égard : c'est

la barrière que l'impétuosité de nos passions ne doit jamais franchir.

O Dieu tout-puissant, à la voix duquel rien ne résiste, réglez mes affections et mes pensées qui, comme des eaux sans digues et sans rivages, se répandent dans toute la terre. Rassemblez-les en vous seul, qui en devez être le centre; arrêtez la fougue de mes passions, et dites-leur avec autant d'efficace que vous le dites aux eaux de la mer : *Vous ne viendrez que jusque là; et c'est là que vous briserez l'orgueil de vos flots* (Job. 38, 11). Vous serez obéi, Seigneur, vous ferez de moi tout ce que vous voudrez; vous m'éléverez, s'il vous plaît, dans un poste éminent; vous me ferez descendre aux plus bas emplois; je serai également content, et je trouverai partout mon repos dans l'accomplissement de vos saintes volontés.

II. POINT.

Dieu dit encore : *Que la terre produise des herbes qui portent de la graine et des arbres qui portent du fruit, chacun selon son espèce...* (Genes. 1, 11); et cela se fit ainsi. Le Créateur ne se contenta pas de découvrir la terre et de la dessécher ce jour-là; mais, sans attendre au lendemain, il la revêtit d'une agréable verdure, il l'orna de fleurs, il l'enrichit de fruits; et toutes les plantes parurent en un instant dans leur juste grandeur et dans toute leur beauté.

C'est ainsi qu'il en use envers nos âmes : dès qu'il les a purifiées du péché, et qu'il

a desséché la corruption qui les rendoit affreuses devant lui et devant les anges, il ne tarde pas de les revêtir de sa grâce, qui en fait des objets de complaisance à ses yeux; mais remarquons bien que, pouvant créer de rien les herbes et les plantes, il a voulu que la terre contribuât à leur production, pour nous montrer que, quoiqu'il soit l'auteur de toute notre sainteté, il veut que nous y travaillons avec lui et que nous y apportions tous nos soins. Il ne peut même souffrir de notre côté nul retardement; et comme en ce jour, dont nous méditons les merveilles, il donne toute la perfection à *son ouvrage*, il ne veut pas que nous remettions au *lendemain* tout ce que nous pouvons exécuter sur-le-champ pour nous perfectionner.

O Dieu infiniment grand et infiniment parfait! que la terre, avec ses herbes, ses fleurs et ses fruits, bénisse votre toute-puissance! Je me réjouis de ce qu'en si peu de temps vous avez opéré tant de merveilles; celles que vous opérerez dans mon âme, en la sanctifiant, vous seront encore plus glorieuses. Ne différez pas cette grande œuvre de ma sanctification; et puisque vous voulez que j'y coopère moi-même par tous les efforts dont je suis capable, quelque foibles qu'ils soient, je vous les offre dès aujourd'hui; bénissez-les, rendez-les efficaces et délivrez-moi de toutes mes imperfections, puisqu'*en un instant il vous est facile d'enrichir un pauvre* (Eccl. 11, 23).

III. POINT.

Pour commencer l'ouvrage de ce jour, Dieu voulant préparer une agréable demeure à l'homme avant que de le créer, lui fit un lieu si charmant, que l'Ecriture le nomme un *Paradis* ou un *jardin de délices* (Genes. 1, 8). Il étoit situé le plus avantageusement du monde; d'une vaste étendue, arrosée par une grande source d'eau très-pure, qui formoit ensuite quatre fleuves, pour fertiliser les régions voisines, rempli de toutes sortes d'arbres rangés en bel ordre, entre lesquels on en voyoit un d'une rare beauté, qu'on nommoit l'*arbre de vie*, et qui portoit un fruit merveilleux, dont l'usage auroit conservé l'homme dans une parfaite santé, et lui auroit prolongé la vie temporelle, jusqu'à ce qu'il eût plû à Dieu de l'appeler à l'éternelle.

Quel bonheur à Adam, s'il eût été fidèle, de vivre dans un lieu si ravissant, d'y prendre d'innocens plaisirs, d'y jouir d'un calme profond; et de ce Paradis terrestre, d'être enfin transporté dans le ciel, pour y régner éternellement avec son Dieu! Malheur à lui et à nous, qu'il ait mérité par sa désobéissance d'en être chassé!

Je vous remercie, ô mon Dieu, Dieu infiniment bon et infiniment libéral, de nous avoir destiné ce délicieux séjour. Oui, il étoit à nous aussi bien qu'au premier des hommes; c'étoit votre dessein de nous donner deux Paradis, si la faute d'Adam n'avoit mis obstacle à vos bontés; nous serions passés

tranquillement de l'un à l'autre. Ayez pitié, Seigneur, des enfans malheureux de ce père coupable; et si par son ancien péché, qu'il nous a communiqué, nous avons perdu l'un, ne permettez pas que nous perdions l'autre par de nouvelles iniquités; conservez-nous purs et sans tache dans votre Eglise, qui est un vrai paradis, où vous nourrissez vos fidèles du fruit de l'arbre de vie; et après y avoir préservé nos âmes de la mort spirituelle, faites-les passer heureusement dans le paradis des délices éternels.

SAMEDI DE LA XV. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'ouvrage du quatrième jour.

I. POINT.

En ce jour, Dieu fit le soleil, que l'Ecriture nomme *le plus grand astre* (Genes. 1, 26). Sa grandeur en effet est prodigieuse, puisqu'il surpasse au moins six mille fois celle de la lune, et plus de cent fois celle de la terre. Sa lumière, qui efface celle des étoiles au moment qu'elle paroît; son activité, qui le porte rapidement, comme dit David, d'une extrémité du ciel à l'autre; sa vertu, qui se fait sentir à toute la nature; la régularité de son cours, qui fait la mesure des temps et la distinction des saisons, sont autant de prodiges, qui font dire à l'Ecclésiastique, que le soleil est *un vaisseau admirable et le chef-d'œuvre du Très-Haut* (Ecc. 43, 2).

Rendons grâces au Seigneur, qui nous donne ce bel astre; et toutes les fois qu'il se lève, admirons son éclat, sa grandeur, sa magnificence; respectons en lui les traits du Créateur, et réjouissons-nous de la gloire que le divin ouvrier tire d'un ouvrage si excellent.

O Dieu infini, lumière incréée, soleil de justice, à la vue duquel disparoissent les étoiles et le soleil même, vous êtes la source éternelle et inépuisable des lumières; vous *éclairez tous les hommes qui viennent au monde* (Joan. 9), et particulièrement les élus; vous leur communiquez par vos rayons, cette chaleur qui les vivifie, et vous versez sur eux vos plus douces influences; c'est vous qui gouvernez le soleil, qui réglez les jours, les temps, les années; et l'ordre que nous y voyons, est l'effet de votre sagesse et de votre providence. Que le soleil et le jour avec toutes les saisons, vous bénissent; que le ciel et la terre publient votre gloire, qui éclate avec tant de pompe dans la plus belle de vos créatures visibles.

II. POINT.

Avec le soleil, qui est l'astre de jour, fut formée la lune, pour éclairer pendant la nuit. Elle est belle, sur-tout dans sa plénitude: mais ce qu'elle a de lumière et de beauté, elle l'emprunte du soleil, dont elle suit tellement le cours, que du côté qu'elle le regarde, elle est toujours lumineuse; son empire est grand sur tous les corps qui

sont au dessous d'elle; elle produit des effets, qu'il est plus aisé d'admirer que de comprendre; et comme c'est au soleil de régler les années, c'est à elle, selon la remarque de l'Ecclésiastique (43, 8), à distinguer les mois.

Après avoir considéré avec beaucoup de reconnoissance envers Dieu, les propriétés de cet astre, il faut élever plus haut notre esprit, et remarquer que la lune est le symbole des âmes saintes. Le S. Esprit les compare avec elle en beauté; et leur perfection consiste en ce qu'elles envisagent toujours la divinité, qui est la source de leurs lumières et de leurs saintes ardeurs. Sous le regard de ce divin soleil, elles croissent *en toutes sortes* de vertus, jusqu'à ce qu'elles aient acquis la plénitude de la grâce, et qu'elles soient parvenues au comble de la sainteté.

Père des lumières, à qui tout astre doit son éclat et sa beauté, je ne suis sans vous que laideur et que ténèbres, et je ne puis espérer ni grâce ni clarté, qu'autant que vous voudrez bien me regarder des yeux de votre miséricorde. Accordez-moi la grâce de vous contempler sans cesse et de m'attacher si constamment à vous, que j'en sois toujours éclairé et toujours échauffé, sans être sujet à l'inconstance des insensés qui, selon la parole du Saint-Esprit (*Eccles.* 17, 22), sont semblables à la lune, dont ils imitent les changemens, sans en imiter les perfections.

III. POINT.

Ce fut encore en ce jour-là que Dieu créa les étoiles, dont la multitude est innombrable, et l'ordre si merveilleux, que l'écriture (*Ibid.* 43, 11) les dépeint comme une armée rangée en bataille, et comme des soldats qui ne quittent jamais le poste où Dieu les place. Elles ont été faites avec la lune, *pour présider à la nuit* (Ps. 135, 9), pour nous servir de flambeaux dans nos voyages, pour nous guider dans les navigations les plus périlleuses, pour verser sur tous les corps vivans leurs salutaires influences et pour être au ciel *un ornement admirable* (Eccl. 43, 1) dans l'obscurité de la nuit. Elles s'acquittent de tous ces devoirs avec une exacte obéissance à la volonté du Créateur. *Aussitôt que le Seigneur les appelle*, dit le prophète, *elles répondent: Nous voici; et leur joie est de luire pour celui qui les a créées* (Baruc. 3, 3).

O le beau spectacle à des personnes spirituelles! l'aimable sujet d'une douce méditation, que ces brillantes étoiles dans le temps d'une nuit claire et sereine! mais que tant de saintes âmes, qui sont comme autant d'étoiles vivantes que Dieu a placées dans le firmament de son Eglise, sont encore un spectacle bien plus beau!

Vous nous avez dit, Seigneur, que *ceux qui apprennent à beaucoup de gens les devoirs de la justice, brilleront comme des étoiles dans toute l'éternité* (Dan. 12, 3). Que ne

puis-je être, ô mon Dieu, un de ces astres vivans, que vous avez remplis de vos lumières, qui suivent vos ordres avec exactitude, et dont tout l'exercice est de montrer aux autres le chemin du ciel, par l'éclat de leurs exemples et de leur doctrine ! Faites en sorte que je mette toute ma gloire à luire uniquement pour vous, et que je n'aie de lumière que pour attirer tout le monde à votre amour.

XVI. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'orgueil,

Opposé à l'humilité que Notre-Seigneur recommande dans l'évangile de ce jour.

Les *Préludes* seront de se figurer une âme souillée et défigurée par ce vice ; qui paroît pleine de confusion en présence de notre Seigneur, à qui l'on demandera humblement la grâce d'en être purifié, pour être à l'avenir agréable à ses yeux.

I. POINT.

L'ORGUEIL est un désir déréglé de l'honneur. On en est coupable : 1. en s'attribuant le bien qui vient de Dieu ; 2. le regardant comme un avantage qu'on a mérité ; 3. croyant en avoir plus qu'on en a ; fondant sur cette vaine pensée l'estime de soi-même et le mépris des autres ; de cette source empoisonnée sortent principalement sept ruisseaux qui

participent à son poison : 1. la vaine gloire qui n'est autre qu'une passion immodérée d'être estimé et loué des hommes ; 2. la vanterie, qui nous fait parler de nos talens, et publier notre mérite vrai ou apparent, et souvent qui n'a de fondement que dans notre imagination ; 3. l'ambition, qui consiste à rechercher des emplois et des dignités, que nous sommes peu capables de soutenir ; 4. la présomption, qui nous persuade par une fausse opinion de notre suffisance d'entreprendre des choses qui sont au dessus de nos forces ; 5. l'hypocrisie, qui se couvre de l'apparence de la vertu ; 6. l'opiniâtreté, qui nous attache démesurément à nos pensées ; 7. le mépris des autres, qui commence par les hommes, et qui s'élève insolemment jusqu'à Dieu, selon cette parole du prophète royal : *Leur orgueil monte toujours* (Psal. 73, 23).

Que de mauvaises branches d'une maudite racine ! Seroit-il bien possible qu'elle fût dans mon cœur ? Elle n'y est que trop, ô mon Dieu ! j'en reconnois tous les jours les malheureux rejetons ; je suis tout plein de vanité, de présomption, d'estime de moi-même, etc.

Cendre et poussière, de quoi penses-tu t'enfler? (Eccl. 10, 9). Quel titre as-tu pour exiger des distinctions ? Quel mérite as-tu pour prétendre à des rangs élevés ? As-tu de quoi les remplir ? *Ne sais-tu pas que tu es aveugle pauvre, nud et misérable* (Apoc. 3, 17) vide de tout bien, et tout rempli de péchés ? Ver de terre, sur quoi peux-tu fonder ton

gueil ? Prends garde, qu'étant *pauvre et superbe* (Eccl. 25, 4) tout ensemble, tu deviennes abominable aux yeux de la divine Majesté.

II. POINT.

LES châtimens de l'orgueil sont exprimés par ces paroles de notre Seigneur : *Quiconque s'élève sera humilié* (Mat. 23, 12. Luc. 14, 11). 1. Les orgueilleux cherchent la gloire, et il ne la trouveront pas ; 2. ils perdront même ce qu'ils en avoient ; 3. et au lieu de ce faux honneur qu'ils ont voulu se procurer contre la volonté du Seigneur, il les couvrira d'une véritable confusion dès cette vie, en ruinant leurs desseins frivoles, en renversant leurs projets ambitieux, en permettant qu'il leur arrive de honteuses disgrâces, souvent même en les abandonnant aux péchés les plus infâmes ; mais principalement en l'autre vie où, après avoir exposé à la face de tout l'Univers le ridicule de leur vanité au jour du jugement, il leur imprimera sur le front une honte éternelle ; il les livrera pour toujours aux risées des démons, qui se moqueront d'eux, et leur diront, en insultant à leur orgueil confondu : *Vous avez donc été frappés de la foudre aussi bien que nous : vous nous êtes enfin devenus semblables ; voilà votre superbe rabattue, et humiliée jusqu'aux enfers* (Is. 14, 10).

Quelle extravagance à un homme qui n'est que poudre de s'élever vainement ! n'étant que foiblesse, et n'ayant rien qui le soutienne,

il retombe incontinent de la boue. Die se plaît à l'y replonger, quand il le vo avide de vains honneurs ; et il le charge d' gnominie. Un Lucifer précipité du ciel dan les enfers ; un Nabuchodonosor renversé d trône, et reduit à errer dans les forêts parm les bêtes ; une Jézabel mangée des chiens quels exemples de l'orgueil humilié ! seroit-i possible qu'ils ne fissent point d'impressio sur nos cœurs ?

Ah, mon âme ! si nous avons de la passio pour la gloire, cherchons la gloire solide la véritable et l'immortelle ; toute autre es vaine, fragile, pernicieuse ; elle ne fai trouver que du vent dans les mains de celu qui la cherche ; elle détruit tout le mérit des bonnes œuvres ; elle répand son venin su les actions les plus saintes, elle tarit la sourc des grâces, elle attire la colère et la malédic tion de Dieu, qui résiste aux superbes et qu prend plaisir à les confondre.

O divin Jésus, qui êtes venu au mond pour guérir un mal si dangereux et si com mun, arrachez de mon cœur jusqu'aux moin dres fibres de cette funeste racine, et con fondez-moi plutôt mille fois, que de souffri en mon âme un vice si opposé à vos inclina tions, et si désagréable à vos yeux.

III. POINT.

L'humilité a des récompenses bien oppo sées aux châtimens dont Dieu punit l'or gueil ; elles sont aussi marquées dans ce autres paroles du Sauveur : *Quiconqu*

l'abaissera sera élevé (Mat. 23, 12). Cette élévation qu'il promet aux humbles, comprend trois grands avantages, dont le premier est qu'il les tirera de leur misère et de leur abjection ; le second, qu'il leur conservera les dons qu'il leur a faits ; le troisième, qu'il leur en fera encore de plus excellens. Un publicain n'a qu'à confesser ses péchés, il cesse d'être pécheur ; un juste n'a qu'à s'abaisser, à mesure qu'il descend plus bas, par un humble aveu de ses foiblesses, Dieu le fait monter plus haut et l'élève à une plus éminente perfection. L'humble idée que la sainte Vierge a eue d'elle-même, a été le fondement sur lequel le Seigneur a établi toutes ses grandeurs : le Sauveur lui-même, parce qu'il s'est abaissé au dessous des anges, en prenant une nature inférieure à la leur, n'a-t-il pas été élevé au dessus des anges et des hommes, qui lui ont rendu les souverains hommages ?

Mon Dieu, qu'il m'est aisé d'obtenir le pardon de mes péchés ! je n'ai qu'à vous le demander avec un cœur humble et contrit. Qu'il m'est facile d'être grand devant vous ! je n'ai qu'à m'humilier ; j'en ai tant de sujet : mon néant, mes péchés, mes imperfections, tout seconde en cela mes devoirs, et conspire à me donner des sentimens d'humilité.

Mais c'est à votre grâce, ô mon Jésus, de m'en inspirer une véritable, telle qu'est celle dont vous nous avez donné de si rares

exemples. Vous ne sauriez la refuser à mes prières, puisque c'est pour me l'enseigner que vous êtes venu sur la terre; donnez-moi le goût de votre sainte abjection, et j'y trouverai plus de solide satisfaction que dans la jouissance des plus grands honneurs.

LUNDI DE LA XVI. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'ouvrage du cinquième jour.

I. POINT.

Dieu dit : *Que les eaux produisent des poissons* (Genes. 20). A ce commandement, les mers et les rivières furent peuplées d'une infinité de poissons; car leur nombre est si grand, selon le prophète royal, *qu'on ne saurait les compter* (Ps. 103, 25). Leur diversité est aussi prodigieuse que leur multitude, et montre également non-seulement la toute-puissance du Créateur, mais sa magnificence envers les hommes, pour l'usage desquels il les a créés.

Bénissons, ô mon âme, cette puissance infinie de notre Dieu; aimons cette Providence paternelle, qui ne se contente pas de nous fournir les choses nécessaires à la vie, mais qui va même jusqu'à nous donner les mets les plus délicieux. En usons-nous ainsi envers un Dieu si libéral? Avares et ingrats que nous sommes, à peine lui offrons-nous ce qu'il exige absolument de notre obéissance, et nous nous en tenons à de pures obligations.

Ah! que je suis confus, mon Dieu, de me voir tous les jours comblé de vos biens et d'avoir si peu de chose à vous rendre, en reconnoissance de vos bienfaits. Si je vous donnois au moins de bon cœur ce que j'ai entre les mains, vous êtes si bon, que vous en seriez content; malheur à moi, si je suis ou assez insensible pour vous le refuser, ou assez tiède pour vous le donner sans ardeur et sans tendresse!

II. POINT.

Dieu, en ce même jour, remplit l'air d'une infinité d'oiseaux différens, qu'il forma de l'eau, aussi bien que les poissons; *ce fut* de même en notre faveur qu'il les créa; *car les* uns servent à nous nourrir de leur chair, les autres à nous récréer par la beauté de leur plumage et par la douceur de leur chant. Il y en a qui nous apprennent beaucoup de secrets, par mille industries qu'ils ont, à faire leur nid, à élever leurs petits et à se guérir dans leurs maladies: de là vient que Dieu, dans l'Ecriture (*Jérem.* 7, 8), nous reproche notre peu d'esprit, en nous remettant devant les yeux *la prévoyance des cigognes et des milans*, et qu'il envoie *le paresseux à la fourmi* (Prov. 6, 6), pour apprendre d'elle le travail.

Ce seroit une étrange ingratitude à nous, qui sommes environnés des bienfaits du Créateur, de ne lui en pas rendre de continuelles actions de grâces. Regardons-nous dans le monde comme dans la maison d'un bon

père, qui veille à nos besoins et qui nous traite comme ses enfans; mais avons-nous aussi pour lui tout le respect et tout l'amour que des enfans bien nés doivent avoir pour un si bon Père?

O Père très-doux et très-aimable, qui nous faites voir dans cette variété de créatures que vous avez produites à nos usages, une sensible image de votre bonté, de votre miséricorde et de votre amoureuse providence! montrez-nous encore plus efficacement que vous nous aimez, en produisant dans nos cœurs une véritable reconnoissance et un très-ardent amour envers vous; faites, Seigneur, que nous apprenions des oiseaux à chanter vos louanges dès le matin; à voler partout où vous nous appellerez; à nous détacher de la terre, pour ne plus porter nos pensées et nos affections que vers le ciel.

III. POINT.

Dieu bénit les poissons et les oiseaux, et leur dit: *Croissez, multipliez-vous* (Genes. 1, 2). Il y a deux choses ici à considérer; premièrement la bonté du Père céleste, qui ne pourvoit pas seulement pour un temps à nos besoins, mais pour toujours, en ordonnant à tant d'animaux une multiplication qui en entretienne l'espèce et qui en renouvelle tous les jours la production; secondement, l'efficace de la bénédiction du Seigneur, qui donne et qui soutient constamment cette fécondité.

Que nous répondons mal aux bontés de

notre Dieu! Si nous le servons un jour, nous abandonnons le lendemain son service; si nous avions hier quelqu'amour pour lui, nous le traitons aujourd'hui avec indifférence : en use-t-il ainsi envers nous? Y a-t-il un moment de notre vie, qui ne soit marqué de quelqu'un de ses bienfaits? Il nous a créés; se lasse-t-il de nous conserver? Il nous a ouvert le trésor de ses grâces; n'est-il pas toujours prêt à les répandre sur nous?

Cette inviolable fidélité, cette ferveur constante est la plus grande de toutes vos grâces, ô mon Dieu; et c'est celle que je vous demanderai tous les jours de ma vie : c'est l'effet de votre seule bénédiction; donnez-la-moi, Seigneur, je vous conjure, et souffrez que je vous dise, comme Jacob disoit à l'ange : *Je ne vous quitterai point que vous ne me bénissiez* (Ibid. 32, 21). Vous ne sauriez me refuser cette faveur, que je vous demande au nom de J. C., votre cher Fils, par qui vous versez toutes vos *bénédictions célestes* (Ephes. 1, 3).

MARDI DE LA XVI. SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'ouvrage du sixième jour.

I. POINT.

Dieu voulant peupler la terre d'animaux, comme il avoit peuplé la mer de poissons et l'air d'oiseaux, créa premièrement des animaux domestiques, destinés pour le ser-

vice de l'homme ; 2. des serpens qui rampe sur la terre ; 3. des bêtes qui vivent dans l forêts. Chaque genre contient plusieurs e pèces, et chaque espèce est assortie de ta de rares propriétés, que Dieu même s'e glorifie en parlant à Job, et lui en exposa un long détail.

Apprenons des premiers, qui se laisse former à nos usages, la docilité que no devons avoir à la conduite des personnes q nous gouvernent ; des seconds, qui sont de corruption de la terre, la corruption de not origine, afin de nous en humilier ; des tro sièmes, le danger où nous exposent nos pa sions indomptées, et la nécessité où no sommes d'en arrêter les saillies : mais reco noissons partout la main du Créateur, to jours ouverte pour nous combler de s biens.

O puissance, ô sagesse, ô bonté infinie mon Dieu ! qui n'épargnez rien de tout qui m'est nécessaire pour ma subsistance pour mon instruction ! je vous remercie tout ce que vous daignez faire pour l'une pour l'autre de ces fins : je trouve égaleme dans vos créatures, et des bienfaits qui d mandent de moi une perpétuelle reconno sance envers mon libéral bienfaiteur, et d leçons qui m'apprennent à le servir avec u ardeur extrême.

II. POINT.

Considérons comme Dieu examinant s ouvrage, n'y trouva rien que de bon : il lo

non-seulement les animaux domestiques, mais même les bêtes féroces et les serpens, parce que tout nuisibles que paroissent à l'homme ces sortes de créatures, elles ont, dans les desseins de la Providence, des usages qui lui sont avantageux; elles étoient soumises à son empire dans l'état d'innocence; et elles sont, dans l'état du péché, des instrumens dont Dieu se sert pour corriger l'homme pécheur, ou pour le punir, s'il persiste dans sa rébellion; elles servent aussi aux justes, pour exercer ou leur patience, quand il plaît à Dieu de les abandonner à leur cruauté, ou leur reconnoissance, quand il lui plaît de les en défendre par sa puissante protection.

C'est la réflexion que nous devons faire, pour recueillir du fruit de la considération de tous les ouvrages du Créateur : il faut les regarder avec les yeux de la foi, et on les trouvera, dans les vues de Dieu, comme des instrumens de sa miséricorde ou de sa justice. C'étoit là la pensée du Sage, qui disoit : *La créature qui vous obéit comme à son Créateur, s'élève contre les méchans pour les tourmenter, et elle s'adoucit au contraire, pour faire du bien à ceux qui se confient en vous* (Sap. 16, 24). Oui, tout est réglé par votre sagesse, ô mon Dieu, et vous avez tout créé pour des fins infiniment saintes; j'entre avec respect dans tous les desseins de votre adorable Providence, et je reçois également de votre main paternelle le bien et le mal que les créatures me font par vos ordres.

III. POINT.

DIEU ne bénit pas les animaux de la terre, comme il avoit fait les poissons et les oiseaux, en leur disant : *Croissez, et multipliez-vous.* Ce fut parce qu'il devoit les bénir en bénissant l'homme, avec lequel ils ont tant de rapport ; ce fut aussi parce que leur bénédiction et leur malédiction dépendoient de la justice ou de l'iniquité de l'homme (*Deut.* 28, 1). En effet, quand il se propose de récompenser les justes, il leur promet de bénir et de mutiplier leurs troupeaux ; au contraire, pour se venger des pécheurs, il dit qu'il fera tomber les malédictions sur leur bétail, et qu'il le frappera de stérilité (*Ibid.* 34, 24 et seq.).

Qui n'adorera profondément un Dieu si juste ? Qui n'ambitionnera d'être du nombre de ses fidèles serviteurs, sur lesquels il répand de si abondantes bénédictions ? Qui ne craindroit le sort malheureux des pécheurs qui l'offensent, et qui attirent sur eux et sur tout ce qui leur appartient, ses redoutables malédictions ?

Que les hommes qui ne vous connoissent pas sont à plaindre, ô mon Dieu ! mais que ceux qui vous connoissent sans vous aimer et sans vous craindre, sont insensés ! Quel bonheur peuvent-ils prétendre sans vous ? Je n'en veux point d'autre ici-bas, aimable Seigneur, que celui qu'on rencontre infailliblement en vous servant avec fidélité ; accordez-moi, si vous voulez, comme à Jacob, les

bénédictions de la terre ; mais si elles devoient m'être, par une mauvaise disposition des occasions de vous déplaire, accordez-les à d'autres, qui sont mieux disposés, et réservez-moi les bénédictions du ciel.

MERCREDI DE LA XVI. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De la création de l'homme.

I. POINT.

Le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu étoit l'homme : aussi ne le fit-il pas comme les autres, en disant : Que l'homme soit fait ; mais, *faisons l'homme* (Genes. 1, 26) ; pour nous marquer l'importance de l'ouvrage, auquel les trois personnes de la Trinité ne mettent la main qu'après une espèce de délibération. Ce fut le dernier des ouvrages du Créateur ; pour montrer que tout le reste avoit été fait pour lui, et que tout ce monde visible étant comme son palais, il étoit convenable qu'il n'y manquât rien lorsqu'il y paroîtroit.

Que l'homme est obligé à Dieu, de l'avoir ainsi distingué ! d'avoir eu pour lui des soins si singuliers, et de s'être, pour ainsi dire, appliqué à sa création d'une manière si particulière ! Il faut bien que la Providence le destinât à de grandes choses, et qu'elle eût sur lui de nobles desseins ; mais de peur qu'il ne prît de là occasion de s'enorgueillir, elle

le créa le même jour qu'elle fit les animaux de la terre, afin qu'il se souvînt qu'il leur ressembloit en quelque chose, et qu'ainsi il eût de quoi s'humilier dans la vue de sa bassesse.

Quel admirable mélange de grandeur et d'humiliation vous faites en nous, ô mon Dieu, pour nous inspirer en même temps de généreuses et d'humbles pensées, qui nous élèvent l'âme à tout ce qui est de plus éminent dans la perfection, sans nous mettre en danger d'en perdre le mérite par quelque vaine complaisance! Je vous rends grâce, ô mon Seigneur, de cette aimable conduite envers nous. La grandeur et la bassesse de notre origine sont également des bienfaits, dont nous ne saurions assez vous louer; et puisque vous avez prétendu nous animer par la considération de l'une, à tout faire et à tout entreprendre pour votre service, retenez-nous, par le souvenir de l'autre, dans une défiance continuelle de nous-mêmes et dans les sentimens d'une profonde humilité.

II. POINT

Dieu dit: *Faisons l'homme à notre image* (Genes. 1, 26); c'est ce qu'il fit, en lui donnant une âme spirituelle, immortelle, libre, capable de connoître et d'aimer souverainement son Créateur, propre à recevoir les dons de sagesse, de science et de vertu: en lui imprimant un caractère d'autorité sur toutes les autres créatures, et lui accordant le privilége de porter non-seulement les traits de la divinité dans sa substance, mais même

quelque léger crayon des trois personnes divines dans ses trois puissances.

O mon âme, toute créée de rien que tu es, tu portes en toi l'image du Créateur; prends des sentimens conformes à cette haute idée; et pour ne dégénérer jamais de ta noblesse, entre en compte avec toi-même; fais-toi souvent la demande que fit autrefois le Sauveur, en prenant un denier entre ses mains. *De qui est cette image?* (Mat. 22, 10). Quelle est l'image que tu portes gravée sur ton front? Ce n'est l'image ni du monde, ni de la chair, ni d'aucune créature; Dieu t'a *formée sur* un original plus grand et plus noble; c'est *lui*-même dont tu as l'honneur de porter *le* caractère.

Si l'on doit rendre à César ce qui est marqué au coin de César, que je suis donc bien obligé, ô mon Dieu, d'être à vous, puisque vous m'avez fait l'honneur de me créer à votre image! Oui, je mets toute ma gloire à vous appartenir, et je regarde comme l'essentiel de mes devoirs, de vous offrir le tribut de tout moi-même; recevez celui de ma mémoire, de mon entendement, de ma volonté, avec le désir ardent que j'ai de me souvenir continuellement de vous, de ne penser qu'à vous, et de n'aimer jamais que vous.

III. POINT.

Il y a des copies qui ne ressemblent pas à leur original: mais Dieu ne s'est pas contenté de faire l'homme à son image, par les qualités naturelles qu'il lui a données; il a

voulu encore le rendre semblable à lui, par les dons surnaturels de la grâce et de la justice originelle. C'est pour cela que le sage dit, qu'il fit l'homme droit, c'est-à-dire, conforme au modèle sur lequel il le tiroit; porté à toutes sortes de biens; réglé dans toutes ses affections, et maître absolu de ses passions; de sorte que comme en lui l'esprit étoit soumis à Dieu le corps étoit de même soumis à l'esprit.

Heureux état, dont j'aurois joui si Adam ne me l'avoit fait perdre! Dans les desseins de Dieu, ce glorieux avantage me devoit être transmis; je dois lui en être aussi reconnoissant, que si je le possédois effectivement. Il m'a marqué sa bonté d'une manière bien éclatante, puisqu'au lieu de la grâce originelle dont le péché d'Adam m'avoit privé, il m'a donné la grâce d'adoption par l'incarnation de son Fils.

O Père des miséricordes, dont les entrailles paternelles ont été émues de nos malheurs! je vous rends mes très-humbles actions de grâces, de les avoir si avantageusement réparées. O Verbe divin, image invisible et parfait du Père éternel; ô l'Homme céleste, qui êtes venu au monde pour nous remettre, par votre obéissance, dans les droits de justice et de gloire, que la désobéissance de l'homme terrestre nous avoit fait perdre! rétablissez en nous les traits de votre Père, effacés par le péché; et puisqu'il a *prédestiné* les saints *pour être conformes à votre*

image (Rom. 8, 29), rendez-moi tellement semblable à vous en vertu et en sainteté, que je mérite de vous ressembler un jour dans votre gloire.

JEUDI DE LA XVI. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Du corps et de l'âme d'Adam.

I. POINT.

Considérons la sagesse et la toute-puissance de Dieu dans la formation du corps de l'homme. Il le fit avant que de créer l'âme de peur qu'on ne crût que l'un et l'autre étoient d'une même matière, comme dans les animaux. Ce fut d'un peu de terre qu'il le forma, et il ne laissa pas de faire de cette vile matière, un ouvrage admirable et digne de servir de demeure à une âme spirituelle.

Admirons, louons, glorifions la Providence dans toute sa conduite envers nous. Nos corps, tout périssables qu'ils sont, sont animés d'un esprit qui ne mourra jamais, et tout animés qu'ils sont d'un esprit immortel, ils ne sont faits que de poussière. Mon Dieu, que cela doit nous donner une haute idée de la toute-puissance du Créateur ! mais que cela doit en même-temps nous inspirer un profond mépris de nous-mêmes ! pour peu que nous venions à nous élever dans la vue de la noblesse de notre âme, nous avons bien de quoi nous humilier et nous confondre, par le souvenir de la poussière dont nos corps

sont formés; que ne nous disons-nous souvent: *De quoi peut s'enorgueillir la poussière et la cendre* (Eccl. 1, 9).

Oui, je le reconnois, Seigneur, vous êtes notre Créateur, et nous ne sommes qu'un peu d'argile: c'est vous qui nous avez faits, et nous sommes les ouvrages de vos mains. Je vous rends mille actions de grâces, d'avoir enrichi mon âme de l'abondance de vos dons, et je me réjouis de ce qu'il vous a plu mettre un trésor si précieux en des vases de terre, afin que s'il paroît en nous quelque chose de considérable, on vous en donne la gloire, et non pas à nous. Ayez pitié de ces fragiles vaisseaux, Seigneur, et souvenez-vous que vous les avez faits, pour vous en servir à la gloire de vos miséricordes, et non pas pour les briser dans votre colère.

II. POINT.

Considérons comme Dieu créa de rien l'âme du premier homme. C'est ce que le texte sacré exprime en ces termes: *Il lui inspira un souffle de vie* (Genes. 2, 7), pour marquer que l'âme d'Adam ne venoit pas de la terre, comme son corps, mais du sein de Dieu, qui s'est servi de sa parole toute-puissante pour lui donner l'être; en quoi notre âme ressemble en quelque manière à la sagesse incréé qui, selon l'expression de l'écriture, *procède de la bouche du Très-Haut* (Eccli. 24, 5).

Tu n'es, ô mon âme, ni faite de terre, ni faite pour la terre; ne perds jamais la mé-

moire de ta céleste origine; souviens-to qu'étant venue de Dieu, tu dois retourner à lui; que tu n'es sortie de son cœur que pour y rentrer; et qu'ayant l'honneur d'être un souffle de sa bouche, tu dois songer à lui, l'aimer et le bénir toutes les fois que tu respires.

O mon Dieu qui m'avez, par votre puissance, donné une âme qui est le principe de la vie naturelle, inspirez à cette âme, qui est le chef-d'œuvre de votre amour, l'esprit de grâce et de charité, qui est le principe de la vie surnaturelle. Vous êtes l'unique auteur de l'une et de l'autre de ces vies; et que me serviroit la première, si elle n'étoit perfectionnée par la seconde? Non, aimable Seigneur, je ne veux vivre que pour vous plaire, vous servir et vous aimer.

III. POINT.

Considérons quels furent les sentimens de joie et de reconnoissance qu'eut Adam dans le paradis terrestre, quand il ouvrit les yeux pour en voir les beautés, et qu'en levant les yeux vers le ciel, il y vit le soleil et les astres. Imaginons-nous un homme qui, dès sa naissance ayant été enfermé dans une obscure caverne, en sortiroit à l'âge de trente ans, et verroit tout ce que l'Univers a de plus beau : telles furent la surprise et l'admiration du premier homme, à la vue des merveilles que Dieu faisoit en sa faveur.

Entrons dans les sentimens qu'il eut alors. Bénissons avec lui le Père des miséricordes

c tous les biens dont il nous a comblé
egardons ce qu'il a fait dans le ciel et s
ı terre pour nos usages, et ce qu'il fa
ncore tous les jours pour nous. Quelq
échus que nous soyons des premiers ava
ıges de notre première origine, admiro
omment il nous a heureusement dédon
ıagés de nos pertes, par les admirables inve
ons de sa sagesse et de sa miséricorde,
hantons-lui tous les jours de notre vie d
ouveaux cantiques de louanges.

O mon Dieu, ô le Dieu de mon cœur, j
ois maintenant pourquoi vous disiez par l
ouche d'un de vos prophètes : *Je les atti*
erai avec les liens d'Adam, et avec le
haînes de l'amour (Osée 1, 6). Les lien
l'Adam sont les avantages de la nature et d
a grâce, qu'il vous a plu de lui faire, pou
attacher fortement à vous, et que vous faite
ncore tous les jours à ses enfans, pour le
ngager, aussi bien que lui, à votre service
ıais les chaînes d'amour sont les grâces de
otre génération, les sacremens, les saintes
ıspirations, les biens inestimables de l'autre
e, que vous nous promettez; attachez-moi
bonté infinie, si étroitement à vous par ces
ens et par ces chaînes, que rien au monde
e soit capable de m'en séparer.

VENDREDI DE LA XVI. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'approbation que Dieu donna à ses ouvrages, et du jour du sabbat.

I. POINT.

Dieu ayant tout fait, *considéra tous ses ouvrages, et les trouva tous fort bons* (Genes. 1, 31). Remarquons qu'il n'appartient qu'à Dieu de dire que tout ce qu'il fait est bon, et qu'il ne s'y trouve nul défaut; le Sauveur, qui est Dieu et homme, peut aussi se glorifier de la bonté de toutes ses œuvres, et c'est avec justice qu'on disoit de lui, *qu'il faisoit bien toutes choses* (Marc. 7, 37).

Ce fut un privilége spécial de la sainte Vierge, d'être garantie des moindres imperfections; les autres hommes, quelque sainteté qu'ils aient eue, n'ont pu, avec les secours ordinaires, s'en exempter tout-à-fait, selon la parole de S. Jacques (3, 20), qui dit en général, que *tous commettent beaucoup de fautes*.

Faisons tous nos efforts pour approcher, autant qu'il est possible, de la souveraine perfection du Créateur, en tâchant de vivre avec une telle pureté, que quand le Seigneur examinera toutes nos œuvres, il puisse dire qu'elles sont très-bonnes; mais si nous voulons qu'elles méritent son approbation, faisons de fréquens retours sur nous-mêmes, pour les examiner. Dès que nous apercevrons en nous quelque souillure, ayons soin

de l'effacer incontinent par nos larmes; afin que Dieu voyant notre âme, il puisse lui dire, comme à son épouse : *Vous êtes belle, ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous* (Cant. 4, 7).

O Dieu infiniment juste et infiniment saint, à qui rien ne paroît bon en nous qui ne soit saint, et de qui vient toute sainteté, comme de sa source! purifiez-moi, sanctifiez-moi, rendez-moi digne de votre approbation; serois-je le seul de vos ouvrages, qui seroit désagréable à vos yeux? Il va de votre honneur, mon Dieu, de faire à mon âme par votre miséricorde, ce que vous avez fait par votre toute-puissance dans les œuvres de vos mains, au commencement du monde; donnez-lui de quoi vous plaire, et faites en sorte par votre grâce, qu'après les six jours de travail de cette vie, elle soit digne d'être introduite dans le céleste séjour, où rien de souillé ne peut entrer.

II. POINT.

Le Seigneur ayant achevé tout son ouvrage (Genes. 2, 8), se reposa, et cessa d'agir au septième jour; non pas qu'il manquât de puissance pour faire d'autres ouvrages, mais parce que ceux qu'il venoit de faire étoient suffisans pour la perfection de l'Univers. Aussi l'écriture ne dit pas qu'il acheva tout l'ouvrage qu'il pouvoit faire, mais tout l'ouvrage qu'il avoit fait, parce qu'il le trouva à son gré, sans qu'il fût besoin d'y rien ajouter. Le septième jour étant donc venu, il se re-

posa, non pas dans les créatures qui venoient de sortir de ses mains, mais en lui-même, comme au centre de son éternelle félicité.

J'ai beau chercher aussi mon repos dans les êtres créés, je n'en trouverai jamais de solide hors de Dieu; je puis bien me réjouir dans la vue de ses ouvrages, puisqu'il prend lui-même plaisir à les contempler; ils ne doivent pas cependant m'enchanter jusqu'à me faire oublier celui qui leur a donné toute leur beauté.

Qu'y a-t-il en effet dans le ciel et sur la terre ô mon Dieu, qui soit capable de me contenter et de fixer les mouvemens de *mon cœur*? Il n'y a que vous, ô le Dieu de *mon cœur*, qui puissiez remplir mes désirs, et donner à mon âme une parfaite tranquillité; ne permettez donc jamais que je m'attache à aucun autre qu'à vous; soyez l'unique objet de mon amour dans le temps, afin que vous soyez toute ma joie et tout mon bonheur dans l'éternité.

III. POINT.

Dieu bénit et consacra le septième jour, et il ordonna dans l'ancienne loi, qu'il fût célébré en reconnoissance du bienfait de la création du monde; et le Dimanche lui a succédé dans la loi nouvelle, en mémoire de la résurrection de notre Seigneur, qui a donné commencement à ce que S. Paul appelle la *nouvelle créature* (2. Cor. 9, 17).

Comment, avec quel esprit, et en quels exercices le passons-nous, ce saint jour?

Est-ce en nous abstenant non-seulement des œuvres serviles, mais sur-tout de celles qui nous rendent esclaves du péché? Le passons-nous en esprit d'hommage et de reconnoissance? le sanctifions-nous par les exercices de la plus pure piété, par la lecture et la méditation des saintes écritures? en ce saint jour, assistons-nous avec dévotion au saint sacrifice de la messe, et à cet adorable sacrifice de Jésus immolé sur nos autels? avons-nous soin d'y joindre le sacrifice d'un cœur contrit et humilié?

O mon Dieu, soyez béni éternellement pour la faveur que vous nous avez faite de nous assigner un jour de repos, afin que, débarrassés de toutes les occupations extérieures, et de tout le tumulte du siècle, nous l'employions tout entier à rendre hommage à vos grandeurs, à vous remercier de vos bienfaits, et à vous en demander toujours de nouveaux. Bannissez de nos âmes le vice d'ingratitude, qui consume toutes les vertus, et qui, comme un vent brûlant, tarit la source de vos divines miséricordes (*S. Bern. contra vitium ingrat*). Recueillez en vous, et pour vous, toutes nos pensées et toutes nos affections, en ce jour qui vous est consacré, et faites-en pour nous un jour de grâce, de repos et de délices spirituels, qui soient comme l'avant-goût du délicieux sabbat que vous préparez dans le ciel à vos amis.

SAMEDI DE LA XVI. SEMAINE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Du bienfait de la conservation.

I. POINT.

Dieu conserve tout l'Univers, comme il l'a créé. S'il ne l'avoit pas créé, il seroit encore dans le néant; et il y retomberoit s'il cessoit un moment de le conserver. *Il soutient*, dit S. Paul (*Hebr.* 1, 1), *avec sa parole toute-puissante*, toute la masse du monde, et c'est la base sur laquelle il est fondé.

Quel admirable ouvrier, de qui seul dépend cette vaste machine, avec toutes ses parties! quelle confiance nous devons avoir en lui! quelle crainte de l'offenser! quelle folie seroit-ce à un homme d'insulter celui qui le tiendroit suspendu au dessus d'un abîme!

C'est celle de tant de pécheurs insensés qui osent vous déplaire, ô mon Dieu, jusqu'sur le bord du précipice, où il ne tient qu'vous de les laisser tomber. Quelle fureur de leur part! quelle bonté de la vôtre! O Dieu infiniment bon, éclairez ces aveugles; faites leur voir le terrible danger auquel ils s'exposent, et l'incompréhensible miséricorde qui les a préservés jusqu'ici. Que je vous d'obligations, Seigneur, de m'avoir souffert avec tant de patience, dans le temps que vous offensois avec plus de liberté! Si vous aviez écouté votre justice, j'étois perdu pour toujours; mais vous m'avez soutenu par vo

miséricorde, et vous m'avez charitablement empêché de tomber dans deux abîmes : dans l'abîme de mon néant, et dans celui de mon éternelle damnation.

II. POINT.

La conservation de l'homme est un bienfait qui en renferme une infinité d'autres; car c'est premièrement en sa faveur que Dieu conserve toutes les autres créatures, sans en avoir jamais anéanti une seule depuis qu'il les a créées; 2. il le préserve de mille périls, dans lesquels il tomberoit infailliblement, si la divine Providence ne veilloit sans cesse autour de lui pour les lui faire éviter.

Considère, ô mon âme, que tu es toute environnée des bienfaits du Créateur, qui, non-seulement renouvelle en toi tous les jours celui de la création, mais qui l'accompagne encore d'un million de grâces; que lui rendras-tu pour une bonté si constante? que tu est ingrate, si comme à tout moment il songe à toi, il veille sur toi, il te fait du bien, tu n'emploies aussi tous les momens de ta vie à penser à lui, à le servir, et à lui rendre tes actions de grâces!

C'est là, Seigneur, le désir ardent de mon cœur; je voudrois n'avoir de pensées, d'actions, de mouvemens que pour vous; je voudrois que toutes les créatures que vous avez créées à mon usage et que vous conservez pour moi, que toutes les puissances de mon corps et de mon âme fussent changées en langues, afin de louer, de bénir et de glorifier votre

infinie bonté. C'est cette bonté paternelle qui me fait trouver de l'assurance au milieu des dangers, qui me délivre de mes ennemis, qui m'assiste dans mes nécessités, et qui me conduira comme par la main, jusqu'au terme de ma bienheureuse éternité.

III. POINT.

Je dépends essentiellement de Dieu, non-seulement dans mon être, mais dans toutes mes opérations; en sorte qu'il fait avec moi tout ce que je fais, et que s'il venoit à suspendre son concours, je demeurerois immobile au milieu de mon action, sans jamais pouvoir finir ce que j'aurois commencé.

C'est ce qu'Isaïe déclare par ces paroles : *Seigneur, vous avez fait en nous toutes nos œuvres* (Isaï. 26, 12). Si cela est vrai des œuvres naturelles, cela l'est beaucoup davantage de celles qui sont surnaturelles, où j'ai besoin d'un secours spécial de la grâce, sans laquelle je ne puis rien faire qui plaise aux yeux de la divine majesté.

Reconnois, ô mon âme, le souverain domaine de Dieu sur toi; c'est de lui que tu tiens l'être, la vie et le mouvement; abaisse-toi sous sa main toute-puissante, sans le secours de laquelle tu ne pourrois rien faire; et souviens-toi que, comme la scie auroit tort de s'attribuer l'honneur qui est dû à l'ouvrier qui la fait servir, tu ne peux sans injustice te glorifier des actions dont tu n'es que l'instrument.

Ce n'est pas à nous, c'est à vous, c'est

à votre saint nom qu'est due toute la gloire, ô glorieuse Trinité ; c'est vous qui faites en nous, plus que nous mêmes, tout le bien que nous faisons ; nous serions bien ingrats si nous ne vous en rapportions tout l'honneur; mais notre ingratitude seroit monstrueuse si, abusant du concours que nous offre votre toute-puissance, nous nous en servions pour offenser votre bonté, et si nous faisions de vos bienfaits des armes pour vous faire la guerre. Anéantissez-nous plutôt mille fois, Seigneur, que de permettre en nous une pareille brutalité.

MÉDITATIONS
POUR
LES FÊTES DES SAINTS.

LE B. JEAN-FRANÇOIS RÉGIS.

24 *Mai.*

Idée d'un parfait Missionnaire.

I. POINT.

Son zèle, et particulièrement envers les pauvres.

Le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, est le propre caractère d'un missionnaire apostolique; c'est aussi la vertu qui a paru avec plus d'éclat dans toute la vie du bienheureux Régis; et il est peu d'ouvriers évangéliques qui puissent dire plus véritablement avec David: *Le zèle de votre maison m'a dévoré, Seigneur.* C'est un feu sacré que l'amour de Dieu avoit allumé dans son cœur, et dont il portoit partout la flamme, dans les villes, dans la campagne, dans les hôpitaux, dans les prisons, ne songeant, le jour et la nuit, qu'à établir, qu'à étendre le royaume de Dieu; il s'écrioit souvent, dans les transports de son amour: *O Dieu, l'amour et les délices de mon*

cœur, que ne puis-je vous aimer, et vous faire aimer autant que vous méritez d'être aimé! Il ne respiroit que ce divin amour, et que le désir de le graver dans toutes les âmes; mais quoiqu'il les aimât toutes comme les images du Créateur, et le prix du sang de J. C., il faut avouer que celles des pauvres lui étoient les plus chères; son ardeur et ses tendresses étoient singulièrement pour elles. On l'a vu mille fois chercher les pauvres de rues en rues, de village en village; les assembler pour les instruire, les confesser, les consoler; on l'a vu les caresser, les embrasser, pleurer tendrement sur eux, demeurer les jours entiers dans leurs chaumières, se nourrir de leur pain, plus content sous leurs toits de chaume, que sous les lambris dorés des grands de la terre. Aussi l'appeloit-on communément le père des pauvres; et cette qualité, sous laquelle il étoit plus connu que sous son nom, lui demeura jusqu'à la mort.

Mon Dieu, qu'on est heureux quand on entre dans le ministère, et qu'on en fait les exercices avec de si saintes dispositions! outre que le zèle qu'on a pour le service et pour la sanctification des pauves, est d'ordinaire plus pur, plus désintéressé, plus méritoire, il met à couvert de beaucoup d'écueils contre lesquels on est en danger d'échouer, agissant avec les riches et les personnes considérables du siècle; avec les gens de basse condition, l'amour-propre y trouve bien moins son

compte ; rien n'y flatte la vanité, le respect humain n'est point à craindre ; on a avec eux une parfaite liberté, et, par conséquent, une plus grande sûreté de conscience.

Et puis, n'y a-t-on pas, ô mon Sauveur, la consolation de suivre de plus près vos divins exemples? Les pauvres n'ont-ils pas été singulièrement aimés de vous? dès le jour de votre naissance, sorti du sein d'une mère pauvre, vous députâtes vos anges pour appeler à votre crêche de pauvres bergers, pour en faire vos premiers courtisans et vos premiers adorateurs; dans le cours de vos missions, c'étoit moins les grandes villes que les bourgs et les villages, qui furent les théâtres de votre zèle ; c'étoit moins sur la noblesse que sur le peuple que vous jettiez la semence de votre divine parole. En peut-on douter, après le témoignage que vous en rendîtes vous-même, en ordonnant aux disciples de S. Jean d'aller rapporter à leur maître que vous annonciez l'évangile aux pauvres. C'est le désir de vous imiter, ô mon Jésus, qui animoit le bienheureux Regis à l'amour et à l'instruction des pauvres, et qui doit y animer de même les missionnaires apostoliques : *Pauperes evangelizantur.*

II. POINT.

Son courage et sa confiance en Dieu dans l'exercice de son zèle.

Un missionnaire ne manque guère de rencontrer dans l'exercice de son zèle des diffi-

cultés et des obstacles capables de le rebuter et de l'abattre, s'il n'est soutenu par un grand courage, et par une grande confiance en Dieu. Jamais zèle ne fut ni plus contredit, ni plus combattu que celui du bienheureux J. F. Regis; mais jamais zèle ne fut plus généreux, ni plus invincible. Le prince des ténèbres, dont il ruinoit l'empire, lui suscita des oppositions de toutes parts; de la part des grands et des puissans du siècle, qui le trouvoient trop entreprenant; de la part des libertins et des impies, auxquels il faisoit une guerre déclarée; de la part même de ses meilleurs amis, qui s'intéressoient à sa conservation, et qui le voyoient tous les jours en danger d'être la victime de son zèle. Il gagnoit les premiers par les humbles prières qu'il leur faisoit de ne pas renverser l'œuvre de Dieu; il désarmoit les seconds par la sainte intrépidité avec laquelle il s'offroit à la mort; il rassuroit ceux qui, par amitié, craignoient pour sa vie. *Et qu'est-ce que ma vie*, leur disoit-il, *au prix de travailler pour la gloire de mon Dieu? Ce seroit trop de gloire à moi de mourir pour celui qui est mort pour moi.* Fondé sur la confiance inébranlable qu'il avoit en celui pour le service duquel il auroit donné mille vies, rien ne l'effrayoit, rien n'ébranloit son courage; et pourvu qu'il empêchât l'offense de Dieu, toutes les souffrances lui paroissoient douces; il ne craignoit rien que de craindre dans ces glorieuses occasions. Entre mille autres, ad-

mirons celle-ci : Etant allé au logis d'un homme de qualité, qui retenoit chez lui une jeune orpheline dans le dessein d'en abuser; il redemande la brebis innocente au loup ravisseur, d'abord avec d'humbles prières; mais les voyant inutiles, il prend un ton de prophète, et le menace hardiment des redoutables jugemens de Dieu, s'il s'obstine à refuser ce qu'il lui demande de sa part; à quoi le furieux ne répond qu'avec des paroles de rage, et, ne se possédant plus, tire son épée et se met en devoir de percer le serviteur de Dieu; lui, sans s'émouvoir, découvrant sa poitrine : *Percez*, lui dit-il, *percez, pourvu que Dieu ne soit pas offensé, je mourrai content.* L'inébranlable fermeté de l'apôtre, et je ne sais quoi de divin qui brilla sur son front, désarma l'impudique; l'épée lui tomba des mains, et Regis eut toute la liberté de conduire la jeune victime dans un lieu de sûreté. Un homme qui bravoit ainsi la mort, n'avoit garde d'appréhender ni la fatigue des voyages, ni la rigueur des saisons; destiné, ainsi qu'on l'a déjà dit, aux pauvres de la campagne, il falloit les aller chercher au travers des forêts, sur la cîme des montagnes, en des lieux inaccessibles, sur-tout dans le fort de l'hiver; car cette saison la plus rude de l'année, étoit celle qu'il trouvoit la plus propre à ses courses apostoliques.

Quel spectacle, ô mon âme, de voir l'homme de Dieu, toujours à jeun, souvent, jusque bien avant dans la nuit, parcourir les vil-

lages et les hameaux, marcher tout le jour dans des chemins inondés, traverser des torrens, passer les ravines, grimper au haut des montagnes couvertes de neiges et de glaçons, en danger de tomber à tous momens dans des abîmes; et pourquoi? Pour chercher, pour trouver, pour gagner des âmes, des âmes du pauvre peuple, du salut desquelles on se met souvent fort peu en peine, et qui coûtent cependant aussi cher à J. C. que celles des personnes les plus distinguées dans les cours.

Mon Dieu! c'est qu'on n'a guère d'amour pour vous; c'est qu'on n'est point enflammé de ce feu divin dont brûloit le cœur du bienheureux Regis; c'est qu'on ne sait pas comme lui, le prix des âmes; si on le savoit, on ne craindroit ni peine, ni travail pour leur salut; on auroit pour toutes une charité commune; on ne les distingueroit pas par des vues humaines; et si l'on en faisoit quelque distinction, ce ne seroit que pour donner à celles des pauvres ses soins les plus tendres.

Pénétrez-nous de ces saintes pensées, divin Rédempteur; et puisque vous nous avez fait l'honneur de nous associer au grand ouvrage du salut des âmes, inspirez-nous un désir ardent d'y travailler, et de marcher sur les traces du bieuheureux Regis. Mais si vous ne nous avez pas honorés d'un choix si noble, vous nous avez au moins chargés chacun du soin de notre âme; inspirez-nous donc pour

elle un zèle ardent et courageux qui nous fasse tout entreprendre et tout souffrir pour son salut.

III. POINT.

Son humilité dans les succès de son zèle.

Le zèle apostolique a souvent des succès aussi bien que des travaux; et comme il a besoin de courage et de confiance en Dieu, pour soutenir le poids de ceux-ci, il ne lui faut pas moins d'humilité pour ne pas être ébloui de l'éclat de ceux-là. C'est cette union de l'humilité la plus profonde avec les succès les plus incroyables, qui est un des traits les plus singuliers du caractère du bienheureux J. F. Regis. Partout où l'a porté son zèle, il a été suivi par des succès inouis, dont il a toujours rapporté la gloire au Tout-Puissant, sans les secours duquel il reconnoissoit sensiblement qu'il n'étoit que foiblesse. Dès qu'il commença au Puy à enseigner aux enfans les lettres humaines, il leur apprit si heureusement les principes de la religion, qu'il en fit des anges en innocence et en pureté; il ne fut pas plutôt prêtre que, plein du S. Esprit, dès qu'il ouvrit la bouche dans les chaires, il instruisit, il toucha, il convertit des milliers de personnes, ainsi qu'il arriva à S. Pierre le jour de la Pentecôte; dès qu'il paroissoit dans une province, quelque déréglée qu'elle fût, elle changeoit de face; les désordres en étoient bannis et la piété chrétienne y étoit rétablie. Il ne faut que savoir les changemens étonnans qu'il fit dans

le diocèse de Viviers, pour juger des fruits merveilleux qu'il recueillit dans beaucoup d'autres diocèses, qu'il cultiva avec le même bonheur. L'hérésie poursuivie par les armes victorieuses de Louis-le-Juste, s'étoit jetée dans le Vivarais, comme dans une citadelle imprenable. La situation du pays, les épaisses forêts, les rochers escarpés, les montagnes inaccessibles, étoient autant de retranchemens, où il étoit presque impossible de la forcer; elle y avoit corrompu les mœurs après y avoir étouffé la vraie créance, et ce n'étoit partout qu'un débordement de vices abominables. Tel étoit le Vivarais quand le saint missionnaire y entra; a peine y fut-il quelque temps, parcourant les villes et les villages, et répandant partout les semences de l'évangile et l'odeur de sainteté, que ces peuples furent frappés à la vue de ce nouvel apôtre, qui avoit l'air d'un ange; qui les visitoit, qui les caressoit, qui leur parloit avec une onction qui pénétroit leurs cœurs; ils ne pouvoient assez l'admirer, le voyant passer les jours à les instruire, et les nuits à prier, sans autre nourriture qu'un morceau de pain, et de l'eau qui sortoit de leurs rochers; mais leur admiration étoit suivie d'une soif insatiable d'entendre ses instructions, pendant lesquelles le prédicateur et les auditeurs fondoient en larmes; ce n'étoit pas seulement les catholiques qui s'empressoient de l'ouir, et qui profitoient de ses discours : les hérétiques, charmés comme eux, avoient le même

empressement et la même docilité; et unis ensemble, alloient de concert, conduits par le saint homme, au pied des autels, rendre grâce au Seigneur, les uns de la réforme de leurs mœurs, les autres, de leur réunion à l'Eglise. Ce n'étoit ensuite qu'une voix dans toute la campagne, que Regis étoit un saint, un apôtre, un homme envoyé de Dieu pour le salut des peuples. Pour lui, il ne se regardoit que comme un misérable pécheur; et il ne pouvoit assez s'étonner que Dieu voulût se servir d'un si vil et si méprisable instrument que lui, pour communiquer à tant d'âmes les richesses de sa grâce.

Mon Dieu, que cette union des actions les plus merveilleuses, et des sentimens les plus humbles est rare! On voit bien des ouvriers de l'évangile renommés dans le monde par l'éclat de leurs fonctions, par le bruit que leur éloquence fait dans les chaires, et par la multitude des personnes que leur réputation attire à leur conduite et à leur direction; mais s'ils ont le malheur de se chercher eux-mêmes dans un ministère où il ne faut chercher que Dieu seul; s'ils se plaisent aux applaudissemens; si le vain désir d'être honorés, est le secret ressort des mouvemens qu'ils se donnent; enfin, s'ils se flattent d'avoir autant de mérite et de vertu devant Dieu, qu'ils paroissent en avoir aux yeux des hommes; hélas! qu'ils sont dans un déplorable mécompte! On peut bien leur dire ce que S. Jean eut ordre de dire à l'évêque de Laodicée : *Vous*

dites : Je suis riche en bonnes œuvres... et vous ne savez pas que vous êtes misérable ; que vous faites pitié ; que vous êtes pauvre, aveugle et nud (Apoc. 3, 7).

On n'est riche auprès de vous, Seigneur, que quand on est pauvre à ses propres yeux. La véritable gloire consiste à ne chercher que la vôtre ; si vous avez rendu célèbre le bienheureux Regis, c'est qu'il étoit fidèle à vous renvoyer tout l'honneur de ses succès ; parce qu'il étoit humble, et qu'il se réputoit indigne de vos grâces, vous l'en avez comblé pendant sa vie par l'abondante bénédiction que vous avez donnée à ses travaux ; et après sa mort, par le don des miracles que vous communiquez encore tous les jours à ses cendres et à la poussière de son tombeau. Le seul miracle que nous vous demandons, ô mon Dieu, par son intercession, c'est l'anéantissement de notre orgueil, c'est un zéle pur et désintéressé ; c'est de ne chercher sur la terre que de vous glorifier, pour avoir part à la gloire dont vous couronnez les humbles dans le ciel.

SAINT PHILIPPE DE NERY.

26 *Mai.*

I. POINT.

Sa pureté angélique dès son bas âge.

La première grâce que Dieu fit à S. Philippe de Nery après celle de son baptême, c'est de lui avoir inspiré d'abord une forte

résolution de la maintenir en son lustre, et une horreur extrême de tout ce qui est capable de la ternir. Les moyens qu'il prit pour sa conservation, furent la garde de ses sens, la modestie, la retraite, l'application à l'étude, et sur-tout à celle de la sacrée théologie, quand il fut d'un âge assez mûr pour en apprendre les principes. La prière et le jeûne furent les armes dont il se servit pour se défendre des ennemis de la pureté; on lui en suscita de plus dangereux, et il les combattit toujours avec un courage invincible. La victoire signalée qu'il remporta principalement une fois, lui mérita du ciel la grâce extraordinaire de n'avoir jamais depuis, pendant plus de trente ans, nul sentiment contraire à sa pureté virginale, ni de jour ni de nuit, et de la porter inviolable jusqu'au tombeau. C'est même une merveille qu'on ne peut regarder que comme un miracle, qu'étant mort, lorsqu'il fallut l'ensevelir, il ne permit rien qui pût blesser la pudeur la plus délicate. Semblable aux anges par cette vertu angélique, il mérita la bienveillance de ces purs esprits, qui se plaisoient avec lui, qui lui apparoissoient, qui le couvrirent de leur protection, jusqu'à lui sauver la vie dans une occasion où il étoit dans un danger évident de la perdre.

Voulons-nous les avoir comme S. Philippe, pour nos protecteurs et nos amis fidèles? soyons comme lui, les imitateurs de leur pureté; mais osons-nous nous flatter de leurs

secours et de leurs soins particuliers, si nous respectons assez peu leur présence, pour y tenir des discours, et prendre des libertés qui choquent la bienséance? Ne méritons-nous pas d'en être abandonnés.

Et comment vos anges, ô mon Dieu, auroient-ils fait alliance avec des âmes souillées d'un vice si opposé à leurs inclinations, dont vous avez vous-même horreur? Vous n'aimez que les âmes pures, vous êtes l'époux des vierges; comme il n'appartient qu'à elles de suivre l'agneau, c'est à elles que vous vous communiquez, et que vous faites les faveurs les plus singulières. Si le Saint que nous honorons aujourd'hui, a été comblé de vos grâces, c'est la pureté qui les lui a méritées, et c'est elle qui est le fondement de la haute sainteté à laquelle vous l'avez élevé.

II. POINT.

Son zèle apostolique dès qu'il fut prêtre.

Le zèle est de la nature du feu; plus il est pur, et plus il est ardent; il s'enflamma bientôt dans le cœur de S. Philippe de Nery, où la pureté avoit mis de si heureuses dispositions; il est vrai qu'il se tint autant qu'il put au rang des laïcs, et qu'il se défendit long-temps de prendre les ordres sacrés, dont il se croyoit tout-à-fait indigne; mais l'obéissance l'ayant contraint de les recevoir, il ne fut pas plutôt entré dans la participation du sacerdoce de J. C., qu'il se crut obligé de

re part à son zèle. Il en avoit déjà fait
sais sur les enfans dans les catéchismes;
s pauvres, dans les cabanes, sur les
es, dans les hôpitaux; sur les prison-
dans les prisons: mais dès qu'il fut
e, il le déploya avec plus d'étendue sur
sorte de personnes, et dans tous les
its où il y avoit à glorifier Dieu, et à
gner des âmes. Il ne tint pas à lui qu'il
ssât les mers, pour porter jusqu'au
au monde le nom de J. C., pour y
ller à la conversion des infidèles, et
y moissonner la palme du martyre.
é à Rome par un ordre exprès du ciel,
s'y employa ni avec moins de fatigues,
e moins de succès: il étoit assidu au
ssionnal, où une foule de pénitens le
tout le jour assiégé; il étoit toujours
prêcher; et sa vive éloquence en chaire,
ue de la sainteté de sa vie, triomphoit
us obstinés, qui sortoient de ses ser-
les larmes aux yeux et la contrition
e cœur. Il n'étoit pas moins efficace
s entretiens particuliers; on en rem-
, si l'on étoit pécheur, des sentimens
itence; et si l'on étoit juste, de fervens
d'une plus haute perfection. Il n'y a
qu'à des juifs les plus opiniâtres, dont
inquît l'obstination par les charmes
la solidité de ses discours. Le jour
conduisit aux sacrés fonts de baptême,
en fit de bons chrétiens, fut un vrai
ie pour l'Eglise. Mais la moisson étant

trop ample pour un homme seul, il s'associa des compagnons de son zèle, et il en composa la célèbre Congrégation de l'Oratoire de Rome, qui fut bientôt illustrée par des hommes d'un mérite distingué, entre lesquels fut l'éminentissime cardinal Baronius. Cet incomparable historien de l'Eglise se fit honneur d'être le fils en J. C., et le disciple de S. Philippe de Nery; et lorsqu'on faisoit l'éloge de son excellent ouvrage, il faisoit celui du Saint, en disant qu'il lui étoit redevable, non-seulement du dessein, mais du succès, et qu'il en devoit être regardé comme l'auteur plutôt que lui.

Quelle gloire à Dieu! quel avantage à l'Eglise! quel exemple aux prêtres, qu'un Saint de ce caractère! Un seul homme animé du zèle de S. Philippe de Nery, fera plus de bien, que n'en feroient mille autres ensemble. Mais quel reproche à un grand nombre de prêtres oisifs, qui s'imaginent avoir rempli leurs devoirs, quand ils ont récité tellement le divin office, et célébré de temps en temps la sainte messe; et qui se croient en droit de passer en conversations inutiles, et en divertissemens profanes le reste de leur temps? qui voient de toute part des ignorans sans les instruire, des libertins sans les reprendre, des peuples affamés de la nourriture spirituelle, sans leur distribuer le pain de la parole de Dieu, des millions d'âmes périr sans en être touchés! quel compte ils auront à rendre à Dieu, des talens

qu'ils en ont reçus, des pouvoirs qu'il leur a communiqués, du sang de J. C. dont la vertu auroit changé, converti, sanctifié un grand nombre de personnes, s'ils en avoient été les dispensateurs zélés.

Quel sujet de méditation pour moi et de réflexions sur ma conduite, si je suis prêtre! si je ne le suis pas, ne dois-je pas, en véritable enfant de l'Eglise, m'intéresser pour elle par mes prières, en suppliant le Seigneur de lui donner des ministres pleins de zèle, et de faire encore aujourd'hui descendre sur eux le même esprit qui transforma autrefois les apôtres en des hommes tout de feu pour la gloire de J. C.

III. POINT.

Son amour ardent pour Dieu, à la vie et à la mort.

Le zèle de S. Philippe ne pouvoit avoir moins d'ardeur, étant l'effet de l'amour ardent qu'il avoit pour Dieu : il avoit l'âme si embrasée de ce feu sacré, que la flamme en rejaillissoit jusque sur son corps, principalement dans le temps de l'oraison et dans la célébration des saints mystères, où il paroissoit assez souvent élevé de terre, et où l'on voyoit briller des lumières sur son visage et sortir de ses yeux comme des étincelles de feu, qui marquoient sensiblement le brasier dont son cœur étoit consumé. La seule pensée de l'incarnation du Fils de Dieu, de sa passion et de son amour infini, le trans-

portoit hors de lui-même, et sur-tout quand il songeoit qu'un Dieu si bon étoit si peu aimé des hommes. Un de ces transports fut un jour si violent, que le feu qui le brûloit se trouvant trop resserré dans sa poitrine, la lui dilata d'une manière admirable, et lui en rompit deux côtes pour donner plus d'espace à sa flamme et plus de liberté à son action. Ce sont ces sortes d'occasions qui font comprendre cette parole du S. Esprit : *L'amour est aussi fort que la mort* (Fortis ut mors dilectio : *Cant.* 8, 6), n'étant pas possible qu'un homme pût naturellement survivre à la violence de pareils accès : mais le même amour qui réduisoit S. Philippe à ces extrémités, lui soutenoit la vie par le secours extraordinaire de ses grâces et par l'abondance de ses consolations ; ce n'est pas que le Saint cherchât ces délices spirituels ; il préféroit le Calvaire au Thabor, et il n'étoit content que lorsqu'il trouvoit des croix, qui le rendoient semblable à son amour crucifié ; il ne croyoit pas qu'un prêtre, qui en doit être la fidèle image, fût digne de son caractère, si comme J. C., à la qualité du prêtre, il n'ajoutoit celle de victime : c'est la grâce qu'il désiroit, et qu'il obtint enfin le jour même de la fête du Très-Saint Sacrement ; car ayant célébré la sainte messe avec une extraordinaire ferveur, et uni son sacrifice à celui de J. C., il finit sa vie, consumé par le feu du divin amour, dont il avoit toujours souhaité d'être la victime,

Qui ne désireroit, ô mon âme, de terminer ainsi sa vie ? Mais quelle présomption, de prétendre mourir autrementqu'on a vécu? de se flatter d'aimer, à la mort, un Dieu qu'on n'a pas aimé pendant sa vie ! Voilà l'illusion de la plupart des personnes du siècle : on vit dans l'amour des biens de la terre, des honneurs et des plaisirs du monde, dans l'attache des créatures, dans un oubli de Dieu, dans une extrême indifférence pour lui, dans le mépris, ou au moins dans le violement de ses lois saintes, souvent même ennemi de Dieu; et on veut mourir dans ses bonnes grâces et dans son amitié. Ah ! quel aveuglement, et qu'il est déplorable !

La bonne mort, la mort dans les sentimens et dans l'exercice de votre amour, c'est le partage de vos amis, ô mon Dieu; c'est la récompense de l'amour qu'ils ont eu pour vous pendant leur vie ; c'est l'heureux sort de ces âmes qui n'ont rien estimé, rien aimé que vous au monde ; que le nombre n'en est-il plus grand ! Multipliez-le, divin Sauveur : c'est pour cela que vous êtes descendu sur la terre ; vous l'avez dit vous-même que vous y êtes venu apporter le feu, et que vous ne voulez rien autre chose sinon qu'il soit allumé. Ce feu sacré n'est autre chose que celui de votre amour : embrasez-en tous les cœurs, et sur-tout le mien, aimable Rédempteur ; étouffez-y tout amour qui n'est ni de vous, ni pour vous, afin qu'ayant vécu dans votre amour, j'aie l'espérance de mourir en

vous aimant, et le bonheur de vous aimer pendant toute l'éternité.

SAINT BARNABÉ, APOTRE.

11 Juin.

I. POINT.

Considérons quelle fut la conduite de saint Barnabé dans sa jeunesse, et quelles en furent les exercices : Ce ne fut ni dans les jeux, ni dans les amusemens qu'il passa cet âge, comme tant d'autres; mais dans des occupations sérieuses, qui le disposèrent aux emplois importans auxquels la divine Providence le destinoit. Il se donna tout entier à l'étude; et celle de la vertu fut la principale à laquelle il s'appliqua : la modestie étoit peinte sur son front, tout son air respiroit la pieté; sa charité envers les pauvres étoit tendre et libérale; son amour pour la pureté alla jusqu'à lui faire conserver jusqu'à la mort la fleur de sa virginité dans tout son lustre; et l'on peut dire que cette vertu angélique lui mérita la grâce de connoître J. C. et d'être un de ses disciples.

Qu'on est heureux, quand on consacre ainsi à Dieu ses premières années! quand au lieu de s'abandonner aux passions si communes à cet âge, on n'en a point d'autre que de s'instruire de ses devoirs, que d'apprendre à se former à la vertu et que de s'armer contre les attraits de la volupté, si capables de corrompre les cœurs!

Mais qu'il en est peu, divin Sauveur, qui fassent d'abord un si bon usage de leur raison ! qui ne donnent leur première application à des choses ou inutiles ou dangereuses, et qui ne se laissent emporter par le torrent du siècle ! Quelles actions de grâces ont à vous rendre ceux à qui votre grâce a fait éviter un mal qui a des suites si funestes pour le reste de la vie, et qu'une spéciale Providence a maintenus dans l'innocence ! Ce sont ceux-là que vous aimez singulièrement et que vous mettez volontiers au nombre de vos disciples; si nous n'avons eu ni le même bonheur ni le même mérite, il ne tient pas à vous, Seigneur, que nous ne réparions les fautes de notre jeunesse, dans un âge plus avancé, en redoublant nos efforts pour profiter des grâces de ressource que vous avez la bonté de nous donner.

II. POINT.

Sa vie publique.

Saint Barnabé n'eut pas plutôt vu et ouï le Fils de Dieu, que, charmé de sa douceur toute divine et de sa céleste doctrine, il se fit son disciple : le Sauveur le prit d'autant plus volontiers en cette qualité, que pour la mériter, il renonça généreusement à tout ce qu'il possédoit, en distribuant une partie aux pauvres et mettant l'autre aux pieds des apôtres. Ce renoncement fut le fondement de la vie apostolique, qu'il commença à la suite de J. C., et qu'il continua jusqu'à la mort;

premièrement, dans la compagnie de saint Paul, et puis en celle de S. Marc; avec le premier il fut un an à Antioche, où il eut la consolation de voir la ferveur des nouveaux fidèles que produisit son zèle, et qui portèrent les premiers le glorieux nom de Chrétiens : il passa avec le même en Chypre; il y parcourut la Pamphilie, et retourna à Jérusalem porter les aumônes qu'il avoit recueillies pour l'entretien des pauvres convertis qui s'y rassembloient de toute part; avec le second, il fit un autre voyage dans l'île où il avoit déjà été avec S. Paul; il fonda l'illustre église de Milan; il visita plusieurs villes pour y faire germer la semence évangélique qu'il y avoit jetée; ce qu'il fit sur-tout à Salamine, où il travailla avec un succès qui surpassa ses espérances; la moisson fut si abondante, qu'elle lui fit oublier les fatigues qu'il avoit essuyées dans ses courses apostoliques.

Nous voulons être, ainsi que S. Barnabé, les disciples de J. C., tâchons-nous de nous en rendre dignes comme lui, par le détachement des biens de la terre? Si notre état ne nous permet pas de les abandonner, l'Evangile nous ordonne d'en dégager notre cœur; c'est au moins en ce sens qu'il faut entendre ces paroles du Sauveur : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.* Mais si, pour avoir l'honneur de l'être, nous avons, par la vertu de sa grâce, foulé aux pieds ce que le monde recherche avec tant d'empressement, ne nous

en tenons point là; remplissons toute l'idée que porte avec lui le titre de disciple de J.C.; qu'il ne soit ni oisif, ni stérile en nous; travaillons, à l'exemple de S. Barnabé, à établir le règne de Dieu, à glorifier son saint nom, et soyons prêts à tout souffrir pour le salut et la conversion des âmes.

III. POINT.

Sa vie souffrante et son martyre.

Un zèle aussi ardent qu'étoit celui de saint Barnabé pour l'établissement et la propagation du christianisme, ne pouvoit manquer de lui attirer sur les bras les ennemis de la foi qu'il prêchoit. Les Juifs, plus furieux que les payens même, conçurent contre lui une haine implacable; ils prirent la résolution de s'en défaire; et quelques-uns d'entre eux allèrent jusques en Chypre pour l'exécuter. L'intrépide Barnabé ayant su par révélation leur dessein sanguinaire, loin d'en être effrayé, ne sortit point de l'île: il les y attendit de pied ferme; il parut hardiment dans la synagogue et montra, par des argumens invincibles, que celui qu'ils avoient crucifié étoit le vrai Messie: cette sainte hardiesse les ayant transportés de colère, ils le poussèrent violemment hors de la synagogue, ils l'accablèrent de pierres et jetèrent son corps dans le feu, qui respecta ce dépôt sacré et le reçut sans le consumer. S. Marc, avec les fidèles, l'ensevelit dans une espèce

de caverne, où depuis l'empereur Zenon fit bâtir une église magnifique en l'honneur du S. Martyr.

C'est ainsi, Seigneur, que vous honorez après la mort, ceux qui vous ont honoré pendant leur vie; vous faites de leurs corps, qui ont été des victimes immolées pour votre amour, des objets de la vénération publique; on les expose dans les temples, et il n'est pas jusqu'aux monarques qui ne se fassent un devoir de révérer leurs cendres. Mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos saints! (*Mirabilis Deus in sanctis suis!* Ps. 67, 36). Vous les abandonnez pour un temps sur la terre, aux persécutions du monde; mais vous leur y faites faire une espèce d'amende honorable pendant des siècles entiers, comme si ce n'étoit pas assez pour récompenser leur vertu, de les combler de gloire dans le ciel.

LE B. LOUIS DE GONZAGUE.

Sur cette sentence qui lui étoit familière : Qu'est-ce que cela, en comparaison de la vie éternelle? *Quid hæc ad vitam æternam?*

I. POINT.

Qu'a-t-il eu en horreur?

Rien n'étant capable de faire perdre la vie éternelle que le péché, le bienheureux Louis en eut toujours une horreur extrême; et toutes les fois qu'il s'y sentoit attiré par l'appâ-

de quelque bien ou de quelque plaisir passager, il se demandoit à lui-même : *Qu'est-ce que cela, en comparaison de la vie éternelle?* Cette même question qu'il se fit souvent, le détermina à quitter le grand monde et la cour, parce qu'il les trouva des endroits trop glissans et où il est trop aisé de tomber dans le péché : il préféra, pour en éviter le danger, l'obscurité de la religion à l'éclat des grandeurs humaines ; mais la religion même ne lui parut un asile assuré, qu'autant qu'il veilleroit sur lui-même et sur la garde de ses sens ; aussi ne leur donna-t-il jamais la moindre liberté, persuadé que ce sont les portes par où entre tout ce qui peut ternir la pureté du cœur.

Faut-il s'étonner, après de si sages et de si constantes précautions, qu'il vous ait toujours été fidèle, ô mon Dieu, qu'il n'ait eu rien à se reprocher pendant sa vie, que de légères fautes, dont la sainteté la plus exacte a peine à se défendre, et qu'il ait porté jusqu'à la mort l'innocence de son baptême ?

Il est bien plus étonnant, ô mon âme, que nous osions nous flatter de la garder, cette précieuse innocence, nous qui nous mettons si peu en peine de sa conservation, qui l'exposons tous les jours à mille dangers ; qui nous jetons aveuglément dans les occasions de la perdre, et qui oublions cette importante pensée, si capable de nous maintenir dans le devoir : *Quid hæc ad vitam æternam?*

Ah! gravez-la, Seigneur, dans le fond de mon âme : vous m'avez créé, aussi bien que Louis de Gonzague, pour la vie éternelle; accordez-moi la grâce d'y songer souvent, et de ne rien souffrir en moi qui me mette en danger de la perdre.

II. POINT.

Qu'a-t-il aimé?

Si Louis de Gonzague eut un éloignement infini de tout ce qui pouvoit lui causer la perte de la vie éternelle, il embrassa avec la même ardeur tout ce qui pouvoit lui en procurer la possession : de là son assiduité à l'oraison, à laquelle il étoit si attaché, qu'il ne lui étoit presque pas possible de la discontinuer; de là son détachement absolu des choses de la terre, et son amour pour la pauvreté, qui le réduisoit au dénument le plus parfait, et sur-tout sa continuelle mortification en toutes choses. Cette vertu si peu connue, et encore moins pratiquée chez les grands du monde, et qui cependant est la gardienne de l'innocence, sembloit être née avec Louis de Gonzague ; il l'aima dès ses plus tendres années; il en exerça les rigueurs sur lui-même aussi exactement, jusque dans la cour, que les personnes retirées dans les cloîtres; les jeûnes, les veilles, les plus rudes exercices de la pénitence étoient ses plus chers délices; et lorsqu'on lui en reprochoit les excès, toute sa réponse étoit que c'étoit encore trop peu pour la vie éternelle.

C'est à quoi nous aspirons comme *lui*; mais que faisons-nous, à son exemple, pour nous en rendre dignes? Il a fait la guerre à son corps, et nous flattons le nôtre; il s'est privé des aises et des commodités de la nature, nous ne cessons de les chercher; il a eu une soif insatiable des austérités, et nous en avons horreur; nous aimons ce qu'il a haï, nous haïssons ce qu'il a aimé: hé, mon-Dieu! à quel prix prétendons-nous acheter le royaume éternel?

Ayez pitié de notre aveuglement, Seigneur, mais n'en ayez pas moins de notre foiblesse. Faites luire à nos yeux votre *divine lumière*, qui découvre à notre esprit l'inestimable bonheur que vous destinez à vos serviteurs fidèles; mais inpirez à nos cœurs une généreuse ardeur, qui les porte à tout faire et à tout souffrir pour le mériter.

III. POINT.

Qu'a-t-il acquis?

Qu'est-ce qu'a produit dans le bienheureux Louis sa fidélité sans relâche à fuir tout ce qui pouvoit l'éloigner de la vie éternelle, et à aimer tout ce qui pouvoit l'en approcher: 1. une pureté angélique dans un corps de chair; 2. une vertu consommée dans une vie de peu d'années; 3. un avant-goût des délices de la patrie dans le temps de son exil; 4. enfin, un si haut degré de gloire dans le ciel, que sainte Madeleine de Pazzi, à laquelle il fut manifesté dans une vision

surnaturelle, s'écria : O que la gloire de Louis est grande ! Que le trône, où il est placé, est élevé ! A peine les yeux peuvent-ils atteindre à le voir dans l'élévation où il est.

Réjouissons-nous, ô mon âme, de la sublimité de sa gloire, félicitons-le de l'avoir méritée par la suite des péchés les plus légers ; et par la pratique des plus grandes vertus : mais aussi apprenons que ce sont-là les routes par lesquelles on arrive à la vie éternelle, et demandons-lui instamment qu'il nous obtienne du Seigneur d'y marcher constamment comme lui, afin que parvenant après lui à l'heureux terme de la vie éternelle, nous ayons avec lui le bonheur d'aimer et de louer Dieu pendant toute l'éternité.

S. JEAN-BAPTISTE.

24 *Juin.*

I. POINT.

QUELQUES mois avant la naissance de J.C., naquit Jean-Baptiste son bienheureux précurseur. Cette naissance fut précédée par de rares merveilles. La grâce eut en quelque façon plus de part à sa conception que la nature ; c'est ce que signifie le mot de *Jean*, qui veut dire *grâce*, et qui lui fut donné par ordre du ciel. Ses parens étoient stériles, mais féconds en vertus ; de sorte que l'enfant qu'ils mirent au monde, fut le fruit

:urs saints désirs et de leurs ferventes
res.

: même archange qui fut choisi de Dieu
: annoncer à Marie qu'elle concevroit le
eur, annonça la conception de Jean-
tiste à Zacharie. Il leur dit, *que cet en-*
: seroit grand devant le Seigneur; qu'il
boiroit ni vin ni liqueur aucune qui
enivrer; qu'il seroit rempli du S. Es-
dès le ventre de sa mère, et que sa
:cipale occupation seroit de marcher de-
t le Seigneur avec le zèle et l'esprit
lie, pour convertir à Dieu plusieurs
ins d'Israël et rendre ce peuple spiri-
et parfait (Luc. 1, 25).

els sont, mon âme, les ouvrages de la
:e; tout y est saint, tout y est grand,
y est admirable. Moins la nature aura
part à mes actions, plus elles auront de
ection. Tout ce qui vient de la nature,
essent de son principe; c'est un mauvais
in, qui communique sa corruption aux
res qui sont les plus saintes d'elles-mêmes.
ois-je m'étonner, Seigneur, si les mien-
sont si imparfaites et si défectueuses à
yeux? Ce sont d'ordinaire les fruits,
pas de la prière, de la grâce et de la
té, mais de la passion, de l'humeur, du
ce, en un mot, de la nature.

truisez en moi, adorable Sauveur, cette
eureuse racine de mes imperfections, et
ituez-y le germe sacré de la grâce, qui
roduise que des fleurs et des fruits de

sainteté, dignes de vous être présentés.

II. POINT.

EXAMINONS quelles sont les qualités de ce miraculeux enfant; elles sont toutes exprimées dans les paroles de l'ange, qu'on vient de rapporter, et sur-tout en celles-ci: *Il sera grand devant le Seigneur.*

Quel éloge, ô mon Dieu, d'être grand à vos yeux! C'est être bien grand, que de l'être devant celui qui seul sait juger de la vraie grandeur. On est grand devant les hommes, quand on est noble, puissant, riche, savant: mais c'est souvent par là qu'on est très-petit devant vous.

Pour être grand devant Dieu, il faut être dans la grâce, il faut aimer la piété, il faut être humble, sobre, tempérant, zélé comme Jean-Baptiste. Voilà, mon âme, les routes qui conduisent à la véritable grandeur, Hélas! qu'elles sont bien inconnues au monde, où l'on ne songe cependant qu'à s'agrandir! Qu'on est heureux, quand on les a apprises dans l'école du S. Esprit; quand on s'y est engagé de bonne heure, et quand on les suit constamment avec le petit nombre des élus, pour parvenir avec eux au royaume où conduit infailliblement la voie étroite!

III. POINT.

CE ne fut pas seulement la famille de Zacharie qui se réjouit de la naissance de Jean-Baptiste, la joie s'en répandit dans tout le voisinage, où l'on se demandoit les uns aux autres: *Quel pensez-vous que sera cet*

enfant (Luc, 1, 66), pour qui le ciel fait tant de miracle?

On fait des réjouissances et des fêtes à la naissance de ceux qui doivent être grands selon le monde. Hélas! on devroit souvent pleurer quand ils naissent : ils viennent assez rarement dans le monde, pour en faire la félicité. C'est bien plutôt dans la cabane d'un pauvre, qu'on voit naître un enfant de grâce et de bénédiction, destiné de Dieu au bonheur et à la sanctification des peuples.

Providence de mon Dieu, que votre conduite est admirable! Qu'on est souvent trompé dans le jugement qu'on porte de la future grandeur des hommes! J'entends toujours la vraie grandeur, qui consiste dans la sainteté. On a cependant sujet de juger favorablement d'une âme qui commence bien, qui entre avec ferveur dans la carrière de la vertu, et qui y marche, non pas appuyée sur ses propres forces, mais pleine de confiance en la conduite du S. Esprit; car alors *la main du Seigneur est avec elle*, comme elle étoit avec *Jean-Baptiste* (Ibid).

Soutenez mes foibles efforts, ô mon Dieu, par cette main-toute-puissante, sans laquelle les géans se lassent et perdent courage, et avec laquelle les enfans s'avancent, et arrivent à la plus haute sainteté.

*

SAINT PIERRE.

29 *Juin.*

De l'Apparition de notre Seigneur aux Apôtres assemblés le jour même de sa résurrection.

I. POINT.

Sur le soir les disciples étant assemblés, et ayant fermé la porte sur eux, Jésus *vint et se mit au milieu d'eux* (Joan. 20, 19). Il diffère sa visite jusqu'au soir, pour leur donner tout le loisir de s'y mieux disposer, pour augmenter par ce délai le désir qu'ils avoient de le voir; pour éprouver leur patience, et nous apprendre à nous-mêmes, dans le fort de nos afflictions, à ne désespérer jamais de recevoir le secours du Seigneur. *S'il diffère un peu,* dit le prophète (*Habac.* 2, 1), *attendez-le encore, car il viendra assurément, et il ne tardera pas.*

Mais veux-tu l'attirer infailliblement, ô mon âme? prends garde que les portes de tes sens et de ton cœur ne soient ouvertes par la dissipation; il entre dans un cœur quand les avenues en sont fermées par le recueillement, et il se plaît à se trouver dans une âme, dont toutes les puissances sont réunies pour vaquer à la contemplation de ses divines grandeurs: il l'éclaire alors comme un soleil, il l'instruit comme un maître, il la perfectionne comme l'auteur et le consommateur de toute sainteté.

Entrez, Seigneur, dans mon âme; mon-

rez que vous en êtes le maître, disposez-y le tout avec un empire absolu; levez tous les obstacles qui vous empêchent d'en prendre une parfaite possession: je tâcherai de ma part d'en fermer les portes, par la garde exacte de mes sens, afin que rien n'y pénètre qui puisse troubler vos opérations. Appliquez ma mémoire au souvenir de vos bienfaits, mon entendement à la méditation de vos mystères, et ma volonté à l'amour de vos ineffables perfections.

II. POINT.

Le Sauveur s'étant aperçu que ses disciples étoient effrayés, et le prenoient pour un esprit, après leur avoir donné sa paix, leur dit : *Qu'avez-vous à craindre? Regardez mes mains et mes pieds, et vous verrez que c'est moi-même;* en leur disant cela, il leur montroit ses pieds et ses mains, et son côté : les disciples se réjouirent donc, voyant le Seigneur (*Luc.* 24, 39. *Joan.* 20, 20).

Voilà les heureux effets de la visite du Seigneur, et les marques infaillibles du bon Esprit : la paix du cœur, le repos de la conscience, un certain sentiment de la présence de Dieu, un goût de ses bontés, une joie sainte, dont toutes les puissances de l'âme sont pénétrées, et qui en bannit les frayeurs : ô qu'on est bien récompensé d'avoir attendu un Dieu si bon!

Il y a tant d'années, Seigneur, que je me sens éloigné de vous; différez-vous toujours de vous approcher de votre serviteur? Voici

le jour tantôt passé, le soir arrivé, ne tardez pas davantage, ô Roi de gloire, à venir dans mon âme; dites-lui cette consolante parole : *C'est moi, ne craignez point;* car si elle peut s'assurer que vous êtes avec elle et que vous la protégez, rien n'est capable de l'allarmer; elle goûtera alors avec tranquillité les fruits de votre divine présence, elle entendra votre voix, elle touchera vos plaies sacrées et elle sera, dès cette vie, rassasiée à la vue de votre divin visage.

III. POINT.

Pour rassurer parfaitement les apôtres, et ne leur laisser aucun doute de sa résurrection, il leur dit : *N'avez-vous rien à manger?* Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel, dont il mangea devant eux (*Luc.* 24, 42).

Considérons l'excès de l'amour que le Fils de Dieu montre à ses apôtres; car après toutes les marques qu'il leur avoit données de sa résurrection, il leur ajoute encore celle-ci, par laquelle il s'abaisse jusqu'à faire une action peu convenable à l'état de son corps glorieux; et pour achever enfin de les convaincre de cette résurrection, il leur en fait toucher au doigt la vérité dans l'accomplissement de toutes les prophéties.

O Dieu de mon cœur, ô mon Jésus, je crois fermement que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, plein de vie comme votre père, qui donnez la vie de la grâce à vos enfans, après leur avoir donné celle de la nature,

et qui les nourrissez de votre chair dans la sainte Eucharistie ; si vous me demandez à manger, que puis-je vous offrir qui soit digne de vous, que vous-même ? Ce poisson qui vous fut servi par vos apôtres, est la figure de votre humilité sainte, qui a passé par le feu des tribulations ; le miel représente votre divinité, qui est la source de toutes les douceurs ; l'une et l'autre se trouvent jointes d'une manière admirable dans votre sacrement, pour la nourriture de mon âme ; et c'est cela même que je vous rends en action de grâces, pour tous vos bienfaits, n'y ayant rien qui soit plus digne de vous être présenté.

COMMÉMORATION DE S. PAUL.

30 *Juin.*

Comme au Vendredi de la IV. Semaine après la Pentecôte, *page* 22.

VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

2 *Juillet.*

I. POINT.

Considérons, en premier lieu, de quelle manière la sainte Vierge entra dans la maison d'Elisabeth, et les grands biens qu'elle y apporta : comme elle étoit la plus humble, elle prévint sa cousine, et la salua la première ; et en même-temps le Verbe incarné, qui étoit dans son sein, se servit de ses paroles, comme

d'instrument, pour opérer des merveilles dans l'âme de S. Jean; il le purifia de la tache originelle; il le sanctifia par l'infusion de sa grâce; il le remplit d'une lumière toute céleste; il lui avança l'usage de la raison; il lui donna le don de prophétie, et le combla d'une joie qui le fit tressaillir dans les entrailles de sa mère.

Quelles grâces on reçoit, ô mon âme, par la méditation de Marie! Quels trésors spirituels ne doit-on pas attendre de la présence de J. C., quand il nous fait l'honneur de nous visiter dans la sainte communion! Que de lumières surnaturelles, que de dons célestes, que de ferveur et de joie spirituelle sa visite produiroit en nous, si nous ne mettions point d'obstacles à ses opérations!

Levez-les, Seigneur, par votre grâce toute-puissante, ces funestes obstacles que ma malice et ma froideur apportent à vos bontés; c'est la grande grâce que je vous demande, par l'intercession de la très-sainte Vierge, et que j'espère obtenir de vos miséricordes, fondé sur cette parole du S. Esprit : *Ayez confiance, mon fils, car il est aisé à Dieu d'enrichir tout d'un coup un pauvre* (Eccl. 11, 22, 23). Faites-moi sentir l'effet de cet oracle consolant, ô mon Sauveur; répandez sur moi vos largesses; et quelque dépourvu que je sois de tout bien spirituel, j'en serai rempli en un moment.

II. POINT.

Pendant cette communication muette de Jésus et de son précurseur, les deux mères

s'entretenoient ensemble d'une manière admirablement édifiante. Que de grands sentimens dans le discours de l'une et dans le cantique de l'autre ! Qu'on y apprend de choses des grandeurs de Dieu et des effets miraculeux de sa grâce ! Mon Dieu, que de tels entretiens sont fructueux, et qu'ils allument de ferveur dans les âmes !

Elisabeth et Marie ne perdent pas le temps, comme on le fait tous les jours, en complimens frivoles, dont le siècle corrompu a introduit l'usage dans les visites qu'on se rend mutuellement : *On y porte deux cœurs differens*, selon l'expression du prophète (*Ps.* 11, 2) ; l'un sur ses lèvres, l'autre en l'intérieur, pour y exercer de part et d'autre l'art de séduire, en se flattant les uns les autres : ce sont ces entretiens profanes, dont le même David se plaignoit au Seigneur, par ces paroles : *Les impies m'ont fatigué de leurs entretiens fabuleux, qui n'ont rien dans tout leur agrément qui approche de la douceur des charmes que je trouve dans votre sainte loi* (Ps. 118, 85).

Il n'y a qu'elle qui remplisse mon âme d'une vraie consolation, ô mon Dieu ; on y trouve des douceurs qui font couler le temps avec rapidité, et l'on y recueille des fruits qui profitent pour l'éternité ; mais pour bien goûter ces fruits si doux, il faudroit vous aimer, Seigneur ; et pour vous bien aimer, il faut que vous daigniez produire votre amour dans nos cœurs.

III. POINT.

ELISABETH entendant la voix de Marie, fut incontinent remplie du S. Esprit, qui l'excita, 1. à louer le Seigneur et celle qui en étoit la mère : *Vous êtes bénie*, dit-elle, *entre toutes les femmes, et le fruit de votre ventre est béni* (Luc. 1, 4); c'est lui qui est la source féconde de toutes les bénédictions dont vous êtes comblée; 2. à concevoir de bas sentimens d'elle-même, et de hautes idées de celle qui lui faisoit l'honneur de la visiter; c'est ce qui lui fit dire avec admiration : *Et d'où me vient cette grâce, que la mère de mon Seigneur me prévienne par sa visite?* (Ibid. 43); 3. à publier les merveilles qu'opéroit dans son sein la présence de la mère et du fils : *Votre voix*, dit-elle à Marie, *n'a pas plutôt frappé mes oreilles, que mon enfant a tressailli de joie dans mes entrailles* (Ibid. 44); 4. à confirmer la sainte Vierge dans la créance qu'elle avoit donnée aux paroles de l'ange; car elle lui ajouta : *Vous êtes bien heureuse d'avoir cru, parce que tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur, s'accomplira en vous* (Ibid. 45).

Voilà ce que le S. Esprit enseigne aux âmes auxquelles il se communique : à louer le Seigneur, à le glorifier, à exalter ses grandeurs, à s'anéantir en sa présence, à s'occuper de ses bontés avec une vive reconnoissance, à les raconter aux autres, à les confirmer dans la connoissance et dans l'amour du Créateur.

Profitons, ô mon âme, de l'exemple d'Elisabeth; et quand le Fils de Dieu vient à nous dans la sainte Eucharistie, entrons avec cette vertueuse femme dans les sentimens d'une profonde et tendre humilité; disons au Fils ce qu'il disoit à la Mère : *Et d'où me vient cette grâce incomparable, que mon Seigneur et mon Dieu daigne m'honorer de sa visite, moi qui suis le dernier de ses serviteurs.*

SAINT NORBERT.

11 *Juillet.*

I. POINT.

Il se retire du monde, pour songer sérieusement à son salut.

Considérons le malheur qu'eut d'abord S. Norbert d'avoir pris des engagemens avec le monde et d'avoir suivi la cour, où se trouve tout ce que le monde a de plus dangereux. Il y avoit, comme tant d'autres courtisans, oublié Dieu, négligé les devoirs de la vie chrétienne, pratiqué les pernicieuses maximes du siècle; peut-être même seroit-il allé plus loin, si la grâce de J. C. ne l'avoit arrêté, en lui faisant voir le risque qu'il couroit de se perdre éternellement, s'il ne prenoit le parti de la retraite. Vivement frappé de ce rayon de lumière, il rompit, sans balancer, tous les liens qui l'attachoient à la cour; il se retira dans un monastère, pour y désapprendre

l'esprit du monde, pour s'y remplir de l'esprit de J. C. et s'y purifier, par les exercices d'une vie humble et pénitente, des souillures qu'il avoit contractées dans le commerce du siècle.

Quand, ébloui de la figure du monde et livré aux passions si communes dans les cours, il couroit aveuglément à sa perte, que seroit-il devenu, Seigneur, si vous ne lui aviez ouvert les yeux pour voir le précipice dans lequel il étoit près de tomber, et si votre main miséricordieuse ne l'avoit retenu? C'est une grâce infinie que vous lui avez faite, et pour laquelle il vous louera pendant toute l'éternité : faites-la de même, ô mon Dieu, à tant d'autres qui se trouvent dans le même danger; vous en ferez des serviteurs d'autant plus fidèles, qu'ils ont appris comment il falloit vous servir, en servant fidèlement des maîtres mortels, qui ne sont en comparaison de vous que des néants.

II. POINT.

Il travaille au salut des autres.

Norbert plein de reconnoissance envers Dieu, qui l'avoit sauvé du nauffrage, crut qu'il ne pouvoit pas mieux la lui témoigner, qu'en travaillant avec zèle à tirer les autres du malheur dont il venoit d'être préservé. Pour y réussir, il embrassa l'état clérical, afin que vivant parmi les hommes, il pût les attirer à J. C. par ses entretiens particuliers,

es discours publics, et principalement
es bons exemples : c'est à quoi il s'ap-
a sans relâche, malgré les obstacles qu'il
uva de la part du monde, qui porta im-
mment la sainte liberté avec laquelle
ectivoit contre les vices; et de la part
démons, qui lui suscitèrent les plus
ges persécutions; mais ces oppositions
soient qu'animer le courage de l'homme
ieu; et son amour envers lui, que les
des tribulations sembloient devoir étein-
en devenoit toujours plus ardent; malgré
les efforts de l'enfer, son zèle avoit des
es admirables; le monde, *qui s'étoit élevé*
e lui, l'écoutoit et se laissoit persuader;
ivertissoit une infinité de pécheurs, il
oit le feu de la charité dans les cœurs
lus glacés, et c'étoit tous les jours de
elles et de plus nombreuses conquêtes
faisoit à J. C.
nbien y a-t-il de personnes qui n'en
mais fait une seule, qui n'auront jamais
solation d'avoir contribué au salut d'une
et qui peut-être, dans toute leur vie,
pas empêché un seul péché mortel? et
ême, ô mon Dieu, qui ai reçu une infi-
bienfaits de votre main libérale, moi
us suis aussi obligé que S. Norbert,
miséricordes, qu'ai-je fait pour vous
er ma gratitude? quel service vous ai-je
combien d'âmes vous ai-je gagnées?
je le dis avec la dernière confusion,
perdu plusieurs par la contagion de

mes mauvais exemples; prenons à l'avenir une conduite plus édifiante et plus chrétienne; formons la nôtre sur celle de saint Norbert; mesurons notre zèle à nos déréglemens passés, et ayons au moins autant d'amour pour Dieu que nous avons eu d'indifférence pour lui.

III. POINT.

Il perpétue son zèle par l'érection d'un ordre religieux.

C'EST le caractère de l'amour, et sur-tout de l'amour de Dieu, de ne dire jamais c'est assez: *Amor numquam dicit: Satis est.* Quand on en est bien possédé, on ne met point de bornes à la sainte passion qu'on a de faire connoître et de faire aimer Dieu: telle étoit la disposition de S. Norbert. Enflammé de ce feu divin, il auroit voulu le porter dans toute la terre et ne cesser jamais d'en répandre les flammes; c'est ce qui lui fit naître la pensée d'instituer un ordre, par le moyen duquel il pût étendre partout et perpétuer dans tous les siècles, ce qu'il n'auroit pu faire seul à la gloire du Seigneur. Le succès qu'il plut à Dieu de donner à son dessein, le remplit d'une sainte joie, et c'est alors qu'il put bien dire avec le saint vieillard Siméon: *Je ne tiens plus à la vie, Seigneur, je meurs en paix, puisque vous m'avez fait la grâce de bénir le désir que j'avois de vous glorifier.*

Mon Dieu, qu'on est content, au moment

de la mort, quand on vous a procuré de la gloire pendant la vie! Qu'un père bien chrétien, sur le point d'expirer, est consolé, quand il voit autour de son lit des enfans, que ses instructions et ses exemples ont mis sur les voies de la justice, avec l'espérance qu'avec la grâce de J. C. ils s'y maintiendront toujours! C'est la consolation qu'eut S. Norbert en mourant, et c'est la joie dont il est aujourd'hui comblé dans le séjour de l'immortalité.

SAINTE MADELEINE.

22 *Juillet.*

Comme au Jeudi de la V. Semaine après la Pentecôte, *page* 46.

SAINT JACQUES.

25 *Juillet.*

Comme au Lundi de la V. Semaine après la Pentecôte, *page* 35.

SAINT IGNACE.

31 *Juillet.*

Sur ces paroles d'Isaïe : Je l'ai créé pour ma gloire ; *In gloriam meam creavi eum* (Cap. 48).

I. POINT.

La fin que s'est proposée S. Ignace.

Quelle est la fin que s'est proposée Saint Ignace? La gloire de Dieu, la plus grande gloire de Dieu; a la vérité, il n'eut pas toujours des vues ni si nobles ni si saintes; élevé

dans la cour et dans les armes, comme il connoissoit point d'autre gloire que celle monde, il n'en cherchoit point d'autre. n'étoit pas pour cette fausse et frivole gloi que vous l'aviez créé, ô mon Dieu! frap d'un coup dirigé par votre Providence, arrêté malgré lui sur un lit, pour se fa guérir de sa blessure, il apprit heureusem qu'il y avoit une gloire plus véritable et p solide, qui seule étoit digne de son ambiti Ce fut en lisant votre histoire, adora Sauveur, et celle des Saints de votre Egli qu'il comprit qu'il y avoit mille fois p d'honneur à vous suivre, et à marcher les traces de ces héros sacrés, que d'aller les pas de ces faux braves, que le monde avoit vantés jusqu'alors. Cette idée fit tou coup en lui une impression si vive, q n'aima plus, qu'il ne respira plus que ce digne gloire; et qu'afin de marquer la dét mination où il étoit de s'y dévouer sans serve, il prit pour devise ces célèbres parol A la plus grande gloire de Dieu : *Ad major Dei gloriam.*

Ne sommes-nous pas créés pour la même ô mon âme? la foi nous enseigne que n n'en avons point d'autre; nous le savo nous le croyons; et pourquoi donc oublio nous, négligeons-nous la grande obligat d'y tendre? jusqu'à quand nous laisser nous éblouir par l'éclat séduisant d'une va gloire? *Filii hominum, usquequò dilig vanitatem* (Psal. 6).

C'en est fait, je reconnois mon erreur, et je la déteste, ô mon Dieu : je le confesse, rien n'est grand que l'honneur de vous servir et de vous glorifier; et c'est à quoi je consacre aujourd'hui toutes les pensées de mon esprit et toutes les affections de mon cœur. Non, la gloire du monde; non, ma propre gloire ne m'est plus rien; je n'ai que du mépris pour l'une et pour l'autre; votre gloire, votre plus grande gloire, Seigneur, sera désormais l'unique objet de mes désirs.

II. POINT.

Les moyens qu'il prit.

Quels furent les moyens que prit S. Ignace pour avancer la gloire de Dieu? Le premier fut de venger sur soi-même les outrages qu'il croyoit lui avoir faits. A la seule idée des temps malheureux, pendant lesquels il lui avoit préféré la gloire du monde, il entroit dans une sainte indignation contre lui-même; il cherchoit tout ce qui pouvoit l'humilier devant les hommes, pour expier la folle passion qu'il avoit eue d'être grand à leurs yeux; revêtu de la bure d'un mendiant, avec lequel il avoit changé ses habits magniques, la tête nue, l'extérieur négligé, dans toute la figure d'un pénitent, il alla dans une Eglise de la sainte Vierge, où il fit pendant une nuit entière, amende honorable à cette divine gloire qu'il avoit déshonorée; le second, fut d'apprendre à l'âge de trente ans les principes

des lettres, dont il n'avoit alors nulle teinture, et sans lesquelles il jugea bien qu'il seroit un instrument peu propre à la gloire du Seigneur. Quel spectacle, ô mon Dieu, de le voir, lui qui venoit de faire l'honneur de la cour de Ferdinand, lui qui avoit paru à la tête des armées; de le voir, dis-je, confondu avec des enfans, dans la poussière d'une école! spectacle digne de l'admiration des hommes et des anges; le troisième fut de s'employer tout entier à tous les exercices capables de glorifier Dieu; et pour le faire et toujours et partout, d'instituer une compagnie d'hommes apostoliques, qui puissent lui survivre, et faire triompher la gloire de Dieu dans toutes les parties de l'Univers.

Que faisons-nous, ô mon âme, pour cette divine gloire? ne l'avons-nous pas déshonorée autant et peut-être plus que lui? pourquoi ne faisons-nous rien en réparation des injures que nous lui avons faites? ce que Dieu nous a donné de talens, de crédit, d'autorité, l'employons-nous fidèlement au service du Créateur? portons-nous autant qu'il nous est possible, et autant que notre état le permet, partout où nous nous trouvons, les intérêts de son amour?

Obtenez-nous, grand Saint, quelque étincelle de ce feu sacré, dont vous étiez embrasé; animez-nous de la même ardeur dont vous brûliez; inspirez-la sur-tout à ceux qui ont l'honneur d'être au nombre de vos enfans, et qui seroient peu dignes de l'être, s'ils

manquoient de zèle pour la gloire de J. C., et pour le salut éternel des âmes, qu'il a rachetées de son précieux sang.

III. POINT.

Les succès que Dieu lui donna.

Quels sont les succès dont Dieu favorisa le zèle qu'eut S. Ignace pour lui procurer de la gloire? C'est les comprendre en peu de mots, de dire en son honneur, qu'il est peu de Saints depuis la naissance de l'Eglise, à qui cette sainte épouse de J. C. soit en quelque manière plus redevable de sa splendeur, et qui aient travaillé plus heureusement, soit à la maintenir, soit à l'étendre. En effet, le paganisme aboli en mille endroits, l'hérésie arrêtée, réprimée, confondue dans les principales parties de l'Europe, la piété rétablie dans les villes, la semence évangélique jetée dans les campagnes les plus abandonnées; la ferveur rallumée dans les monastères, l'empire de J. C. poussé, en dépit des démons, jusqu'aux extrémités de la terre, enfin la gloire du Seigneur portée en triomphe dans l'un et l'autre monde; ce sont en même temps et les fruits du zèle de S. Ignace, et comme les rayons dont il a plu à Dieu de le couronner.

Rendons grâces à N. S. du choix qu'il a fait de S. Ignace, pour en faire un si digne instrument de sa gloire, et des bénédictions qu'il a si libéralement répandues sur les travaux de son serviteur. Reconnoissons avec lui

que tant de glorieux succès sont les effets de la grâce de J. C., à laquelle seule il appartient d'opérer, par le ministère d'un homme, de si étonnantes merveilles.

Il ne tiendroit qu'à vous, Seigneur, quelque foible et quelque inutile que je sois de moi-même, de me rendre capable de faire par vous et pour vous de grandes choses en l'honneur de votre saint nom. Votre gloire procurée par un ouvrier si méprisable, en seroit plus éclatante; et dussé-je l'avancer aux dépens de mon bonheur et de ma vie, je m'estimerois le plus heureux, et je serois le plus content du monde.

SAINT DOMINIQUE.

4 *Août.*

Il est le père et le modèle des prédicateurs.

I. POINT.

Ce qu'il fit de sa part pour se disposer au ministère.

C'EST un principe reçu généralement, que le premier dans chaque ordre est la règle de tous les autres. S. Dominique étant donc le premier, et l'instituteur d'un ordre, dont les religieux ont mérité par leur zèle le titre de prédicateurs, il faut qu'il en ait eu éminemment les perfections, et qu'il soit le modèle de tous; c'est ce que l'Eglise reconnoît dans ce grand Saint; destiné de Dieu au ministère de la prédication, il s'y est disposé par les vertus qui en sont les fondemens, et premièrement, par une profonde humilité, qui

pira un extrême mépris de lui-même,
ncère désir d'être méprisé des hommes:
té qui lui faisoit rechercher les villes où
'oit moins d'estime pour lui, et s'éloi-
e celles où il étoit reçu avec honneur;
ité qui lui fit refuser constamment trois
ès; 2. par l'amour de la pauvreté évan-
e, telle que notre Seigneur l'avoit
née à ses disciples; il la pratiqua dans
a perfection; car après s'être dépouillé
ıtes choses, il voulut vivre comme le
r des pauvres, ne se nourrissant que
elques morceaux de pain mendiés de
en porte, et qu'il baisoit avec respect
que de les manger; 3. par une *morti-*
n qui lui permettoit à peine de prendre
ulagemens les plus nécessaires, et qui
isoit pratiquer sans relâche tout ce
e ingénieuse cruauté pouvoit inventer
ueurs, pour maltraiter son corps.
ce ainsi qu'on se prépare au grand et
tant ministère de la parole? Combien
-t-il qui y entrent avec de si saintes
tions? combien en voit-on aussi, dont
e serve pour toucher et convertir les
il faut bien se convaincre que nul
n'est efficace sans la sainteté. Ce n'est
humbles, que Dieu confie les intérêts
loire; ce ne sont que des hommes
s de tout, qui persuadent le détache-
es biens de la terre: il faut aimer les
pour faire aimer les maximes de Jésus

Donnez-nous, Seigneur, donnez-nous aujourd'hui des ministres de l'Evangile qui le pratiquent avant que de l'annoncer : ils seront puissans en paroles, quand vous les rendrez puissans en œuvres; les peuples en seront édifiés, votre Eglise en triomphera de joie, et vous en serez glorifié.

II. POINT.

Avec quel zèle S. Dominique exerça le ministère.

SAINT Dominique étoit tout brûlant du zèle de la maison du Seigneur; 1. il eût voulu être partout, pour prêcher partout; il n'y avoit point d'infidèles auxquels il ne désirât d'annoncer le foi; point d'hérétiques, qu'il ne souhaitât de ramener au sein de l'Eglise; point de pécheurs, dont il n'eût à cœur la conversion; 2. il alla chez les Maures, dans l'espérance ou d'en faire de vrais chrétiens, ou d'y gagner lui-même la couronne du martyre; 3. il travailla pendant sept ans à l'extirpation de l'hérésie des Albigeois, allant de ville en ville, de bourgade en bourgade; instruisant ceux que l'ignorance ou le malheur de la naissance y avoit engagés; désarmant, réfutant, domptant ceux que l'opiniâtreté y retenoit; obligeant les uns et les autres à reconnoître et à détester leurs erreurs; leur en obtenant la grâce par ses prières et par ses jeûnes; et ce fut autant par cette sorte d'armes que par la solidité de ses raisons, qu'il extermina cette abominable hérésie.

Il n'est pas donné à tous de rendre à l'Eglise de si éclatans services, et de travailler avec tant de succès au salut des âmes; mais la charité envers le prochain est une vertu commune à tous les fidèles, et il n'en est aucun qu'elle n'oblige et qu'elle ne presse, selon la parole de l'Apôtre : *Charitas Christi urget nos* (1. Cor. 5, 14), à vouloir le bien spirituel à tous ses frères en J. C.; et si l'on n'est pas en état de le procurer par ses exhortations et ses discours, il faut au moins y contribuer par ses prières et par ses exemples.

Mais hélas! que cette charité est bien refroidie dans le christianisme! *qui est-ce qui* songe au salut de son prochain? et comment y songeroit-on, qu'à peine songe-t-on à son propre salut? Ne permettez pas, Seigneur, que je sois du nombre de ces chrétiens indolens et insensibles; inspirez-moi un saint zèle pour ma propre sanctification : il sera bientôt suivi d'une véritable ardeur pour celle de mon prochain; et dès que je saurai bien, ô mon Jésus, ce que vous a coûté mon âme, je ne négligerai rien ni pour elle, ni pour celles des autres, que vous avez rachetées au même prix que la mienne.

III. POINT.

Quelles sont les sources, où S. Dominique a puisé les grâces qui ont rendu son zèle si efficace.

On n'est pas surpris des prodigieux effets du zèle de S. Dominique, quand on sait les

sources où il a puisé la vertu de les opérer. La première étoit l'oraison : c'est là que, s'unissant intimement à Dieu, comme un instrument à la cause principale, il en recevoit les divines impressions ; c'est là que, parlant à Dieu, il apprenoit à parler aux hommes ; c'est là que le S. Esprit le remplissoit de son onction ; elle passoit de son cœur sur sa langue, et de sa langue dans les cœurs de ceux qui l'entendoient ; la seconde étoit une ferme confiance en Dieu, qui, jointe à la défiance qu'il avoit de lui-même, le rendoit capable de tout entreprendre et de tout exécuter ; la troisième étoit un amour tendre et solide envers la sainte Vierge, à laquelle il avoit continuellement recours, comme à la dispensatrice des grâces, et comme au canal par lequel Dieu les répand. Le zèle qu'il eut d'avancer son culte par la dévotion du rosaire ; dévotion si sainte, si salutaire, si universellement reçue dans l'Eglise, et si agréable à cette auguste reine du ciel et de la terre ; cette dévotion, dis-je, lui mérita sa protection.

Quelle force et quelle vertu ne puiserions-nous pas dans ces trois sources, si nous savions y recourir ! peut-on être uni à l'auteur de toutes les grâces, et en être dépourvu ? peut-on se confier au Tout-Puissant, et en être abandonné ? peut-on aimer et servir la meilleure de toutes les mères, et n'en pas être protégé ?

Non, mon Dieu, non, je n'ai rien à craindre de ma foiblesse, si je suis homme d'oraison,

si j'ai confiance en vos bontés, si je puis avoir les bonnes grâces de la sainte Vierge, tout foible que je suis, je serai rempli de force; tout cédera, non pas à mes talens et à mon industrie, mais à la vertu d'en haut, dont je serai revêtu, mais aux puissans secours dont vous me soutiendrez, mais aux bénédictions que m'obtiendra de vous cette digne mère, à laquelle vous ne sauriez rien refuser.

TRANSFIGURATION DE N. SEIGNEUR.

6 *Août.*

I. POINT.

Considérons premièrement, le temps, le lieu, et les témoins de la Transfiguration du Fils de Dieu.

Ce fut dans le plus fort de ses prédications qu'il voulut se transfigurer, pour nous animer à porter sa croix, à quoi il avoit exhorté tout le monde six jours auparavant: nous faisant comprendre par ce vif échantillon de sa gloire, quelle est celle qu'il destine à ceux qui se dévouent à son service, et qui le suivent dans les pratiques d'une vie mortifiée.

Ce glorieux repos de la béatitude consommée, figuré par le sabbat, est la récompense, ô mon âme, de six jours de travail, qui sont ceux de cette vie. Vous n'attendez pas même, ô mon Dieu, qu'un temps si court soit écoulé, pour dédommager vos serviteurs des plaisirs du siècle, dont ils se privent pour votre amour; vous leur en faites goûter dès ce

monde de plus délicieux et de plus purs qui leur font sentir la vérité de ce que vou avez dit vous-même, que votre *joug est doux et que votre fardeau est léger* (Mat. 11, 50) Aurions-nous de la peine à nous engager la suite d'un maître si bon, si libéral et magnifique?

Le lieu où le Sauveur se transfigura, fu une montagne écartée, et propre à faire oraison, pour nous faire entendre que ce n'es ni en public, ni dans le tumulte et les embarras du monde qu'il se communique, mai dans la retraite, et dans les lieux de prière et que ces épanchemens de gloire sont pou les âmes dégagées de la terre, qui tâchen de s'élever à une sublime perfection, et qu sont comme des montagnes, par la haut contemplation des choses divines.

C'est pour cela sans doute que, voulan avoir des spectateurs de sa transfiguration il ne choisit que trois de ses disciples, qu étoient des plus fervens, parce que les fa veurs extraordinaires du ciel ne se donnen pas à tous, et qu'elles sont communémen le partage des âmes qui se distinguent pa leur ferveur. Ce n'est pas que Dieu gard toujours cette conduite; comme il est l maître de ses grâces, il en favorise quelque fois des gens d'une vertu assez commune plutôt que d'autres qui sont de grands saint avec lesquels il en use ainsi par une secrè disposition de sa providence, qui leur réserv dans l'autre vie tout le fruit de leurs bonn

euvres. Ainsi quoique S. André ne fût pas vec J. C. sur le Thabor, il ne s'ensuit pas u'il eût moins de ferveur que les trois disiples favoris. Je ne vous les demande pas, eigneur, ces marques éclatantes de vos ontés, votre croix me suffit avec S. André; t j'aime mieux avoir part à vos douleurs et vos opprobres sur le Calvaire, qu'à vos pies et qu'à votre gloire sur le Thabor.

II. POINT.

Concevons la manière dont le Sauveur se ransfigura; ce fut en permettant que la gloire le son âme, qu'il avoit toujours tenue cachée, éclatât, et se répandît sur son corps : elle n'y eut pas plutôt paru, que son visage devint umineux comme le soleil, et ses habits, blancs comme la neige. Ce fut l'accomplissement de la promesse qu'il avoit faite auparavant à ses apôtres, quand il leur dit : *Je vous assure que quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point, qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir dans l'éclat de sa majesté, et qu'ils n'aient vû le royaume de Dieu* (Mat. 16, 28).

O mon âme, regarde ton bien-aimé, beau comme la lune, éclatant comme le soleil, *blanc et vermeil, choisi entre mille* (Cant. 5, 10). C'est ici sur-tout qu'il est le plus beau des enfans des hommes. Réjouis-toi de sa gloire, admire sa beauté, aime ses charmes, et fais-en l'objet de toutes tes complaisances; rends-lui de très-humbles actions de grâces, d'avoir, pour ton amour, privé si long-temps

son corps de l'éclat qui lui étoit dû, et de ne le laisser briller aujourd'hui d'une gloire passagère, que pour le livrer peu de temps après aux opprobres de sa passion.

Dans tous ces changemens, vous êtes toujours le même, ô mon Sauveur; l'amour extrême que vous avez pour moi, est le principe constant de ces alternatives de gloire et d'ignominie, de joie et de tristesse; vous m'attirez, dans l'une et dans l'autre, à la vie crucifiée; dans l'une, par le motif des récompenses; dans l'autre, par la force invincible de vos exemples. Toute ma gloire consiste à vous suivre, ô mon Jésus, dans les états humilians de votre vie mortelle. Lorsque vous m'aurez fait l'honneur de m'y mettre, inconnu au monde, abject et méprisé pour vous, j'y serai aussi content que S. Pierre sur le Thabor; et me servant de ses paroles, je vous dirai de tout mon cœur : *Seigneur, je suis bien ici* (Mat. 17, 4).

III. POINT.

Contemplons les merveilles qui suivirent la Transfiguration du Sauveur. 1. A ses côtés parurent Moïse et Elie, pleins de majesté s'entretenant avec lui, et parlant de l'excès qu'il devoit accomplir dans Jérusalem. Voulons-nous être dignes de participer comme eux à la gloire du Fils de Dieu? aimons à leur exemple le jeûne et l'oraison.

Pourquoi parlent-ils de la Passion dans un temps de joie? c'est que les consolations que Dieu donne à ses élus, ne leur sont données

que pour les soutenir dans les tribulations. On ne doit passer par le Thabor, ô mon âme, que pour monter au Calvaire avec plus de force; la vue du Thabor doit t'encourager, quand tu te trouves sur le Calvaire; et quand tu jouis des douceurs du Thabor, il faut te préparer aux souffrances du Calvaire; 2. Pierre extasié à ce ravissant spectacle, s'écrie : *Seigneur, faisons ici trois tentes; une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie* (Ibid.). Quelle sera, ô mon Dieu, la joie des bienheureux dans le ciel, si un seul rayon de gloire, aperçu pour un moment par l'apôtre, l'a pu jeter dans des extases? Enivré d'une douceur ineffable, il parloit sans savoir ce qu'il disoit. Est-ce ne savoir ce qu'on dit, ô mon Jésus, de dire qu'on veut demeurer avec vous? Non, ce n'étoit pas en cela qu'étoit l'erreur de votre disciple; mais c'est qu'il vouloit établir sa demeure sur le Thabor, avant que d'avoir passé avec vous par les épreuves du Calvaire; 3. à peine les disciples avoient achevé de parler, qu'une nuée éclatante les couvrit; et de cette nuée il sortit une voix qui fit entendre ces paroles: *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le* (Ib. 5).

Le Père éternel par ces mots, confirme le témoignage qu'il avoit déjà rendu de Jésus à son baptême, et il nous apprend que l'adoption des enfans de Dieu commence ici-bas par le baptême, et qu'elle a sa consommation dans la gloire. Je vous rends grâces, ô Père

céleste, de m'avoir donné pour maître votre propre Fils; et puisque vous me commandez de l'écouter, accordez-moi, Seigneur, l'esprit d'intelligence, et la docilité nécessaire pour profiter de ses leçons.

SAINT LAURENT.

10 *Août.*

Sur ces paroles de l'evangile : Si le grain de froment qui tombe sur la terre, ne meurt, il demeurera seul (*En S. Jean, chap.* 12).

I. POINT.

Saint Laurent est ce grain de froment.

Il est vrai que c'est premièrement et principalement notre Seigneur J. C. qui est ce grain de froment très-excellent et très-pur, mort sur la croix, et enseveli dans le sépulcre, dont il est sorti fertile et abondant en toutes les bénédictions célestes; mais les Saints, imitateurs du Fils de Dieu, peuvent bien être appelés, après lui, des grains de froment; S. Laurent, entre les autres, mérite singulièrement ce titre : 1. c'est un grain que le fléau de la persécution a épuré de toute la paille, c'est-à-dire, de tout ce qui étoit en lui de terrestre et d'imparfait; 2. qui est mort par la violence des tourmens; 3. qui a produit une infinité de chrétiens et de martyrs à l'Eglise, par l'exemple de sa sainte vie, et de sa glorieuse mort.

Tu ne seras jamais, ô mon âme, un grain de froment digne d'être mis un jour dans les

greniers du Père céleste, si tu ne passes par les épreuves par où les Saints ont passé; si tu n'es bien aise d'être persécutée comme eux, et si au défaut des persécutions, tu ne travailles à te mortifier toi-même, et à te purifier des affections du monde. Il faut mourir au péché, et à toutes les inclinations de la nature corrompue, pour être en état de porter des fruits de grâce et de vertu.

Cette leçon de mort que vous nous donnez, ô mon Sauveur, elle est grande: elle est importante, mais elle est difficile à des hommes foibles, tels que nous sommes. C'est à vous, c'est à vos grâces, c'est à vos bontés de nous la rendre aisée; et c'est alors que nous dirons avec la plus grande reconnoissance, *que votre joux est doux, et votre fardeau léger* (Mat. 11, 30).

II. POINT.

Le désir que S. Laurent a de mourir.

Saint Laurent avoit parfaitement compris cet oracle de J. C. *Celui qui aime sa vie, la perdra, et celui qui la hait, la conserve pour la vie éternelle* (Joan. 12, 25). Mais il le pratiqua aussi parfaitement qu'il l'avoit compris: 1. il commença par renoncer à tout ce qui passe dans le monde pour le soutien de la vie, en se dépouillant de tout ce qu'il possédoit, en abandonnant son pays, comme un autre Abraham, et en se privant de toutes les douceurs qu'il y auroit goûtées; 2. il fit plus; il alla à Rome, il s'y dévoua au service de l'Eglise; et

c'étoit dans un temps où c'étoit la même chose que de se dévouer au martyre; 3. le désir qu'il en avoit, parut avec éclat, lorsque le Saint Pape Sixte fut conduit au supplice; car, courant à lui, la larme à l'œil : *Où allez-vous*, mon père, s'écria-t-il, *où allez-vous sans votre fils?* Le S. pontife le consola en lui prédisant que sa mort n'étoit différée que de trois jours, et qu'il seroit dédommagé de ce court délai par la grandeur et l'atrocité des tourmens qui lui étoient préparés. Il en attendit le moment avec impatience; et quand il fut arrivé, il y fit voir un courage qui brava le tyran, et qui fut l'admiration de tous les spectateurs de son martyre.

Le feu de votre amour, ô mon Dieu, que vous aviez allumé dans son cœur (*S. Leo serm. in natal. S. Laurent*) fut plus ardent que celui qui le consumoit au dehors : l'impression intérieure de l'un émoussa la pointe de la douleur que l'autre devoit naturellement lui causer, et maintint le saint martyr aussi tranquille sur le gril rouge de feu, que s'il avoit été sur un lit couvert de roses.

Allumez, Seigneur, allumez dans mon cœur quelqu'étincelle de ce feu divin; il y éteindra tout autre feu; il amortira celui de la concupiscence, il y étouffera celui de mes passions, et je serai heureusement réduit à ne brûler ici-bas que du feu sacré de votre amour.

III. POINT.

Ce qu'a produit à S. Laurent sa précieuse mort.

La récompense que S. Laurent a reçue, et le fruit que lui a produit sa précieuse mort, est contenu dans ces paroles de notre Seigneur : *Que celui qui me sert, me suive, afin qu'il soit où je suis moi-même*. Et dans ces autres : *Mon Père honorera celui qui m'aura servi* (Joan. 12, 25, 26). Comme ce généreux lévite a été le fidèle serviteur qui a suivi son divin maître, et qui l'a servi jusqu'à sacrifier sa vie pour la gloire de son nom, aussi est-il élevé dans le ciel au rang des plus insignes martyrs, et assis sur le trône éclatant que lui avoit préparé le Père céleste ; tandis que sa mémoire est en vénération par toute la terre, où l'on publiera jusqu'à la fin des siècles l'invincible fidélité de S. Laurent.

Mon Dieu ! qu'on est bien récompensé par un rémunérateur si magnifique ! Qu'on est bien payé de ses services, à la suite d'un si bon maître ! Pour une vie passagère et sujette à mille peines, qu'on lui sacrifie, il en rend une éternelle, et comblée de tous biens. Ce qu'on souffre pour lui, passe avec le temps ; et ce qu'on reçoit de lui, ne passera jamais. Pour un combat d'une heure, qu'on soutient pour sa querelle, on est assuré d'une couronne immortelle.

Mais pour qui sera-t-elle, cette couronne ?

Ce ne sera nullement pour ces âmes lâches qui succombent aux moindres tentations, qui ne sauroient se faire la moindre violence, ni soutenir à peine les premières attaques du monde, ou de la chair. Ils devroient avoir appris du grand apôtre, que personne n'est couronné qu'il n'ait légitimement combattu: *Nemo coronatur, nisi legitimè certaverit* (2. Tim. 2, 5). Elle n'est pas plus pour ces chrétiens et chrétiennes, qui vivent dans la mollesse, dans une recherche continuelle de leurs aises, et que le même apôtre appelle les ennemis de la croix de J. C., *Inimicos crucis Christi* (Philip. 3, 18). Il faut, à l'exemple des Saints, souffrir avec ce divin Sauveur, pour être glorifié avec lui; en un mot, il faut mourir ici-bas à soi-même, pour être dans le ciel le froment des élus.

SAINT ROCH.

16 *Août.*

I. POINT.

Miraculeux dans son enfance.

Tout est miraculeux dans le Saint dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire. Dieu ne l'a donné au monde que pour faire éclater en lui les miracles de sa grâce. C'est sa conduite ordinaire, de ne faire naître des enfans d'un sein stérile, que pour en faire des prodiges de sainteté : témoins les Samuel et les Jean-Baptiste. Cette haute destination est très-sensible en faveur de S. Roch. Ce fut l'enfant

d'une mère hors d'état d'en avoir, selon le cours ordinaire de la nature ; elle l'obtint du ciel par ses prières, et par la protestation qu'elle fit à Dieu, de ne le souhaiter que pour avoir le bonheur et la consolation de lui offrir un enfant tout dévoué à son service et à sa gloire. Dès qu'elle l'eut mis au monde, elle lui trouva surnaturellement gravé sur la poitrine le signe de la croix, comme le cachet que le Père céleste avoit apposé sur son cœur, et la marque de l'amour que le saint enfant devoit toujours avoir sur la croix. En effet, la mortification sembla naître avec lui ; il la pratiqua dès le berceau, ne prenant le lait maternel qu'une fois le jour : les mercredis et les vendredis ; il la continua dans toute son enfance, par une rigoureuse abstinence, à laquelle il ajoutoit la prière, et une tendre charité envers les pauvres ; il en fit un acte héroïque, en leur distribuant les grands biens que lui laissèrent, en mourant, ses pieux parens, ne se réservant pour lui-même que le précieux trésor de la pauvreté de J. C.

Heureux enfans, que Dieu prévient ainsi de ses bénédictions ! doublement heureux d'avoir des pères et des mères qui, secondant les desseins de la Providence, travaillent, par une éducation chrétienne, à faire germer les semences de grâces que le ciel a jetées dans leurs cœurs ! Mais heureux parens qui ne désirent des enfans, que pour multiplier le nombre des enfans de Dieu, et dont le Seigneur daigne se servir comme d'instru-

mens, pour opérer la sanctification de ceux auxquels ils ont donné la vie!

Mon Dieu, quelle instruction pour les uns et pour les autres! pour les parens, de n'avoir que des vues spirituelles, dans les enfans qu'ils mettent au monde; de n'y chercher ni des soutiens de leur ambition, ni des intérêts purement humains, ni le vain éclat de leur famille, mais uniquement votre divine gloire! Inspirez-leur cette sainte pensée, Seigneur; elle ne manquera pas d'être suivie d'une extrême attention à préserver de la contagion du siècle, des enfans qu'ils n'auront désirés que pour vous; pour les enfans, ils doivent apprendre de S. Roch à conserver, à accroître avec un soin infini, la grâce inestimable de leur baptême, à se consacrer de bonne heure à votre service, et à suivre avec fidélité les maximes du S. Evangile de J. C., votre Fils; ce sont là les petits que vous aimez, divin Sauveur, que vous caressez et à qui votre Père se plaît de révéler ses secrets.

II. POINT.

Miraculeux dans sa vie.

La peste est un véritable fléau, dont la justice de Dieu se sert pour punir les péchés des hommes: c'est aussi celui qui fait plus de ravage; il n'épargne personne, il abat les grands aussi bien que les petits, les monarques aussi bien que leurs sujets; et dès qu'une contrée en est atteinte, l'alarme, la frayeur et la désolation y est universelle. Quel pro-

dige est-ce donc dans un jeune homme, de ne la pas appréhender, de s'y exposer sans crainte, d'être intrépide parmi les monceaux de morts et les mourans; d'ensevelir les uns, et de secourir les autres? C'est le prodige que l'Italie et la France ont admiré dans S. Roch; mais le prodige des prodiges que Dieu a fait éclater en lui, c'est de lui avoir donné, plus qu'à tout autre saint que l'Eglise honore, la vertu de préserver et de délivrer les peuples de cette étrange maladie; cette vertu miraculeuse se fit sentir d'abord dans une ville du patrimoine de l'Eglise, d'où il chassa la peste, dès qu'il y mit le pied; il en fit de même à Césène, dans le Milanois, le Piémont, le Mantouan et toute la Lombardie. Appelé à Rome, où elle faisoit déjà de grands dégâts, il la fit disparoître : elle ne pouvoit soutenir sa présence; et quelque opiniâtre qu'elle fût dans une ville ou dans une province, elle cédoit à son pouvoir, et cessoit incontinent qu'il y étoit entré. Tandis que la peste fuyoit devant lui, si j'ose ainsi parler, la gloire que lui attiroit le bruit de tant de merveilles, le poursuivoit partout; l'humble serviteur de Dieu l'appréhendoit plus que la peste; il cherchoit les lieux déserts, l'obscurité des bois, les lieux inconnus, pour s'y mettre à l'abri du grand jour que sa réputation faisoit dans toutes les provinces.

O mon Dieu! que vous êtes bon, dans les jours mêmes de votre colère, de nous donner un protecteur qui nous met à couvert de

vos vengeances ; un Moïse, qui arrête votre bras et qui l'empêche de nous exterminer ! Que vous êtes admirable dans le saint dont nous célébrons la fête ! vous semblez lui avoir mis votre toute-puissance en main, et lui avoir donné les clefs de la vie et de la mort ; mais qu'il est aussi adorable, ce grand saint, de vous avoir si fidèlement renvoyé tout l'honneur de ses actions éclatantes ; et pendant que tout le monde le regardoit comme un homme de miracles, de s'être toujours tenu devant vous comme un serviteur inutile et comme un grand pécheur !

III. POINT.

Miraculeux dans sa mort.

Qui l'auroit cru, que cet homme aussi célèbre par sa sainteté que par ses miracles, dût être *un homme de douleurs* (vir dolorum : *Isaï.* 53, 8), et *rassasié d'opprobres* (saturabitur opprobriis : *Thren.* 3, 30), avant que de mourir ? Il falloit qu'il le fût, ô mon Dieu, pour avoir les traits dont les prophètes ont fait la peinture de votre Fils. Providence adorable, vous vouliez, à tous ses miracles, ajouter celui de sa patience : il est consumé d'une fièvre ardente, sans aucun secours humain ; frappé lui-même du mal contagieux dont il avoit sauvé tant d'autres ; traité indignement dans sa patrie, où il est pris pour un espion et confiné dans un noir cachot par les ordres du gouverneur, qui étoit son oncle,

et dont il fut méconnu, tant il étoit pâle, défait, défiguré ; dans cet abîme de misères, dont il se croyoit digne par ses péchés ; il jouissoit d'une paix profonde ; il adoroit la main qui le frappoit, et il s'estimoit heureux d'être la victime de la divine justice.

Mais abandonné des hommes, il ne le fut pas de vous, ô mon Dieu ! Vous éprouviez sa vertu et vous souteniez sa constance : vous fîtes même des miracles en sa faveur, pour confondre la dureté de ceux qui manquoient de compassion pour lui ; vous fîtes sortir une source d'eau d'une terre aussi sèche qu'un rocher, pour étancher sa soif et pour le rafraîchir dans les ardeurs de sa fièvre ; mourant de faim dans une cabane, vous pourvûtes à sa nourriture par le moyen d'un chien, qui, plus compatissant que les hommes, lui apportoit tous les jours exactement du pain ; vous le délivrâtes miraculeusement de la peste ; vous fîtes briller son cachot d'une lumière céleste ; le prêtre qui lui fut envoyé sur la fin de sa vie pour le confesser, fut témoin des rayons de gloire qui sortoient de ses yeux, et des grâces extraordinaires que Dieu faisoit à son serviteur : celle qui a plus de rapport aux merveilles de sa vie, fut de l'assurer que son intercession seroit toujours puissante pour préserver ou délivrer de la peste ceux qui l'invoqueroient après sa mort.

C'est sur cette assurance, confirmée par des paroles expresses, qui se trouvent gravées dans son cachot, près de son sacré corps,

et vérifiées par mille expériences, qu'est fondée la dévotion singulière et la confiance universelle des peuples envers ce grand saint; de là tant d'églises bâties, tant d'autels consacrés, tant de fêtes instituées en son honneur et en reconnoissance des provinces et des royaumes garantis de la peste par son intercession.

On ne sauroit trop louer ces marques éclatantes de gratitude envers S. Roch; on ne sauroit trop l'invoquer, lorsqu'on est ou menacé, ou atteint d'un mal si funeste; mais que ne l'invoquons-nous avec autant de ferveur, pour nous préserver du péché, dont le saint a eu plus d'horreur que nous n'en avons de la peste? que ne le prions-nous aussi instamment pour la guérison de nos âmes, que nous le prions pour la santé de nos corps? Conjurons-le, par le crédit qu'il a auprès du Tout-Puissant, de nous garantir des feux éternels, plus redoutables, sans comparaison, que les pestes les plus allumées.

ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

15 *Août.*

Comme au Jeudi de la IX. Semaine après la Pentecôte, *page* 166.

SAINT BERNARD.

10 *Août.*

Sur les paroles de S. Bernard lui-même, dans ses Méditations, où son caractère est exprimé.

I. POINT.

Saint Bernard meurt à lui-même, afin que J. C. seul vive en lui : *Planè moriar mihi ipsi, ut tu solus in me vivas*. Depuis le moment qu'il abandonna le siècle, mort à toutes les choses de la terre, il s'ensevelit si parfaitement avec le Sauveur, par la profession religieuse, qu'il ne donna plus aucune marque d'une vie purement naturelle ; il agissoit si peu par les mouvemens de la nature, qu'il sembloit n'avoir plus nul usage de ses sens ; le jeûne lui étoit si ordinaire, qu'il ne prenoit presque point de nourriture ; la prière et la lecture des saints livres étoient toute son occupation ; la mortification étoit ses délices ; ce n'étoit plus l'ancien Adam, mais le nouvel homme, qui vivoit en lui ; de sorte qu'il pouvoit bien dire avec l'apôtre S. Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est J. C. qui vit en moi* (Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus : 2. *Galat.* 10).

Qu'on se trompe, ô mon âme, quand, vivant de la vie des sens, on prétend pouvoir vivre aussi de la vie de l'esprit ! Ces deux vies s'accordent mal ensemble, elles sont incompatibles ; il faut nécessairement mourir à l'une, pour exercer les fonctions de l'autre ; cette maxime étonne les personnes

du siècle, parce que la plupart ne sauroient se persuader qu'on puisse se passer des plaisirs des sens et des satisfactions de la nature.

Que je les plains, ô mon Dieu, de n'avoir jamais goûté les douceurs que vous réservez à ceux qui vous aiment! Ah! s'ils en avoient fait l'heureuse expérience, ils en seroient si charmés qu'ils n'en voudroient plus goûter d'autres; une seule goutte de cette divine douceur, que vous feriez distiller sur eux, Seigneur, les désabuseroit de l'erreur où ils sont, qu'on ne puisse vivre heureux et mortifié tout ensemble. Pour moi, mon Dieu, à qui vous avez tant de fois fait connoître l'inséparable alliance du vrai bonheur et de la mortification, je serois bien coupable, si je voulois les séparer et si je ne travaillois tout de bon à mourir à moi-même, pour avoir l'inestimable avantage de ne vivre qu'à vous seul.

II. POINT.

Il garde un profond silence, afin d'entendre au dedans de lui-même la porole éternelle: *Silebo, ut in me loquaris.* Il étoit persuadé que Dieu ne se plaît à parler qu'à des âmes retirées, tranquilles et attentives à sa voix; que les entretiens avec les créatures sont des obstacles aux communications du Créateur; que pour converser avec lui, il faut être avec lui seul à seul; de là, dans ce saint, un amour extrême de la solitude et du silence; comme il fuyoit le monde, il s'étoit interdit tout commerce avec lui, pour être uniquement

: à parler à Dieu, et encore plus à
dre parler. L'oratoire étoit son école;
que, n'ayant point d'autre maître que
sprit, il apprenoit en silence les plus
ds mystères de la théologie, dans les-
ainsi qu'on le voit dans ses ouvrages,
ssi versé que les plus habiles docteurs.
on est heureux, ô mon âme, quand on
un si grand maître! Qu'on est bientôt
t de la science des saints! mais pour
er, il faut se retirer du bruit et du
e du monde, se défaire des entretiens
s, se renfermer dans son intérieur et
ter l'oreille qu'à la divine parole.
est bien autre, ô mon Dieu, *que celle*
nmes: celle-ci me distrait, me trouble
emplit l'esprit de vaines idées; c'est ce
n'ai que trop expérimenté, pour vous
ec le prophète royal: *Les personnes*
le avec lesquelles j'ai conversé, m'ont
é mille choses frivoles, je n'y ai trouvé
ût, ni le plaisir que je sens dans l'in-
ice de votre sainte loi; c'est à quoi je
ésormais m'appliquer avec S. Ber-
content de n'entendre que vous seul,
Dieu, et de ne savoir que l'éminente
de Jésus *crucifié.*

III. POINT.

Bernard demeure de lui-même dans
on, afin de n'agir que par les ordres et
instrument de Dieu: *Totus quiesco,*
solus opereris in me et per me. En
amais homme ne fut plus attaché à sa

cellule et au repos de sa solitude ; jamais homme ne se mêla par inclination de moins d'affaires ; et il est peu de saints que Dieu ait tirés de leur retraite avec plus d'éclat, et qu'il ait employés à de plus grandes choses que S. Bernard. À mesure qu'il se couvroit et s'enveloppoit de ténèbres, Dieu le produisoit au grand jour : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus* (Ps. 138, 12). Les princes de la terre le consultoient comme un oracle, les prélats les plus distingués se conduisoient par ses avis, les souverains pontifes se déchargeoient sur lui du poids des plus importantes affaires de l'Eglise ; mais au milieu de la foule, et parmi les occupations où il étoit obligé de se trouver, il ne perdoit ni la paix, ni l'esprit de la retraite ; il portoit partout la solitude, dit l'historien de sa vie, et il étoit aussi attaché à Dieu, que s'il n'y avoit eu que Dieu et lui au monde.

D'où vient que ce grand saint a si peu d'imitateurs? C'est qu'il y a peu de personnes assez humbles pour se cacher, pour se défier de leurs talens et de leurs vertus, pour s'estimer peu capables de remplir des charges; on se croit capable de tout, on se jette dehors, on s'ingère aux emplois, aux affaires, partie par l'aversion qu'on a de la retraite, partie par une aveugle présomption.

Ce ne sont pas là les instrumens dont vous vous servez, ô mon Dieu! vous voulez des hommes unis à vous par l'amour de la prière, pénétrés de l'idée de leur néant et de leur

mpuissance à tout bien : ce sont ceux-là dont l vous plaît de vous servir pour l'exécution le vos desseins et pour l'avancement de votre gloire, parce que vous les savez fidèles à faire remonter jusqu'à vous tout l'éclat de leurs actions. Soyez éternellement béni, Seigneur, de cette adorable conduite que vous gardez dans le choix des ouvriers évangéliques : je ne vous demande ni cette distinction, ni cet honneur : j'en suis bien indigne ; donnez-moi seulement la grâce d'aimer le recueillement et la prière.

SAINT BARTHÉLEMI.

24 *Août.*

I. POINT.

Il est l'apôtre du Fils de Dieu pendant sa vie.

Comme apôtre de J. C., S. Barthélemi a employé sa vie à le faire connoître, à le faire aimer, à lui procurer de la gloire ; il a porté son saint nom dans la Licaonie, dans une partie de l'Inde, et enfin dans l'Arménie. Considérons avec quel zèle, quelles fatigues et quel succès il a parcouru toutes ces contrées, pour faire des conquêtes au Sauveur en dépit des démons ; ils avoient beau lui susciter des persécutions, animer contre lui les prêtres des idoles, former tous les jours de nouveaux obstacles à la propagation de l'Evangile, le saint apôtre se moquoit de leurs efforts ; il les chassoit des corps aussi

bien que des âmes; et malgré leurs oppositions, il faisoit triompher la religion de J. C. Mais d'où lui venoit cette vertu toute divine? c'étoit de son assiduité à la prière. Au milieu des occupations de son apostolat, il trouvoit le temps de s'unir à Dieu cent fois le jour et cent fois la nuit, d'adorer autant de fois sa divine majesté et d'attirer ainsi ses grâces.

C'est un grand talent dans un apôtre, dans un ouvrier évangélique, dans un prédicateur, de savoir bien prier; sans celui-là tous les autres sont peu utiles : il peut bien flatter, frapper les oreilles; mais il ne fera guère d'impression dans les cœurs; de sa part, il peut semer le grain, comme dit S. Paul, qui en avoit l'expérience, mais c'est au Seigneur de le faire germer, et de lui donner l'accroissement.

Inspirez, Seigneur, à vos ministres cet esprit d'oraison; ils ont aujourd'hui assez d'esprit, d'éloquence, de politese dans leurs discours; mais il faut de l'onction dans leurs paroles; et c'est à votre esprit de la leur donner (1. *Cor.* 3, 6). Vous ne la leur refuserez pas, s'ils vous la demandent, et comment vous la demanderont-ils; si vous ne leur accordez la grâce de la prière?

II. POINT.

Il en est la victime à la mort.

Comme victime de J. C., il a été immolé à sa gloire; il n'y a point de martyr, selon saint

Grégoire de Nazianze (*Orat.* 22, *sub finem*), qui ne soit une victime sacrifiée au Sauveur; mais S. Barthélemi l'est d'une manière si singulière, qu'on peut l'appeler par excellence la victime de J. C. C'étoit la coutume, dans les sacrifices de l'ancienne loi, de dépouiller la victime de sa peau, avant que de la présenter à l'autel (*Levit.* 1, 8); c'est ce qui est arrivé à S. Barthélemi, par le suplice le plus barbare et le plus inouï, dont s'avisa le tyran, par l'instigation du démon, pour le réduire dans un état plus pitoyable que ne fut Job, dont il est dit que son corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, n'étoit qu'un ulcère : *Percutiens illum ulcere pessimo à plantâ pedis usque ad verticem* (Job. 2, 7). Le S. apôtre eut d'autant plus de joie de se voir ainsi traité, qu'il étoit plus semblable au Fils de Dieu immolé pour l'amour des hommes, qui, selon la triste peinture qu'en fait le prophète (*Isaï.* 1, 6), fut si cruellement déchiré de coups de fouets, qu'il étoit tout couvert de blessures. Il s'unit alors à l'Agneau sans tache, dépouillé de sa toison, et il consomma comme lui son sacrifice par celui de sa vie.

Admirons le courage invincible du saint martyr, et confondons-nous d'en avoir si peu dans les sacrifices incomparablement plus aisés, que Dieu exige de nous; non, mon Dieu, vous ne demandez ni notre sang, ni notre vie; et quand vous les demanderiez, ne devrions-nous pas nous faire honneur de vous les offrir? Mais vous ne voulez de nous que le sa-

crifice d'un attachement, d'une passion, d'un bagatelle, dont nous avons peine à nous dé faire : *Nolumus expoliari.* Ayez pitié, Sei gneur, de notre foiblesse, et donnez-nou une franche et généreuse volonté de ne vou rien refuser de tout ce que vous souhaitere de notre obéissance.

III. POINT.

Le mystère du sacrifice de S. Barthélemi

Saint Barthélemi, dépouillé de sa peau p la barbarie d'un tyran, et revêtu de gloir par J. C., le rémunérateur des martyrs, es un grand et important mystère, qui nous instruit d'une obligation essentielle à tout chrétien. Quelle est-elles? C'est qu'il doit mettr bas les affections de la nature corrompue, e se dépouiller du vieil homme, pour être revêtu de J. C. le nouvel homme (*Coloss.* 3 9), et prendre ses saintes inclinations; c'es là ce que Tertullien appeloit le poids du baptême, c'est-à-dire le devoir de tout homme régénéré dans les fonts sacrés. Il s'est engagé à la face de l'Eglise, de renoncer à l'ancien Adam, pour devenir, ainsi que dit S. Paul, une nouvelle créature en J. C. *Nova in Christo creatura* (2. Cor. 3, 17).

Qu'il y a peu de chrétiens, ô mon âme, qui soient bien instruits d'un engagement si solennel! mais il y en a encore bien moins, qui s'en acquittent avec fidélité : chrétiens de nom, qui n'en ont ni l'esprit, ni les mœurs,

et que Dieu ne reconnoîtra au jour de son jugement, ni pour ses enfans, ni pour les frères de J. C.

Mais tandis que je déplore un malheur si commun, je reconnois avec confusion, ô mon Dieu, qu'il ne m'est que trop particulier. Je sens bien que le vieil homme vit encore en moi : *Vivit adhuc in me vetus homo, et nondum est crucifixus* (Lib. Imit. Christi.). Il devroit être crucifié avec vous, ô mon Sauveur. Souffrez que je vous le dise, c'est votre ouvrage; ce que ma lâcheté n'a pas fait jusqu'ici, votre infinie bonté le fera, comme j'espère, par les mérites de votre sainte passion.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE,

SERVITEUR DE JÉSUS-CHRIST.

25 *Août.*

I. POINT.

Il met toute sa gloire à obéir à ses lois.

S'IL est vrai, comme on n'en sauroit douter, que de servir Dieu c'est régner; S. Louis a été roi à double titre; il l'a été par le droit de sa naissance; il l'a été par la profession ouverte qu'il faisoit d'être serviteur de J. C., estimant qu'il n'étoit roi que pour le faire régner dans sa personne et dans celle de ses sujets; aussi faisoit-il plus d'état de sa qualité de chrétien, que de celle de monarque;

et quelque pouvoir que lui donnât sa digni
de faire ce qu'il vouloit, il n'avoit de volon
que celle de Dieu, et croyoit ne pouvoir qu
ce que le souverain Maître, ou lui ordonnoi
ou lui permettoit de faire : d'où vient qu'
auroit plutôt choisi de perdre la couron
et la vie, que la grâce de Dieu par un péch
mortel.

Apprenons de ce saint roi, qu'il n'est ri
ni de grand ni de glorieux dans la vie, q
de servir Dieu, que de lui être soumis,
de garder ses saintes lois. En quelque ra
que nous soyons, estimons, à son exempl
qu'il n'en est point de comparable à celui q
nous élève à la qualité d'enfant de Dieu,
frère et de cohéritier de J. C. Il seroit bi
indigne à nous, de rougir de ses livrées; no
mériterions bien, selon la divine parol
qu'il rougît, en présence de son Père,
nous avoir pour serviteurs.

Grâces à vos bontés, Seigneur, nous somm
bien éloignés d'avoir de si lâches sentimen
Loin de rougir de vous appartenir, et d'êt
à votre service, nous faisons gloire d'être v
très-humbles esclaves, et de porter sur
front le signe adorable de votre croix.
grâce que nous vous demandons, c'est de
jamais permettre que nous déshonorions p
notre conduite un si glorieux esclavage.

II. POINT.

A étudier et à pratiquer ses maximes.

Saint-Louis étoit persuadé qu'on n'est chrétien qu'autant qu'on fait profession de la doctrine de J. C; aussi l'étudia-t-il dès ses plus tendres années, et la pratiqua-t-il tous les jours de sa vie. Disciple également docile et fidèle, il apprit que le principal article de l'art de régner, étoit de s'instruire des maximes de Jésus-Christ, et de les suivre; il comprit, d'abord qu'il monta sur le trône, que l'évangile étoit sa règle capitale; et cet évangile ne recommandant rien tant que *l'abnégation de soi-même*, il en faisoit son continuel exercice, soit qu'il fût dans sa cour, soit qu'il fût en campagne.

Loin de ces grands, qui s'imaginent que leur grandeur est un titre légitime pour se dispenser des jeûnes et des rigueurs prescrites par l'Eglise, il en ajoutoit de volontaires; il jeûnoit trois fois la semaine; il portoit tous les jours le cilice, et maltraitoit son corps par des austérités d'autant plus merveilleuses, qu'elles sont plus rares dans les cours, et moins usitées par les personnes du grand monde; plus il avoit de dureté pour lui-même, plus il avoit de compassion des pauvres; il les aimoit tendrement, comme les membres de J.-C.; il les faisoit manger à sa table, et il s'estimoit plus honoré de les servir de ses mains royales, que d'être lui-même servi par ces plus qualifiés de sa cour.

Que cet exemple est confondant pour tan de personnes de condition, qui regardent le misères avec indifférence, et les misérable avec mépris! qui ne sont occupés que d'eux mêmes, et qui vivent dans une mollesse tout opposée à la loi de J. C. et aux maximes d son saint évangile! Que pourront-ils dire quand ils seront un jour confrontés avec c saint roi?

Et nous, ô mon Dieu, quand vous nous l ferez voir, ce prince humble, mortifié pénitent, qu'aurons-nous à prétexter pou excuser notre orgueil, notre immortification notre aversion des plus légers exercices d la pénitence? Un des plus grands rois d monde s'humilie; et la moindre humiliatio nous révolte! Un roi élevé dans la délicatess de la cour, porte sur son corps la mortifica tion de J. C., et nous cherchons partout no aises! Un roi innocent, qui a conservé dan tout son lustre la grâce de son baptême, s traite aussi rigoureusement, que s'il étoit u grand pécheur; et nous qui le sommes effec tivement, nous nous dispensons de toute les œuvres pénibles, comme si elles ne nou étoient pas nécessaires pour l'expiation d nos péchés! Que deviendrons-nous, Seigneur si vous n'avez la bonté de nous changer pa votre grâce? nous ne la méritons pas, il es vrai: mais seroit-elle une grâce, si nous l méritions?

III. POINT.

A faire la guerre pour son service.

Le saint monarque a déclaré la guerre à quiconque la faisoit à J. C.; aux blasphémateurs, par la sévérité de ses édits; aux ennemis de l'Eglise, par le soin qu'il a eu de les réduire; aux infidèles et aux sarrasins, par la force de ses armes. Jamais zèle n'égala celui de Saint-Louis, par les expéditions qu'il entreprit contre eux. Il a quitté deux fois son royaume, fait des voyages longs et pénibles, passé les mers à la tête de ses armées; ce n'étoit ni pour étendre ses états, ni pour acquérir de la gloire. La gloire de J. C. et la délivrance de la Terre sainte, arrosée des sueurs et du sang du Sauveur, étoit l'unique but de ses périlleuses entreprises, et le seul objet de sa sainte ambition.

Que vos jugemens sont incompréhensibles, mon Dieu, d'avoir permis que ce grand roi, que la pureté de ses intentions, que la sagesse de ses mesures, que la grandeur de son courage, et plus que tout le reste, la justice et la sainteté de la cause qui le portoit dans les combats, sembloit devoir assurer de la victoire! d'avoir permis, dis-je, que ses armées fussent défaites; qu'il fût d'abord fait prisonnier de guerre, et qu'il mourût enfin de la peste dans une terre barbare!

Vous vouliez faire un saint, mon Dieu, et non pas un conquérant; un saint humble, et soumis aux ordres de votre providence;

un serviteur fidèle, inébranlable au milieu des adversités, et plus digne d'admiration dans les plus étonnantes disgrâces, que dans les plus glorieux succès. C'est ce que vous avez fait, Seigneur, pour le sanctifier, pour vous glorifier, et pour nous faire comprendre que la sainteté vaut incomparablement mieux que tout ce que la gloire du monde a de plus éclatant.

SAINT AUGUSTIN.

28 *Août.*

Le triomphe de la grâce.

I. POINT.

Il résiste à la grâce.

On ne sauroit disconvenir que S. Augustin, avant sa conversion, n'ait été rebelle à la grâce; il en obscurcit les lumières, en donnant dans les erreurs de Manès; il en étouffa les salutaires motions, en se livrant à l'amour impudique; il fit long-temps la sourde oreille à sa voix, n'écoutant que ses passions. Cette divine grâce, pour le rappeler de ses égaremens, lui parloit, tantôt par la bouche de sa sainte mère, qui ne cessoit de l'exhorter à changer de conduite; tantôt par celle de S. Ambroise, qui s'efforçoit de le gagner à Dieu, soit en public dans ses sermons, soit en particulier dans les entretiens qu'il avoit avec lui. Il fut éclairé par les instructions qu'il reçut du saint Evêque; il fut touché par

les exhortations et par les larmes de sa pieuse mère. Mais combattu par d'anciennes habitudes, il vouloit et ne vouloit pas se convertir; il vouloit hier, et ne vouloit plus aujourd'hui : au moins demandoit-il du temps; et ce temps étant venu, il ne pouvoit se résoudre à rompre ses chaînes.

Voilà le pitoyable état d'une âme qui s'est laissée malheureusement ou engager dans l'erreur, ou dominer par une violente passion. L'une et l'autre prend sur elle un ascendant, qui en fait un esclave auquel il ne reste presque plus de liberté; c'est un joug qu'il est bien plus aisé de ne pas prendre, *que de* le secouer quand on l'a pris; on gémit sous les fers, et l'on ne sauroit se déterminer à les briser; il faut pour cela un miracle de la grâce.

Je serois bien téméraire d'en attendre, ô mon Dieu! Et sur quoi pourrois-je fonder cette attente présomptueuse? est-ce sur mes propres mérites, moi, dont les péchés sans nombre ont mérité mille fois l'enfer? est-ce sur vos bontés, moi qui m'en suis si souvent rendu indigne? Quoi! l'abus de vos grâces seroit-il un titre qui m'en assurât de plus grandes? délivrez-moi, Seigneur, d'un si funeste aveuglement; je suis pécheur, et un grand pécheur : mais que seroit l'objet de vos grandes miséricordes, sinon de grandes misères? je ne fais que les exposer à vos yeux, avec un aveu sincère de mon indignité, et je ne désespère pas qu'à la gloire de votre in-

finie bonté, vous n'ayez pitié de moi, comme vous l'avez eu d'Augustin.

II. POINT.

Il se rend à la grâce.

AUGUSTIN rend enfin les armes, et se soumet à la grâce, victorieuse également et de ses résistances et de ses délais. Mais comment s'y soumet-il? Pleinement et sans réserve, constamment et sans retour (*Psal.* 28, 5). Le moment décisif étant venu, une voix du ciel, mais une de ces voix qui brise les cèdres, se fit entendre, qui lui ordonna de prendre cet endroit des épîtres de Saint Paul : *Non in commessationibus, non in cubilibus* (Rom. 16, 13). Il n'en fallut pas davantage; l'orgueil de son esprit plia sous l'empire de la vérité, et il abjura toutes ses erreurs. Son cœur épris de l'amour du Créateur, détesta les malheureuses attaches qu'il avoit eues aux créatures, et il les détesta pour toujours; il ne pouvoit alors assez s'étonner qu'il eût été si long-temps assez aveugle, pour en préférer les vains attraits à l'éternelle beauté d'un Dieu si plein de charmes; et pénétré du regret le plus tendre et le plus vif, il ne cessoit de s'écrier : O beauté si ancienne et si nouvelle! je vous ai aimée trop tard! *Pulchritudo tam antiqua, tam nova, serò te amavi. Non dubiâ sed certâ conscientiâ amo te, Domine* (Solliloq. c. 31. Confess. l. 10, c. 5). Je n'ai plus ni doute, ni incertitude sur l'obligation que j'ai de vous aimer;

je suis inébranlablement déterminé à vous aimer.

Il y a bien des pécheurs qui ont offensé Dieu, comme Augustin; mais qu'il y en a peu qui se convertissent comme lui! On trouve assez de demi-conversions, assez de conversions passagères; mais pour des conversions entières et constantes, hélas! qu'il y en a peu!

Ce sont là des chef-d'œuvres de votre grâce toute-puissante, ô mon Dieu. Je vous la demande, ô père des miséricordes, et pour moi, et pour toutes les personnes engagées dans le péché; je vous la demande par la toute-puissante médiation de votre cher fils, qui seul est digne que vous l'accordiez à ses mérites infinis.

III. POINT.

Il fait triompher la grâce.

Saint Augustin ne s'est pas contenté de se rendre à la grâce : mais pour la dédommager en quelque manière de ses longues résistances, il a combattu pour elle, et il l'a fait triompher de ses ennemis; premièrement, des hérétiques, sur-tout des manichéens et des pélagiens, qu'il a, ou confondus, ou ramenés à la vérité; 2. des mauvais catholiques, dont il a corrigé les mœurs déréglées par ses discours, par ses exemples, par ses écrits, et principalement par les livres de ses confessions, où l'humble aveu qu'il fait de ses fautes, et

le repentir qu'il en témoigne, est si capable de toucher les cœurs les plus durs, et de leur inspirer des sentimens de pénitence. Il n'est rien qu'il n'ait fait pour contribuer au triomphe de la grâce. Il a réformé le clergé, rétabli la discipline ecclésiastique, formé des clercs réguliers dans sa maison épiscopale, institué un ordre religieux, auquel il a dressé des règles, que beaucoup d'autres ordres ont suivies depuis à l'édification de toute l'Eglise, qui reconnoîtra dans tous les siècles, que c'est à ce saint docteur, à son éminente piété, à sa profonde érudition, à son zèle infatigable et à ses admirables ouvrages, qu'elle est redevable d'une grande partie de sa gloire.

N'avons-nous pas nous-mêmes résisté peut-être aussi long-temps à la grâce, que S. Augustin? Quelle réparation lui avons-nous faite? Comment l'avons-nous vengée de nos délais? Qu'avons-nous fait? Qu'avons-nous dit ou écrit à sa gloire? Si nous n'avons le talent ni de parler en public, ni d'écrire des livres, pour exhorter les peuples à être fidèles à la grâce, nous pouvons le faire, et dans nos entretiens particuliers, et par nos bons exemples; pourquoi ne le faisons-nous pas? Voulons-nous donc, ô mon Sauveur, mourir ingrats, et à cette grâce victorieuse qui nous a convertis, et à vous-même qui nous l'avez méritée par toutes les gouttes de votre précieux sang?

⁂

DÉCOLLATION DE S. JEAN-BAPTISTE.

29 *Août.*

I. POINT.

Saint Jean étoit en grande estime auprès d'Hérode, *puisque ce prince*, comme dit S. Marc, *sachant que c'étoit un homme juste et saint, l'honoroit et l'écoutoit volontiers, et se gouvernoit en beaucoup de choses selon ses avis* (Marc. 6, 20). D'ailleurs il connoissoit l'humeur sanguinaire d'Hérodias, qui ne cherchoit qu'à le perdre, pour se délivrer d'un censeur incommode; voilà deux considérations bien capables d'arrêter tout autre zèle que celui de ce nouvel Elie : La crainte de perdre les bonnes grâces du monarque, et d'irriter une femme puissante et emportée; un homme, dont le zèle auroit été moins parfait, auroit cherché des tempéramens, pour accorder la conscience avec la fortune, pour accommoder ses devoirs à ses intérêts : mais Jean-Baptiste, qui n'est à la cour que pour en corriger les désordres, reprend hardiment le péché public qui en fait le scandale, sans appréhender d'encourir ni l'indigation du prince, ni la fureur d'Hérodias.

Tels sont, ô mon âme, les vrais ministres de J. C.; comme ils n'ont point d'autre intérêt que celui de sa gloire, pourvu qu'ils la procurent, ils croient n'avoir rien à perdre;

et, à l'exemple de l'apôtre S. Paul, la perte de leur repos, de leur réputation et même leur vie, leur paroît un gain qu'on ne sauroit trop estimer dans le service d'un maître qui sait rendre avec usure ce qu'on a le courage de prodiguer pour lui.

Donnez-moi, ô mon Sauveur, cette vigueur apostolique dans la prédication de votre Évangile, cette fermeté d'âme qui me soutienne dans les conjonctures dangereuses où m'engage l'emploi que vous m'avez confié; cette constance héroïque du saint précurseur, par laquelle il montra bien qu'il n'étoit pas un roseau que le moindre vent fait plier, mais une colonne de fer et un mur d'airain, à l'épreuve des plus rudes secousses. Souvenez-vous que de moi-même je ne suis que foiblesse; et puisque vous m'obligez de parler et de m'opposer aux ennemis de votre saint nom, revêtez-moi de la vertu d'en haut, qui me rende capable d'en triompher.

II. POINT.

MALGRÉ la vénération qu'avoit Hérode pour la vertu de S. Jean, il ne laisse pas de le faire arrêter, de le jeter en prison et de le faire mourir; il le fit avec répugnance : l'évangéliste dit qu'*il fut attristé* (Marc. 6, 26); il le fit néanmoins. La chaleur du vin, la passion pour Hérodias, la complaisance pour une danseuse, la légèreté d'un serment, l'emportèrent sur la considération qu'il avoit pour le saint homme, et lui firent prononcer malgré lui l'arrêt de sa mort.

Voilà l'affreux abîme où le démon précipita ce malheureux prince, l'ayant enivré par l'amour des plaisirs. O l'étrange tyrannie d'une sale passion, quand on s'en est laissé dominer! O déplorable servitude du cœur humain, captivé par l'impudicité! de quels crimes ne devient-il pas capable, quand celui-ci s'en est une fois rendu le maître! Mais ce n'est pas cette seule passion, ô mon âme, dont les suites sont si funestes; il n'en est aucune, dès qu'elle est violente, qui ne porte à des excès terribles: ce que l'amour ne fait pas, la haine, l'injustice, la vengeance, l'envie ne le font que trop souvent.

Délivrez-moi de ces tyrans, ô mon *divin* Maître! ne leur permettez jamais l'entrée de mon cœur; c'est à vous qu'appartient ce cœur, c'est votre possession, c'est là où vous avez daigné vous dresser un trône: n'y souffrez pas d'usurpateur, il y va de votre gloire. Pour moi, mon Dieu, qui vous l'ai consacré depuis long-temps, aidé par votre grâce, je suis résolu de vous en conserver l'empire et de ne cesser jamais ni de veiller, ni de combattre, que je n'aie abattu vos ennemis à vos pieds.

III. POINT.

Je considérerai la conduite de la Providence sur S. Jean, et la fidélité du précurseur à s'y conformer; tout lui avoit heureusement succédé jusqu'alors; il n'avoit reçu de tous côtés que des marques d'estime, que des applaudissemens et des honneurs; il étoit temps qu'il

participât aux souffrances que les prophètes avoient éprouvées; qu'il fût purifié aussi bien qu'eux, comme l'or dans le feu, et qu'il ajoutât, comme Job, la patience à ses autres vertus : c'est pour cela que Dieu permit son emprisonnement et sa mort; mais avec quelle soumission accepta-t-il l'un et l'autre? Il y a bien de l'apparence qu'il alla gaiement en prison; qu'il en fit un lieu de prière, où il passoit les heures dans une haute contemplation; qu'il baisa mille fois ses chaînes; qu'il s'estima, comme S. Paul, très-heureux d'en être chargé, et qu'il eut une joie très-sensible de mourir pour la pureté.

Sont-ce là mes dispositions dans les divers accidens de la vie, dans les disgrâces, et sur-tout dans les persécutions que je souffre pour la justice? Suis-je bien persuadé que c'est un véritable honneur pour moi, d'être ainsi traité? qu'il n'est rien au monde de plus glorieux? que c'est ainsi que Dieu en use envers ses amis, quand sur-tout il a dessein de les élever à une haute perfection? Réjouis-toi, ô mon âme, dans ces importantes occasions où il s'agit de la gloire du Seigneur, et où les vrais serviteurs montrent leur fidélité; oublions le vain langage du siècle, qui appelle mal ce qu'on doit compter pour un bien solide; et, à l'exemple de S. Jean, recevons avec plaisir les mauvais traitemens du monde, puisque *l'affliction produit la patience, la patience donne lieu à l'épreuve, l'épreuve cause l'espérance, l'espé-*

rance enfin ne trompe point tous ceux qui souffrent de cette sorte, ayant dans le cœur la charité que le S. Esprit y a répandue (Rom. 5, 6 et seq.), et qui est un gage de la béatitude éternelle.

Quel bonheur pour vous, grand saint, d'avoir été précurseur non-seulement de l'avènement du Fils de Dieu, mais encore de ses peines et de sa passion! Je me réjouis de la gloire que vous avez méritée par la fidélité avec laquelle vous avez fourni une si illustre carrière; vous y avez été heureux dans votre naissance, plus heureux dans le cours de votre vie, plus heureux encore en votre mort; heureux les travaux qui vous ont acquis une si riche couronne! priez celui dont la bonté vous a élevé à ce comble de bonheur, de nous assister tellement de sa grâce, qu'après avoir ici-bas marché sur vos traces, nous puissions un jour parvenir à la participation de votre gloire.

LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

8 *Septembre.*

I. POINT.

La glorieuse Vierge, après avoir demeuré neuf mois dans le sein de sa mère, et y avoir augmenté à tout moment le trésor immense de grâces dont elle fut enrichie dès l'instant de sa conception, naquit en la

maison de ses ancêtres, et fut nommée *Marie*, c'est-à-dire, *Etoile de la mer*, parce qu'elle apporte le calme et vient appaiser les orages; *mer amère*, la sainte Vierge étant comme un océan de grâces, où les tristes destinées du Sauveur feront couler des torrens d'amertume; *dame exaltée*, par la supériorité qu'elle a sur les hommes et sur les anges; *illuminée*, *illuminatrice*, venant, comme une aurore naissante, annoncer le soleil de justice et donner commencement au jour du salut: c'est ce qui fait que l'Eglise chante que *sa naissance a annoncé un sujet de joie à tout l'Univers*.

Quel plaisir, en effet, à la très-sainte Trinité, de voir naître cette bienheureuse créature, par laquelle elle a dessein d'opérer de si grandes choses; aux anges, dont elle doit être l'auguste princesse; aux pères dans les limbes, et aux justes sur la terre, auxquels elle va donner un libérateur! Ne prends-tu pas la meilleure part, ô mon âme, à cette commune réjouissance? Ce n'est pas seulement la reine du ciel et de la terre, c'est ta mère, ton avocate, ta grande et ta souveraine protectrice qui vient au monde.

Père éternel, c'est votre fille bien-aimée; c'est votre très-digne mère, ô mon Sauveur; S. Esprit, c'est celle que vous honorez du titre de votre épouse; adorables personnes, vous la donnez au monde, pour en faire la félicité. Ah! que je m'estimerois heureux,

si elle pouvoit naître aujourd'hui dans mon cœur !

Oui, vous le pouvez, incomparable mère, et c'est là toute ma consolation; vous le pouvez, dis-je, en obtenant une vraie dévotion envers vous : elle ne sera pas plutôt en mon âme, qu'elle y répandra la joie et qu'elle y fera naître une ferme espérance de posséder le Sauveur.

II. POINT.

La sainte Vierge étant fort jeune et n'ayant pas, à ce qu'on croit, plus de trois ans, son père et sa mère, par une inspiration du ciel, la présentèrent au temple; elle s'y présenta elle-même, pour suivre leur inclination, et encore plus la vocation du Seigneur, qui lui fit entendre au fond de son cœur ces paroles du psalmiste : *Ecoutez, ma fille, et voyez, et prêtez l'oreille; oubliez votre pays et la maison de votre père, et le Roi sera charmé de votre beauté* (Psal. 44, 11). Marie sans délai répondit à la voix de Dieu, qui l'appeloit dans son saint temple, en disant avec le même prophète : *Je me suis réjouie de ce qu'on m'a dit que j'irois dans la maison du Seigneur* (Ps. 121, 1); elle en monta les degrés avec une ferveur extrême; elle y rendit à Dieu ses profonds hommages; elle s'y consacra à lui sans réserve; et elle s'y employa toute, partie à contempler ses grandeurs, partie à se nourrir de sa divine parole. Les éminentes

vertus qu'elle y pratiqua continuellement, furent comme les traits de cette céleste *beauté, qui charme le roi du ciel* : Concupiscet Rex decorem tuum (Psal. 44, 12); et ce fut pour être uniquement à lui qu'elle lui offrit et son cœur et son corps, par le vœu de virginité perpétuelle, qui étoit alors si rare et si nouveau. Ainsi vivoit dans le temple celle que Dieu préparoit, par de si saintes dispositions, à être elle-même le temple vivant de son propre Fils.

Admirons, ô mon âme, aussi bien que les esprits célestes, cette sainte fille, et écrions-nous avec eux : *Qui est celle qui s'élève du fond de cette solitude, comme la fumée d'un parfum, jusqu'au trône du Tout-Puissant, dont elle fait les délices ?* (Cant. 3, 6).

Mais ne nous arrêtons pas à une admiration stérile. Cette Vierge admirable est le modèle accompli des âmes que Dieu appèle singulièrement à son service. Avons-nous écouté la voix du ciel, qui nous ordonnoit, comme à Marie, de quitter la maison de notre père, et de venir en celle du père céleste ? Y sommes-nous venus avec fidélité ? Y vivons-nous avec une ferveur, une humilité, une dévotion qui réponde à la grâce de notre vocation, et qui fasse de notre cœur un séjour digne de recevoir, en la communion, le même Seigneur que Marie a mérité de porter dans son sein ?

Suppléez, très-sainte Vierge, à ce qui manque à nos dispositions, et procurez-nous

celles que vous savez les plus agréables à votre cher Fils.

III. POINT.

Le temps s'approchant que la Providence avoit marqué pour l'incarnation du Verbe (*Matt.* 1, 18, 19. *Luc.* 1, 35), Marie, par une inspiration d'en haut, épousa un homme juste et craignant Dieu, nommé Joseph, avec assurance que ce mariage ne donneroit aucune atteinte à sa virginité. Avant que ce mariage fût contracté sur la terre, il étoit ordonné dans le ciel, pour être le modèle des parfaits mariages, et faire voir comment on s'y peut sanctifier: pour couvrir en ce temps-là sous cette espèce de voile, la manière miraculeuse dont le Sauveur devoit être conçu; pour mettre l'honneur de la sainte Vierge à couvert de tout soupçon et pour lui associer une personne qui fût capable de l'assister dans ses besoins; et enfin pour honorer S. Joseph en le faisant le père nourricier du Verbe incarné, et l'élevant à la dignité d'époux de la plus pure des Vierges.

Admirons, ô mon âme, la grandeur de ces mystères, dans des personnes qui font si peu d'éclat et de bruit dans le monde; et la singulière attention du père céleste sur des créatures qu'il aime, et qui ne sont appliquées qu'au soin de lui plaire. Heureux est celui qui demeure sous votre protection, Seigneur! Fût-il le dernier des hommes, vous le tenez sous les aîles de votre providence; vous êtes son asyle; il n'a qu'à songer à vous

servir et à se reposer sur vos bontés paternelles.

Que nous en avons un admirable exemple en vous, Vierge sainte! Vous vous êtes engagée par ordre du Seigneur, dans un état qui sembloit opposé à vos dispositions, et qui paroissoit devoir flétrir votre incomparable pureté : mais elle y devient plus éclatante, par un miracle qui n'eut jamais son semblable dans la nature.

Je ne risque rien, mon Dieu, quand je vous obéis, en quelqu'état que je me trouve par vos ordres; en m'y soumettant et m'abandonnant à votre conduite, je n'ai rien à craindre : il n'y a ni sûreté, ni grâce, ni consolation que je ne doive espérer de vos bontés.

EXALTATION DE LA S.TE CROIX.

14 *Septembre.*

Sur ces paroles de notre Seigneur : Si je suis élevé de la terre, j'attirerai tout à moi (*Joan.* 12, 32).

Il est évident que Jésus parloit de son élévation sur la Croix; c'est là effectivement qu'il a été élevé, non-seulement d'une élévation corporelle et sensible, mais encore d'une élévation morale et d'une exaltation de gloire. Or, il est certain que l'Exaltation de Jésus crucifié, est inséparable de l'Exaltation de la Croix, dont l'Eglise solennise aujourd'hui la fête. Voici trois Exaltations de l'un

de l'autre, qui vont faire les trois points de cette Méditation.

I. POINT.

Première Exaltation de Jésus *et de la Croix.*

Jésus a mérité par la Croix la royauté de l'Univers et la Croix de son trône. C'est-là, comme il nous l'apprend lui-même chez le prophète, qu'il a été constitué roi par son père : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus* (Psal. 2, v. 6); c'est sur la sainte montagne du Calvaire : c'est là que le Seigneur lui a dit : Demandez, et je vous donnerai pour héritage toutes les nations, et pour domaine l'étendue de toute la terre : *Postula à me, et dabo tibi gentes*, etc. (Ibid. v. 8). Ce Fils adorable a mérité cette récompense de la part de son Père, pour le dédommager des abaissemens où il s'est réduit pour sa gloire, ainsi que S. Paul le déclare : *Propter quod Deus exaltavit illum*, etc. (Philip. 2, 9). C'est pour cela, dit-il, que son Père l'a exalté. Il l'a méritée de la part des hommes, dont il a gagné l'empire en les rachetant; et digne ainsi de régner sur eux, non-seulement par le droit de sa naissance, mais par le titre de conquête, se les étant acquis sur l'arbre de la Croix, ainsi que le célèbre l'Eglise, par ces paroles également glorieuses à Jésus et à sa Croix : Dieu a régné par le bois : *Regnavit à ligno Deus.*

Réjouissons-nous, ô mon âme, de voi les humiliations et les ignominies que Jésu a souffertes pour notre amour, si magnifi quement récompensées, et le théâtre de se opprobres, devenu le trône de sa gloire e le siége de son empire. Admirons avec joi ce miraculeux changement; comptons ave la plus tendre complaisance, combien au jourd'hui le Sauveur a de temples, au lie d'un Calvaire; combien d'autels pour un Croix, et sur combien d'autels elle est révéré cette Croix. On n'osoit autrefois la toucher de peur de se déshonorer; et de combie de couronnes fait-elle à présent le principa ornement! Sur combien de têtes royales l voit-on aujourd'hui briller! Quel honneu fut celui dont nous célébrons la mémoire lorsqu'un grand empereur la porta par res pect sur ses épaules, et soumit sa personn auguste au souverain empire de J. C.! J suis ravi des hommages qu'il vous rendit, e qu'on vous rend encore tous les jours, divi Sauveur. J'y joins les miens avec la soumissio la plus profonde et l'amour le plus tendre. J prends part à votre Exaltation; et autant qu je suis capable, je vous exalterai tous lc jours de ma vie, ô mon Dieu et mon roi *Exaltabo te, Deus meus rex* (Ps. 144, v. 1 Je demeurerai au pied de votre Croix, comm au pied du trône où vous régnez, en protes tant que j'y veux vivre et mourir dans lc sentimens du plus humble et du plus parfa attachement.

II. POINT.

Seconde Exaltation de Jésus *et de la Croix.*

C'est encore en qualité de juge que Jésus monte sur la croix, quoique ses ennemis l'y aient attaché comme coupable; et cette croix, dont ils ont fait l'échafaud de son supplice, est le tribunal où le monde est condamné, selon la parole de J. C. même : *Nunc judicium est mundi* (Joan. 12, v. 31). C'est aussi ce que nous apprend le grand pape S. Léon, quand, parlant de la croix : C'est sur elle que le Sauveur est élevé, comme sur un tribunal, et qu'il y fait le procès aux mondains (*In quâ et tribunal Domini et judicium est mundi.* S. Leo, Serm. 2, de passione); qu'il réprouve leur mollesse par ses souffrances; leur amour déréglé des richesses, par son dépouillement; leur faste et leur orgueil, par son humilité. C'est ce qui parut visiblement dans la personne même d'Héraclius, qui, s'étant chargé de la croix, revêtu d'habits pompeux, fut arrêté tout court, sans pouvoir avancer, pour lui faire entendre que cette pompe n'étoit pas la livrée d'un Dieu humble. C'est aussi ce que comprit le pieux Prince; car il changea sur-le-champ sa pourpre en un habit commun, après quoi il ne trouva plus de résistance sous le bois sacré dont il étoit chargé.

Oui, c'est aux humbles qu'il appartient de porter la croix de J. C. Si c'est au tribunal,

c'est pour eux un tribunal de miséricorde, où tous les arrêts qui se prononcent sont favorables. Ce n'est qu'à l'égard des superbes, qui suivent les maximes du monde, qu'elle est un tribunal de justice, d'où il ne sort que des sentences de condamnation pour eux; les partisans du siècle y paroissent tous les jours devant ce redoutable tribunal, avec autant de hardiesse que s'ils n'en avoient rien à craindre : mais viendra enfin le grand jour du jugement universel, où la Croix sera vengée avec éclat du mépris qu'ils ont fait d'elle ! C'est alors, dit l'Evangile, que paroîtra le signe du Fils de l'homme (*Tunc parebit signum Filii hominis*. Matt. 14, 30. Philip. 3, 18), jetant la terreur dans l'âme de tous ceux qui ont été ses ennemis; et au lieu d'être le signe de leur salut, devenu le signal fatal de leur éternelle réprobation.

Exaltation de votre Croix, adorable Sauveur, bien différente à l'égard des bons et des mauvais. A l'égard de ceux-ci, exaltation qui les couvrira de confusion, et qui les condamnera à un supplice éternel, en punition de leur mollesse; mais à l'égard de ceux-là qui vous ont suivi sur le Calvaire, heureuse exaltation qui les comblera de bénédictions, en récompense de la profession qu'ils ont faite de vous honorer et de vous imiter ! C'est à quoi vous m'avez fait la grâce de m'appeler, divin Jésus, et j'espère de vos bontés celle d'y répondre à l'avenir avec plus de fidélité que je n'ai fait jusqu'ici.

III. POINT.

Troisième Exaltation de Jésus et de la Croix.

Il est vrai que Jésus a été notre maître et notre docteur dans tous les états de sa vie; il en a commencé les fonctions dès le berceau, et il les a continués en prêchant le royaume de Dieu dans les villes et dans les bourgades; mais il faut avouer qu'il les a consommées sur le calvaire, et que la croix n'est pas seulement le lit sacré de Jésus mourant, mais qu'elle est principalement, selon la pensée de S. Augustin, la chair où ce divin Maître fait ses dernières et ses plus importantes leçons : *Crux non solùm fuit lectulus morientis, sed et cathedra docentis*; c'est là qu'il fait une éclatante récapitulation de tout ce qu'il nous a enseigné pendant sa vie, et qu'il pratique dans le degré le plus éminent ce que son évangile a de plus parfait. Ouvrons-le d'une part, ce saint évangile, et voyons la croix de l'autre, nous en verrons la conformité la plus accomplie. Dans son évangile, il nous prêche l'humilité, la douceur, la patience, le pardon des ennemis, l'abnégation de nous-mêmes; et sur la croix, il porte toutes ces vertus jusqu'à leur sublime perfection; c'est là l'exaltation suprême de sa doctrine.

Falloit-il pour nous la persuader, mourir sur une croix, adorable Sauveur? Votre autorité seule ne suffisoit-t-elle pas pour nous la rendre plausible? Oui, elle auroit dû nous

suffire, Seigneur: mais vous avez eu la bont de la tracer sur votre propre personne, pou nous animer plus vivement par votre exem ple, et pour avoir droit de nous dire ce qu vous disiez à vos Apôtres, après leur avoi lavé les pieds: Vous m'appelez votre Seigneu et votre Maître; et vous avez raison, car j le suis: si donc étant votre Seigneur et votr Maître, je vous ai donné cet exemple, refu serez-vous de le suive, vous qui êtes me disciples?

Nous avons tous l'honneur de l'être, en qualité de chrétiens; notre école est le calvaire, la croix est la chaire de notre Maître; les leçons qu'il nous y donne, sont se exemples; étudions-les, pratiquons-les s nous voulons exalter sa sainte croix. Nou ne saurions le mieux faire qu'en estimant qu'en aimant, qu'en mettant en pratique le divines instructions qu'il nous a laissées pa testament, en mourant pour notre amour.

SAINT MATTHIEU, APOTRE, ÉVANGÉLISTE ET MARTYR.

21 *Septembre.*

I. POINT.

Sa vocation.

Considérons de quelle manière le Fils d Dieu appela S. Matthieu. Il l'attira à lui pa trois sortes de liens, qui furent comme de charmes, dont l'heureux publicain fut épris

dont il n'eut garde de se défendre. Ce ht premièrement par un de ses regards; *Vidit* Jésus *hominem* (Matt. 9, 9); Jésus ta les yeux sur lui, et c'en fut assez pour e gagner. Il ne faut pas s'en étonner, dit . Jérôme (*Hieron. in Matt. c.* 4). Il y voit sur le front du Sauveur un certain air le la plus douce majesté; et il sortoit de ses eux certains rayons qui enlevoient les cœurs le tous ceux qu'il vouloit engager à sa suite; 1. ce fut par une de ses paroles; il ne fit que lui dire: Suivez-moi, *Sequereme* (Ibid.). Ce seul mot le changea si efficacement, selon 'expression de S. Ambroise, qu'au lieu de avir le bien d'autrui, il se trouva tout disposé à renoncer au sien (*Ut qui ante rapiebat aliena, posteà relinqueret propria:* Amb. in Luc. c. 5); 3. ce fut par une secrette et toute puissante inspiration, par laquelle l l'instruisit au fond de l'âme, de ce qu'il ui faisoit entendre au dehors.

N'est-ce pas ainsi, ô mon âme, que ce Dieu de bonté t'a appellée à son service? Combien de fois t'a-t-il regardée des yeux le sa miséricorde? N'as-tu pas compris que c'étoit à toi qu'il adressoit ces paroles de son saint Evangile: *Va, renonce à tout ce que tu possèdes et suis-moi* (Matt. 19, 21). Pouvois-tu douter qu'il n'exigeât de toi ce renoncement, auquel il te faisoit sentir des attraits si puissans? Quelles actions de grâces ne dois-tu pas lui rendre?

Oui, je vous les rendrai, Seigneur, tous

les jours de ma vie. La seule grâce que je vous supplie d'ajouter à tant d'autres, c'est de m'attirer, avec la même efficace, à la perfection de mon état; c'est de rompre les liens qui m'attachent à moi-même, et de m'attirer si parfaitement à vous, que je cours à l'avenir à l'accomplissement de toutes vos volontés; c'est l'instante prière que j'ose vous faire avec la sainte épouse (*Trahe me post te, et curremus*, etc. 1. Cant. 3).

II. POINT.

Sa fidélité à y répondre.

La fidélité avec laquelle S. Matthieu répondit à la vocation du Sauveur, est un parfait modèle de celle que doivent avoir toutes les personnes à qui Dieu inspire le dessein ou de quitter tout-à-fait le monde, ou de vivre dans le monde sans être du monde. 1. Ce ne fut ni avec peine, ni avec chagrin que Matthieu obéit à J. C. Il le fit au contraire avec tant de joie, qu'il en solennisa l'heureux jour par un festin magnifique, où le Fils de Dieu se trouva lui-même; 2. il ne demanda nul délai à l'accomplissement de son obéissance; elle fut si prompte, qu'au moment même il se mit en devoir de quitter tout, pour suivre sans embarras celui qui l'appeloit; il ne dit pas, comme cet autre: *Je veux bien vous suivre, Seigneur* (Luc. 9, 61); mais permettez que je retourne auparavant dans ma maison pour disposer de

re que j'y possède. Pour S. Matthieu, à l'instant que Jésus lui parle, il se lève de son bureau et se met à sa suite : *Surgens secutus est eum* (Luc. 5, 28); 3. ce fut parfaitement et sans réserve, l'Evangile nous apprenant qu'il abandonne, sans balancer, les grands biens qu'il avoit amassés : *Relictis omnibus* (Ibid.), ne doutant point qu'il n'en doive trouver de plus estimables dans la compagnie de J. C.

Obéissons-nous de même, ô mon âme, aux inspirations que Dieu nous donne de faire le bien et d'éviter le mal? Combien y a-t-il qu'il nous presse de nous séparer de certaines personnes, qui sont pour nous des pierres de scandale; de rompre d'anciennes habitudes, qui nous entretiennent dans le malheureux état du péché; de faire une sainte retraite, où nous déplorions, dans l'amertume de notre cœur, les désordres de notre vie? Serons-nous toujours rebelles à la grâce? Mais si nous sommes assez heureux pour en avoir, ainsi que S. Matthieu, suivi les attraits, quelle obligation n'avons-nous pas à Dieu, de nous les avoir fait efficacement sentir, et de nous avoir tirés, par sa main toute-puissante, de l'abîme où nous étions? Nous avons bien sujet de lui protester avec David, que nous chanterons éternellement ses miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (Ps. 88, 1).

Ce n'est pas assez, ô mon Dieu, pour vous témoigner ma reconnoissance, de vous

donner des louanges; je dois vous la marquer par des effets encore plus solides. A présent que vous avez la bonté d'oublier mes iniquités, vous voulez que je marche avec ferveur dans les voies de la justice, sur lesquelles vous m'avez remis; que j'y marche constamment, et que je ne néglige rien pour réparer le passé et pour vous contenter à l'avenir: c'est à quoi je suis résolu, et à quoi dès-aujourd'hui je veux travailler de toutes mes forces.

III. POINT.

Son courage et son application à remplir les devoirs de sa vocation.

Qui dit un homme appelé à la suite du Fils de Dieu, ne dit rien moins qu'un prédicateur de son saint nom, dévoué à sa gloire, et prêt à donner sa vie pour son amour. C'est-ce qu'a été S. Matthieu, en qualité d'apôtre, d'évangéliste et de martyr de J. C. 1. Comme apôtre, il l'a prêché, il l'a fait connoître, il l'a fait adorer jusque dans l'Ethiopie, qui lui étoit échue en partage dans la distribution des nations que les apôtres firent entr'eux; il y convertit un grand nombre d'infidèles, entre lesquels furent le roi et la reine, qui posèrent leur couronne aux pieds de J. C. en recevant le saint baptême; 2. comme évangéliste, il écrivit l'histoire du Sauveur; et par cet écrit, qui durera jusqu'à la fin des siècles, il a procuré au Fils de Dieu une gloire immortelle; 3. comme martyr,

il signa de son sang ce qu'il avoit écrit et prêché en l'honneur de J. C.; car percé de flèches, lorsqu'il étoit à l'autel, de sacrificateur, devenu la victime, il couronna ainsi glorieusement sa vocation.

Est-ce ainsi que nous remplissons la nôtre, si nous sommes appelés au sacré ministère? Employons-nous et la plume et la voix à la gloire de notre Seigneur? et sommes-nous prêts, à l'exemple de S. Matthieu, de la procurer aux dépens de notre vie? Mais quand nous ne serions pas honorés d'une si haute vocation, le seul nom de chrétien n'exigeroit guère moins de nous; si nous ne sommes pas les apôtres de J. C., nous en sommes les disciples. Faisons donc une profession ouverte de lui appartenir, de pratiquer sa doctrine; et soyons au moins dans une préparation de cœur, disposés à la soutenir, fallût-il répandre notre sang pour soutenir une cause si légitime.

S. MICHEL.

29 *Septembre.*

I. POINT.

Il est constitué chef de la milice céleste.

Au commencement des temps, Dieu créa un nombre presque infini de purs esprits; et comme ils furent les chef-d'œuvres de ses mains, il les enrichit et les orna de tous les dons de la nature et de la grâce. Michel en

fut constitué le chef, et reçut par conséquent du Dieu des armées, des grâces singulières, telles qu'elles convenoient au prince de sa milice, et à celui de qui les bons anges devoient recevoir le mouvement, comme des soldats de leur général.

Prenons part, ô mon âme, aux faveurs signalées dont fut comblé le glorieux archange, à l'instant de sa création; rendons-en à Dieu de très-humbles actions de grâces; félicitons-le lui-même de l'honorable distinction que le Seigneur fait de lui, en le mettant à la tête de tant de célestes intelligences; rangeons-nous sous ses enseignes avec les anges fidèles, et demandons-lui d'employer le crédit qu'il a auprès du Tout-Puissant, pour nous obtenir la force et le courage de combattre avec lui les anges rebelles.

Précipités dans les abîmes par leur rébellion, ils font tous leurs efforts pour nous y entraîner avec eux, jaloux de nous voir destinés à occuper leurs places. Soutenez-nous, Seigneur, dans les combats qu'ils nous livrent, découvrez-nous les embûches qu'ils nous dressent, confondez leur malignité, et faites par votre grâce que nous vous soyons toujours fidèles.

*

II. POINT.

Il combat les mauvais anges, et il en triomphe.

Cette multitude innombrable d'anges avoit été créée dans le ciel, c'est-à-dire, dans le palais du roi des rois, pour en être éternellement les courtisans; il ne falloit que reconnoître la dépendance essentielle qu'ils en avoient, pour être établis dans une immuable félicité; elle ne leur auroit coûté qu'un acte de soumission à l'ordre que leur Créateur leur donna d'adorer son Fils, uni à notre chair dans la suite des temps. Cet ordre leur fut intimé en ces termes, qui sont rapportés par S. Paul : Que tous les anges l'adorent : *Et adorent eum omnes Angeli ejus* (Hebr. 1, 6). Lucifer, que l'écriture appèle le prince de la superbe, refusa d'obéir, et entraîna dans sa désobéissance un grand nombre d'anges. Michel, au contraire, le premier de tous, rendit l'hommage que le Seigneur exigeoit, et le fit rendre de même par quantité d'anges qui suivirent son exemple. Ce fut alors, comme dit S. Jean dans son Apocalypse, qu'il se fit un grand combat dans le ciel : *Factum est prœlium magnum in cœlo : Michael et Angeli ejus prœliabantur*, etc. (Apoc. 12, 7 et 8). Michel et les anges de son parti, combattirent contre Lucifer et les mauvais anges; mais ceux-ci vaincus par ceux-là, reçurent sur-le-champ le châtiment de leur félonie, et furent pré-

cipités dans les prisons éternelles de l'enfer.

Conjouissons-nous avec S. Michel de cette glorieuse victoire ; détestons l'orgueil de Lucifer ; déplorons le malheur irréparable de tant d'anges, perdus par la funeste contagion de son exemple ; et pour nous instruire à devenir humbles et soumis, descendons en esprit dans ces abîmes, où la superbe a fait tomber de si hautes intelligences.

A ce spectacle, ô mon Dieu, qui ne seroit pas saisi de frayeur ? Si les étoiles sont tombées du ciel, que n'ont pas à craindre des hommes qui ne sont que cendre et poussière ? C'est la salutaire réflexion que nous devons faire tous les jours de notre vie, et à laquelle votre apôtre nous exhorte, avec ces paroles si touchantes : Si Dieu n'a pas épargné les anges qui ont péché une fois seulement, et si les ayant tirés d'en haut avec les chaînes de l'enfer, il les a jetés dans le fond même de l'enfer pour y être tourmentés, etc. *Si Deus Angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos*, etc. (2. Petr. 2, 4) ; comment traitera-t-il de vils pécheurs qui multiplient tous les jours leurs péchés, au mépris de la divine majesté ?

III. POINT.

Pour qui combat-il, et avec quelles armes ?

C'est pour la cause de l'Homme-Dieu que S. Michel a combattu. Il s'agissoit de rendre

au Verbe éternel les honneurs suprêmes dans l'état de son incarnation ; Lucifer ébloui de l'éclat de ses perfections, le méconnoît dans ses abaissemens et refuse de l'adorer; Michel l'adore, et le reconnoît aussi grand sous le voile obscur de son humanité, que sur le trône et dans les splendeurs de sa gloire ; il est suivi d'un nombre infini d'anges fidèles, qui rendent par avance à ce Dieu-Homme les hommages qu'ils lui rendront au jour de sa naissance temporelle. Tout le ciel retentit alors des chants de joie par lesquels fut célébrée cette signalée victoire que remporta le saint archange.

Mais avec quelles armes la remporta-t-il ? Ce fut 1. par l'humilité, et par une sincère reconnoissance de la dépendance infinie qu'il avoit du Créateur qui l'avoit tiré du néant, qui étoit le principe de son être, et à qui il devoit rapporter, comme à sa dernière fin, tout ce qu'il étoit ; c'est par cette vertu qu'il confondit Lucifer, et qu'il s'acquit à lui-même une gloire immortelle ; c'est elle-même qui nous rendra invincibles dans les tentations du démon, et qui nous méritera une infinité de grâces ; car c'est sur les humbles que Dieu se plaît à les répandre ; 2. ce fut par ces célèbres paroles : *Quis ut Deus ?* Qui est-ce qui peut être égal à Dieu? Ces seules paroles affermirent les bons anges et renversèrent les mauvais ; paroles efficaces, que nous ne saurions ni trop répéter, ni trop méditer ! Elles nous armeront contre les

attraits séduisans de la chair et du monde. En comparaison de Dieu, tout nous paroîtra méprisable. Rien, dirons-nous, rien n'est bon, rien n'est grand, rien n'est comparable à Dieu; rien ne pourroit ni remplacer, ni réparer la perte que nous en ferions par un péché mortel : *Quis ut Deus ?*

Supplions ce glorieux prince des anges de nous graver bien avant dans le cœur ces paroles victorieuses, et disons-lui avec l'Eglise : S. Michel archange, défendez-nous dans les combats qui nous seront livrés, afin que nous ne périssions point au jour du redoutable jugement de Dieu : *Sancte Michael Archangele, defende nos in prœlio, ut non pereamus in tremendo judicio* (In Offi. Eccles.).

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE
DES MÉDITATIONS
Contenues dans le Tome III.

IV. Dim. *De l'apparition de notre Seigneur aux Apôtres, pêchant dans la mer de Tibériade*, page 5
Lundi. *De la plénitude du Saint-Esprit qui fut donnée à S. Etienne*, 9
Mardi. *De la conversion de S. Paul*, 13
Mercredi. *Répétition.*
Jeudi. *Des choses qui suivirent la conversion de S. Paul*, 18
Vendredi. *Des vertus héroïques de S. Paul*, 22
Samedi. *De la vocation de Corneille*, 26
V. Dim. *De la troisième partie du sermon de notre Seigneur sur la Montagne*, 31
Lundi. *De la réponse que fit le Sauveur aux enfans de Zébédée*, 35
Mardi. *De Lazare et du mauvais Riche*, 41
Mercredi. *Répétition.*
Jeudi. *De la conversion de la Madeleine*, 46
Vendredi. *De la conversion de la Samaritaine*, 51
Samedi. *Répétition.*
VI. Dim. *Du miracle que fit le Sauveur, de nourrir cinq mille personnes avec cinq pains*, 56
Lundi. *De la femme adultère que J. C. délivre de ses accusateurs, et à laquelle il pardonne son péché*, 61
Mardi. *De la conversion de Zachée*, 66
Mercredi. *De la cananéenne, dont le Sauveur délivra la fille d'un démon qui la tourmentoit*, 70
Jeudi. *Du centenier dont* Jésus *guérit le serviteur*, 75
Vendredi. *De l'hémorrhoïsse guérie par notre Seigneur*, 80

Samedi. *Répétition.*
VII. Dim. *Des faux prophètes,* 85
Lundi. *Du malade que notre Seigneur guérit à la piscine probatique,* 90
Mardi. *D'un lépreux que notre Seigneur guérit, et à qui il commanda de s'aller montrer aux prêtres,* 95
Mercredi. *De la guérison de dix autres lépreux,* 100
Jeudi. *De l'aveugle que notre Seigneur guérit près de Jéricho,* 104
Vendredi. *De l'aveugle né,* 109
Samedi. *Répétition.*
VIII. Dim. *De l'économe qui dissipoit le bien de son maître,* 114
Lundi. *D'un sourd et muet que notre Seigneur guérit en lui appliquant de sa salive,* 120
Mardi. *Du miracle que fit le Sauveur, en délivrant un possédé lunatique, sourd et muet,* 124
Mercredi. *De la fille d'un des chefs de la synagogue, ressuscitée par le Sauveur,* 129
Jeudi. *Du fils de la veuve de Naïm, ressuscité par notre Seigneur,* 134
Vendredi. *De la résurrection de Lazare,* 138
Samedi. *Du conseil tenu par les pharisiens contre J. C., à l'occasion de la résurrection de Lazare,* 144
IX. Dim. *Des larmes que* Jésus *verse sur Jérusalem,* 149
Lundi. *Des exercices de vertu que pratiqua la Ste. Vierge depuis la descente du S. Esprit, jusqu'au jourqu'elle mourut,* 154
Mardi. *De l'humilité de la sainte Vierge,* 158
Mercredi. *De l'heureuse mort de la sainte Vierge,* 163
Jeudi. *De l'Assomption de la sainte Vierge selon son âme; de sa gloire essentielle, et de son couronnement,* 167

Vendredi. *De l'Assomption de la sainte Vierge selon le corps, et des honneurs qui lui sont rendus dans le ciel,* 171
Samedi. *De la dévotion envers Notre-Dame,* 174
X. Dim. *Du pharisien et du publicain,* 178
Lundi. *Du sage qui bâtit sa maison sur la pierre, et de l'insensé qui bâtit la sienne sur le sable,* 183
Mardi. *De la parabole des semences,* 187
Mercredi. *De la parabole de l'ivroie,* 191
Jeudi. *De la parabole du grain de moutarde,* 196
Vendredi. *De la parabole du marchand qui cherche des perles,* 201
Samedi. *De l'enfant prodigue,* 206
XI. Dim. *Du sourd et muet.* Renvoyé à la p. 120
Lundi. *Du serviteur qui devoit dix mille talens à son maître,* 212
Mardi. *De l'économe qui dissipoit le bien de son maître.* Renvoyé à la page 114.
Mercredi. *Des ouvriers envoyés dans la vigne,* 217
Jeudi. *De la parabole de la vigne,* 222
Vendredi. *Des dix Vierges,* 227
Samedi. *De la parabole des talens,* 232
XII. Dim. *De celui qui, ayant été blessé par les voleurs, fut guéri par les soins d'un samaritain,* 237
Lundi. *De l'existence de Dieu,* 242
Mardi. *De l'Être de Dieu,* 247
Mercredi. *Comme Dieu est infini et incompréhensible,* 251
Jeudi. *De l'unité de Dieu et de la trinité des personnes,* 255
Vendredi. *De la perfection infinie de Dieu,* 260
Samedi. *Répétition.*
XIII. Dim. *De la guérison des dix lépreux,* 264
Lundi. *De la bonté et de la sainteté de Dieu,* 268
Mardi. *De l'inclination naturelle que Dieu a de se communiquer à ses créatures, et sur-tout aux hommes,* 273
Mercredi. *Combien Dieu est aimable,* 277

Jeudi. *De la charité infinie de Dieu*, 281
Vendredi. *De la charité infinie de Dieu envers les hommes, sur ces paroles de S. Paul :* Afin que vous puissiez comprendre quelle en est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur, 285
Samedi. *Répétition.*
XIV. Dim. *De la providence de Dieu dans les choses nécessaires à la vie*, 290
Lundi. *De la Miséricorde de Dieu*, 294
Mardi. *De la libéralité infinie de Dieu envers les hommes*, 299
Mercredi. *De l'Immensité de Dieu*, 303
Jeudi. *De la sagesse et de la science infinie de Dieu*, 307
Vendredi. *De la toute-puissance de Dieu*, 311
Samedi. *Répétition.*
XV. Dim. *Du Fils de la veuve de Naïm.* Renvoyé à la page 134.
Lundi. *De la toute-puissance de Dieu dans la création du monde*, 315
Mardi. *Des choses que Dieu créa au commencement, sur ces paroles de la Genèse :* Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, etc., etc., 319
Mercredi. *De l'ouvrage du premier jour*, 323
Jeudi. *De l'ouvrage du second jour*, 326
Vendredi. *De l'ouvrage du troisième jour*, 330
Samedi. *De l'ouvrage du quatrième jour*, 334
XVI. Dim. *De l'orgueil opposé à l'humilité que Notre-Seigneur recommande dans l'évangile de ce jour*, 338
Lundi. *De l'ouvrage du cinquième jour*, 343
Mardi. *De l'ouvrage du sixième jour*, 346
Mercredi. *De la création de l'homme*, 350
Jeudi. *Du corps et de l'âme d'Adam*, 354
Vendredi. *De l'approbation que Dieu donna à ses ouvrages, et du jour du sabbat*, 358
Samedi. *Du bienfait de la conservation*, 362

MÉDITATIONS

POUR LES FÊTES DES SAINTS.

Le B. Jean-François Régis, 24 Mai, page 366
S. Philippe de Nery, 26 Mai, 375
S. Barnabé, apôtre, 11 Juin, 383
Le B. Louis de Gonzague, 21 Juin, 387
S. Jean Baptiste, 24 Juin, 391
S. Pierre, 29 Juin, 395
Commémoration de S. Paul, 30 Juin. Renvoyé à la page 22.
La Visitation de la sainte Vierge, 2 Juillet, 398
S. Norbert, 11 Juillet, 402
Sainte Madeleine, 22 Juillet. Renvoyé à la page 46.
S. Jacques, 25 Juillet. Renvoyé à la page 55.
S. Ignace, 31 Juillet, 406
S. Dominique, 4 Août, 411
La Transfiguration de notre Seigneur, 6 Août, 416
S. Laurent, 10 Août, 421
L'Assomption de la sainte Vierge, 15 Août. Renvoyée à la page [illegible]
S. Roch, 16 Août, 425
S. Bernard, 20 Août, 432
S. Barthélemi, 24 Août, 436
S. Louis, roi de France, 25 Août, 440
S. Augustin, 28 Août, 445
La décollation de S. Jean-Baptiste, 29 Août, 450
La Nativité de la sainte Vierge, 8 Septembre, 454
L'Exaltation de la sainte Croix, 14 Septembre, 459
S. Matthieu, apôtre, évangéliste et martyr, 21 Septembre, 465
S. Michel, 29 Septembre, 470

Fin de la Table du Tome troisième.